

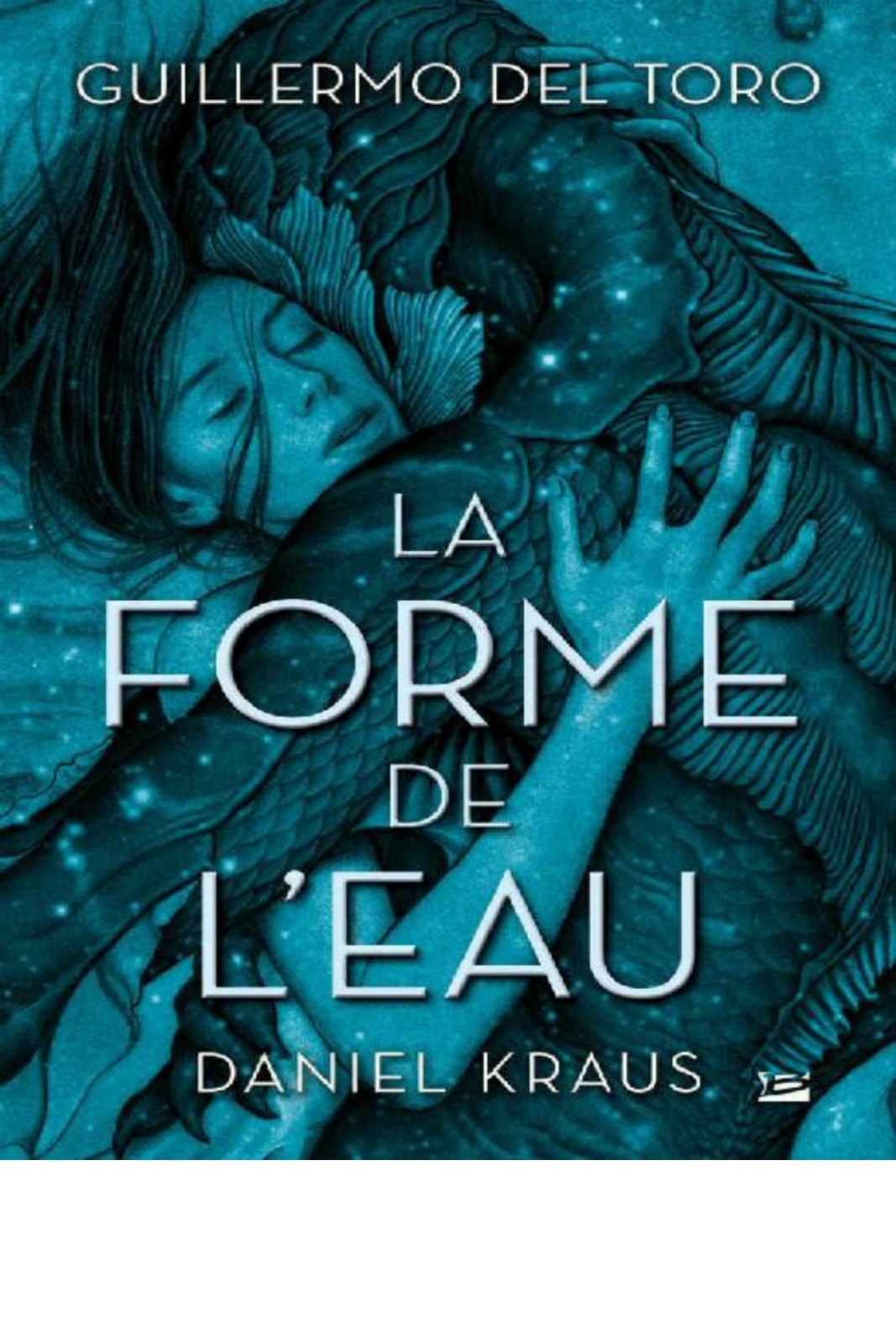


La Forme de l'eau

Guillermo Del Toro

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



GUILLERMO DEL TORO

LA
FORME
DE
L'EAU

DANIEL KRAUS



- Couverture
- Titre
- Dédicace
- Exergue
- Primordium
 - 1
 - 2
 - 3
 - 4
 - 5
 - 6
 - 7
 - 8
 - 9
 - 10
 - 11
- Femmes sans éducation
 - 1
 - 2
 - 3
 - 4
 - 5
 - 6
 - 7
 - 8
 - 9
 - 10
 - 11
 - 12
 - 13
 - 14
 - 15
 - 16

- ☐ 17
- ☐ 18
- ☐ 19
- ☐ 20
- ☐ 21
- ☐ 22
- ☐ 23
- ☐ 24
- ☐ 25
- ☐ 26
- ☐ 27
- ☐ 28
- ☐ 29
- ☐ 30
- ☐ 31
- ☐ 32
- ☐ 33
- ☐ 34

- Taxidermie créative

- ☐ 1
- ☐ 2
- ☐ 3
- ☐ 4
- ☐ 5
- ☐ 6
- ☐ 7
- ☐ 8
- ☐ 9
- ☐ 10
- ☐ 11
- ☐ 12
- ☐ 13
- ☐ 14
- ☐ 15

- ☐ 16
- ☐ 17
- ☐ 18
- ☐ 19
- ☐ 20
- ☐ 21
- ☐ 22
- ☐ 23
- ☐ 24
- ☐ 25
- ☐ 26
- ☐ 27
- ☐ 28
- ☐ 29
- ☐ 30
- ☐ 31
- ☐ 32
- ☐ 33
- ☐ 34
- ☐ 35
- ☐ 36
- ☐ 37
- ☐ 38
- ☐ 39
- ☐ 40
- ☐ 41
- ☐ 42
- ☐ 43
- ☐ 44
- ☐ 45
- ☐ 46
- ☐ 47
- ☐ 48
- ☐ 49

☐ 50

☐ 51

• N'accable plus ton cœur

☐ 1

☐ 2

☐ 3

☐ 4

☐ 5

☐ 6

☐ 7

☐ 8

☐ 9

☐ 10

☐ 11

☐ 12

☐ 13

☐ 14

☐ 15

☐ 16

☐ 17

☐ 18

☐ 19

☐ 20

☐ 21

☐ 22

☐ 23

☐ 24

☐ 25

☐ 26

☐ 27

☐ 28

☐ 29

☐ 30

☐ 31

○ 32

○ 33

○ 34

- Remerciements
- Biographie
- Des mêmes auteurs
- Mentions légales
- Bragelonne, c'est aussi

*À l'amour,
sous ses multiples formes et apparences.*

« Car brève comme la chute de l'eau sera la mort, et brève comme la chute de la fleur, ou de la feuille, brève comme le souffle que l'on prend ou que l'on donne ; aussi naturelle, aussi brève, mon amour, est l'affliction. »

Conrad Aiken

« Peu importe si l'eau est froide ou tiède si vous allez devoir traverser de toute façon. »

Pierre Teilhard de Chardin

PRIMORDIUM



Richard Strickland lit le brief du général Hoyt. Il vole à onze mille pieds. Le biréacteur encaisse des rafales aussi dures que les poings d'un boxeur. Dernière étape du vol Orlando-Caracas-Bogota-Pijuayal, les phalanges du poing Pérou-Colombie-Brésil. Le brief est bref, conformément à son nom, et ponctué de passages censurés en noir. Il relate, dans la poésie saccadée de l'armée, la légende d'un dieu de la jungle. Les Brésiliens l'appellent Deus Brânquia. Hoyt veut que Strickland escorte les chasseurs qu'ils ont engagés. Qu'il les aide à capturer la créature, quoi qu'elle puisse être, et à la ramener aux États-Unis.

Strickland est pressé d'en avoir fini. Ce sera sa dernière mission pour le général Hoyt. Il en est certain. Les choses qu'il a faites en Corée sous ses ordres l'enchaînent au général depuis douze ans. Leur relation est une forme de chantage dont Strickland veut se délivrer. S'il réussit cette mission, la plus importante à ce jour, il disposera des arguments nécessaires pour se récuser du service de Hoyt. Alors, il pourra rentrer à la maison – à Orlando, auprès de Lainie et de ses gosses, Timmy et Tammy. Il pourra devenir le mari et le père que le sale boulot de Hoyt ne lui a jamais permis d'être. Il sera un homme tout à fait nouveau. Il sera libre.

Il reporte son attention sur le brief. Adopte l'impitoyable tournure d'esprit militaire. Ces pauvres hères d'Amérique du Sud. Ce ne sont pas leurs pratiques agricoles médiocres qu'ils tiennent responsables de leur pauvreté. Bien sûr que non. C'est un dieu à branchies mécontent de leur façon de veiller sur la jungle. L'encre du brief a bavé parce que le bimoteur a des fuites. Strickland l'essuie sur son pantalon. L'armée

américaine, lit-il, pense que Deus Brânquia possède des capacités qui pourraient avoir des applications militaires significatives. Son boulot sera de protéger les « intérêts américains » et de « maintenir la motivation de l'équipe », comme l'a formulé Hoyt. Strickland est bien placé pour connaître ses théories de la motivation.

Pense à Lainie. Ou mieux encore – vu ce qu'il sera peut-être obligé de faire –, ne pense pas à elle.

Le pilote lâche des jurons portugais justifiés. L'atterrissage est terrifiant, la piste taillée à même la jungle. Lorsqu'il émerge titubant de l'appareil, Strickland se rend compte que la chaleur est visible, une brume flottante. Un Colombien portant un tee-shirt des Brooklyn Dodgers et un short hawaïen lui fait signe d'approcher de son pick-up. Une petite fille accroupie à l'arrière jette une banane à la tête de Strickland qui, trop secoué par le vol, ne réagit pas. Le Colombien le conduit en ville, trois blocs d'habitations et de charrettes aux roues en bois, pleines de fruits et de gamins pieds nus au ventre gonflé. Strickland fait un tour dans les boutiques et achète à l'instinct : un briquet, de l'insecticide, des sacs en plastique à fermeture étanche, du talc pour les pieds. Les comptoirs sur lesquels il pousse ses pesos exsudent des larmes d'humidité.

Il a étudié un manuel de phrases toutes faites pendant le vol.

— *Você viu Deus Brânquia ?*

Les marchands gloussent et agitent les mains au niveau de leur cou. Strickland ne pige que dalle. Ces gens ont une odeur âcre et métallique, comme le bétail fraîchement égorgé. En s'éloignant à pied le long d'une route bitumée qui fond sous ses chaussures, il voit un rat maigre se débattre dans la gadoue noire. L'animal est en train de crever, et lentement. Ses os vont blanchir, s'enfoncer dans le goudron. C'est la route la plus carrossable que Strickland verra pendant un an et demi.



Le réveil secoue la table de chevet. Sans ouvrir les yeux, Elisa tâtonne en quête du bouton d'arrêt glacé. Elle était plongée dans un rêve profond, doux et chaud, et elle veut y retourner rien qu'une minute. Mais comme toujours, son rêve se dérobe à sa poursuite consciente. Il y avait de l'eau, de l'eau noire – ça, elle s'en souvient. Des tonnes d'eau qui l'entouraient de toutes parts ; pourtant, elle ne se noyait pas. En fait, elle respirait mieux qu'elle ne le fait dans sa vie éveillée, dans des pièces pleines de courants d'air, dans la bouffe bon marché et l'électricité crachotante.

Des tubas claironnent au niveau de la rue. Une femme crie. Elisa soupire dans son oreiller. C'est vendredi ; l'Arcade Marquee, le cinéma vingt-quatre heures sur vingt-quatre du rez-de-chaussée, diffuse un nouveau film – autrement dit, elle va devoir intégrer de nouveaux dialogues, de nouveaux effets sonores et une nouvelle bande-son à son rituel matinal si elle ne veut pas risquer la crise cardiaque en permanence. Maintenant, des trompettes. Maintenant, une foule d'hommes hurlants. Elle ouvre les yeux et voit d'abord le « 22:30 » affiché par le réveil, puis les lames de lumière du projecteur qui jaillissent entre les lattes du plancher, parant les moutons de poussière de teintes Technicolor.

Elle s'assoit et carre les épaules pour se protéger du froid. Pourquoi ce parfum de chocolat chaud dans l'air ? L'étrange odeur s'accompagne d'un bruit désagréable : un camion de pompiers au nord-est de Patterson Park. Elisa pose ses pieds sur le sol glacé et regarde clignoter la lumière du projecteur. Du moins ce nouveau film est-il moins sombre que le précédent, un truc en noir et blanc appelé

Carnaval des âmes ; les riches couleurs qui se déversent sur ses pieds l'autorisent à glisser dans un confortable rêve éveillé. Elle a de l'argent, beaucoup d'argent, et des vendeurs obséquieux lui présentent un assortiment d'escarpins multicolores. « C'est ravissant, mademoiselle. Avec une paire de chaussures pareille, ma foi, vous allez conquérir le monde. »

Au lieu de ça, c'est le monde qui l'a conquise. Aucune quantité de babioles achetées dans des vide-greniers pour quelques pennies et punaisées aux murs ne pourrait dissimuler le bois rongé par les termites ou détourner l'attention des cafards qui s'éparpillent dès qu'elle allume la lumière. Elle choisit de les ignorer ; c'est son seul espoir de traverser la nuit, le lendemain, le reste de sa vie. Elle se dirige vers le coin cuisine, règle le minuteur, plonge trois œufs dans une casserole d'eau et passe à la salle de bains.

Elisa ne prend que des bains. Elle ôte son pyjama en flanelle tandis que l'eau coule. Au boulot, ses collègues abandonnent des magazines féminins sur les tables de la cafèt', et d'innombrables articles ont informé Elisa des zones précises de son corps sur lesquelles elle doit faire une fixation. Mais les hanches et les seins ne peuvent rivaliser avec les chéloïdes roses et boursouflées des cicatrices sur les deux côtés de son cou. Elle s'enfonce dans la baignoire jusqu'à ce que son épaule nue touche le fond. Chaque cicatrice mesure sept ou huit centimètres de long et file de sa jugulaire à son larynx. Au loin, la sirène se rapproche. Elisa a passé toute sa vie à Baltimore, trente-trois années, et elle peut suivre la progression du camion dans Broadway. D'une certaine façon, ses cicatrices aussi dessinent un plan, pas vrai ? Le plan d'endroits qu'elle préfère ne pas se rappeler.

Enfoncer ses oreilles dans l'eau du bain amplifie les bruits du cinéma. « Mourir pour Chemosh, crie une fille dans le film, c'est vivre éternellement ! » Elisa n'est pas sûre d'avoir bien entendu. Elle presse un bout de savon entre ses mains, savourant la sensation d'être plus mouillée que l'eau, si glissante qu'elle pourrait la fendre tel un poisson. Des bribes de son rêve agréable pressent sur elle, aussi lourdes que le corps d'un homme. Brusquement submergée par leur érotisme, elle insinue ses doigts savonneux entre ses cuisses. Elle est sortie avec des hommes et a eu des rapports sexuels, tout ça. Mais cela fait des années. Quand ils tombent sur une femme muette, les hommes profitent d'elle. Pas un seul d'entre eux n'a tenté de communiquer vraiment lors d'un rendez-vous. Ils se sont contentés de l'empoigner et de la prendre comme si, n'ayant pas plus de voix qu'un animal, elle en *était* un. Ça, c'est bien mieux. Si flou soit-il, l'homme de son rêve est bien mieux.

Mais le minuteur, cet avorton infernal, se met à couiner. Elisa postillonne, embarrassée même si elle est seule, et se dresse dans la

baaignoire, ses membres luisants et dégoulinants. Elle s'enveloppe d'un peignoir et, frissonnante, revient vers la cuisine où elle éteint le feu et accepte la mauvaise nouvelle dispensée par l'horloge : il est « 23:07 ». Comment a-t-elle perdu autant de temps ? Elle enfille un soutien-gorge au hasard, boutonne un chemisier au hasard, lisse une jupe au hasard. Elle se sentait intensément vivante dans son rêve, mais à présent, elle est aussi inerte que les œufs qui refroidissent sur une assiette. Il y a un autre miroir dans la chambre, mais elle choisit de ne pas le regarder, au cas où son impression serait justifiée et où elle serait invisible.



Une fois qu'il a trouvé le bateau de rivière long de quinze mètres à l'endroit indiqué, Strickland se sert de son briquet tout neuf pour brûler le brief de Hoyt – procédure opérationnelle standard. Comme tout le reste ici, le bateau constitue une insulte envers ses exigences militaires. C'est de la merde clouée sur de la merde. La cheminée est réparée avec de la tôle. Les pneus au-dessus des plats-bords ont l'air dégonflés. Un drap tendu entre quatre perches fournit la seule ombre à bord. Il va faire chaud. Tant mieux. Ça fera évaporer les images qui le torturent : Lainie, leur maison propre et fraîche, le chuchotement des palmiers de Floride. Ça amènera son cerveau au point d'ébullition nécessaire pour ce genre de mission.

De l'eau brune et sale s'infiltre entre les planches du quai. Certains des membres d'équipage sont blancs, d'autres basanés, d'autres encore brun-rouge. Certains sont peinturlurés et percés. Tous transportent des caisses mouillées le long d'une passerelle qui s'enfonce dangereusement sous leur poids. Strickland les suit et atteint une coque sur laquelle le nom « Josefina » a été inscrit au pochoir. De

petits hublots suggèrent l'existence d'un pont inférieur symbolique, juste assez grand pour le capitaine. Le seul mot de « capitaine » l'agace. Hoyt est l'unique capitaine dans cette histoire, et Strickland est son exécuter. Il n'est pas d'humeur à supporter un navigateur arrogant qui se prend pour le chef.

Il trouve le navigateur en question, un Mexicain à lunettes avec une barbe blanche, une chemise blanche, un pantalon blanc et un chapeau de paille blanc en train de signer des documents avec des fioritures excessives. L'homme crie : « Monsieur Strickland ! », et Strickland a l'impression d'avoir été transporté à l'intérieur d'un des dessins animés Looney Tunes de son fils : « Monssieur Striickland ! » Il a mémorisé le nom du capitaine quelque part au-dessus de Haïti : Raúl Romo Zavala Henríquez. Un début raisonnable qui vire rapidement au pompeux boursofflé. Ça lui va bien.

— Regardez ! *Escoces et puros cubanos*, mon ami, rien que pour vous.

Henríquez lui tend un cigare, en allume un pour lui et remplit deux verres. Strickland a été formé à ne pas boire pendant son service, mais il laisse Henríquez porter un toast.

— À la aventura magnífica !

Ils boivent, et Strickland doit admettre que ça fait du bien. N'importe quoi pour ignorer, l'espace d'un moment, l'ombre du général Hoyt qui le surplombe, et les conséquences pour son avenir s'il échoue à « motiver » correctement Henríquez. Pendant le temps que dure son scotch, la chaleur de ses entrailles s'harmonise avec celle de la jungle.

Henríquez est quelqu'un qui a passé beaucoup trop de temps à souffler des ronds de fumée : ils sont parfaits.

— Fumez, buvez, profitez ! C'est tout le luxe auquel vous aurez droit pendant un bon moment. C'est bien que vous ne soyez pas arrivé plus tard, monsieur Strickland. *Josefina* a hâte de partir, et comme l'Amazonie, elle n'attend personne.

Strickland n'aime pas ce que ça sous-entend. Il pose son verre et fixe Henríquez du regard. Celui-ci rit et frappe dans ses mains.

— Absolument. Les hommes comme nous, les pionniers du Sertão – pas besoin d'exprimer notre excitation. Los brasileños nous ont donné un titre honorifique : *sertanista*. Ça sonne bien, non ? Ça fouette le sang.

Henríquez raconte avec une ennuyeuse profusion de détails son voyage vers un avant-poste de l'Instituto de Biologia Maritima. Il affirme avoir manipulé – de ses propres mains ! – des fossiles calcaires ressemblant aux descriptions de Deus Brânquia. Les scientifiques les datent de la période du dévonien qui, le saviez-vous, monssieur Striickland, appartient à l'ère paléozoïque ? Voilà ce qui attire les hommes comme eux en Amazonie, affirme Henríquez. En ce

lieu encore grouillant de vie primitive. Où l'homme peut remonter le cours du calendrier et toucher l'intouchable.

Strickland réprime sa question pendant une heure.

— Vous avez reçu la carte ?

Henriquez écrase son cigare et fronce les sourcils en regardant par le hublot. Là, il trouve une raison de sourire et de faire un geste impérieux.

— Vous voyez les tatouages faciaux ? Les clous dans le nez ? Ces Indiens ne sont pas comme vos Tontos. Ce sont des índios bravos. Ils ont tout l'Amazone dans le sang, de Negro-Branco jusqu'à Xingu. Ils viennent de quatre tribus différentes. Et je nous les ai procurés comme guides ! Il est impossible que notre expédition se perde, monsieur Strickland.

Strickland répète :

— Vous avez reçu la carte ?

Henriquez s'évente avec son chapeau.

— Vos Américains m'en ont envoyé une copie. Très bien. Notre expedição científica suivra leurs tortillons aussi longtemps que possible. Ensuite, monsieur Strickland, nous continuerons à pied. Nous localiserons les vestígios, ce qui reste des tribus originelles. Ces gens ont davantage souffert de l'industrialisation que vous ne pouvez l'imaginer. La jungle étouffe leurs cris. Mais nous, nous venons en paix. Nous leur offrirons des cadeaux. Si Deus Brânquia existe, c'est eux qui nous diront où le trouver.

Dans le jargon du général Hoyt, le capitaine est motivé. Strickland lui accorde ça. Mais il y a aussi des signes inquiétants. Si Strickland sait une chose sur les territoires sauvages, c'est qu'ils vous salissent au-dehors comme au-dedans. On ne s'y aventure pas avec des vêtements blancs à moins de n'avoir vraiment aucune idée de ce qu'on fait.



Elisa évite le mur ouest de sa chambre jusqu'au dernier moment, afin que sa vision soit susceptible de l'inspirer. La pièce n'est pas grande, donc le mur ne l'est pas non plus : deux mètres cinquante sur deux mètres cinquante, dont chaque centimètre carré est couvert de chaussures achetées au fil des ans dans des boutiques bon marché ou de seconde main. Des souliers spectateur rouge cerise et orange brûlée, légers comme des plumes. Des Customcraft bicolores avec un bout en forme de bêche. Des escarpins ouverts en satin champagne qui ne dépareraient pas dans un mariage. Des Town & Country à talon de sept centimètres, d'un rouge vif qui, lorsque vous les portez, donne l'impression que vos pieds sont enveloppés de pétales de rose. Relégués sur les bords, les mules salies, les sandales à bride arrière, les mocassins en synthétique, les chaussures en daim hideuses n'ayant plus qu'une valeur nostalgique.

Chacune des chaussures est accrochée à un clou minuscule qu'Elisa, simple locataire, n'avait pas le droit de planter. Le temps joue contre elle, mais elle en prend quand même encore un peu pour choisir soigneusement des escarpins Daisy ornés d'une fleur en cuir bleu sur une empeigne en plastique transparent, comme si c'était une décision de la plus haute importance. Et ça l'est. Les Daisy seront sa seule rébellion ce soir, et tous les autres soirs. Les pieds sont ce qui vous connecte au sol, et quand vous êtes pauvre, rien dans ce sol ne vous appartient.

Elle s'assoit sur le lit pour les enfiler comme un chevalier glisserait ses mains dans une paire de gantelets en acier. Et tout en remuant les orteils pour les caler confortablement, elle laisse son regard balayer le

terril de vieux disques. Elle a acheté la plupart d'entre eux d'occasion des années auparavant, et presque tous contiennent de joyeux souvenirs imprimés dans le polymère avec la musique.

The Voice of Frank Sinatra : le matin où elle a aidé le préposé à la traversée du passage piéton devant une école à délivrer des canetons bruns duveteux coincés sous une grille d'égout. Le *One O'Clock Jump* de Count Basie : le jour où elle a vu une balle de base-ball à moitié écrasée, aussi rare qu'un faucon kobeze, jaillir du Memorial Stadium et ricocher sur une borne à incendie. Le *Stardust* de Bing Crosby : l'après-midi où Giles et elle ont vu Stanwyck et MacMurray dans *l'Aventure d'une nuit* au cinéma et où Elisa est restée allongée sur son lit le reste de la journée, repassant le disque en boucle et se demandant si, telle la voleuse au grand cœur incarnée par Stanwyck, elle était en prison dans cette vie rude et si quelqu'un comme le personnage de MacMurray l'attendrait le jour de sa sortie.

Assez : ça ne sert à rien. Personne ne l'attend et personne ne l'a jamais attendue, hormis la pointeuse au travail. Elle enfle son manteau, saisit l'assiette d'œufs. La curieuse odeur de chocolat chaud s'intensifie tandis qu'elle sort dans un petit couloir encombré de boîtes de pellicule poussiéreuses contenant qui sait quels trésors de Celluloïd. À droite, le seul autre appartement. Elle frappe deux fois avant d'entrer.



Ils partent dans l'heure. La saison sèche est un ravissement, disent les guides ; on l'appelle verão. La saison des pluies est une tragédie, et personne ne veut seulement dire à Strickland quel nom on lui donne. La précédente a laissé des furos en héritage, des raccourcis inondés à

travers les courbes de la rivière que *Josefina* emprunte tant qu'elle le peut encore. Ces méandres semblables à des montagnes russes transforment l'Amazone en animal. Il fonce. Il se cache. Il bondit. Henriquez hurle de joie et pousse le moteur, et la jungle verdoyante et tourbeuse se remplit de fumée noire toxique. Strickland agrippe le bastingage en sondant l'eau du regard. Elle a le brun du chocolat au lait, surmonté d'une écume de marshmallow. De l'herbe à éléphant haute de cinq mètres hérissé les berges tel le dos d'un ours colossal en train de se réveiller.

Henriquez aime confier les commandes à son second afin de pouvoir prendre des notes dans son journal de bord. Il se vante d'écrire pour être publié et devenir célèbre. Tout le monde connaîtra le nom du grand explorateur Raúl Romo Zavala Henriquez. Il caresse le cuir du carnet, rêvant sans doute d'une photo d'auteur sur laquelle il aura l'air dûment satisfait de lui. Strickland parvient il ne sait comment à réprimer sa haine, son dégoût et sa peur. Trois émotions qui ne font que vous gêner. Trois émotions qui vous trahissent. Hoyt le lui a appris en Corée. « Contente-toi de faire ton boulot. Le mieux, c'est de ne rien ressentir du tout. »

Mais la monotonie est peut-être la menace la plus furtive dans la jungle. *Josefina* parcourt un interminable ruban d'eau sous des spirales de brume en expansion. Un jour, en levant les yeux, Strickland aperçoit un gros oiseau noir pareil à une tache de suie dans le bleu du ciel. Un vautour. Et dès qu'il l'a remarqué, il le revoit chaque jour, traçant des cercles paresseux comme s'il anticipait sa fin. Strickland est bien armé ; il dispose d'un fusil d'assaut Stoner M63 dans la cale et d'un Beretta Modèle 70 dans son holster, et il brûle de descendre l'oiseau. L'oiseau, c'est Hoyt qui l'observe. L'oiseau, c'est Lainie qui lui dit au revoir. Il n'arrive pas à se décider entre les deux.

Comme il est dangereux de naviguer de nuit, le bateau jette l'ancre. Strickland choisit généralement de rester seul à la proue. Que les membres d'équipage chuchotent. Que les indios bravos le regardent comme s'il était une sorte de monstre américain. Ce soir, la lune est un grand trou découpé dans la chair de la nuit pour révéler de l'os pâle et luminescent, et il ne sent pas Henriquez s'approcher de lui.

— Vous le voyez ? Le rose qui bouge là-bas ?

Strickland est furieux, non pas contre le capitaine, mais contre lui-même. Quel genre de soldat laisse son dos exposé ? Et puis, il s'est fait surprendre en train de mater la lune. C'est une attitude féminine, le genre de truc que ferait Lainie en lui demandant de prendre sa main. Il hausse les épaules, espérant qu'Henriquez s'en ira. Au lieu de ça, le capitaine fait un geste de la main qui tient son journal de bord. Strickland regarde au loin et voit quelque chose de sinueux jaillir de l'eau dans une gerbe argentée.

— Un boto, explique Henriquéz. Un dauphin d'eau douce. Vous en pensez quoi ? Deux mètres ? Deux mètres cinquante ? Seuls les mâles sont aussi roses. On a de la chance d'en voir un. Ce sont des solitaires, les botos mâles. Ils restent dans leur coin.

Strickland se demande si Henriquéz joue avec lui, s'il se moque de ses tendances asociales. Le capitaine ôte son chapeau de paille, et ses cheveux blancs luisent au clair de lune.

— Vous connaissez la légende des botos ? Je suppose que non. On vous apprend surtout à connaître les flingues et les balles, hein ? La plupart des indigènes croient que le dauphin d'eau douce rose est un encantado, un métamorphe. Par les nuits comme celle-ci, il se change en homme d'une beauté irrésistible et se rend au village le plus proche. On peut le reconnaître au chapeau qu'il porte pour dissimuler son évent. Grâce à son déguisement, il séduit la plus belle femme du village et l'emmène dans sa maison sous l'eau. Attendez et vous verrez. Nous ne croiserons que très peu de femmes le long de la rivière la nuit ; elles ont trop peur d'être enlevées par l'encantado. Mais je trouve que c'est une histoire pleine d'espoir. Ne vaut-il pas mieux un paradis sous l'eau qu'une vie de pauvreté, d'inceste et de violence ?

— Il se rapproche.

Strickland n'a pas fait exprès de le dire tout haut.

— Ah ! Dans ce cas, il vaudrait mieux rejoindre les autres. On dit que celui qui regarde un encantado dans les yeux est maudit, condamné à faire des cauchemars jusqu'à ce qu'il devienne fou.

Henriquéz donne une tape dans le dos de Strickland comme s'il était son ami et s'éloigne en sifflotant. Strickland s'agenouille près du bastingage. Le dauphin plonge telle une aiguille à tricoter. Il sait probablement ce que sont les bateaux. Il veut probablement qu'on lui jette des restes de poisson. Strickland dégaine le Beretta et vise à l'endroit où il estime que l'animal va refaire surface. Les fables rocambolesques ne méritent pas de vivre. Une dure réalité, c'est ce que cherche Hoyt et ce que Strickland doit trouver s'il veut sortir d'ici vivant. La silhouette du dauphin devient visible sous l'eau. Strickland attend. Il veut le regarder dans les yeux. C'est lui qui donnera des cauchemars. C'est lui qui rendra la jungle folle.



À l'intérieur du second appartement, une joyeuse horde accueille Elisa : des femmes au foyer rayonnantes, des maris grimaçants, des enfants extatiques, des adolescents arrogants. Mais ils ne sont pas plus réels que les rôles interprétés à l'Arcade. Ce sont des personnages dans des publicités, et même si les toiles originelles témoignent d'une maîtrise époustouflante, pas une seule d'entre elles n'est encadrée. « Mascara waterproof facile à enlever » sert à bloquer un courant d'air froid. « Poudre visage Soft-Glo » tient ouverte une porte branlante. « Les problèmes de collants de 9 femmes sur 10 » ont été recyclés en table pour y poser les pots de peinture destinés aux travaux en cours. Ce manque d'orgueil déprime Elisa, même si les cinq chats ne partagent pas son sentiment. Les toiles horizontales font de fabuleux plateaux sur lesquels chasser les souris.

L'un des animaux frotte ses moustaches sur un postiche, le faisant tourner sur un crâne humain baptisé Andrzej pour une raison qu'Elisa a oubliée. L'artiste, Giles Gunderson, siffle et le chat s'éloigne d'un bond, miaulant qu'il se vengera dans sa litière. Giles se penche vers son chevalet et plisse les yeux derrière ses lunettes écaillée de tortue mouchetées de peinture. Une autre paire est calée sur son front au-dessus de ses sourcils broussailleux, et une troisième perchée sur le sommet de son crâne chauve.

Elisa se dresse sur la pointe de ses Daisy pour regarder le tableau par-dessus l'épaule de Giles. C'est une famille de têtes sans corps flottant au-dessus d'un dôme de gélatine rouge, les deux enfants bouche grande ouverte tels des hommes-singes affamés, le père pinçant le menton d'un air admiratif, la mère l'air satisfaite par sa

progéniture en extase. Giles se débat avec le rendu des lèvres du père ; Elisa sait qu'il a du mal avec les expressions masculines. Elle se rapproche de lui et voit qu'il essaie de modeler avec sa propre bouche le sourire qu'il s'efforce de peindre, et c'est si adorable qu'Elisa ne peut pas résister : elle se penche vers lui et dépose prestement un baiser sur la joue du vieil homme.

Surpris, celui-ci lève les yeux et glousse.

— Je ne t'ai pas entendue entrer ! Quelle heure est-il ? Les sirènes t'ont réveillée ? Prépare-toi à un nouveau summum du pathos, très chère. D'après la radio, l'usine de chocolat brûle. Peut-il y avoir drame plus terrible ? Je parie que partout, les enfants en perdent le sommeil.

Giles sourit sous sa fine moustache un peu trop soignée et brandit un pinceau dans chaque main : un rouge, un vert.

— La tragédie et le ravissement, marchant de concert.

Derrière lui, une télévision en noir et blanc de la taille d'une boîte à chaussures, posée sur un chariot à roulettes, envoie des décharges d'électricité statique dans les entrailles d'un film diffusé en seconde partie de soirée. Bojangles monte un escalier à reculons en faisant des claquettes. Elisa sait que ça mettra son ami de meilleure humeur. Très vite, avant que Bojangles doive ralentir à cause de Shirley Temple, elle brandit deux doigts pour faire le signe qui signifie : « Regarde ».

Giles obtempère et frappe dans ses mains, mélangeant les peintures rouge et verte. C'est incroyable ce que peut faire Bojangles, raison pour laquelle Elisa a honte d'éprouver une bouffée d'ego. Elle aurait pu le suivre mieux que Shirley Temple, si le monde dans lequel elle est née avait été totalement différent. Elle a toujours voulu danser. D'où sa collection de chaussures – de l'énergie potentielle qui attend juste d'être mise à contribution. Elle regarde la télévision, les yeux plissés, et compte les temps en faisant abstraction de la musique du cinéma du rez-de-chaussée. Puis elle se lance dans un numéro de claquettes coordonné à celui de Bojangles. Ce n'est pas mal du tout. Chaque fois que Bojangles frappe le pas d'une marche avec son pied, Elisa donne un coup de pied dans l'objet le plus proche, le tabouret de Giles, ce qui fait rire le vieil homme.

— Tu sais qui d'autre avait un beau jeu de jambes ? James Cagney ! On a regardé *la Glorieuse parade* ? Oh, on devrait. Cagney descend un escalier. Il a l'impression d'être le roi du monde. Et il se met à faire des cabrioles comme s'il avait le feu au cul. Impro complète, et drôlement dangereux avec ça ! Mais l'art véritable est ainsi, ma chère : dangereux.

Elisa lui tend l'assiette d'œufs et signe : « Mange, s'il te plaît ». Giles sourit tristement et prend l'assiette.

— Je crois que sans toi, je serais un artiste mort de faim au sens le moins figuré du terme. Réveille-moi quand tu rentreras, d'accord ?

C'est moi qui achèterai à manger : petit déjeuner pour moi, dîner pour toi.

Elisa acquiesce mais désigne fermement le lit escamotable verrouillé en position verticale.

— Quand de la moisissure de fruit l'appelle, Giles Gunderson répond « présent » ! Mais après, c'est promis, je fais dodo.

Il casse une coquille d'œuf sur « Les problèmes de collants de 9 femmes sur 10 » et fait glisser une paire de lunettes derrière les deux autres. Il recommence à mimer le sourire qu'il essaie de peindre – un peu plus grand maintenant, ce dont Elisa se réjouit. Seule la fanfare tonitruante du final du film au rez-de-chaussée la rappelle à l'ordre. Elle sait ce qui se passe ensuite : le mot « Fin » apparaît sur l'écran, le générique défile, les lumières se rallument, et il n'y a plus moyen de cacher qui on est vraiment.



Les indigènes sont des mutants que la chaleur ne ralentit pas. Ils marchent, ils grimpent, ils coupent. Strickland n'a jamais vu autant de machettes à la fois. Ils les appellent falcóns. Qu'ils les appellent comme ça leur chante : Strickland, lui, prendra son M63, merci bien. Le voyage à l'intérieur des terres commence sur une route de pénétration que quelque héros a ouverte tout droit dans la forêt tropicale. Vers 11 heures, ils trouvent sa charrue étranglée par des plantes rampantes, le siège crevé par les philodendrons qui y ont pris racine. D'accord : en fin de compte, il ne se fraiera pas un chemin à travers la jungle à coups de balles. Il prend une machette.

Strickland se considère comme fort, mais en début d'après-midi, ses muscles sont liquides. Comme les vautours, la jungle sent la faiblesse.

Des lianes arrachent les chapeaux des têtes. Des bambous épineux poignardent les membres tendus. Des guêpes avec un dard long comme le doigt grouillent au sommet de nids en papier, attendant une raison de fondre en essaim ; tous les gens qui les dépassent sur la pointe des pieds frissonnent de soulagement. Un type s'appuie contre un arbre. L'écorce s'enfonce sous lui. Ce n'est pas de l'écorce. L'arbre est couvert d'une épaisse couche de termites qui remontent à présent le long de la manche du type, cherchant un endroit où s'enfouir. Les guides n'ont pas de plan mais ne cessent de tendre le doigt, tendre le doigt, tendre le doigt.

Des semaines passent. Des mois, peut-être. Les nuits sont pires que les jours. Ils ôtent leurs pantalons lourds de boue séchée, vident des litres de sueur de leurs bottes et s'allongent dans des hamacs en moustiquaire, aussi vulnérables que des bébés, écoutant les grenouilles coasser et les moustiques bourdonner leur menace de malaria. Comment un espace si vaste peut-il donner une telle sensation d'enfermement ? Strickland voit le visage de Hoyt partout, dans le dessin des champignons sur les troncs, dans les motifs de la carapace des tortues de l'Amazonie à taches jaunes, dans la formation des aras hyacinthe en vol. Lainie, il ne la voit pas partout. C'est à peine s'il peut la sentir, comme le pouls d'un mourant. Cela l'inquiète, mais tant de choses l'inquiètent à chaque seconde...

Au bout de plusieurs jours de marche, ils atteignent un village de vestigios. Une petite clairière. Des malocas au toit de chaume. Des peaux d'animaux tendues entre les arbres. Henriquéz se faufile partout en ordonnant aux hommes de ranger leurs machettes. Strickland obéit, mais seulement pour mieux empoigner son fusil. Être armé, n'est-ce pas son boulot ? Quelques minutes plus tard, trois visages émergent de l'obscurité d'une maloca. Strickland frissonne, une sensation bizarre par une si forte chaleur. Bientôt, des corps suivent les visages, se frayant un chemin à travers la clairière telles des araignées.

Strickland se sent contaminé à vue. Son fusil frémit. « *Détruis-les.* » Cette pensée le choque. C'est une pensée de Hoyt. Mais une pensée séduisante, non ? *Boucle cette mission en vitesse. Rentre chez toi, vois si tu es toujours le même homme qui a quitté Orlando.* Pendant qu'Henriquéz déballe soigneusement les casseroles qu'il a apportées en cadeau et qu'un des guides tente de communiquer dans un pidgin, une dizaine d'autres vestigios sortent furtivement de l'ombre pour observer les flingues de Strickland, sa machette, sa peau d'un blanc spectral. Il se sent écorché vif et ne prend aucun plaisir aux festivités qui suivent. Des œufs aigres d'oiseaux sauvages, cuits sur un feu de bois. Un rituel minable consistant à appliquer de la peinture sur le visage et le cou des visiteurs. Strickland attend. Henriquéz finira bien par les interroger sur Deus Brânquia. Il ferait bien de ne pas trop tarder. Il

existe une limite au nombre de piqûres d'insectes que Strickland encaissera avant de prendre les choses en main.

Quand Henriquéz s'éloigne du feu pour accrocher son hamac, Strickland lui barre le chemin.

— Vous avez renoncé.

— Il y a d'autres vestigios. Nous les trouverons.

— Des mois d'expédition, et vous allez juste partir comme ça.

— Ils pensent que parler de Deus Brânquia le prive de son pouvoir.

— C'est peut-être le signe qu'il se trouve tout près. Qu'ils le protègent.

— Oh, parce que vous y croyez, maintenant ?

— Peu importe ce que je crois. Je suis ici pour le capturer et le ramener à la maison.

— Ce n'est pas aussi simple que les uns protégeant l'autre. Dans la jungle, c'est plutôt, comment dire ? Donnant-donnant ? Une forme de coopération ? Ces gens pensent que toutes les choses naturelles sont connectées. Accueillir des envahisseurs comme nous équivaut à allumer un feu. Qui brûlera tout. (Henriquéz baisse les yeux vers le M63.) Vous serrez votre arme très fort, monsieur Strickland.

— J'ai une famille. Vous voulez traîner dans le coin une année entière ? Deux ans ? Vous pensez que vos hommes resteront si longtemps ?

Strickland laisse son regard noir opérer. Henriquéz n'est plus assez solide pour y résister. Sous son costume blanc crasseux, c'est un squelette. Dans son cou, une multitude de morsures de tique suinte et saigne tant il s'est gratté. Strickland l'a vu s'écarter de la piste afin de vomir sans que les hommes s'en aperçoivent. Il agrippe son journal de bord pour empêcher ses mains de trembler. Strickland voudrait jeter ce tas de papier inutile par terre et le larder de plomb. Peut-être que ça garderait le capitaine motivé.

— Les jeunes hommes de la tribu, soupire Henriquéz. Rassemblez-les quand les anciens dormiront. Nous avons des lames de hache et des pierres à aiguiser à échanger. Ils parleront peut-être.

Et de fait, ils parlent. Les adolescents avides de butin décrivent Deus Brânquia avec un tel luxe de détails que Strickland s'en trouve convaincu. Ce n'est pas une légende comme le dauphin rose d'eau douce. C'est un organisme vivant, une sorte d'homme-poisson qui nage, mange et respire. Fascinés par la carte d'Henriquéz, les garçons tapotent de l'index l'affluent du Tapajós et ses abords. Les migrations saisonnières de Deus Brânquia remontent sur des générations, traduit le guide. Strickland proteste que ça n'a pas de sens. En existe-t-il plusieurs ? Le guide pose la question. Il y a longtemps, répondent les garçons. Maintenant, il n'en reste qu'un. Certains se mettent à pleurer. Strickland interprète ça comme une crainte que leur cupidité ait mis

leur dieu à branchies en danger. C'est le cas.



Deux boutiques se dressent face à l'arrêt de bus d'Elisa. Elle a regardé leur vitrine des milliers de fois, mais n'y a jamais mis les pieds pendant les heures d'ouverture, devinant que ça reviendrait à briser un rêve. La première s'appelle *Kosciuszko Electronics*. La promo du jour porte sur les « TV COULEUR GRAND ÉCRAN RECTANGULAIRE AVEC FINITION NOYER ». Plusieurs modèles avec des pieds pareils aux antennes du Spoutnik diffusent les dernières images de la soirée. Un drapeau américain s'efface devant un logo « Garantie de Bonnes Pratiques », puis tout s'éteint, signe qu'Elisa est bel et bien en retard. Elle prie pour que le bus arrive. Qui priait la fille dans le film, ce matin ? Chemosh ? Chemosh est peut-être plus réactif que Dieu.

Elle tourne son regard vers la seconde boutique, *Les Belles Chaussures de Julia*. Elle ignore qui est cette Julia, mais ce soir, elle l'envie tellement que des larmes lui picotent les yeux – cette femme audacieuse et indépendante avec un commerce à elle, forcément très belle avec des cheveux souples et un pas élastique, si confiante en la valeur de sa boutique pour le quartier de Fells Point qu'au lieu d'éteindre les lumières la nuit, elle laisse un spot braqué sur une unique paire de chaussures posée sur un trépied couleur ivoire.

Et ça marche. Seigneur, ça marche. Les soirs où elle n'est pas à la bourre, Elisa traverse la rue et appuie son front sur la vitrine pour mieux voir. La place de ces chaussures n'est pas à Baltimore ; Elisa pense que leur seule place possible, c'est dans un défilé de mode parisien. Elles sont à sa taille ; elles ont un bout carré, et sont si décolletées que le pied s'en échapperait sans le talon ajusté incliné

vers l'intérieur. On dirait des sabots merveilleux – de licorne, de nymphe ou de sylphe. Chaque centimètre carré de lamé est incrusté d'argent aussi brillant qu'un miroir ; Elisa peut littéralement se voir dedans. Ces chaussures remuent en elle des sentiments qu'elle pensait que l'orphelinat avait éradiqués dans sa jeunesse. L'idée qu'elle pourrait aller quelque part. Devenir quelqu'un. Que tout était dans le domaine du possible.

Chemosh répond à sa prière : le bus descend la colline dans un sifflement. Comme d'habitude, le chauffeur est trop vieux, trop fatigué, trop désabusé pour conduire prudemment. Il vire serré à droite dans Eastern, vire serré à droite dans Broadway et fonce vers le nord à travers le pouls lumineux des camions de pompiers et le sang versé de l'usine de chocolat en train de fondre. Les flammes qui lèchent, bondissent et détruisent constituent à tout le moins une forme de vie, et Elisa se contorsionne pour regarder. L'espace d'une minute, elle ne traverse pas les croûtes de la civilisation en bus – elle file à travers une jungle luxuriante et dangereuse.

Tout cela recède devant la longue allée éclairée au soufre du Centre Occam de Recherche Aérospatiale. Elisa presse son visage froid contre la vitre encore plus froide pour distinguer l'horloge illuminée sur le panneau : « 23:55 ». Ses chaussures ne touchent qu'une seule marche comme elle se jette hors du bus. La transition entre le service d'après-midi effervescent et le service de nuit réduit au minimum (le « cimetière ») est toujours chaotique. Elisa en profite pour se mouvoir rapidement, gazellant depuis l'arrêt de bus et chevreillant le long de l'allée de service. Sous les impitoyables projecteurs extérieurs – à Occam, toutes les lumières sont impitoyables –, ses chaussures ne sont que des traînes bleues floues.

Il n'y a qu'un étage à descendre en ascenseur, mais certains laboratoires sont aussi vastes que des hangars et ça prend une demi-minute. La cabine s'ouvre sur une plate-forme à deux niveaux, où des poteaux guident le personnel le long d'un chemin de plus en plus étroit. Trois mètres au-dessus du sol, dans une chambre d'observation en Plexiglas, se tient David Fleming. Né avec un porte-bloc à la place de la main gauche, il baisse celui-ci pour passer ses sujets en revue. C'est Fleming qui a reçu Elisa pour son entretien d'embauche il y a plus de dix ans, et il est toujours là, son opiniâtreté de hyène le faisant monter toujours plus haut dans la hiérarchie. Aujourd'hui, il dirige tout le bâtiment, mais il ne peut toujours pas s'empêcher de fliquer les employés sur le barreau en bas de l'échelle. Durant ce laps de temps, Elisa est allée au même endroit que tous les agents d'entretien : nulle part.

Elisa maudit ses Daisy. Elles sont voyantes, ce qui est tout l'intérêt, mais aussi à double tranchant. Les autres gardiens du cimetière sont

devant elle : Antonio, Duane, Lucille, Zelda et Yolanda, les trois premiers disparaissant au bout du couloir tandis que Zelda cherche sa carte de pointeuse avec autant de soin que si elle choisissait dans le menu d'un restaurant. Les cartes sont introduites dans la même fente chaque jour ; Zelda traîne à cause d'Elisa, parce que Yolanda se trouve derrière elle et que si on la laisse faire, Yolanda s'arrangera pour qu'Elisa pointe avec une minute de retard cruciale.

L'ambiance ne devrait pas être aussi mesquine. Zelda est noire et grosse. Yolanda est mexicaine et moche. Antonio est un Dominicain qui louche. Duane est métis et n'a plus de dents. Lucille est albinos. Elisa est muette. Pour Fleming, ils sont tous pareils : incapables d'effectuer un autre travail, donc, dignes de confiance. Il a probablement raison, et Elisa trouve ça humiliant. Elle voudrait pouvoir parler pour grimper sur le banc des vestiaires et galvaniser ses collègues en leur expliquant qu'ils doivent se serrer les coudes. Mais ce n'est pas ainsi que les choses fonctionnent à Occam. Pour ce qu'elle en sait, ce n'est pas non plus ainsi que les choses fonctionnent dans le reste de l'Amérique.

L'exception à cette règle, c'est Zelda, qui s'est toujours montrée protectrice envers Elisa. Elle fouille dans son sac à main en quête de lunettes dont tout le monde sait bien qu'elle ne les porte jamais, écartant de la main les protestations de Yolanda au sujet de l'horloge qui tourne. Elisa décide de faire preuve d'autant de courage qu'elle. Elle pense à Bojangles et s'élance, mambo pour se glisser entre les employés qui bâillent, fox-trot pour doubler ceux qui boutonnent leurs manteaux. Fleming remarquera ses chaussures bleues qui filent, et il en prendra note. À Occam, tout ce qui n'est pas un pas traînant attire la suspicion. Mais dans les quelques secondes qu'il faut à Elisa pour rejoindre Zelda, la danse la libère de tout ça. Elle s'élève des profondeurs du sous-sol et flotte comme si elle n'était jamais sortie de son bain chaud.



Les vivres viennent à manquer au sud-ouest de Santarém. Les hommes sont faibles, affamés, ils ont la tête qui tourne. Partout, des singes au babil joyeux semblent se moquer d'eux. Alors, Strickland commence à tirer. Les singes tombent comme des fruits d'aguaje et les hommes hoquent d'horreur, ce qui agace Strickland. Il s'avance vers un singe touché au ventre en brandissant sa machette. L'animal à fourrure douce se recroqueville en une boule terrifiée, ses mains pressées sur son visage sanglotant. Il est pareil à un enfant. Pareil à Timmy ou Tammy. C'est comme si Strickland massacrait des enfants. Il revoit la Corée. Les enfants, les femmes. Est-ce donc ce qu'il est devenu ? Les singes survivants poussent des lamentations qui lui vrillent le crâne. Il se détourne et attaque un arbre avec sa machette jusqu'à ce que le tronc crache du bois blanc.

D'autres hommes ramassent les corps et les jettent dans de l'eau bouillante. N'entendent-ils pas les singes hurler ? Strickland ramasse de la mousse et s'en sert pour se boucher les oreilles. Ça n'aide pas. Les hurlements, les hurlements. Au dîner, il y a des boules grises caoutchouteuses et tendineuses – de la viande de singe. Il ne mérite pas de manger, mais il mange quand même. Les hurlements, les hurlements.

La saison des pluies, ou quel que soit le nom qu'on lui donne, finit par les retrouver à la trace. L'averse est chaude comme une pluie d'entrailles. Henriquez n'essaie même plus d'essuyer la buée de ses lunettes. Il marche en aveugle. Il *est* aveugle, songe Strickland. Aveugle d'avoir cru qu'il pourrait diriger cette expédition. Henriquez, qui n'a jamais fait la guerre. Henriquez, qui n'entend pas les

hurlements des singes. Des hurlements pareils à ceux des villageois en Corée, prend conscience Strickland. Tout aussi terribles, ils lui disent ce qu'il doit faire.

Inutile de fomenter une rébellion. L'attrition fait le boulot. Excité par la pluie battante, un poisson candirú s'introduit dans l'urètre du second pendant qu'il pisse dans la rivière. Trois hommes l'emmènent à la ville la plus proche et ne reviennent jamais. Le lendemain, l'ingénieur péruvien se réveille couvert de morsures violettes. Une chauve-souris vampire. Lui et un de ses amis sont superstitieux. Ils disparaissent. Quelques semaines plus tard, une moustiquaire déchirée entraîne la mort d'un des indios bravos que l'on retrouve couvert d'un grouillement de fourmis tracuá venimeuses. Enfin, le bosco mexicain, le meilleur copain d'Henríquez, est frappé à la gorge par une vipère papagalho vert vif. Quelques secondes plus tard, du sang jaillit par tous ses pores. Il n'y a aucun espoir pour lui. Le général Hoyt a appris à Strickland où poser le Beretta, à la base du crâne du bosco, afin que sa mort soit rapide.

Puis ils ne sont plus que cinq. Sept, en comptant les guides. Henríquez se cache sur le pont inférieur, remplissant son journal de bord de transcriptions de cauchemars éveillés. Son chapeau de paille autrefois impeccable est écrasé par son nouveau rôle de pot de chambre. Strickland lui rend visite et glousse en l'entendant marmonner comme un dément.

— Vous êtes toujours motivé ? lui demande-t-il. Vous êtes toujours motivé ?

Personne n'interroge Richard Strickland sur sa motivation. Jusqu'à maintenant, il n'aurait pas su quoi répondre. Il ne s'est jamais soucié de ce putain de Deus Brânquia, c'est certain. Mais à présent, il ne désire rien tant au monde que le trouver. Deus Brânquia lui a fait quelque chose ; il l'a transformé, et Strickland soupçonne qu'il n'y aura pas de retour en arrière. Il capturera la créature avec ce qui reste de l'équipage du *Josefina* – ne sont-ils pas eux aussi des vestigios, désormais ? Puis il rentrera enfin à la maison, pour ce que ça peut encore valoir. Il se masturbe sous une pluie torride, au-dessus d'un nid de bébés serpents, en s'imaginant faire l'amour proprement et en silence avec Lainie. Deux corps secs s'imbriquant tels des blocs de bois sur une plaine infinie de draps blancs bien repassés. Il rentrera chez lui. Il y arrivera. Il fera ce que lui disent les singes, et tout sera fini.



Autrefois, Elisa troquait ses belles chaussures contre des baskets dans le vestiaire. Mais c'était comme si elle s'amputait toute seule, sa main changée en hachette. « Vous ne pouvez pas faire le ménage en talons – c'est l'une des maximes que Fleming avait récitée le jour de son embauche. Nous ne voulons pas que vous glissiez et que vous vous fassiez mal en tombant. Et les escarpins noirs sont interdits, à cause des marques scientifiques qu'ils risqueraient d'abîmer sur le sol des laboratoires. » Des principes de ce genre, Fleming en avait un millier à l'époque. Mais ces jours-ci, son attention est ailleurs, et la douleur provoquée par les talons d'Elisa est devenue une forme de réconfort : ça lui permet de rester éveillée et vivante, ne fût-ce qu'un peu.

Une salle de douche défectueuse depuis belle lurette sert de placard où l'on range les produits et les fournitures d'entretien. Zelda empoigne son chariot habituel et Elisa fait de même. Elles les remplissent en se servant sur les étagères où elles sont censées conserver trois mois de stock. Puis les huit roues de leurs chariots, et les huit autres roues de leurs seaux à serpillière, enfilent les longs couloirs blancs d'Occam tel un train paresseux et ronronnant qui n'irait nulle part.

Elles doivent rester professionnelles à tout moment. Certains hommes en blouse blanche s'attardent dans les labos jusqu'à 2 ou 3 heures du matin. Les scientifiques d'Occam forment une étrange sous-espèce de mâles dont le travail les rend d'une distraction absolue. Fleming apprend aux agents d'entretien à ressortir aussitôt de toute pièce se révélant occupée, ce qui arrive périodiquement. Quand deux scientifiques finissent par s'en aller ensemble, ils regardent leur

montre les yeux plissés et l'air incrédule, en gloussant qu'ils vont se faire disputer par leur femme ou en soupirant qu'ils auraient préféré dormir chez leur petite amie.

Ils ne se censurent pas en croisant Elisa et Zelda. De la même façon que les agents d'entretien sont formés à ne voir que la saleté et les ordures d'Occam, les scientifiques sont formés à ne voir que les manifestations de leur propre génie. Au début, Elisa nourrissait des fantasmes de romance au travail ; elle rêvait de rencontrer l'homme qui dansait dans l'obscurité de ses songes. C'était bien une idée de jeune femme idiote. Le truc, quand on est femme de ménage ou employée de maison, c'est qu'on passe invisible et silencieuse comme un poisson sous l'eau.



Le vautour ne tourne plus en cercle au-dessus d'eux. Strickland a ordonné à l'un des deux indios braves restants de l'attraper. Il ne sait absolument pas comment l'homme s'y est pris. Il attache l'oiseau à un piquet planté à la poupe du *Josefina* et mange son dîner de piranha séché devant lui. Il y a beaucoup d'arêtes dans les piranhas. Strickland les recrache, juste assez loin pour que le vautour ne puisse pas les picorer. La face de l'oiseau est violette, son bec rouge, son cou pareil à un basson. Il déploie ses ailes mais ne peut rien faire d'autre que piétiner.

— Maintenant, c'est toi qu'on va regarder crever de faim, lui dit Strickland. On va voir si ça te plaît.

Ils retournent dans la jungle en laissant Henríquez surveiller le bateau. Désormais, Strickland impose ses conditions. Pas de cadeaux. Beaucoup de flingues. Il poursuit les indigènes comme si le général

Hoyt en personne était là à lui donner des ordres. Il enseigne les signaux militaires aux hommes, qui apprennent vite. Leur cercle se resserre autour d'un village avec une coordination magnifique. Strickland abat le premier indigène qu'il aperçoit pour prouver qu'il ne plaisante pas. Les autres vestigios se laissent tomber dans la boue et révèlent leurs secrets en bafouillant. La dernière fois qu'ils ont vu Deus Brânquia, sa trajectoire exacte.

Le traducteur explique à Strickland que les villageois le prennent pour l'incarnation d'un mythe gringo : un corta cabeza, ou coupeur de têtes. Cela lui plaît beaucoup. Pas un pillard étranger comme Pizarro ou Soto, mais une créature née de la jungle même. Sa peau blanche lui vient des piranhas. Ses cheveux sont comme un paca luisant. Ses dents, des crochets de fer de lance. Ses membres, des anacondas. Il est un dieu de la jungle au même titre que Deus Brânquia est un dieu à branchies, et il n'entend même pas le dernier ordre qu'il donne, n'entend rien du tout par-dessus les hurlements des singes. Mais les hommes entendent, eux, et ils coupent jusqu'à la dernière tête de villageois.

Strickland peut sentir Deus Brânquia. Le sentir tel un limon laiteux montant depuis le fond de la rivière. Fruit de maracuyá. Saumure séchée. Si seulement il ne devait pas dormir. Pourquoi les indios bravos ne se fatiguent-ils jamais ? Il les espionne au clair de lune et surprend un rituel. Des éclats d'écorce broyés en une pâte claire et visqueuse sur une feuille de palmier. L'un d'eux s'agenouille en tenant ses paupières ouvertes. L'autre roule la feuille de palmier et en fait couler une goutte de liquide épais sur chaque globe oculaire. L'homme à genoux frappe la boue avec ses poings. Strickland est aimanté par sa souffrance. Il s'avance à découvert, s'agenouille à son tour devant l'homme debout et tient ouvertes ses propres paupières. L'homme hésite. Il dit que c'est du buchité et invite Strickland à la prudence. Strickland ne bouge pas. Finalement, l'homme approche la feuille de palmier et la presse. Un bulbe de buchité blanc emplit le monde.

La douleur est indescriptible. Strickland se tord, rue et hurle. Mais il survit. La brûlure s'apaise. Il s'assoit. Sèche ses larmes. Scrute le visage impassible des guides avec ses yeux plissés. Il les voit. Et même plus que ça : il voit *en eux*. Le long des sillons tordus de leurs rides. Dans la forêt profonde de leurs cheveux. Le soleil se lève, et Strickland découvre une Amazonie aux couleurs infinies. Son corps chante de vitalité. Ses jambes sont des arbres cashapona, terminés par des racines pareilles à une cinquantaine de pieds. Il se défait de ses vêtements. Il n'en a pas besoin. La pluie rebondit sur sa peau nue comme sur de la pierre.

Le dieu à branchies sait qu'il ne peut pas retenir le dieu de la jungle, pas alors que ce dernier pousse le *Josefina* si fort que des morceaux de

sa coque se détachent et tombent dans la rivière. Deus Brânquia se réfugie dans un bayou marécageux. Là, le bateau tombe en panne. La pompe de la cale est bouchée ; la cabine du capitaine se remplit d'eau, et pourtant, Henriquéz refuse de bouger. Le Bolivien sort les outils. Le Brésilien prépare le fusil-harpon, l'Aqua-Lung, et le filet. L'Équatorien fait rouler un baril de roténone, un pesticide à poissons issu des lianes jicama qui, d'après lui, forcera Deus Brânquia à monter à la surface. « D'accord », dit Strickland. Il se tient à la proue, nu, les bras tendus, électrique de pluie, et il appelle la créature. Impossible de dire pendant combien de temps. Peut-être des jours. Ou des semaines.

Enfin, Deus Brânquia émerge des profondeurs de la rivière, le soleil sanglant qui sculpte le Serengeti, l'œil antique de l'éclipse, l'océan qui scalpe le nouveau monde pour l'ouvrir, le glacier insatiable, la gerbe d'écume, la morsure des bactéries, le bouillonnement unicellulaire, le crachat de l'espèce, les rivières pareilles aux vaisseaux qui alimentent un cœur, l'érection minérale de la montagne, les cuisses ondoyantes du tournesol, la mortification de la fourrure grise, la pourriture de la chair rose, la liane ombilicale qui nous relie aux origines. Il est tout ceci et bien plus encore.

Les indios bravos tombent à genoux, implorent son pardon, se tranchent la gorge avec leur machette. La beauté sauvage et indomptable de la créature – Strickland se brise, lui aussi. Il perd le contrôle de sa vessie, de ses boyaux, de son estomac. Des versets de la Bible récités par le pasteur de Lainie montent en bourdonnant d'un purgatoire immaculé, oublié. La chose qui fut est celle qui sera. Il n'est rien de nouveau sous le soleil. Ce siècle passe en un clignement d'yeux. Tout le monde est mort. Seuls le dieu à branchies et le dieu de la jungle vivent encore.

La chute est brutale mais ne se produit qu'une fois. Strickland tâchera de l'oublier. Quand il atteint la ville de Belém une semaine plus tard, à bord d'une *Josefina* qui gîte à quarante degrés et prend l'eau de toutes parts, il porte les vêtements du traducteur. Comme celui-ci en savait trop, il a dû le tuer. Henriquéz a récupéré ; il s'accroche au pilier central et cligne des yeux dans le printemps vaporeux, sa pomme d'Adam montant et descendant tandis qu'il avale les jolis mensonges dont Strickland l'a abreuvé. Henriquéz a été un bon capitaine. Henriquéz a capturé la créature. Tout s'est passé comme prévu. Henriquéz cherche son journal de bord pour en avoir confirmation, mais il ne le trouve nulle part. Strickland l'a donné à bouffer au vautour, a regardé l'animal s'étrangler avec et mourir.



Il raconte tout cela dans son coup de fil au général Hoyt. Il ne survit à cet appel que grâce à la distraction fournie par des bonbons verts et durs. Marque générique, goût artificiel mais intensément concentré, presque voltaïque. Il a acheté tous ceux qu'il a pu trouver sur les marchés de Belém, récoltant presque une centaine de sachets avant d'empoigner le téléphone. Les sucreries croquent bruyamment sous ses

dents. Malgré les milliers de kilomètres qui les séparent, la voix de Hoyt est plus forte que jamais. Comme s'il était dans la jungle depuis le début, observant Strickland de derrière les feuilles de palmier poisseuses ou les nuées de moustiques.

Rien n'inquiète davantage Strickland que de mentir au général Hoyt, mais les détails réels de la capture de Deus Brânquia, quand il tente de s'en souvenir, n'ont absolument aucun sens. Il pense qu'à un moment, la roténone a été versée dans l'eau. Il se rappelle son effervescence bouillonnante. Il se souvient de son M63, la crosse pareille à un bloc de glace contre son épaule fiévreuse. Tout le reste n'est qu'un rêve. La remontée glissante de la créature depuis les profondeurs. Sa caverne cachée. Comment elle y avait attendu Strickland. Le fait qu'elle n'avait pas résisté. Les hurlements des singes qui s'étaient répercutés sur la pierre. Avant que Strickland ne vise avec le harpon, la créature avait tendu les bras vers lui. Dieu à branchies, dieu de la jungle. Ils pouvaient ne faire qu'un. Ils pouvaient être libres.

Strickland ferme très fort les yeux pour tuer ce souvenir. Ou bien Hoyt gobe sa version de la capture, ou bien il s'en fiche. L'espoir fait trembler les mains de Strickland et le récepteur. « Renvoyez-moi à la maison », prie-t-il. Même si la maison est un endroit qu'il ne parvient plus à se représenter. Mais le général Hoyt n'est pas homme à exaucer les prières. Il exige que Strickland suive la mission jusqu'à la fin. Qu'il escorte l'atout jusqu'au Centre Occam de Recherche Aérospatiale. Qu'il veille sur sa sécurité et garde le secret pendant que les scientifiques feront leur boulot. Strickland déglutit des éclats de bonbon, goûte son propre sang, s'entend accepter. Une dernière étape à son voyage. Ce n'est rien de plus. Il devra s'installer à Baltimore. Ce ne sera peut-être pas si terrible. Déménager sa famille dans le Nord, rester assis derrière un bureau dans un département administratif propre et tranquille. C'est une chance de recommencer à zéro, il le sait, à condition de trouver le chemin du retour.

FEMMES SANS
ÉDUCATION



— Je vais l'étrangler. La semaine dernière, il m'a juré qu'il réparerait les toilettes pour qu'elles arrêtent de gargouiller et que je puisse enfin dormir tranquillement pendant la journée, mais chaque fois que je rentre, c'est comme si quelqu'un pissait pendant huit heures d'affilée. Il dit que je suis agent d'entretien et que je n'ai qu'à m'en occuper moi-même. Mais c'est pas le problème. C'est pas le problème. Quand je rentre chez moi morte de fatigue, les orteils tellement gonflés qu'ils ressemblent à des boules de chewing-gum, tu crois que j'ai envie de foutre ma main dans l'eau glacée de la chasse juste pour m'amuser ? C'est sa *tête* que je devrais foutre là-dedans.

Zelda continue à débiter Brewster. Brewster est le mari de Zelda. Brewster est un bon à rien. Elisa a perdu le compte des petits boulots qu'a faits Brewster, de la multitude de raisons pittoresques pour lesquelles il a été viré, des phases dépressives pendant lesquelles il plonge dans son fauteuil inclinable et y passe des semaines d'affilée. Les détails importent peu. Elisa est reconnaissante chaque fois qu'ils lui sont fournis, et elle signe les interjections appropriées. Zelda a commencé à apprendre la langue des signes le jour de son arrivée, un effort qu'Elisa ne pense pas pouvoir lui revaloir un jour.

— Et comme je te disais, l'évier de la cuisine fuit aussi. D'après Brewster, c'est l'écrou de couplage. Si tu le dis, Albert Einstein. Quand tu en auras fini avec ta théorie de la relativité, et si tu passais à la quincaillerie ? Et tu sais ce qu'il me répond ? Il me répond que je n'ai qu'à piquer un écrou de couplage au boulot. Est-ce qu'il *sait* seulement où je travaille ? Qu'il y a des caméras de sécurité partout ? Je vais te dire franchement, ma belle. J'ai l'intention d'étrangler ce type, de le

découper en petits morceaux et de les foutre dans les toilettes. Comme ça, au moins, quand le bruit de la chasse m'empêchera de dormir, je pourrai penser à tous les bouts de Brewster qui filent dans les égouts, là où est leur place.

Elisa sourit à travers un bâillement et signe que c'est un des meilleurs plans meurtriers de Zelda.

— Donc tout à l'heure, je me lève pour aller bosser, parce qu'il faut bien que quelqu'un dans cette famille puisse payer les produits de luxe genre écrou de couplage, et la cuisine ressemble à la baie de Chesapeake. Je reviens tout droit dans la chambre, et parce que je n'ai pas encore acheté la corde pour l'étrangler, je réveille Brewster et lui dis que ça ne va pas tarder à virer à l'arche de Noé. Et il répond tant mieux. Qu'il n'a pas plu à Baltimore depuis une éternité. Le mec pense que je parle de la météo.

Elisa étudie son exemplaire de la « Liste de Contrôle Qualité ». Fleming ne les prévient pas quand il la modifie ; c'est comme ça qu'il garde ses employés en éveil. Le formulaire de trois feuilles en copie carbone énumère les labos, les halls, les salles de pause, les couloirs et les escaliers assignés à chaque agent d'entretien, avec une liste numérotée des tâches afférentes à chaque lieu. Robinetterie, fontaines à eau, plinthes. Elisa bâille de nouveau. Paliers, cloisons de séparation, rambardes. Elle a du mal à garder les yeux ouverts.

— Donc, je le traîne dans la cuisine où il se trempe les chaussettes, et tu sais ce qu'il me dit ? Il se met à me parler de l'Australie. Comme quoi il a entendu aux infos que l'Australie dérivait de cinq centimètres par an, et c'est peut-être pour ça que les tuyaux de tout le monde n'arrêtent pas de se dévisser. Autrefois, qu'il me dit, tous les continents formaient une seule masse. Et si aujourd'hui, le monde entier dérive de la même façon, tous les tuyaux vont éclater un jour, et ça ne sert à rien de s'énerver pour ça.

Elisa entend trembler la voix de Zelda et devine ce qui va suivre.

— Franchement, ma belle, j'aurais pu lui couper la tête, le noyer dans ces cinq centimètres d'eau et être quand même ici à minuit. Mais tu connais un autre mec capable de parler comme ça alors qu'il vient juste de se réveiller ? Il me fait perdre la tête. Certaines semaines, on n'a même pas de quoi acheter à bouffer. Et d'un coup, il dit « Australie », et ça me rend toute chose. Brewster Fuller me tuera, mais je te promets, ce mec voit des choses. Et l'espace d'une seconde, je vois aussi. Plus loin qu'Occam, ça c'est sûr. Beaucoup plus loin que l'Old West de Baltimore. La baie de Chesapeake dans ma cuisine ? Ça aussi, ça passera.

Un grand vacarme en provenance du labo sur la gauche. Elles arrêtent leurs chariots ; les brosses à chiottes se balancent au bout de leur crochet. Depuis des semaines, elles entendent des bruits de

construction derrière cette porte, mais ça n'a rien d'exceptionnel. Si une pièce n'est pas sur votre liste, vous l'ignorez. Ce soir, pourtant, la porte vierge jusque-là s'est parée d'une plaque : « F-1 ». Elisa et Zelda n'ont encore jamais vu de F. Elles nettoient toujours ensemble pendant la première moitié de la nuit ; ensemble, elles froncent les sourcils et consultent leurs LCQ identiques. Il est là, « F-1 », placé au milieu comme une bombe.

Les deux femmes tournent leur oreille vers la porte. Des voix, des bruits de pas, un craquement. Zelda jette un regard inquiet à Elisa, qui est peinée que son humeur bavarde s'évapore aussi facilement. C'est à son tour d'être audacieuse, se dit-elle. Affichant un sourire faussement assuré, elle fait le signe pour « Vas-y ». Zelda souffle, prend sa carte magnétique et l'insère dans la serrure. Celle-ci cliquette et Zelda tire la porte vers elle. Dans la bouffée d'air glacial qui leur souffle au visage, Elisa est saisie par l'intuition jaillie de nulle part qu'elle vient de commettre une erreur désastreuse.



Lainie Strickland sourit à son fer Westinghouse Spray'N Steam tout neuf. Westinghouse a construit le moteur atomique du premier sous-marin Polaris. Ça en dit long, non ? Pas juste sur un produit, mais sur une *entreprise*. Elle était assise au fond du salon chez *Freddie's*, sa choucroute insérée dans le casque en plastique rose du séchoir, quand elle s'est interrompue au beau milieu d'un article intéressant et, pensait-elle, *important* au sujet d'un endroit appelé le delta du Mékong, où un groupe appelé Viet-Cong avait abattu cinq hélicoptères américains, tuant trente soldats comme son Richard, pour contempler la publicité pleine page. Celle-ci montrait un sous-marin qui plongeait

en défaisant la fermeture Éclair d'un océan blanc. Tous ces garçons courageux. Le danger intrinsèque de l'eau. Allaient-ils mourir, eux aussi ? Leur vie dépendait de Westinghouse.

L'image lui a fait une impression assez forte pour qu'elle se décide à demander à Richard quelle marque de sous-marin était le Polaris. Militaire depuis l'âge de dix-neuf ans, Richard se ferme par réflexe chaque fois qu'on lui pose une question sur son travail ; aussi a-t-elle attendu qu'il soit bien nourri et mis dans de bonnes dispositions par les rafales de *l'Homme à la carabine* éclatant comme du pop-corn avant de l'interroger. Sans détacher son regard approbateur des prouesses de tir ambidextres de Chuck Connors, il a haussé les épaules.

— Polaris n'est pas une marque. Ce n'est pas comme tes céréales du petit déjeuner.

Le mot « céréales » a arraché Timmy à son abrutissement télévisuel. De l'électricité a crépité entre le tapis à poils longs et ses genoux couverts de velours comme il se retournait pour reprendre une conversation vieille de deux jours.

— Maman, on pourrait acheter des Sugar Pops, s'il te plaît ?

— Des Froot Loops ! a ajouté Tammy. Oh, Maman, s'il te plaît ?

Richard a toujours été bourru. C'est comme ça. Mais avant l'Amazonie, il ne la laissait pas suspendue au bord de la falaise de sa propre ignorance ; il ne la regardait pas se débattre dans le vide sans même lui tendre une main. N'ayant pas encore trouvé la bonne réaction, Lainie a choisi de rire d'elle-même. Puis Chuck Connors a été remplacé par un Hoover Dial-a-Matic avec une puissance d'aspiration réglable, manié par une actrice qui ressemblait un peu à Lainie. Richard s'est mordu la lèvre et a baissé les yeux, peut-être pris de remords.

— Polaris est un missile, a-t-il expliqué. Un missile balistique à charge nucléaire.

— Oh ! (Elle voulait l'apaiser.) Ça a l'air dangereux.

— La portée doit être supérieure, j'imagine. Et ils disent que c'est plus précis, aussi.

— Je l'ai vu dans un magazine et j'ai pensé : « Je parie que Richard sait tout là-dessus », et j'avais raison.

— Pas vraiment. C'est les conneries de la Marine. J'évite ces salopards autant que je peux.

— C'est vrai, tu les évites. Tu me l'as dit plein de fois.

— Les sous-marins. Tu ne me ferais pas monter dans un de ces pièges à rats, je te le garantis.

Il l'a regardée en souriant – Richard, ce pauvre homme si puissant –, sans la moindre idée de la douleur que son sourire exprimait. Lainie sent bien qu'il en a trop vu en Corée, en Amazonie. Il est des choses dont il ne parlera jamais. Et c'est pour l'épargner, raisonne-t-elle,

même si ça lui donne l'impression d'être toute seule et de s'éloigner en flottant comme un ballon à l'hélium.

Aucun homme qui vient de passer dix-sept mois dans les jungles d'Amérique du Sud ne peut se réhabituer facilement à la vie civile. Lainie le sait, et elle s'efforce d'être patiente. Mais c'est dur. Ces dix-sept mois l'ont changée, elle aussi. Du jour au lendemain, Richard lui a été volé par l'odieux général Hoyt et a été parachuté dans un monde dépourvu de téléphones comme de boîtes à lettres. Des décisions domestiques devaient être prises en permanence, et elles ont atteint Lainie comme une décharge de chevrotine. Où apporter la voiture quand elle tombait en panne. Que faire de cette carcasse de putois dans le jardin de derrière. Comment se faire respecter des plombiers, des banquiers, des autres hommes qui pensaient qu'une femme seule était mûre pour se faire escroquer. Le tout, en élevant deux gamins paumés et blessés par la soudaine absence de leur père.

Et elle s'est bien débrouillée. Oui, elle a passé le plus gros des deux premiers mois à regarder sa vie à travers un voile de larmes : mère veuve de deux terreurs qui grandiraient en déchirant les rideaux et en dessinant sur les murs pendant qu'elle sifflerait le sherry de cuisine. Mais bientôt, son effondrement du soir a commencé à lui apparaître comme un épuisement satisfaisant. Peu à peu, avec maintes hésitations, dans les recoins les plus intimes de son esprit, elle a commencé à tirer des plans pour le jour où Richard serait porté disparu en mission et où l'armée cesserait de lui envoyer des chèques. Elle gribouillait des chiffres sur des pochettes d'allumettes, sur les bulletins scolaires de Timmy, sur le dos de sa main, comparant un salaire estimé aux dépenses avérées. Elle savait qu'elle était capable de travailler. Elle trouvait même l'idée excitante. Elle se disait qu'elle devait être la pire épouse du monde pour que la disparition de son mari allume en elle la moindre étincelle d'enthousiasme. Mais sans Richard, elle connaîtrait une sorte de paix, non ? N'avait-il pas toujours été un peu dur ? Un peu froid ?

Inutile de ressasser. Après tout, Richard a fini par rentrer, pas vrai ? Il est de retour depuis toute une semaine à présent, et ne mérite-t-il pas la même épouse que celle qu'il a laissée derrière lui ? Lainie se force à sourire jusqu'à ce qu'elle y croie. Si ces sous-marinières ont fait confiance aux machins nucléaires de Westinghouse, elle devrait être fière de se tenir dans son salon et d'utiliser le Spray'N Steam, le tout premier objet qu'elle a acheté à Baltimore. Richard doit être élégant pour son nouveau travail dans un endroit appelé Occam ; par conséquent, le repassage devient une priorité. Une grande partie de leurs vêtements est encore dans les cartons – dont ceux des enfants. Timmy a l'air d'un petit sauvage dans sa tenue de jeu froissée, et le pull en velours préféré de Tammy est devenu plus fin qu'un torchon.

Une femme au foyer, se raisonne Lainie, a elle aussi des tas de choses intéressantes et importantes à faire.



Les postiches sont fabriqués à partir de cheveux humains. Le fait que celui de Giles Gunderson n'est pas tout à fait de la même teinte que les touffes qui jaillissent au-dessus de ses oreilles le turlupine. Ses vrais cheveux sont bruns, mais de près, on y voit aussi des fils blonds et roux. Non que quiconque se soit suffisamment approché de lui depuis des années. S'il avait su qu'il ressemblerait à une boule de billard avant l'âge de trente ans, il aurait commencé à stocker ses cheveux dès l'enfance. Tous les jeunes hommes devraient le faire ; on devrait leur apprendre ça en cours de santé et d'hygiène. Il s'imaginerait de gros sacs-poubelle pleins de cheveux dans les placards de son enfance, qu'il aurait traînés de la maison de ses parents jusqu'à son premier appartement et dans les suivants. Il glousse. Non, monsieur, rien de bizarre là-dedans.

Giles empoche une de ses paires de lunettes, en fait descendre une autre sur son nez, ferme son manteau en daim et descend de la camionnette Bedford crème que M. Arzounian, le propriétaire de l'Arcade, le laisse garer derrière le cinéma, celle qui a une porte coulissante rouillée et des housses de siège couvertes de taches d'eau, et qu'Elisa a baptisée « le Carlin » à cause de ses petits phares ronds et de son museau plat. Baltimore n'a pas vu une goutte de pluie depuis des mois, mais le vent cingle comme un chat à neuf queues. Giles sent son postiche se soulever de son crâne. Il presse ses paumes dessus pour recoller ruban adhésif double face et contourne le Carlin, la tête rentrée dans les épaules.

C'est la posture d'un malabar, mais il se sent tout le contraire : faible et présomptueux. Il se bat contre la porte de la camionnette et en sort son portfolio en cuir rouge doté de boucles en laiton. Quand il l'a avec lui, il se sent important. Il a économisé toute une année dans sa trentaine pour se l'offrir, et ça reste le seul de ses outils de travail qu'il n'hésiterait pas à faire figurer à côté du matériel des artistes en vue de Manhattan. Il remonte le trottoir, poussé par les bourrades du vent. Négocier une porte avec un portfolio est une procédure délicate ; le temps qu'il réussisse à entrer, tout le monde à l'intérieur devrait avoir repéré le gentleman débonnaire avec la sacoche en cuir géante.

Giles éprouve un pincement de doute familial. Son besoin de flatter son *ego* est pathétique, surtout dans un endroit comme celui-là. *Regarde autour de toi. Pas une seule âme n'a remarqué ton arrivée.* Giles se redresse de toute sa hauteur pour prendre sa propre défense. Peut-on blâmer les clients du *dîner* pour leur distraction ? Les *Tartes de Dixie Doug* est un kaléidoscope de lumières colorées et de surfaces réfléchissantes, depuis les présentoirs sur lesquels tournent des tartes en plastique jusqu'aux vitrines réfrigérantes filetées de chrome et éclairées par-derrière par le juke-box.

Giles se place dans la queue. C'est le milieu d'après-midi un jour de semaine, un drôle de moment pour venir manger une tarte, et il est deuxième dans la file d'attente. Il aime être là, se dit-il. L'endroit est douillet, et il sent bon la cannelle et le sucre. Giles ne regarde pas le caissier, pas encore ; il est trop vieux pour se sentir aussi nerveux. Au lieu de ça, il étudie une tour de verre d'un mètre cinquante dont chaque étage présente un dessert différent. Des gâteaux à deux étages hauts comme les boîtes à chapeau des grands magasins. D'autres sculptés en forme de manche de violoncelle. Des choux qui ont la forme d'un sein de femme. Il y a de la place pour tous les genres, tous les genres.



Le F-1 est six fois plus grand que l'appartement d'Elisa, une taille modeste pour un laboratoire d'Occam. Les murs sont d'un blanc éblouissant au-dessus d'un sol en béton propre. Des rangées de tables argentées attendent contre les parois, tandis que des chaises de bureau à roulettes encore enveloppées de plastique se pelotonnent tels des SDF autour d'un feu de poubelle. Des câbles entrelacés pendent du plafond, et des lampes d'hôpital articulées se penchent sur rien. Du côté droit de la pièce se dresse une série de machines beiges, le genre qu'Elisa a entendu appeler un « ordinateur ». Les agents d'entretien n'ont pas le droit de toucher à ces imposants amas d'interrupteurs et de cadrans, même s'ils sont censés utiliser des pulvérisateurs à air comprimé pour enlever la poussière chaque dernier vendredi du mois.

Ce qui est spécifique au F-1, et qui pousse Elisa à s'avancer en laissant derrière elle une Zelda hésitante, c'est le bassin. Le crépitemment qu'elles ont entendu était celui de l'eau crachée par un tuyau d'arrosage industriel à l'intérieur de ce qui ressemble à un évier en acier inoxydable géant, serti dans le plancher et entouré d'une margelle à hauteur de genou sur laquelle trois ouvriers ont planté leurs bottes. Ce sont des gars de Baltimore, des travailleurs manuels que la confidentialité de ce boulot met visiblement mal à l'aise. Ils regardent leur contremaître tendre un porte-bloc et un stylo à un homme brun à lunettes dont le haut du crâne se dégarnit – sûrement un scientifique d'Occam, mais un qu'Elisa n'a jamais vu. Il doit avoir entre quarante-cinq et cinquante ans ; pourtant, il s'accroupit sur la margelle comme un gamin hyperactif, sans prêter aucune attention au contremaître tant il est occupé à comparer ses notes avec les trois

jauges qui sortent du bassin.

— Trop chaud ! crie-t-il. Beaucoup trop chaud ! Vous voulez le faire bouillir ?

L'homme a un accent qu'Elisa n'identifie pas, ce qui lui met la puce à l'oreille. Elle ne connaît aucun de ces gens. Six ouvriers, cinq scientifiques ; elle n'a jamais vu autant de monde à Occam à une heure aussi tardive. Zelda la tire par le coude, et Elisa se laisse entraîner vers la porte avant qu'une voix familière jusqu'à la moelle de leurs os ne résonne.

— Votre attention, s'il vous plaît. L'atout a quitté le quai de déchargement. Je répète : l'atout a quitté le quai de déchargement et il est en approche. Je demande à tous les ouvriers de bien vouloir cesser toute activité et de sortir du laboratoire par la porte située sur votre droite...

La chemise blanche et le pantalon de couleur neutre de David Fleming l'ont camouflé contre l'ordinateur. Mais Elisa le voit à présent, le bras tendu vers la porte même devant laquelle Zelda et elle se tiennent ainsi que des enfants grondées. Toutes les têtes se tournent vers elles. Tous ces hommes les regardent, elles, les intruses femelles. Les joues d'Elisa s'empourprent, et elle sent chaque centimètre de son hideux uniforme gris maculé de taches.

— Veuillez m'excuser, ces visiteuses n'ont rien à faire ici. (Fleming baisse la voix pour prendre le ton de reproche d'un époux.) Zelda. Elisa. Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? Quand des hommes travaillent à l'intérieur...

Zelda se recroqueville comme quelqu'un d'habitué à encaisser des coups, et Elisa se place instinctivement devant elle pour la protéger – une réaction qui la met droit sur le chemin de l'homme qui leur fonce dessus, constate-t-elle, choquée. Elisa prend une inspiration et carre les épaules. Les punitions corporelles étaient monnaie courante dans sa jeunesse, et même si quinze ans se sont écoulés depuis, on a déjà levé la main sur elle à Occam. Fleming l'a fait descendre de force d'une chaise de bureau instable sur laquelle elle était montée pour nettoyer des toiles d'araignée ; un biologiste lui a giflé la main alors qu'elle allait ramasser un gobelet en carton qui ne contenait pas un reste de café froid mais un genre d'échantillon ; un vigile lui a donné une bonne tape sur le cul alors qu'elle se dirigeait vers l'ascenseur.

— Ne partez pas.

C'est l'homme à l'accent. L'ourlet de sa blouse blanche est gris et mouillé à cause de l'eau du bassin, et ses souliers Richelieu à moitié lacés font le même bruit que la langue humide d'un chien à chacun de ses pas. Il tend une main dégoulinante paume vers le haut et se tourne vers Fleming.

— Ces filles sont accréditées, pas vrai ?

— Ce sont des agents d'entretien. Elles sont accréditées pour faire le ménage.

— Si elles sont accréditées, elles pourraient écouter, non ?

— Avec tout le respect que je vous dois, docteur. Vous êtes nouveau. Occam a des protocoles.

— Mais ne vont-elles pas nettoyer ce laboratoire de temps en temps ?

— Si, mais seulement sur mon ordre direct.

Fleming reporte son attention sur Elisa, et elle voit dans ses yeux qu'il se rend compte qu'il a prématurément ajouté le F-1 à la LCQ. Très vite, elle baisse la tête vers son chariot, vers toutes ces bouteilles et tous ces flacons qui ne lui feront aucun mal, mais il est trop tard pour rétracter ce dard : la dignité de Fleming a été piquée ; il les punira, Zelda et elle, en leur donnant un surcroît de travail. Le scientifique à l'accent ne voit rien de tout ça ; il continue à sourire, convaincu de sa propre bienveillance. Comme la plupart des gens privilégiés et bien intentionnés qu'Elisa a rencontrés, il n'a aucune idée des priorités des serfs, ne comprend pas que tout ce qu'ils veulent, c'est finir leur service sans s'attirer d'ennuis.

— Très bien, dit-il. Tout le monde devrait comprendre l'importance de l'atout afin qu'aucune erreur ne soit commise.

Fleming pince les lèvres et attend que les ouvriers sortent. Elisa et Zelda se recroquevillent sous le regard critique de ces types costauds. Aveugle à la gêne d'Elisa, le scientifique lui tend la main pour qu'elle la serre. Horrifiée, Elisa contemple ses ongles soigneusement coupés, sa paume toute propre et sa manchette de chemise amidonnée. Comment Fleming réagira-t-il à ce nouveau manquement à l'étiquette ? Mais ce serait pire d'ignorer la main tendue que de la serrer, aussi Elisa s'exécute-t-elle le plus mollement possible. La main de l'homme est moite, mais il serre la sienne franchement.

— Docteur Bob Hoffstetler. (Il sourit.) Comment faites-vous pour travailler avec ces chaussures ?

Elisa recule de quelques centimètres afin que son chariot s'interpose entre ses pieds et le regard de Fleming. Il ne faut pas qu'il remarque ses chaussures pour la seconde fois. Elle ne supporterait pas qu'il la prive de cette rébellion. Sa courte retraite n'échappe pas à Hoffstetler, qui penche la tête sur le côté avec curiosité. Il semble attendre une réponse ; alors, Elisa se force à afficher un sourire sur son visage rougissant et tapote son badge. Les sourcils d'Hoffstetler adoptent une courbe compatissante.

— Souvent, les créatures les plus intelligentes sont celles qui émettent le moins de sons, commente-t-il doucement.

Il sourit de nouveau et fait un pas sur la droite pour se présenter pareillement à Zelda. Et même si Elisa est mortifiée par cette attention

et voûte les épaules pour se faire plus petite, elle remarque avec un noir pincement au cœur que pendant toutes les années passées à Occam, jamais encore elle n'avait reçu de sourire aussi chaleureux que celui du docteur Hoffstetler.



C'est un bon fer, ça ne fait aucun doute. Oubliez les kits de déminéralisation si pénibles à utiliser ; on peut le remplir directement au robinet, et c'est si agréable d'avoir tous les réglages sur la même mollette ! De plus, il est fourni avec un support mural ; ce sera pratique une fois qu'elle aura trouvé une place permanente pour sa planche à repasser. Pour l'instant, elle s'installe dans le salon, devant la télé. C'est comme ça que ses copines femmes de militaires faisaient leur repassage à Orlando. Lainie a toujours résisté. Une fois, pendant la mission en Amazonie de Richard, elle a essayé d'écouter *Young doctor Malone* et *Perry Mason* à la radio tout en repassant, et la distraction a été trop forte. Elle est venue à bout d'une manière entière de linge propre sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, et ça ne lui a pas plu. *Voilà combien tes tâches quotidiennes sont insignifiantes, Lainie. Voilà combien elles sont répétitives.*

Mais hier soir dans son lit, son insomnie a fait éclore une pensée évidente et pourtant excitante. La chaîne. Elle peut la changer. Elle n'est pas obligée de regarder *I Love Lucy*, *Guiding Light* et *Password* comme les autres épouses ; elle peut regarder *Today*, *NBC News* et *ABC Early Afternoon Report*. C'est une idée nouvelle, inspirante. Jusqu'ici, tout à Baltimore l'inspire.

Quand elle s'est habillée ce matin – franchement, elle a eu l'impression de se préparer pour un cocktail d'intellectuels ! Elle a

coiffé sa choucroute avant de déplier la planche à repasser et, à la tension légèrement douloureuse sur ses tempes, elle sait que ça tient. Ce qui décroche, en revanche, c'est son attention, dix minutes après le début du premier bulletin d'informations. Khrouchtchev est en visite à Berlin pour voir le Mur. Son simple nom la fait rougir ; elle l'a mal prononcé trois ans plus tôt à une soirée grouillante de grosses huiles de Washington, et Richard a serré les dents tellement elle lui faisait honte. Et le mur de Berlin. Pourquoi connaît-elle le nom de tous les personnages de *Captain Kangaroo* et pas une seule chose sur le mur de Berlin ?

Lainie tripote la mollette de réglage du fer, incapable de décider quelle position serait la meilleure pour éradiquer les plis. Est-il possible que Westinghouse lui ait donné trop de choix – à elle et à toutes les autres femmes d'Amérique ? Examinant la semelle du fer, elle compte dix-sept trous, un pour chaque mois que Richard a passé en Amazonie. Elle fait jaillir la vapeur, plonge son visage dedans et imagine que c'est la chaleur de la jungle.

Ce doit être ainsi que Richard percevait le monde quand il l'a appelée du Brésil. Elle a eu l'impression d'entendre un fantôme. La seconde d'avant, elle coupait les croûtes de sandwiches au beurre de cacahouètes. Elle a tendu la main vers le téléphone qui sonnait, lâché le couteau et poussé un cri aigu. Elle s'est mise à pleurer en affirmant avec insistance que c'était un miracle. Bien sûr, elle a dû ravalier ses larmes, mais qui pouvait la blâmer pour sa réaction ? Elle était sous le choc. Richard a répondu qu'elle lui manquait aussi, mais d'une voix toujours aussi morte, lente et granuleuse comme s'il avait oublié l'anglais. Un drôle de craquement accompagnait ses mots, comme s'il mâchait quelque chose. Pourquoi aurait-il mangé tout en parlant à sa femme pour la première fois depuis dix-sept mois ?

C'était facile à excuser. Peut-être n'avait-il pas mangé à sa faim dans la jungle. Il lui a annoncé qu'ils allaient déménager à Baltimore, et avant qu'elle puisse poser la moindre question, il lui a donné le numéro de son vol de retour à Orlando, puis a raccroché sans cesser de mâcher. Lainie s'est assise et a balayé du regard la maison qui, pendant un an et demi, lui avait paru si fonctionnelle et réconfortante. À présent, elle ressemblait à un appartement sinistré de célibataire. Aucune surface ne brillait de propreté. Elle n'avait même pas remplacé le fer à repasser mort huit mois plus tôt. Comme elle s'est affairée à nettoyer pendant les deux jours suivants, crevant les gants de vaisselle à force de frotter, se couvrant les mains d'ampoules à force de lessiver, faisant saigner ses jointures à force de récuser ! Un coup de fil de Washington l'a sauvée – elle, et peut-être son mariage : Richard était réacheminé vers Baltimore par la voie maritime ; il la rejoindrait là-bas d'ici deux semaines, dans une maison choisie par le

gouvernement.

Presque une fois par heure, Lainie se repasse le moment où Richard a pour la première fois franchi le seuil de la maison de Baltimore. Sa chemise bien repassée flottait autour de lui telle la cape d'un druide. Il avait perdu du poids et n'était plus que muscles noueux. Sa posture était méfiante, vulnérable. Il était rasé de si près qu'il luisait comme du caoutchouc ; ses joues longtemps dissimulées par sa barbe étaient d'un blanc laiteux tandis que le reste de son visage cuit par le soleil avait pris la couleur du bronze. Lainie et lui se sont observés un long moment. Il a plissé les yeux comme s'il ne la reconnaissait pas. Elle a porté le bout de ses doigts à sa choucroute, à son rouge à lèvres, à ses ongles. C'était trop, peut-être ? Trop de coquetterie pour quelqu'un qui n'avait fréquenté que des hommes crasseux et dégoûtants pendant si longtemps ?

Puis Richard a posé doucement son sac sur le sol, et une secousse a agité ses épaules. Deux petites larmes ont coulé le long de ses joues lisses. Lainie n'avait jamais vu son mari pleurer ; elle soupçonnait même qu'il n'en avait pas la capacité, et à sa grande surprise, cette vision l'a effrayée. Mais elle savait que ça signifiait qu'elle valait quelque chose, que leur couple valait quelque chose. Alors, elle s'est élancée vers lui, a jeté les bras autour de son cou et pressé ses propres yeux débordants de larmes dans les plis amidonnés de sa chemise. Quelques secondes plus tard, elle a senti des mains se poser dans son dos, mais prudemment, comme si l'instinct de Richard lui commandait désormais de repousser toutes les créatures qui s'accrochaient à lui.

— Je suis... désolé, a-t-il dit.

Lainie se demande toujours ce que c'était censé signifier. Désolé d'avoir été absent si longtemps ? Désolé de pleurer ? Désolé de son incapacité à la serrer dans ses bras comme un homme normal ?

— Il n'y a pas de raison, a-t-elle répondu. Tu es là. Tu es là. Tout va s'arranger.

— Tu as l'air... Tu es si...

Elle s'interroge aussi là-dessus. Lui paraissait-elle aussi étrange que la faune sud-américaine dix-sept mois plus tôt ? Le velouté de sa peau était-il le velouté de la vase qui aspire, des carcasses de sanglier, d'autres types de pourriture tropicale qu'elle ne pouvait même pas imaginer ? Alors, elle l'a fait taire, lui ordonnant de ne rien dire, de la serrer juste dans ses bras. C'est quelque chose qu'elle regrette aujourd'hui. Dès le lendemain, le puits d'émotions perdues duquel avaient jailli les deux larmes s'était solidement refermé, et malgré toutes ses tentatives délicates, Lainie n'a jamais pu le rouvrir. Peut-être était-ce un effet de l'instinct de préservation de Richard contre les assauts de la ville qui le désorientait.

Lainie ne s'est écartée de Richard que lorsque Timmy et Tammy ont

dévalé l'escalier pour venir à la rencontre de leur père. Elle s'est retournée et a observé la maison encore vide de meubles derrière elle. Un soupçon terrible a fait flageoler ses genoux. Et si elle n'était pour rien dans les larmes de Richard ? Et si c'étaient les pièces parfaitement propres et virtuellement silencieuses qui l'émouvaient à ce point ?

Elle enfle sur l'extrémité de la planche la chemise même que Richard portait ce jour-là. Mieux vaut ne pas s'attarder sur de telles pensées. Mieux vaut se concentrer sur ce qu'elle peut faire pour être une meilleure épouse. Il n'intéressera peut-être pas *Today*, mais le travail de Richard à Occam est important. Imagine ce qui se passerait si tu brûlais sa chemise. Ça semblerait indiquer des problèmes domestiques, alors qu'il n'y en a pas. Son boulot est d'aider Richard en éradiquant la saleté de la guerre, de quelque façon qu'elle l'atteigne, de faire disparaître la terre, le gras, l'huile, la poudre, la transpiration, le rouge à lèvres s'il faut en arriver là, et de repasser jusqu'à ce qu'il ne reste plus le moindre pli. Pour son mari et sa famille, bien sûr, mais aussi pour son pays.



Il y a marqué « BRAD » sur son badge, mais Giles l'a déjà vu porter un « JOHN » de temps en temps et même, une fois, un « LORETTA ». Il présume que c'était une erreur dans le premier cas et une plaisanterie dans le second, mais tous ces noms ont suscité une incertitude qui le fait hésiter à utiliser un seul d'entre eux. L'homme a certainement une tête à s'appeler Brad : il mesure un mètre quatre-vingt-deux, probablement quatre-vingt-cinq quand il se tient droit ; il a un visage d'une symétrie parfaite, des dents bien plantées presque chevalines, et des cheveux blonds mousseux comme de la crème chantilly. Ses yeux

du même brun fondant que le chocolat de l'usine incendiée s'éclairent lorsqu'il le voit. Giles en jurerait.

— Hé, salut, l'ami ! Où étiez-vous passé ?

Brad a un accent du Sud générique, une voix pareille à du sirop dans laquelle Giles s'embourbe. Il est assailli par mille inquiétudes capillaires : l'angle de son postiche, la taille de sa moustache, les poils rebelles qui pourraient jaillir de ses oreilles ou de ses sourcils. Il bombe le torse et hoche la tête.

— Bonjour à vous. (Trop formel ; il faut qu'il se détende.) Salut vous-même, l'ami. (Pour qui se prend-il, un lycéen ?) Très content de vous voir.

Trois formules redondantes. Génial.

Brad pose une main sur le comptoir et s'y appuie comme sur un pilotis.

— De quoi avez-vous envie aujourd'hui ?

— Difficile à dire, roucoule Giles. Puis-je demander ce que vous me recommandez ?

Brad pianote sur le comptoir. Ses jointures sont éraflées. Giles l'imagine jetant du bois dans le feu au fond d'un jardin boisé, des flocons d'écorce se posant sur ses abrasions suintantes tels des papillons dorés.

— Vous aimez le citron vert ? On a une tarte au citron vert qui vous renverra tout droit à Newark. Celle-là, tout en haut de la tour.

— Le vert est... très vif.

— N'est-ce pas ? Je vous en sers une belle part ?

— Comment résister à une teinte aussi ensorcelante ? Un vrai supplice de Tantale.

Brad griffonne sa commande en glouissant.

— Toujours le mot qu'il faut.

Giles sent une rougeur monter à l'assaut de son cou. Il la combat avec la première chose qui lui passe par la tête.

— Tantale est un personnage de la mythologie grecque, un des fils de Zeus. Un garçon perturbé, c'est le moins qu'on puisse dire. Célèbre pour avoir sacrifié son fils et l'avoir servi aux autres dieux. Un peu comme on découperait une tarte. Mais c'est son châtiment qui l'a fait entrer dans le dictionnaire des expressions. Il a été condamné à se tenir debout dans un bassin, tourmenté par la faim et la soif entre des fruits qui se dérobaient chaque fois qu'il tendait la main pour les saisir et de l'eau qui s'écoulait chaque fois qu'il s'agenouillait pour la boire.

— Vous dites qu'il a découpé son gamin ?

— Oui. Mais la morale de l'histoire, me semble-t-il, c'est que la délivrance de la mort lui a été refusée. Il devait souffrir éternellement de savoir que tout ce qu'il désirait se trouvait à sa portée mais qu'il ne pourrait jamais l'atteindre.

Brad rumine cette révélation, et Giles sent sa rougeur reprendre sa progression rampante vers le nord. Il s'émerveille souvent de ce qu'un tableau puisse dire tant de choses à tant de gens, mais que plus de mots vous utilisez, plus grand est le risque qu'ils se retournent contre vous et vous trahissent. Il est soulagé de voir Brad renoncer à mener une analyse classique et piquer la commande sur la broche prévue à cet effet.

— Je vois que vous avez votre sacoche de peintre, commente-t-il. Vous bossez sur quelque chose de chouette ?

Giles sait bien que c'est un fantasme de vieil homme vaniteux d'imaginer que l'une ou l'autre question cordiale puisse avoir une signification cachée. Il a soixante-quatre ans. Brad ne peut pas en avoir plus de trente-cinq. Bon, et alors ? Cela veut-il dire que Giles n'a pas le droit de savourer le plaisir d'une bonne conversation ? Qu'il ne peut pas se sentir fier de lui comme il l'a rarement été de toute sa vie ? Il brandit son portfolio comme s'il venait juste d'en remarquer la présence.

— Oh, ça ! Ce n'est pas grand-chose. Le lancement d'un nouveau produit alimentaire, rien de plus. Il semble qu'on m'ait nommé capitaine d'une campagne de publicité. En fait, je suis en route pour un rendez-vous à l'agence.

— Sérieusement ? Quel genre de produit alimentaire ?

Giles ouvre la bouche, mais le mot « gélatine » a quelque chose de flasque.

— Je ne devrais probablement pas en parler. J'ai signé un accord de confidentialité, vous savez.

— C'est vrai ? Seigneur, ça a l'air excitant. De l'art, des projets secrets... Bien plus excitant que de découper des tartes, laissez-moi vous le dire.

— Mais l'art originel, c'est la nourriture ! J'ai toujours voulu vous demander : c'est vous, Dixie Doug ?

Brad éclate d'un rire si explosif qu'il agite la frange du postiche de Giles.

— J'aimerais bien. Je serais assis sur une montagne de fric. Si vous voulez tout savoir, ce restaurant n'est pas le seul *Dixie Doug*. Il y en a douze en tout. On appelle ça une franchise. On vous envoie une brochure, vous voyez. Tout le bazar est dedans. La couleur de la peinture, la décoration. Dixie Doug, notre mascotte. Et même l'intégralité du menu. Ils font des études. Ils découvrent scientifiquement ce qui plaît aux gens. Ils le propagent à travers le pays en camion, et nous, on fait le service.

— Intrigant, commente Giles.

Brad regarde autour de lui et se penche en avant.

— Vous voulez que je vous dise un secret ?

Giles ne désire rien davantage au monde. On lui en a donné suffisamment à garder pour qu'il sache que ce genre de confiance allège le fardeau des deux parties comme par magie.

— Mon accent ? C'est du chiqué. Je viens d'Ottawa. Je n'ai jamais entendu d'accent du Sud de toute ma vie, sauf dans les films.

Des sentiments s'agitent en Giles tels des glaçons dans un verre. Il n'a toujours pas réussi à avoir la confirmation du nom de Brad, mais aujourd'hui, il a remporté un trophée bien supérieur. Un jour, il en est sûr, Brad lui parlera avec sa vraie voix, des intonations canadiennes exotiques, et alors... ça voudra sûrement dire quelque chose, non ? Tenant fièrement son portfolio, Giles attend sa part de tarte au citron vert avec une impression de faire partie du monde qu'il n'avait pas ressentie depuis une éternité.



— Inutile de vous rappeler le mal incroyable que se sont donné certains de nos meilleurs hommes pour rendre tout cela possible, ou le fait que tous ne sont pas revenus pour jouir de leur réussite, déclare Fleming. En revanche, je me sens tenu de vous dire – et franchement, je me réjouis que mes femmes de ménage soient ici pour l'entendre – que ceci est sans le moindre doute l'atout le plus précieux qui ait jamais été amené à Occam, et qu'il doit être traité en conséquence. Je sais que vous avez tous signé les formulaires, mais laissez-moi vous le répéter. Les informations classifiées ne sont pas pour vos épouses. Pas pour vos enfants. Pas pour votre meilleur copain que vous connaissez depuis l'enfance. C'est de sécurité nationale que nous parlons. Du destin du monde libre. Le Président en personne connaît vos noms, et j'espère sincèrement que cela suffira à vous...

Le corps tendu d'Elisa sursaute quand quelqu'un introduit une carte magnétique dans une serrure qui n'est même pas la plus proche d'elle. À l'autre bout du F-1, la double porte haute de trois mètres donnant sur le couloir qui mène au quai de chargement pivote sur ses gonds. Deux hommes casqués en tenue militaire surgissent et se placent de chaque côté de l'entrée pour la sécuriser. Comme tous les gardes d'Occam, ils sont armés, mais pas avec des pistolets énigmatiques dans des holsters discrets. Ils portent de gros fusils à baïonnette noirs en bandoulière dans le dos.

Les soldats numéros trois et quatre poussent à l'intérieur du laboratoire un transpalette à roues en caoutchouc, long comme une voiture. Dessus, ce qu'Elisa prend d'abord pour un poumon d'acier. À l'orphelinat, la polio était le croque-mitaine impossible à exorciser ; tout enfant forcé d'endurer discours arides et sermons interminables pouvait très bien imaginer l'horreur d'être enfermé pour toujours dans un cercueil d'où ne dépasserait que sa tête. Cet appareil-là ressemble aussi à une capsule mais en beaucoup plus grand, avec des rivets en acier, des pressiomètres, des joints de compression et d'autres en caoutchouc. Qui que soit l'individu qu'il contient, songe Elisa, celui-ci doit être gravement malade pour que même sa tête doive être maintenue à l'intérieur. Fleming s'est mis en mouvement ; il a guidé le transpalette vers un espace dégagé le long du bassin avant qu'Elisa ne prenne conscience de sa propre naïveté. Les petits garçons souffrants n'ont pas droit à quatre gardes armés.

Le dernier homme qui franchit la porte a une coupe en brosse, des bras de gorille et la démarche balourde de quelqu'un qui se méfie des espaces clos. Il porte un blouson en jean par-dessus un pantalon de toile grise qui a connu des jours meilleurs, et même cette tenue décontractée semble le gêner. Il fait le tour de la cuve en murmurant des instructions et en indiquant les roues à verrouiller, les boutons à régler. Il ne les désigne pas de l'index. Une lanière en cuir brut encercle son poignet – celle d'un bâton orange éraflé qui se termine par une fourche métallique. Elisa n'en jurerait pas, mais elle pense que c'est un de ces aiguillons électriques qu'on utilise pour guider le bétail.

Fleming et le docteur Hoffstetler s'avancent tous deux vers le nouveau venu en lui tendant la main droite, mais l'homme aux sourcils froncés braque un regard noir vers l'autre extrémité du laboratoire – droit sur Elisa et Zelda. Deux veines jumelles saillent sur son front telles des cornes sous-cutanées.

— *Qu'est-ce qu'elles foutent ici ?*

Comme en réponse, la cuve tremble violemment sur le transpalette ; un rugissement aigu s'en élève tel un typhon, agitant l'eau et effrayant les soldats qui empoignent leur fusil en jurant. Ce qui ressemble à une main – mais ne peut pas en être une, car elle est bien trop grande – se

plaque contre un des hublots avec une telle force qu'Elisa n'arrive pas à croire que le verre ne se brise pas, mais il tient bon, et la cuve tangué, et les soldats se déploient en formation, et Fleming se précipite vers les femmes de ménage en criant, et Hoffstetler frémit de son incapacité à les protéger, et Zelda attrape Elisa par son uniforme pour l'entraîner dans le couloir avec leurs chariots, et l'homme à l'aiguillon maintient son regard furieux une seconde de plus avant de laisser retomber sa tête et de se tourner vers la créature captive et hurlante.



Les cartons de Floride posent un problème. Elle le sait et elle se promet de les déballer à la première occasion, c'est un ordre ! Elle se souvient d'un moment chéri avec Richard, il y a des années de ça. Enhardie par son orgasme, elle a osé faire une blague de cul, une allusion au « garde-à-vous ». Par la suite, le fait qu'elle parle aussi crûment le dégoûterait. Mais cette fois-là, il a gloussé et passé en revue les bases de la formation militaire. Talons joints. Ventre rentré. Petit doigt sur la couture du pantalon. Interdiction de sourire. Voilà l'efficacité qu'elle doit viser. Elle a un cutter pour ouvrir les cartons. Elle a des éponges Brillo, de l'Ajap ammoniaqué, de la cire nettoyante Bruce, de la lessive Tide et du Comet chloré, tous chargés à bloc et prêts à tirer.

Si elle s'y mettait vraiment, elle pourrait défaire tous ces cartons en deux jours. Mais elle n'y arrive pas. Chaque fois qu'elle fend le Scotch d'emballage, c'est comme si elle éventrait une biche. Ces cartons contiennent dix-sept mois d'une autre vie. Une vie qui l'a poussée à s'écarter du chemin conventionnel qu'elle suivait depuis toute petite :

fréquenter un garçon, l'épouser, avoir des enfants, s'occuper de la maison. Sortir les affaires de ces cartons, c'est comme arracher les organes de cette autre version d'elle-même, cette femme pleine d'ambition, d'énergie et de promesses. Tout ça est idiot, elle le sait. Elle finira par s'y mettre. Vraiment.

C'est juste que c'est dur alors que Baltimore est là, de l'autre côté de la fenêtre. Après avoir déposé les enfants à l'école, elle ne parvient pas à résister. C'est chaque fois pareil. Elle enfile ses escarpins pour Richard, qui déteste la voir pieds nus – pour ça aussi, Lainie blâme l'Amazonie, peut-être une tribu d'indigènes qui ne portaient pas de chaussures et qui l'ont dégoûté. Quand il part à Occam, elle fait voler ses escarpins pour pouvoir enfoncer ses orteils dans la moquette. Il ne doit pas y avoir beaucoup de saletés là-dedans. Quelques miettes tout au plus. C'est bien assez propre pour aujourd'hui, décide-t-elle. Alors, elle s'habille, sort et monte dans un bus.

Au début, elle faisait semblant de chercher une église. Ce n'était pas un mensonge, pas complètement. Une famille a besoin d'un lieu de culte. Son église d'Orlando avait été un don du ciel pendant tous ces mois sans Richard, avant qu'elle ne reprenne pied. Voilà, c'est ça : elle a de nouveau besoin de reprendre pied. Le problème, c'est qu'à Baltimore, il y a une église par pâté de maisons. Est-elle baptiste ? Ils fréquentaient une église baptiste en Virginie. Épiscopaliennne, peut-être ? Elle ne sait pas trop ce que ça signifie. Luthérienne, méthodiste, presbytérienne : toutes ces confessions ont l'air sûres et peu maniérées. Elle s'assoit dans le bus, bien droite, les mains croisées sur son sac, et fait défiler des noms d'église sur ses lèvres maquillées. Tous les Saints, Sainte Trinité, Nouvelle Vie. Elle rit, et la buée sur la vitre du bus lui masque brièvement la ville. Comment pourrait-elle choisir autre chose que Nouvelle Vie ?



Les femmes qui travaillent ne peuvent pas rentrer chez elles en courant et enfouir leur visage dans un oreiller quand on leur a crié dessus. Elles doivent calmer le tremblement de leurs mains en agrippant leurs outils très fort et se remettre au travail. Elisa voudrait parler de ce qu'elle a vu et entendu – la main géante qui a giflé la vitre de la cuve, le rugissement animal. Mais les premiers signes stupéfaits d'Elisa lui ont appris que Zelda n'a pas vu la main et a cru le rugissement issu de quelque expérience animale répugnante à laquelle elle ne veut pas penser de peur d'en avoir la nausée. Aussi Elisa garde-t-elle ses réflexions pour elle, en se demandant s'il est possible que Zelda ait raison et qu'elle-même se soit méprise.

La meilleure chose à faire pour ce soir, c'est nettoyer son esprit de ces images. Et justement, nettoyer, c'est l'une des spécialités d'Elisa. Elle passe d'un box à l'autre dans les toilettes des hommes nord-est, enfonçant sa brosse sous le rebord des cuvettes. Zelda, qui a fini de passer la serpillière, mouille une pierre ponce dans le lavabo et fronce les sourcils en considérant le muret couvert de pisser des urinoirs contre lequel elle se bat depuis des années. Elle cherche une nouvelle doléance pour leur remonter le moral. Elisa croit en Zelda comme elle croit en peu d'autres personnes : Zelda trouvera cette nouvelle doléance, et ce sera drôle, et elles pourront s'extraire en rampant de la pellicule poisseuse du jugement de tous ces hommes qui les ont rabaisées.

— Les plus grandes intelligences du pays, qu'ils nous disent, réunies ici à Occam – et il y a des taches de pisser au plafond. Tu sais que Brewster n'est pas l'ampoule la plus brillante du paquet, mais même

lui, il atteint sa cible les trois quarts du temps. Je ne sais pas si je devrais déprimer ou appeler les gens du livre *Guinness des Records*. Peut-être qu'ils me fileraient une commission.

Elisa acquiesce et signe « Téléphone-leur », optant pour le vieux récepteur en deux parties afin d'évoquer la vision d'un troupeau de correspondants new-yorkais avec une carte de presse enfoncée dans la bande de leur chapeau mou. Zelda pige la référence et se fend d'un large sourire, un soulagement éclatant. Alors, Elisa en rajoute, remuant les doigts pour faire le signe « téléscripteur », puis suggérant d'envoyer un courrier par pigeon voyageur. Zelda rit et désigne le plafond.

— Je n'arrive même pas à imaginer l'angle de... tu vois ce que je veux dire ? Je ne veux pas être indécente. Mais si tu réfléchis à l'aspect physique du truc... L'angle du tuyau d'arrosage, la direction du jet ?

Elisa glousse sans bruit, scandalisée et extrêmement reconnaissante.

— La seule explication que je vois, c'est un concours. Un genre de Jeux Olympiques, tu vois ? Avec des points pour la hauteur et la distance. Et pour le style si tu la remues vraiment bien. Et dire que pendant toutes ces années, on a cru que ces scientifiques n'avaient aucun talent physique !

Elisa s'esclaffe dans un silence complet, le dos appuyé contre la cloison, les événements de la nuit s'effaçant devant le scénario coloré de Zelda.

— Hé, il y a deux urinoirs ici, se marre Zelda. Du coup, une épreuve de pisse synchronisée est envisageable...

Un homme entre. Elisa se détourne de la cuvette des cabinets, Zelda de l'urinoir. Il n'était pas là, et maintenant, il y est. C'est si incroyable que les deux femmes en oublient de réagir. Une pancarte en plastique marquée « FERMÉ POUR NETTOYAGE » est tout ce qui défend les femmes de ménage contre la menace d'une intrusion masculine, mais ça a toujours suffi. Zelda veut désigner la pancarte, mais son bras retombe au milieu de son geste. Ce n'est pas le rôle d'une femme de ménage d'attirer l'attention d'un homme nécessairement supérieur sur l'existence d'un objet physique. Et puis, ses moqueries sur les toilettes des hommes résonnent encore dans chaque tuyau, chaque contre-écrou, chaque rosace de la plomberie. Elisa a honte, puis honte d'avoir honte. Zelda et elle ont nettoyé ces toilettes des milliers de fois, et un seul homme suffit à leur donner l'impression que c'est *elles* qui sont obscènes.

L'homme s'avance nonchalamment jusqu'au milieu de la pièce.

Dans sa main droite, il tient un aiguillon à bétail orange.



La porte tournante de Klein & Saunders effectue son tour de passe-passe. Côté rue, parmi les porteurs d'attaché-case qui se précipitent vers leur prochain rendez-vous, Giles est à la dérive, une antiquité inutile. C'est à l'intérieur du tambour que la métamorphose se produit, tandis que les panneaux vitrés reflètent une infinité d'*alter ego* possibles et meilleurs. Quand il le recrache sur le damier de marbre du hall, Giles est un homme nouveau. Avec ses dessins à la main et un endroit où les montrer, il est important.

C'est ainsi depuis aussi loin que ses souvenirs remontent. Produire de l'art n'est que le prélude au délice de détenir son art, un objet concret qu'il a fait exister par la seule force de sa volonté. Tout ce qu'il possède d'autre est comme son appartement décrépit – au final, une simple location. Le premier objet d'art dans sa vie fut un crâne humain que son père avait gagné au poker et baptisé Andrzej, du nom de son précédent propriétaire. Ce fut le premier sujet d'étude de Giles ; il l'a dessiné des centaines de fois, derrière des enveloppes, par-dessus des photos dans les journaux, sur le dos de sa main.

Comment il est passé de croquis de crâne à un emploi chez Klein & Saunders vingt ans plus tard, c'est à peine s'il s'en souvient. Il a décroché son premier boulot à la même usine de coton de Hampden-Woodberry que son père, s'habituant aux fibres qui lui chatouillaient le nez, aux cals développés à force de porter des balles, à l'argile rouge douce comme une seconde peau quand il manipulait du coton en provenance du Mississippi. Le soir, parfois toute la nuit, il peignait sur du papier usagé qu'il piquait au travail, des portraits frénétiques qui le sustentaient mieux que la nourriture, et ne vous y trompez pas – il

était affamé. Il utilisait l'argile rouge du Mississippi sur ses bras pour rendre ses oranges plus éclatants. Des décennies plus tard, ce serait toujours son secret.

En deux ans, il avait laissé derrière lui l'usine et son père perplexe pour prendre un boulot au rayon fournitures d'art du grand magasin *Hutzler*. Quelques années plus tard, il avait été embauché chez Klein & Saunders, où il avait passé le plus gros de sa carrière. Il en était fier, mais pas satisfait, et l'insatisfaction qui le harcelait avait un rapport avec l'art. L'art véritable. Il s'est défini par ces mots autrefois, non ? Toutes ces représentations abstraites d'Andrzej, tous ces nus masculins tirés des cals de balles de coton et de l'orange sanguine mélangée à de la boue de Biloxi. Peu à peu, Giles en est venu à penser que chaque sourire de joie factice qu'il peignait pour Klein & Saunders vampirisait la joie réelle de ceux qui mesureraient leur propre bonheur d'après les critères impossibles de la publicité. Il connaissait ce sentiment. Il l'éprouvait chaque jour.

Klein & Saunders travaille avec des clients prestigieux. D'où la salle d'attente meublée de chaises rouge cardinal de créateurs allemands en vogue et le bar roulant géré par Hazel, la redoutable réceptionniste encore plus âgée que Giles. Mais aujourd'hui, Hazel est absente, et une fille aux jambes de faon, la secrétaire de quelque publicitaire, a été jetée en pâture à une dizaine de cadres impatientes, un sourire vissé sur son visage effrayé. Giles la regarde mettre accidentellement fin à un appel entrant tout en se débattant avec un plateau de verres en cours de remplissage. Il évalue l'atmosphère de la pièce d'après le nuage de fumée de cigarette : pas aussi décontractée que l'Adam de Michel-Ange, mais éparse en petites bouffées comme celles d'une locomotive.

Il pardonne à la fille de mettre une minute à le remarquer.

— Monsieur Giles Gunderson, artiste, se présente-t-il. J'ai rendez-vous à deux heures et quart avec M. Bernard Clay.

Elle appuie sur un bouton et bredouille son nom dans le récepteur. Giles n'est pas convaincu que le message soit passé, mais il ne peut se résoudre à demander à la pauvre fille de réessayer. Il se tourne vers la foule des cadres. C'est incroyable que vingt ans plus tard, une partie de lui ait encore envie de courir avec la meute prédatrice et grondante, songe-t-il.

Il observe la secrétaire, le chariot des boissons. Avec un soupir, il passe derrière ce dernier et frappe dans ses mains pour réclamer l'attention.

— Mes bons messieurs, lance-t-il. Que diriez-vous si nous nous servions nous-mêmes nos cocktails cet après-midi ?

Ils s'indignent de cette ingérence dans leur mécontentement légitime, chacun d'eux levant très haut un sourcil. Giles connaît ce sentiment, la légère vexation qui bascule vers la méfiance. Après tout

ce temps, il ne comprend toujours pas comment les gens reniflent si vite sa différence. Il lui semble sentir son postiche recommencer à se décoller. Si la situation bascule du mauvais côté, ce sera le dernier de ses soucis.

— L'avantage, poursuit-il, c'est qu'on peut les rendre aussi désaltérants que Baltimore est sèche. Qui veut un Martini ?

Son audace paie. Tout au fond d'eux-mêmes, en début d'après-midi, les hommes d'affaires ne sont que des gamins déshydratés et grognons. Le « Bien dit ! » du premier est rapidement suivi par un « Amen », et en un clin d'œil, Giles se retrouve propulsé barman, versant l'alcool à toute allure et tirebouchonnant des écorces de citron sous des hourras de fraternité universitaire. Au cœur de cette débauche, il fait signe aux cadres de se pousser sur le côté pour pouvoir préparer un Brandy Alexander et le présenter à la secrétaire tel un Academy Award. Tout le monde applaudit ; la fille rougit ; la lumière du soleil rase l'écume qui recouvre le cocktail comme un horizon hawaïen, et l'espace d'un instant, Giles a de nouveau l'impression que son monde déborde de potentiel.



Zelda sait quoi faire. C'est une variation qu'elle a déjà interprétée un millier de fois, au travail bien sûr, mais aussi dans le reste de sa vie quand elle était harcelée par des hommes. Il faut filer, et vite. Elle affiche le sourire détaché d'une servante, empoigne son chariot et le fait pivoter. Mais le plancher est savonneux et le chariot fait un écart, heurtant la poubelle qu'il renverse avec un grand fracas. Dieu merci, elles viennent juste de la vider, mais Zelda se précipite pour la redresser. Se laisser tomber à genoux souligne sa corpulence et invite

au ridicule. Elle tente de procéder rapidement. Pendant qu'elle est à genoux, elle entend un froissement. Elle lève les yeux. L'homme brandit la dernière chose qu'elle s'attend à voir, l'opposé diamétral de son aiguillon à bétail : un sac en plastique plein de bonbons verts et durs.

— Non, non. Ne partez pas. Vous aviez l'air de bavarder gentiment. Une conversation de femmes. Il n'y a rien de mal à ça. Ne faites pas attention à moi, je n'en ai que pour une seconde.

Son accent n'est pas celui de quelqu'un du Sud, mais fouette telle la queue puissante d'un crocodile. L'homme se remet en marche, et l'espace d'un instant, il semble à Zelda qu'il se dirige vers le box d'Elisa. Aurait-elle vu dans le F-1 quelque chose qui lui a échappé ? Elle est très sensible au fait que les gens lui crient dessus, mais son comportement depuis leur fuite du laboratoire semble différent, comme si elle était sonnée. Cet homme est-il venu l'emmener ? Zelda se remet péniblement debout, encore un mouvement sans grâce, et balaie son chariot de la main en quête d'une arme – la brosse à chiottes, la raclette à vitre. Elle sait aussi se battre. Brewster a plus de cicatrices qu'elle, mais elle en a sa part. Si cet homme tente de faire du mal à Elisa, Zelda fera le nécessaire. Toute sa vie sera foutue, mais elle n'aura pas le choix.

Au lieu de ça, l'homme infléchit sa trajectoire, pose l'aiguillon et le sac de bonbons sur le lavabo, s'approche de l'urinoir et baisse sa braguette.

À présent, c'est Zelda qui cherche du regard l'aide d'Elisa. Si ses yeux terrifiés ont loupé quelque chose dans le F-1, peut-être ne peut-elle pas se fier à eux ici non plus. Un homme qui sort son truc juste devant elles ? Mais Elisa remue la tête de gauche à droite et de haut en bas en quête d'une réaction appropriée. Une chose est certaine, Zelda ne peut pas regarder l'homme. Le regarder, là-dedans, en train de faire ça – elle ne doute pas que ce serait une infraction passible de licenciement. Il suffirait que le type les dénonce, les femmes de ménage lubriques, à Fleming, et c'en serait fini d'elles. Zelda fixe le sol si fort qu'elle s'attend à ce que le carrelage se fende sous son regard.

Un jet d'urine siffle contre la porcelaine.

— Je m'appelle Strickland, résonne la voix de l'homme. Je dirige la sécurité.

Zelda déglutit.

— Mmh, mmh. (C'est tout ce qu'elle parvient à sortir.)

Elle ordonne à ses yeux de rester immobiles, mais ils glissent sur le côté et aperçoivent une éclaboussure d'urine sur le sol fraîchement nettoyé. Strickland glousse.

— Oups. Heureusement que vous avez des serpillières.



Richard qualifierait son tourisme secret de gaspillage de temps, et il aurait raison. Ses propres hoquets distraient Lainie de sa culpabilité. Les immeubles massifs comme des joueurs de foot américain, les panneaux publicitaires grands comme des montagnes, les pompes à essence en forme de robot, les tramways couleur cheddar ! Elle sent un nœud en elle s'effiloche comme si elle passait dessus le cutter dont elle se sert pour ouvrir les cartons. Le bus dépasse en trombe des panneaux lumineux qui restent éclairés même pendant la morne journée. « NOUS INSTALLONS LES SILENCIEUX », « TOUT À \$1.00 », « ARTICLES DE SPORT », « ENGAGEZ-VOUS DANS L'ARMÉE DE L'AIR ». Elle appuie sur le bouton pour demander l'arrêt et descend près d'un centre commercial de la 36^e Ouest que les gens du coin appellent « l'Avenue », et où elle laisse les boutiques se disputer ses dollars.

Elle s'efforce de saluer tous les gens qu'elle croise, surtout les femmes. Ne serait-ce pas grandiose d'explorer la ville avec une amie qui connaît tous ses secrets ? Qui saurait répondre à ses sarcasmes sur les marges scandaleuses, l'état dans lequel le vent de la baie met vos cheveux, ce genre de choses ? Qui pourrait faire rejallir de Lainie, et apprécier, cette vitalité particulière qu'elle a éprouvée pendant les dix-sept mois sans son mari ? Mais les femmes de Baltimore sont surprises par ses « Bonjour », et c'est à peine si elles se fendent d'un sourire en retour. Au bout d'une heure, Lainie se sent seule, condamnée à rester une étrangère. Elle reprend le bus. Un homme remonte l'allée, la prend pour une touriste et tente de lui vendre un guide de la ville. De nouveau, le nœud se serre dans sa poitrine. Est-ce à cause de sa

coiffure ? En Floride, les choucroutes étaient à la mode, mais pas ici. Soudain, Lainie se sent profondément malheureuse. Elle a probablement besoin d'un guide de la ville. Elle en achète un.

Baltimore, l'admoneste le guide, possède tout le nécessaire pour satisfaire une famille américaine. Alors, quel est son problème, au juste ? Tammy adorerait le musée des Beaux-Arts. Timmy adorerait la Société historique. À l'ouest de la ville, on trouve la Forêt Enchantée, une sorte d'attraction de contes de fées. Les photos montrent des châteaux et des bois, des princesses et des sorcières. Elle pourrait y organiser les anniversaires des enfants cet été. C'est un endroit parfait, à l'exception de la zone appelée « la Jungle ». Ce simple mot pousse Richard à poser le journal ou à changer de chaîne. Ils devront juste faire attention à ne pas passer par là, c'est tout.

Une des promenades précédentes de Lainie l'a conduite aux quais de Fells Point. Elle a essayé de l'oublier, mais chaque matin, le Spray'N Steam lui fait transpirer la vérité ; elle se demande si l'Amazonie a fait bouillir Richard jusqu'à sa racine la plus crue. C'était un après-midi gris ardoise, rythmé par le choc des coques contre les quais. Elle avait longé le bord de la rivière Patapsco en remontant son col jusqu'à sa mâchoire. Pour arriver là, elle était descendue à un arrêt de bus occupé par un clochard vêtu de haillons et avait marché sur les bouteilles brisées du quartier le plus hideux qu'elle ait jamais vu. Il y avait un cinéma, et elle avait failli acheter un ticket juste pour échapper à ce spectacle déprimant. Mais le nombre d'ampoules manquantes le long de la marquise l'avait mise mal à l'aise, et le titre du film n'était guère attrayant – un cirque d'âmes, quelque chose comme ça.

C'était un endroit désert. Personne ne l'entendrait si elle parlait. Alors, elle avait raconté des mensonges à l'eau froide et clapotante jusqu'à ce qu'il ne lui en reste plus aucun en réserve. Elle se réjouissait du retour de son mari. Elle se sentait accomplie et optimiste vis-à-vis du futur. Elle croyait toutes les statistiques dans le prospectus de la Ville de Baltimore que Richard lui avait apporté. Seulement vingt pour cent des foyers possédaient une voiture, affirmait ce prospectus, et Richard lui avait juré qu'un jour prochain, ils en auraient deux. Il en avait assez que sa T-Bird tombe en panne, disait-il, et il ne voulait pas que sa femme doive prendre les transports publics pendant qu'il partait sauver le monde.

Sur le chemin du retour vers l'arrêt de bus, dans le quartier qui ne lui avait pas plu, Lainie avait contourné un employé municipal qui arrosait le trottoir avec un tuyau. Comme c'était agréable, avait-elle songé, que la ville se soucie de son entretien. Elle avait fait semblant de ne pas remarquer que le jet remuait des odeurs d'urine de chien, de poisson pourri, de feuilles décomposées, d'ordures figées, de flaques

d'eau de mer, d'huile brûlée et d'excréments. Un dernier mensonge avant de rentrer chez elle, un dernier pli à repasser.



Bernie entraîne Giles dans ce que ce dernier espère être une salle de réunion, mais qui se révèle n'être qu'un bureau vide où l'on a casé une table et deux chaises. Bernie ne s'assoit pas, et Giles non plus, par conséquent. Ça manque de convivialité après les sourires et les poignées de main dans la salle d'attente, mais Giles se rappelle que, s'il a un ami ici, c'est bien Bernie Clay, et non les riches vieillards qui ont englouti ses cocktails. C'est vrai que Bernie a voté pour le licenciement de Giles il y a vingt ans, mais il l'a fait à contrecœur, et Giles se remémore l'inutilité des martyrs – il fallait bien que la famille de Bernie mange aussi, pas vrai ?

Les souvenirs de l'incident déclencheur dépriment Giles, essentiellement à cause de son affligeante prévisibilité – les clichés sont anathèmes à tous les artistes. Ce fameux bar de Mount Vernon, les flics qui font irruption en brandissant leur insigne. Durant la nuit passée en cellule, il n'a pensé qu'à une chose : que le registre de police avait toujours été la rubrique préférée de son père dans le journal. Il a espéré que, comme la sienne, la vue du vieil homme avait périclité au point de l'empêcher de lire les petits caractères du registre. Puis, ne recevant plus de nouvelles de son père, il a su que ça n'était pas le cas. Une semaine après s'être fait virer, il adoptait son premier chat.

Combiner des réunions avec Bernie représente désormais une grande partie de son travail. Mais comment pourrait-il se plaindre ? Personne d'autre dans l'entreprise, M. Klein et M. Saunders inclus, n'approuve qu'on fasse appel à lui en free-lance. Giles placarde sur son

visage un grand sourire rouge comme celui du père dans son nouveau tableau. Encore de la pub, songe-t-il, mais pour lui cette fois.

— Seigneur, mais qu'est-ce qui est arrivé à Hazel ? Je ne l'avais jamais vue manquer une seule journée de travail.

Bernie tire sur son nœud de cravate pour le desserrer.

— Tu ne vas pas y croire, Gilesy. La vieille bique a fait des yeux de biche à un embouteilleur, et paf. Ils sont partis ensemble à Los Angeles. En emportant la clientèle du type.

— Non ! Tant mieux pour elle, j'imagine.

— Mais tant pis pour nous. Voilà pourquoi c'est un peu le chaos. Désolé pour ce bureau, mais on est débordés. Si tu connais une fille bien, tu me le dis, d'accord ?

En fait, Giles en connaît une, une fille dont le boulot dans un centre de recherche totalitaire ne la mène nulle part depuis des années. Si seulement Elisa était capable de répondre au téléphone ! Giles rumine en silence pendant quelques secondes seulement, mais cela suffit pour que Bernie commence à s'agiter et que ce qui reste de l'optimisme de Giles s'évapore. Bernie est seul dans une pièce fermée avec une tantouze confirmée. Quelque envie qu'ait Giles de bavarder du bon vieux monde de la pub, il ne veut pas être la cause de sa détresse.

— D'accord, laisse-moi te montrer ce que j'ai...

— Honnêtement, je n'ai que quelques...

Tous deux sont soulagés par la distraction que fournissent le cliquetis de la boucle et la gifle du rabat en cuir quand Giles ouvre son portfolio. Il dépose la toile sur la table et la désigne fièrement. Mais à l'intérieur, c'est de la panique qu'il éprouve. Y a-t-il un problème avec le plafonnier ? La structure osseuse des membres de la famille qu'il a peinte est trop prononcée, comme si leur peau était aussi usée et polie qu'Andrzej. Et a-t-il vraiment dessiné quatre têtes sans corps ? Ne s'est-il pas rendu compte que ça aurait l'air macabre ? Même les couleurs semblent délavées, à l'exception de la gélatine qui, parce qu'il l'a mélangée toute la nuit, est une apothéose rouge comme du magma.

— Le rouge, soupire Bernie.

— Trop vif, acquiesce Giles. Je suis tout à fait d'accord.

— Ce n'est pas ça. Même si la bouche du père fait un peu... sanglante. C'est cette couleur en général. Le rouge est passé de mode. On n'en met plus nulle part. Je ne t'ai pas prévenu ? J'ai peut-être oublié. Comme je te le disais tout à l'heure, c'est le chaos ici. On vire le rouge de partout. Le nouveau truc... tiens-toi bien... Le nouveau truc, c'est le vert.

— Le vert ?

— Vélos. Guitares électriques. Céréales de petit déjeuner. Ombre à paupières. Tout à coup, le vert, c'est l'avenir. Y compris pour les

nouveaux parfums qui débarquent – du vert à perte de vue. Pomme, melon, raisin, pesto, pistache, menthe.

Giles tente de faire abstraction du quatuor de crânes moqueurs et scrute la gélatine de leur désir. Il se sent si stupide, si aveugle. Peu importe que Bernie ait mentionné la couleur avant ou pas. Si Giles avait une once de bon sens, il s'en serait douté. Quel genre d'appétit d'ogre serait excité par une gélatine si rouge qu'on la dirait découpée dans un cœur palpitant ?

— Ce n'est pas moi, Gilesy, poursuit Bernie. Ce sont les photographes. Tous les clients qui franchissent cette porte aujourd'hui veulent des séances de prises de vue, de jolies filles qui tiennent des hamburgers, des encyclopédies ou je ne sais quoi. Ils veulent qu'on les invite au casting pour mater la marchandise. Je suis la dernière personne dans cette entreprise qui convainc les patrons d'utiliser de l'art véritable. Le grand art, c'est du grand art, voilà ce que je leur dis. Et toi, Giles, tu es un grand artiste. Hé, tu prends le temps de peindre pour toi en ce moment ?

Le tableau est comme un reste de tarte au citron vert sorti du contexte lumineux de *Dixie Doug* : plus du tout appétissant. Tantale n'en aurait pas voulu. Giles le range dans son portfolio. Le poids de celui-ci pendant le trajet de retour ne lui procurera rien de la satisfaction qu'il lui a donnée à l'aller. Peindre pour lui ? Non, Bernie. Pas depuis des années. Pas alors qu'il est occupé à peindre et à repeindre de la gélatine dont personne ne veut, quelle que soit la couleur du futur.



Strickland sent la brûlure de la honte le gagner. L'urine qui rampe le

long du sol en pente – c'est trop. Il voulait faire peur aux femmes de ménage. Il a l'intention de faire peur à tous les gens qui ont posé les yeux sur l'atout ce soir. C'est un truc qu'il a appris du général Hoyt quand ils étaient postés à Tokyo. « La première fois que vous rencontrez un inférieur, montrez-lui combien il a peu d'importance pour vous. » Dès qu'il a vu la femme noire, le dos courbé de la blanche et l'urinoir, le réflexe lui est revenu. Mais c'est dégoûtant. Pisser par terre, c'est ce qu'il faisait en Amazonie. Maintenant, il a soif de propreté – et il est en train de pisser littéralement dessus.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule, et cette fois, il voit bien la petite. Elle a une expression ouverte, un visage sans aucune trace de toute cette peinture que Lainie se colle dessus. Ça le fait culpabiliser encore plus. Il presse sa vessie de se vider et cherche quelque chose d'autre à dire. Son regard errant se pose sur l'aiguillon à bétail. Les deux femmes doivent être en train de le fixer, ça ne fait aucun doute. Il l'a négocié à un fermier avant de quitter le Brésil. Un paysan qui parlait à peine anglais et qui l'appelait quand même « le bonjour d'Alabama ». Ça l'a bien aidé à faire entrer ou sortir l'atout du bassin quand il avait besoin d'encouragements. Une grosse goutte de sang rouge foncé est suspendue à une des deux branches de la fourche métallique. Elle s'étire vers la porcelaine blanche. Encore une tache sur le point de se produire.

Il s'éclaircit la voix pour se distraire du dégoût qu'il s'inspire tout seul.

— Ce truc-là, c'est un modèle Farm-Master 30 lourd de 1954. Rien à voir avec les nouvelles saloperies en fibre de verre. Tige en acier, manche en chêne. Puissance variable de cinq cents à dix mille volts. Allez-y, regardez, mesdames, mais ne touchez pas.

Son visage s'empourpre. On dirait qu'il vante sa bite. De plus en plus répugnant. Et si Timmy l'entendait parler comme ça ? Ou Tammy ? Il adore ses gosses, même s'il a peur de les toucher, peur de leur faire mal. Tout ce qu'ils ont pour le juger, c'est ce qui sort de sa bouche. Il éprouve une colère florissante envers ces deux femmes qui sont les témoins de sa hideur. Bien sûr, ce n'est pas leur faute si elles se trouvaient ici. Mais c'est leur faute si elles font ce boulot, non ? Si elles se sont mises dans cette position ? La dernière goutte d'urine tombe. Il pense au bulbe de sang mûr à point, suspendu au bonjour d'Alabama.

Strickland fait basculer son pelvis en avant, range ce qu'il y a à ranger, remonte sa fermeture Éclair avec un glapisement inattendu. Les deux femmes détournent les yeux. De l'urine a-t-elle éclaboussé son pantalon ? Il n'est plus dans la jungle. Il doit penser à ce genre de détails tout le temps, à présent. Il veut s'enfuir de cette pièce à l'éclairage cru et de la saleté qu'il y a mise. *Conclus*, s'exhorte-t-il.

— Vous avez entendu ce qu'a dit cet homme dans le labo. J'espère ne pas avoir besoin de le répéter.

— On est accréditées, dit la Nègresse.

— Je sais que vous êtes accréditées. J'ai vérifié.

— Oui, monsieur.

— C'est mon boulot de vérifier.

— Je suis désolée, monsieur.

Pourquoi cette femme rend-elle les choses si difficiles ? Pourquoi l'autre, qui est tellement plus jolie et qui a l'air tellement plus douce, pourquoi ne dit-elle rien ? L'air dans la pièce est moite comme celui d'un marécage. Ce doit être son imagination. Son cœur bat trop fort. Il porte la main à une machette qui n'est pas là. Le bonjour, en revanche, fera un bon remplaçant. Strickland brûle de refermer ses doigts dessus. Il se force à propulser un rire entre ses mâchoires contractées.

— Écoutez. Je ne suis pas un partisan de George Wallace. Je pense que les Nègres ont une place. Vraiment. Au boulot, dans les écoles, et les mêmes droits que les Blancs. Mais il faut que vous amélioriez un peu votre vocabulaire. Vous vous entendez ? Vous n'arrêtez pas de répéter les mêmes mots. En Corée, je me suis battu au côté d'un Nègre qui a fini devant la cour martiale pour quelque chose qu'il n'avait pas commis, parce que quand le juge lui a réclamé sa version des faits, il n'a rien su dire d'autre que « Oui, monsieur » et « Non, monsieur ». C'est pour ça que les gens comme vous sont si nombreux en prison. Ça n'a rien de personnel. J'ai entendu dire qu'ils fermaient Alcatraz le mois prochain et il n'y a quasiment pas de Nègres là-bas, alors que c'est là qu'on parque les pires criminels du pays. C'est à porter au crédit de votre race. Vous devriez être fière.

De quoi parle-t-il ? Alcatraz ? Ces femmes de ménage doivent le prendre pour un débile. Dès la seconde où il sortira, elles exploseront de rire. De la sueur dégouline sur son visage. Les murs se referment sur lui, et il doit faire cent cinquante degrés là-dedans. Il hoche la tête, aperçoit le sac de bonbons, s'en saisit et fouille à l'intérieur. Il ne s'est pas lavé les mains avant. Les femmes de ménage le remarqueront forcément. Répugnant, de plus en plus répugnant. Il fourre une boule verte dans sa bouche. Jette un dernier coup d'œil aux deux femmes.

— L'une de vous veut un bonbon, mesdames ?

Mais la boule verte est pareille au mors d'un cheval. Il ne comprend pas un mot de sa propre question. Oh, elles riront, c'est sûr. Putains de femmes de ménage. Putains de gens. Il devra être plus dur avec les scientifiques, ne pas foirer comme ici. Occam ou le *Josefina*, c'est la même chose. Il devra s'assurer que tout le monde comprenne bien que c'est Strickland le chef. Pas David Fleming, le lardin du Pentagone. Pas le docteur Bob Hoffstetler, le gentil biologiste. Il tourne les talons. Le

sol est mouillé. D'eau savonneuse et pas d'urine, espère-t-il. Il croque le bonbon pour ne pas entendre le bruit de ses propres pas humides et empoigne le bonjour sur le lavabo. La goutte de sang tombe probablement. Les femmes de ménage l'essuieront. Mais elles s'en souviendront. Elles se souviendront de lui. Répugnant, de plus en plus répugnant.



Le fait que Strickland leur offre des bonbons ne fait qu'ajouter une douceur malsaine à cette scène révoltante. Elisa a perdu le goût des sucreries à l'âge où la plupart des gamins tueraient pour s'en procurer. Même les tartes que Giles la force à manger chez *Dixie Doug* lui irritent la gorge. Elle se souvient de l'origine de son dégoût depuis la perspective d'une lèche-bottes, le nez levé vers des gorgones adultes aussi impénétrables que Strickland. Aux yeux de ces gardiennes de son enfance, Elisa n'était pas handicapée ; elle était idiote et de mauvaise volonté. L'orphelinat portait le joli nom de Foyer pour les Petits Vagabonds de Baltimore, mais ceux qui vivaient là se contentaient de l'appeler « Foyer », ce qui était ironique quand on pensait aux attributs que les contes associent toujours à ce mot. Sécurité. Confort. Joie. Balançoires. Bacs à sable. Câlines.

Les enfants les plus âgés pouvaient vous montrer les dépendances où l'on trouvait encore de l'équipement marqué à l'ancien nom du Foyer : « École Fenzler pour les Idiots et les Simples d'Esprit ». À l'époque de l'arrivée d'Elisa, les gamins dont le dossier aurait autrefois porté l'encombrante étiquette de « mongoloïde », « aliéné » ou « dégénéré » avaient été regroupés sous les appellations « arriéré », « lent » ou « déficient ». Contrairement aux orphelinats juif et

catholique situés un peu plus loin, le Foyer avait pour seule mission de vous maintenir en vie, fût-ce de justesse, de façon qu'en sortant de là à l'âge de dix-huit ans, vous puissiez trouver un emploi subalterne au service de gens qui vous étaient supérieurs.

Les enfants du Foyer auraient pu faire front ensemble, comme les agents d'entretien d'Occam pourraient faire front ensemble. Au lieu de ça, la pénurie de nourriture et d'affection circulait avec la cruauté d'une mauvaise toux, et chaque petit pensionnaire connaissait les points faibles de ses rivaux. Vous aviez atterri au Foyer parce que vos parents étaient à l'hospice des pauvres ? Vous étiez Amy l'Affamée. Vos parents étaient morts ? Vous étiez Gilbert Cimetière. Vous étiez un immigrant ? Rosa la rouge, Harold le Hun. Elisa n'avait découvert le vrai nom de certains de ses camarades que le jour où ils avaient été mis dehors.

Son propre sobriquet était « Motus », même si les responsables la connaissaient plutôt comme « 22 ». Les numéros facilitaient les choses dans le monde difficile des enfants non désirés, et chacun des pensionnaires en avait un. Tous les objets qui lui étaient assignés portaient son numéro, de sorte qu'il était très simple de désigner le coupable quand on retrouvait l'un d'eux là où il n'avait rien à faire. Les enfants mis à l'écart comme Motus n'avaient vraiment pas de chance. Il suffisait à ses adversaires de fourrer sa couverture sous leurs vêtements, de la jeter dehors dans la boue et de regarder le « 22 » sur l'étiquette provoquer la punition.

Cette punition pouvait être déléguée à n'importe quelle responsable, mais la Directrice aimait l'infliger en personne. Le Foyer ne lui appartenait pas, mais c'était tout ce qu'elle avait. Dès l'âge de trois ans, Elisa avait intuitivement compris que la Directrice considérait les gamins indisciplinés du Foyer comme des reflets de son esprit instable, et que maintenir l'ordre dans leurs rangs revenait à préserver sa propre santé mentale. Ce qui ne fonctionnait pas. Elle riait assez fort pour faire pleurer les plus petits, puis éclatait en sanglots rageurs qui les inquiétaient davantage. Elle portait toujours sur elle une baguette de saule pour cingler l'arrière des bras et des jambes, une règle à abattre sur les jointures et une bouteille d'huile de foie de morue à faire ingurgiter de force.

De manière traîtresse, elle avait également des bonbons. Et parce qu'elle dépendait tant des suppliques et des reniflements extorqués à ses pensionnaires, elle s'acharnait sur Motus plus que sur tous les autres. Elle la traitait d'incorrigible petit monstre. Disait qu'elle était fourbe, toujours en train de mijoter quelque chose. C'était encore pire les jours où, à l'opposé, la Directrice aux cheveux gris attachés en couettes obscènes acculait Elisa dans un coin pour lui demander si elle voulait jouer à la poupée. Terrifiée, Elisa obtempérait. Et la Directrice

finaissait par lui demander si de vilaines petites filles faisaient pipi au lit. C'est alors qu'elle faisait apparaître les bonbons. Elisa pouvait lui confier ses secrets, lui assurait-elle. Il suffisait qu'elle lui montre les enfants concernées pour qu'elle puisse les guérir. Elisa avait toujours l'impression que c'était un piège. Et c'en était un. Le même que celui de M. Strickland avec son sachet de Cellophane qui crissait. D'une façon ou d'une autre, tous les bonbons offerts étaient empoisonnés.

Elisa avait grandi. Douze ans, treize ans, quatorze ans. Elle restait assise seule près des fontaines à soda, à l'écart des autres filles, les écoutant parler de l'alcool qu'elles avaient bu ; dans son verre, l'eau avait un goût de savon. Elle les entendait parler de cours de danse, et elle devait figer ses mains sur sa coupe de glace pour ne pas taper des poings. Elle les entendait parler de baisers. Un jour, une fille avait dit : « Il me donne l'impression d'être quelqu'un », et Elisa avait ruminé ces mots pendant des mois. Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, d'avoir l'impression d'être quelqu'un ? D'exister soudain, non pas seulement dans votre propre monde, mais aussi dans celui d'une autre personne ?

Un des endroits où elle suivit les autres filles était l'Arcade Marquee. Elle n'était jamais entrée dans un cinéma. Elle acheta un billet et attendit qu'on lui demande de partir. Elle passa cinq minutes à choisir son siège, comme si ça pouvait déterminer le cours de toute sa vie. Ce qui était peut-être le cas : ce jour-là, on jouait *Jody et le faon*, et même si Giles et elle se moqueraient de sa mièvrerie des années plus tard en le revoyant à la télé, ce fut l'expérience religieuse qu'elle n'avait jamais connue sur un banc d'église. Ici, les fantasmes surpassaient la réalité ; ici, il faisait trop sombre pour voir les cicatrices et le silence n'était pas seulement admis, mais imposé par des ouvreuses armées de lampes torches. Pendant deux heures et huit minutes, Elisa avait été une personne à part entière.

Le deuxième film qu'elle vit fut *Le facteur sonne toujours deux fois*, un bouillonnement charnel et effréné de sexe et de violence, de nihilisme auquel rien dans la bibliothèque du Foyer, rien de ce que les adultes lui avaient raconté, rien dans les ragots des autres filles ne l'avait préparée. La Seconde Guerre mondiale avait pris fin peu de temps avant, et les rues de Baltimore grouillaient de soldats bien propres sur eux. Elisa les avait regardés différemment sur le chemin du retour, et elle avait eu l'impression qu'eux aussi la regardaient différemment. Mais chaque fois qu'elle tentait de communiquer avec eux, c'était un échec. Les jeunes hommes n'avaient guère de patience pour le flirt en langue des signes.

Selon ses estimations, elle s'était faufilée dans la salle de l'Arcade environ cent cinquante fois durant ses trois dernières années au Foyer. C'était avant la déchéance du cinéma, avant que le plâtre ne commence à se détacher du plafond, avant que M. Arzounian ne se

mette à diffuser des films vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours sur sept dans son désespoir. Ça avait été son éducation – sa véritable éducation. Cary Grant et Ingrid Bergman haletant l'un à l'intérieur de l'autre dans *les Enchaînés*. Olivia de Havilland se débattant pour échapper aux folles dans *la Fosse aux serpents*. Montgomery Clift errant à travers des rideaux de poussière dans *la Rivière rouge*. Elisa finit par se faire pincer par une ouvreuse en resquillant pour voir *Raccrochez, c'est une erreur*, mais à ce stade, ça n'avait plus d'importance. Elle n'était plus qu'à deux semaines de ce que le Foyer avait estimé être son dix-huitième anniversaire. Elle allait être jetée dehors et forcée de trouver un endroit où vivre ainsi qu'un moyen de gagner sa vie. Une idée à la fois terrifiante et sensationnelle : elle pourrait acheter ses propres tickets, chercher des gens contre lesquels haleter, ou desquels s'éloigner en se débattant, ou parmi lesquels errer tout simplement.

La Directrice procéda à son entretien de sortie tout en fumant et en faisant les cent pas dans son bureau, furieuse qu'Elisa ait survécu. Un groupe de femmes local fournissait aux diplômées du Foyer de quoi payer un mois de loyer, et une valise pleine de vêtements de seconde main. Elisa portait son préféré, une robe en laine vert bouteille avec des poches. Tout ce dont elle avait encore besoin, c'était d'un foulard pour cacher ses cicatrices. Elle l'ajouta à sa liste mentale déjà fort longue : *Acheter foulard*.

— Tu te prostitueras d'ici Noël, prédit la Directrice.

Elisa frissonna, ravie de constater que la menace ne l'effrayait pas. Pourquoi l'aurait-elle effrayée ? Elle avait vu assez de films de Hollywood pour savoir que toutes les putes avaient un cœur d'or et que tôt ou tard, Clark Gable ou Clive Brook ou Leslie Howard remarquerait leur éclat. Cette réflexion fut peut-être ce qui la conduisit, plus tard ce jour-là, non pas dans un foyer pour femmes, mais dans son endroit préféré au monde, le cinéma Arcade Marquee. Elle ne pouvait pas se permettre de voir *Jeanne d'Arc* avec Ingrid Bergman ; pourtant, elle ne voulait rien tant que se perdre dans ce que l'affiche promettait être « des milliers de figurants » – un peu comme dans le grand Baltimore dont elle faisait désormais partie, mais dans les limites rassurantes d'un écran.

Elle se sentit si irresponsable de sortir quarante cents de son porte-monnaie qu'elle baissa la tête, et ce fut ainsi qu'elle aperçut la pancarte mal placée : « CHAMBRE À LOUER – DEMANDER À L'INTÉRIEUR ». Il n'y eut jamais le moindre doute. Quelques semaines plus tard, alors qu'elle était à un chèque de loyer de perdre cette chambre, Elisa vit une annonce pour un poste de femme de ménage au Centre Occam de Recherche Aérospatiale et prit le temps, le matin de son entretien, de repasser sa robe en laine vert bouteille et d'étudier

les horaires de bus. Une heure avant le moment où elle avait prévu de partir, catastrophe : une averse gigantesque, de grandes faux de pluie argentée, et elle ne possédait pas de parapluie. Elle paniqua, tenta de ne pas pleurer et prit conscience des grognements qui émanaient de l'autre appartement au-dessus de l'Arcade. Elle n'avait pas rencontré l'homme qui vivait là, même s'il était toujours chez lui – une sorte d'ermite. Ayant perdu le luxe de garder ses distances, elle alla frapper à sa porte.

Elle s'attendait à quelqu'un de trapu, hirsute et lubrique, mais l'homme qui vint lui ouvrir avait une allure aristocratique, proprement rangé telle une enveloppe dans sa veste, son gilet, son pull et sa chemise. Pas loin de la cinquantaine, mais des yeux qui pétillaient derrière ses lunettes. Il cligna des paupières et toucha distraitemment son crâne chauve comme s'il avait oublié de mettre un chapeau. Puis il prit conscience de la détresse de la jeune femme et lui sourit gentiment.

— Et bonjour ! Qu'est-ce qui me vaut le plaisir ?

Elisa toucha son cou d'un air d'excuse et fit le signe explicite pour « parapluie ». La surprise de l'homme face à sa mutité ne dura que quelques secondes.

— Un parapluie ! Mais bien sûr ! Entrez, ma chère, et je vais le tirer de cette montagne comme Excalibur de la pierre.

Il plongeait à l'intérieur. Elisa hésita. Elle n'était jamais entrée dans une maison autre que le Foyer. En se penchant vers la droite, elle vit des formes sombres et baroques parmi lesquelles ondulaient des rôdeurs félins.

— Bien sûr, vous êtes la nouvelle locataire. C'est très inhospitalier de ma part de ne pas vous avoir rendu visite avec le traditionnel plat de biscuits maison. Je crains que ma seule excuse soit d'avoir une date de remise qui m'a enchaîné à mon bureau.

Le bureau en question ne ressemblait guère à un bureau. C'était un plan de travail articulé dont on pouvait régler l'inclinaison. Cet homme était un artiste d'une sorte ou d'une autre, et Elisa éprouva un picotement qui la fit frissonner. Au centre de la table, une femme à moitié peinte regardait par-dessus son épaule. Ses boucles étaient le point focal de l'image, et en bas, la légende disait : « HALTE AUX CHEVEUX MOUS ET TERNES ».

— Nonobstant ma négligence, n'hésitez pas à me solliciter si vous avez besoin de quoi que ce soit, bien que je vous recommande de vous procurer un parapluie bien à vous. Je vois que vous avez un horaire de bus, et l'arrêt ne se trouve pas à une distance idéale. Comme vous vous en êtes sûrement aperçue, beaucoup de choses ne sont pas idéales à la Résidence Arcade. Mais *carpe diem* et tout ça. J' imagine que vous êtes bien installée ?

Il cessa ses fouilles et regarda Elisa en attendant sa réponse. Elle n'en fut pas surprise : une fois que les gens se mettaient à parler, ils tendaient à oublier l'infirmité dans le silence de laquelle ils avaient choisi de discourir. Mais cet homme sourit, et sa fine moustache brune s'ouvrit tels des bras accueillants.

— Vous savez quoi ? J'ai toujours eu envie d'apprendre la langue des signes. Quelle merveilleuse occasion pour moi.

Les larmes d'inquiétude qu'Elisa réprimait depuis des semaines auraient dû se déverser en une cascade pleine de gratitude, mais elle les ravalait une fois de plus ; elle n'avait pas le temps de refaire son maquillage. Les contenir devint de plus en plus difficile au fil des minutes, tandis que l'homme, Giles Gunderson d'après sa présentation grandiloquente, trouvait le parapluie, décidait de la conduire lui-même à son rendez-vous et refusait d'accepter ses protestations signées. En route, il la divertit en lui expliquant que le mot « janitor », qui désignait son futur emploi en anglais, venait de Janus, le dieu des entrées et des sorties. Il n'interrompit sa leçon que lorsqu'un des gardes d'Occam déclara que son nom ne figurait pas sur la liste. Le garde fit signe à Elisa de descendre de la camionnette sous la pluie battante.

— « Et où que tu ailles, que la bonne fortune / Lance sa vieille chaussure sur tes traces », cria Giles dans son dos. Alfred Lord Tennyson !

Sa chaussure, se répéta Elisa en gardant les yeux rivés aux hideux escarpins dont elle avait hérité, tandis qu'ils longeaient une allée dégoulinante de pluie en soulevant des éclaboussures sur leur passage. *Si je décroche ce boulot, je m'achèterai une paire de jolies chaussures.*



Le mystérieux avènement de Strickland a supplanté les anecdotes sur Brewster en tant que sujet de conversation numéro un. Elisa ne cesse de penser à ce qu'elle a vu dans la cuve, mais ne s'en ouvre pas à Zelda, son souvenir lui paraissant plus douteux chaque jour. Au lieu de ça – et Elisa lui en est très reconnaissante –, Zelda allège la tension en se moquant de tout le reste. Par exemple, en s'obstinant à appeler les gardes armés de Strickland, membres de la Police Militaire, des Néants plutôt que des agents comme le fait Fleming. C'est d'autant plus approprié que ces soldats sévères et silencieux n'ont fait preuve d'aucune tendance à l'action indépendante. Du moins est-il facile aux deux femmes de les éviter, dans la mesure où ils se déplacent à un pas cadencé, ponctué de cliquetis métalliques, que les scientifiques gauches seraient bien en peine de reproduire. Parfois, elles en entendent approcher quelques-uns, et elles esquivent en tournant dans un couloir qu'elles gardent ordinairement pour plus tard.

— Même quand les Néants ne sont pas sur le sentier de la guerre, je sais toujours exactement où ils se trouvent, déclare Zelda. Ils respirent ensemble, tu as remarqué ? C'est comme si une grosse bouffée d'air sortait en même temps de toutes les bouches d'aération. *Pfouuu*. Tous ces hommes en plus dans le bâtiment, et toujours le même silence ? Je te le dis, ce n'est pas naturel.

Avant qu'Elisa puisse signer une réponse, le silence susmentionné, que rien n'est venu perturber en une décennie, se fend subitement en deux. Dans le quartier où vit Elisa, un tel son lui ferait chercher des yeux une voiture qui vient de caler avant de songer à se mettre à couvert, effrayée par les histoires sur le crime organisé dans le coin.

Mais à l'intérieur d'Occam, c'est une déflagration si stupéfiante qu'il pourrait aussi bien s'agir d'un vaisseau spatial s'écrasant à terre. Zelda se planque derrière son chariot, comme si du plastique bon marché et des liquides corrosifs pouvaient la protéger.

Une autre déflagration, et encore une autre. Ce ne sont pas des bruits mouillés. Ni des chutes d'objets. Ils sont de nature mécanique, provoqués par une détente, et Elisa n'a pas d'autre choix que de supposer qu'il s'agit bel et bien de coups de feu. Suivent des cris, puis des bruits de course pareils aux battements de cœur affolés d'un lapin, tous étouffés par la porte la plus proche qui est, bien évidemment, celle du F-1.

— Baisse-toi ! implore Zelda.

Elle le signe aussi, et Elisa éprouve un grand élan d'amour pour cette femme. Elle se rend compte qu'en effet, elle est toujours debout. La porte s'ouvre et va heurter le mur avec la force d'une quatrième détonation. Zelda part en arrière comme si elle avait reçu la balle, bascule sur une hanche et croise ses bras devant sa figure. Tout le corps d'Elisa sursaute une fois, puis se fige face à la taille, la vitesse et la force du flot humain qui se déverse dans le couloir.

Fleming est en tête, affichant une grimace familière à quiconque l'a déjà vu réagir violemment devant des toilettes bouchées ou une flaque sur du carrelage, la différence étant les empreintes de mains sanglantes le long de ses deux manches. Bob Hoffstetler est en troisième position, apparemment le plus bouleversé de tous, les lunettes de travers et sa maigre chevelure dressée sur son crâne. Il porte un ballot de chiffon imbibé de rouge qui pourrait être n'importe quoi – une serviette, une blouse, un maillot de corps. Son regard d'ordinaire si doux se plante droit dans Elisa.

— Appelez une ambulance !

Sa voix à l'accent si délicat est enrouée par la tension.

Entre ces deux hommes de taille normale se trouve Strickland, ses yeux pareils à des vallées profondes jetant des flammes, ses lèvres retroussées. Il agrippe avec la force d'un garrot le poignet de son bras gauche qui se termine, non par une main comme on pourrait s'y attendre, mais par un bouquet de doigts arrangés de façon curieuse et festonnés de sang, jaillissant d'un vase de lambeaux de peau. Des gouttes écarlates s'écrasent sur le sol avec la force de ballons. Elisa contemple, bouche bée, ces perles de rubis qu'il lui reviendra de nettoyer.

Les Néants surgissent, piétinant le sang. Ils passent des deux côtés de Strickland et foncent sur les femmes de ménage, leur fusil brandi telle une canne de danseur. Il s'agit de maîtriser la foule. Il s'agit de débayer les lieux. Elisa agrippe son chariot, lui fait faire demi-tour et devine à son embardée que les roues arrière sont nappées de quelque

chose qui les rend glissantes.



Antonio est le premier à atteindre la cafétéria pour demander si tout va bien. Ses yeux qui louchent posent la question à la fois à Elisa et à Zelda, mais cette dernière sait bien que c'est à elle de répondre. Depuis tout ce temps, aucun de leurs collègues ne s'est donné la peine ne serait-ce que d'apprendre l'alphabet en langue des signes. Zelda en a marre. Elle ne veut pas être responsable ici, à la maison, ou nulle part. C'est trop dur. Regardez ses mains – elles tremblent. Elle les dissimule en se tournant vers l'Automat histoire de balayer du regard les sandwichs géométriques et les fruits trop mûrs comme pour une collation ordinaire de 3 heures du matin.

Duane est le suivant, aussi édenté qu'un triton et couinant de la même façon. Yolanda compense leur timidité, fondant sur eux tel un cyclone et rugissant qu'on aurait dit une fusillade, qu'elle ne peut pas travailler dans ces conditions, qu'elle a bonne envie de bla bla bla. Zelda laisse sa vision se brouiller jusqu'à ce qu'elle ne distingue plus que les compartiments activés par une pièce de cinq cents de l'Automat, chacun d'eux pareil à une minuscule porte d'*Alice au Pays des Merveilles*. Si elle pouvait rapetisser, elle ramperait pour foutre le camp d'ici par l'une d'entre elles.

Au lieu de ça, elle est prisonnière d'Occam, condamnée à revivre encore et encore l'éruption sanglante du F-1 dans sa tête. Elle tente de concevoir de la sympathie pour M. Strickland. La prochaine fois qu'il ira aux toilettes des hommes, réussira-t-il seulement à ouvrir sa braguette ? Cette tentative de compassion lui fait le même effet qu'essayer de briser de la glace à mains nues. Strickland ne peut pas se

douter de ce que ça fait d'être une femme noire acculée par un homme blanc armé d'un aiguillon à bétail. Elle lève les yeux et aperçoit Lucille, dont le teint et les cheveux d'albinos la camouflent contre le mur de la cafétéria.

— Regardez, même Lucille est bouleversée, s'écrie Yolanda. *Qué pasa ?*

Zelda se retourne à contrecœur. Elle n'a pas envie de regarder Elisa. Elle adore cette petite Blanche maigre, mais ne peut se défendre contre la certitude que tout ça est sa faute. C'est elle qui a insisté pour qu'elles obéissent à la consigne douteuse de la LCQ et pénètrent dans le F-1, ce qui les a mises dans les mauvaises grâces de Strickland, et Zelda ne peut s'empêcher de penser qu'Elisa a fait exprès de traîner devant le laboratoire ce soir, ce qui les a placées au plus mauvais endroit possible quand les coups de feu ont éclaté.

Elisa se flétrit sur sa chaise comme si Zelda lui piétinait la poitrine. Zelda culpabilise, puis s'ordonne d'arrêter de culpabiliser. Elisa est une gentille fille, mais elle ne comprendra jamais. Comment le pourrait-elle ? Si un incident se produit à Occam, ce n'est pas une femme blanche qui sera tenue responsable. Franchement, Elisa passe son temps à empocher la monnaie qui traîne dans les labos comme si ça n'avait pas d'importance. Et si c'était un piège ? Elisa ne l'envisage même pas. Et si un scientifique faisait exprès de tester les agents d'entretien de nuit ? Et s'il signalait la disparition de l'argent à Fleming, devinez quel cou se retrouverait sur le billot ?

Elisa vit dans un monde de sa fabrication. Il n'y a qu'à voir ses chaussures pour s'en convaincre. Zelda imagine qu'elle perçoit les choses comme un de ces dioramas qu'elle a vus dans un musée, de parfaits petits royaumes susceptibles de se casser à moins qu'on y marche tout doucement. Ce n'est pas le monde de Zelda. Elle, elle ne peut pas allumer la télé sans voir des Noirs manifester en brandissant des pancartes dans l'air chargé de colère. Quand Brewster tombe sur ce genre de chose, il change de chaîne, et Zelda lui en est secrètement reconnaissante, même si c'est lâche. Chaque fois qu'il se produit un événement racial quelque part aux États-Unis, le lendemain, elle récolte des regards assassins à la pointeuse. Partout à travers le pays, les hommes comme David Fleming cherchent des raisons pour virer les femmes comme Zelda Fuller.

Quel autre travail pourrait-elle bien faire ? Elle vit dans l'Old West de Baltimore depuis qu'elle est née, et les maisons mitoyennes ne se sont pas beaucoup améliorées depuis. Aujourd'hui, son quartier est encore plus surpeuplé, encore plus isolé. Zelda comprend les concepts de « blockbusting » et de « white flight »¹, mais elle s'en balance. Elle rêve de banlieue. Elle hume d'ici le parfum de l'air, sève de pin et marmelade ; elle le sent chasser de son corps les toxines d'Occam.

Quand elle vivra là-bas, elle ne travaillera plus au centre de recherche, ce sera trop loin. Elle dirigera sa propre entreprise de nettoyage. Elle en a parlé cent fois à Elisa ; elle lui a dit qu'elle l'emmènerait, qu'elle embaucherait d'autres femmes intelligentes et qu'elle leur verserait le salaire décent qu'aucun patron homme ne leur accorderait. Elle attend qu'Elisa la prenne au sérieux, mais Elisa ne le fait jamais, et c'est difficile de le lui reprocher. Comment Zelda gagnerait-elle assez d'argent alors que Brewster ne travaille que lorsque l'envie lui en prend ? Quelle banque cosignerait un prêt professionnel à une femme noire ?

Zelda imagine que la cafétéria est un riant paradis pour hommes blancs pendant la journée, mais la nuit, elle est aussi déserte et sonore qu'une caverne. Un bruit de pas résonne dans un couloir adjacent. Il se rapproche. C'est Fleming, ses promotions transparaissant jusqu'à la dernière dans l'assurance de sa démarche. Zelda regarde Elisa, sa meilleure amie, celle qui causera potentiellement sa ruine, et elle sent ses rêves de se tirer de l'Old West de Baltimore et d'Occam commencer à goutter par terre comme le sang sur l'aiguillon à bétail de Strickland.



— Nous avons un problème, les filles. Un gros problème.

La scène du crime vibre encore de l'impact des balles. Sans qu'on le lui demande, Elisa plonge sa serpillière dans l'eau savonneuse, la tord pour l'essorer et en frotte les traces de sang. Pendant ce temps, Fleming donne ses instructions à Zelda. Il fait toujours ça. Du moins Zelda peut-elle indiquer verbalement qu'elle a compris.

— J'ai besoin de vous deux à l'intérieur du F-1, tout de suite,

poursuit Fleming. Un travail urgent. Pas de questions, je vous prie. Faites juste le boulot. Faites-le bien, mais faites-le vite. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Que voulez-vous qu'on fasse ? interroge Zelda.

— Zelda, ça ira plus vite si vous vous contentez d'écouter. Il y a... de la matière biologique. Sur le sol. Et peut-être sur les tables. Vérifiez. Je n'ai pas besoin de vous expliquer ça. Vous connaissez votre boulot. Faites juste en sorte que ça disparaisse.

Elisa jette un coup d'œil à la porte. Il y a du sang sur la poignée.

— Mais... est-ce qu'on ne risque pas... ?

— Zelda, qu'est-ce que je viens de dire ? Je ne vous enverrais pas là-dedans s'il y avait le moindre danger. Simplement, tenez-vous à l'écart de la cuve. Le gros objet métallique que vous avez vu M. Strickland apporter. Ne vous en approchez pas. Vous n'avez aucune raison de vous en approcher. C'est bien compris ? Zelda ? Elisa ?

— Oui, monsieur, répond Zelda.

Et Elisa acquiesce.

Fleming ouvre la bouche pour ajouter quelque chose, puis consulte sa montre. La sécheresse de ses dernières instructions trahit une troublante perte de talent oratoire.

— Quinze minutes. Nickel. Discretion absolue.

Le laboratoire est désert et plus du tout immaculé. Sur le sol en béton a jailli une série de poteaux et de palissades pourvus d'anneaux métalliques auxquels un objet ou une créature vivante pourraient être attachés. Des chariots contenant ce qui ressemble à du matériel médical prolongent la masse beige de l'ordinateur telles des tumeurs technologiques. Une table se dresse au centre de la pièce, ses roues pointant dans quatre directions différentes. Des instruments chirurgicaux sont éparpillés comme des dents que quelqu'un aurait fait sauter à coups de poing. Les tiroirs sont ouverts, les lavabos pleins, les cigarettes fument encore. L'une d'elles se consume par terre. Comme toujours, le plancher sera le plus gros morceau.

Il y a du sang partout. En balayant le sol du regard, Elisa songe aux photos de magazines qui montrent des plaines inondées vues depuis un avion. Un lac écarlate de la taille d'un enjoliveur se fige sous les lumières crues. Des mares, des lochs et des lagon de taille plus modeste reconstituent la course de M. Strickland vers la porte. Zelda pousse son chariot à travers un petit étang et grimace à la vue des traces de sang laissées par les roues en plastique. Elisa n'a pas d'autre choix que de l'imiter : elle est trop sonnée pour concevoir une meilleure idée.

Quinze minutes. Elisa verse de l'eau sur le sol. Celle-ci se répand, atteint les taches de sang, donne naissance à des tourbillons roses. C'est ainsi qu'Elisa a appris à procéder au Foyer, dans chaque domaine

de la vie. Diluer le mystère, la fascination, le désir, l'horreur jusqu'à ne plus y réagir. Elle pose la tête de son balai-serpillière au centre du fluide figé et la tire d'un côté puis de l'autre jusqu'à ce que les franges se gonflent et s'assombrissent. C'est normal. Le bruit aussi est normal – cette gifle humide, cette succion – et Elisa se concentre dessus. *Cette trace de brûlure sur le béton pourrait avoir été causée par le flingue d'un des Néants ; efface-la. Il y a un aiguillon à bétail, des tonnes de menace, impossible à soulever ; nettoie autour.*

Elisa s'ordonne de ne pas regarder la cuve. *Ne regarde pas la cuve, Elisa.* Elisa regarde la cuve. Même à dix mètres de distance, près du grand bassin, elle semble trop grande pour le laboratoire, tel un dinosaure accroupi. Elle a été vissée à quatre socles, et un escalier en bois permet d'accéder à la trappe du haut. Fleming avait raison sur un point : il n'y a pas de sang à proximité. Pas de raison de s'en approcher. Elisa s'exhorte à détourner les yeux. *Détourne les yeux, Elisa.* Elisa ne parvient pas à détourner les yeux.

Les serpillières se rejoignent au vertex de la zone ensanglantée. Zelda consulte sa montre, essuie la sueur de son nez et prépare son seau pour un dernier arrosage, faisant signe à Elisa de ramasser les objets qui jonchent le sol avant qu'ils soient inondés. Elisa s'agenouille. Une paire de forceps. Un scalpel à la lame brisée. Une seringue à l'aiguille tordue. Les instruments du docteur Hoffstetler, sûrement, même si elle n'arrive pas à croire que cet homme pourrait faire du mal à qui ou quoi que ce soit. Il avait l'air effondré quand il a fui le laboratoire. Elle se relève et pose les instruments bien parallèles sur une table, comme une femme de chambre dans un hôtel. Elle entend clapoter l'eau du seau de Zelda et la voit étendre ses tentacules ruisselants du coin de l'œil. Zelda fait claquer sa langue.

— Regarde-moi ça. Les agents d'entretien doivent sortir en douce sur le quai de chargement pour cloper. Pendant ce temps, ces messieurs fument le cigare comme s'ils étaient dans...

Zelda n'est pas le genre de personne à hoqueter facilement. Elisa fait volte-face juste à temps pour voir le balai de son amie s'abattre sur le sol. Les mains en coupe devant elle, Zelda observe deux petits objets que l'eau savonneuse a chassés de dessous la table, des objets qu'elle a d'abord pris pour des cigares avant de les ramasser. Ses mains tremblent et s'écartent. Les objets tombent. L'un d'eux ne fait aucun bruit. L'autre tinte et laisse échapper une alliance en argent.



Zelda est partie chercher de l'aide. Elisa entend ses claquettes d'infirmière crépiter dans le couloir. Elle reste là à contempler les doigts de Strickland. L'auriculaire, l'annulaire. Des ongles mal coupés, des touffes de poils émouvantes. La peau de l'annulaire est pâle à une extrémité, protégée du soleil par l'alliance des années durant. Elisa revoit Strickland surgir du laboratoire en agrippant son poignet gauche. Ce sont deux des doigts dont il se servait pour pêcher des bonbons verts et durs dans le sachet en Cellophane.

Elle ne peut pas juste les laisser là. Des doigts peuvent être recousus. Elle l'a lu quelque part. Le docteur Hoffstetler est peut-être capable de s'en charger. Elisa grimace et regarde autour d'elle. Le F-1 est un laboratoire. Il doit y avoir des récipients dans un coin. Mais les laboratoires d'Occam se rient des gens comme elle ; ils sont impossibles à décoder, équipés d'instruments aux fonctions mystérieuses. Elle baisse les yeux de désespoir et voit, près d'une poubelle, quelque chose de plus endémique dans son travail : un sac en papier brun graisseux. Elle l'attrape, le secoue pour l'ouvrir et fourre sa main à l'intérieur afin de le manipuler comme une marionnette. Ces machins sur le sol ne sont pas des doigts humains, ce sont juste des détritux qu'elle doit faire disparaître.

Elisa s'agenouille et tente de les ramasser. Mais ils sont comme deux morceaux de poulet, trop mous et trop petits pour qu'elle parvienne à s'en saisir. Ils retombent une fois, deux fois, en projetant des éclaboussures de sang comme les pinces de Giles projettent de la peinture. Elisa retient son souffle, serre les dents et ramasse les doigts à main nue. Ils sont aussi tièdes qu'une poignée de main molle. Elle les

fourre dans le sac et froisse le haut pour le fermer. Elle est en train d'essuyer sa main sur son uniforme quand elle aperçoit l'alliance. Elle ne peut pas l'abandonner là non plus, mais il est hors de question qu'elle rouvre le sac. Alors, elle essuie l'anneau et le glisse dans la poche de son tablier. Puis elle se lève et tente de respirer normalement. Le sac lui paraît vide, comme si les deux doigts s'étaient enfuis en se tortillant tels des vers de terre.

Elisa est seule dans le silence. Mais est-ce bien du silence ? Elle prend conscience d'un léger sifflement, celui de l'air qui s'exhale d'une bouche d'aération. Une fois de plus, elle tourne son regard vers la cuve à l'autre bout du laboratoire. Une seconde question plus perturbante s'impose à elle. Est-elle réellement seule ? Fleming leur a ordonné, à Zelda et à elle, de ne pas s'approcher de la cuve. Un bon conseil. *Ne t'approche pas de la cuve*, se répète Elisa. Elle baisse les yeux. Ses chaussures brillantes bougent sur le sol lessivé. Elle s'approche de la cuve.

Bien qu'encerclée par une technologie de pointe, Elisa se sent comme un homme des cavernes de bande dessinée s'avançant vers un fourré malgré les grognements qui s'en élèvent. Ce qui était stupide il y a deux millions d'années l'est toujours aujourd'hui. Pourtant, son pouls n'accélère pas comme quand elle a dû toucher les doigts inertes de Strickland. Peut-être parce que Fleming lui a promis qu'il n'y avait rien à craindre. Ou peut-être parce que chaque nuit, elle rêve de l'eau la plus noire et que la voilà, derrière les hublots de la cuve cylindrique : de l'obscurité liquide.

L'éclairage est trop fort dans le F-1 pour que sa vision puisse percer les ténèbres de la cuve, alors, elle pose le sac en papier et met ses mains autour du hublot. La lumière réfractée lui donne l'impression de partir en vrille jusqu'à ce qu'elle se rende compte que la vitre est sous l'eau. Elle presse son nez contre le verre en levant les yeux. C'est là que son pouls se met à galoper au rythme de ses vieux cauchemars de poumon d'acier.

Une faible lumière s'agite dans l'eau noire. Elisa retient son souffle : c'est comme une nuée de lucioles. Poussée par le besoin physique de se rapprocher, elle pose ses mains à plat sur la vitre. La substance tourne, se tord, danse tel un voile d'arabesque. Entre les points lumineux, une forme se dessine. Des débris flottants, tente de se convaincre Elisa, c'est tout. Puis un rayon de lumière frappe une paire d'yeux photoréceptifs, qui étincellent aussi vivement que de l'or à travers l'eau noire.

Le verre explose. Du moins, c'est ce qu'on dirait. Mais le grand fracas vient de la porte du laboratoire s'ouvrant à la volée ; le grondement, de plusieurs paires de pieds qui chargent ; le froissement, du sac en papier qu'Elisa se dépêche de ramasser. Elle se conduit bel

et bien comme un homme des cavernes se recroquevillant face à une menace bestiale et se précipitant vers le cœur de la civilisation – Fleming, les Néants, le docteur Hoffstetler – en brandissant le sac de doigts comme un trophée, son trophée pour avoir regardé une annihilation ensorcelante dans les yeux et survécu. Sa survie lui donne le vertige, lui coupe le souffle, lui donne envie de pleurer et de rire à la fois.



Divers bureaux ont été proposés à Strickland. Des grands, au rez-de-chaussée, avec une vue panoramique sur d'immenses pelouses. Il a aimé dédaigner les largesses de Fleming en insistant pour qu'on lui attribue plutôt la pièce sans fenêtre avec les caméras de sécurité. Il s'y est fait installer une table de travail, un placard, une poubelle et deux téléphones. Un blanc, un rouge. La pièce est petite, propre, tranquille et parfaite. Ses yeux balaient la grille de moniteurs noir et blanc, quatre de large sur quatre de haut. Les couloirs interchangeables. Le frémissement sporadique d'un travailleur de nuit déambulant. Après l'horizon bouché de la forêt tropicale, c'est si rassurant de tout voir à la fois !

Il scrute les écrans. La dernière fois qu'il a vu les deux femmes de ménage assises juste derrière lui en ce moment, c'était dans les toilettes des hommes, alors qu'il brûlait de honte à cause de son urine échappée et qu'elles retenaient leurs gloussements en attendant qu'il sorte. La dynamique est différente aujourd'hui, n'est-ce pas ? Une occasion de rétablir une relation hiérarchique appropriée. Il laisse pendre sa main gauche. Que les femmes de ménage puissent voir ses bandages, la forme de ses doigts recousus. Imaginer à quoi ils

ressemblent là-dessous. Il pourrait le leur dire. C'est assez moche à voir. Les doigts ne correspondent pas à sa main. Ils ont la couleur de la pâte à modeler, sont raides comme du plastique et attachés par un fil noir aussi épais que les pattes d'une tarentule.

La seule préoccupation de Strickland, c'est qu'elles puissent distinguer ses doigts dans la lumière sourde. Il a dévissé les plafonniers après s'être installé, préférant laisser les seize écrans emplir la pièce d'un gris fantomatique. Après la lumière crue de la jungle, un éclairage trop vif le heurte autant que des bruits trop forts. Dans le F-1, c'est insupportable. Hoffstetler a pris l'habitude de baisser les lumières la nuit pour la créature, mais c'est encore pire. L'idée que l'atout et lui partagent cette sensibilité à la lumière le met dans une rage folle. Il n'est pas un animal. Il a laissé son animal en Amazonie. Il n'a pas eu le choix, s'il voulait redevenir un bon époux et un bon père.

Pour s'assurer qu'elles voient bien, il remue ses doigts recousus. Le sang hurle, les moniteurs se voilent. Strickland cligne des yeux et tente de ne pas s'évanouir. Cette douleur, c'est nouveau. Les docteurs lui ont donné des cachets pour ça. Le flacon est juste là, dans son bureau. Les docteurs ignorent-ils que la douleur a une utilité ? Elle vous affûte, vous rend plus dur et plus tranchant. *Non merci, doc. Mes bonbons me suffiront.*

Penser à leur goût piquant le pousse enfin à se retourner. Puisque Lainie refuse de déballer les cartons du déménagement, il a dû aller lui-même à la pêche aux bonbons brésiliens. Ça en valait la peine. Le sac murmure comme une petite crique en pleine nature quand il s'en saisit. La boule verte translucide rebondit entre ses dents telle une bille de billard. C'est mieux, beaucoup mieux. Il souffle par-dessus sa langue que le sucre poignarde joyeusement et se laisse tomber sur sa chaise.

Il est censé remercier ces deux femmes de ménage. Pour avoir retrouvé ses doigts. C'est Fleming qui le lui a demandé. Il lui aurait bien dit d'aller se faire foutre, mais il s'ennuie. Assis derrière un bureau toute la journée. Comment font les gens pour supporter ça ? Il doit obtenir cinquante signatures avant d'être autorisé à se moucher. Une centaine pour pouvoir s'essuyer le cul. C'est bien dommage qu'aucun de ces crétins de PM n'ait réussi à toucher l'atout pendant l'attaque. Il a presque envie d'empoigner le bonjour d'Alabama, de se rendre au F-1 et de faire en sorte que l'atout ait moins de vie restante à étudier. Une fois Deus Brânquia mort, il échappera à l'emprise du général Hoyt et pourra revenir dans la vie de sa femme et de ses enfants. Ce qu'il désire. Non ? Il lui semble que si.

Et puis, il n'arrive pas à dormir. Il souffre trop pour ça. Alors, d'accord. Il manifestera quelque gratitude à ces stupides femmes de

ménage. Mais il le fera à sa façon, histoire de s'assurer qu'elles ne le prennent pas pour un gamin attardé incapable de ne pas pisser partout sur le sol des chiottes. De toute façon, il n'est pas pressé de rentrer chez lui. La façon dont Lainie le regarde... c'est à peine s'il peut le supporter. Comme si ses doigts n'étaient rien comparés à ce que la jungle lui a arraché et qu'il a tenté de recoudre tant bien que mal. Il essaie. Ne voit-elle pas qu'il essaie ?

Il saisit les deux premiers dossiers qu'on lui a sortis.

— Zelda D. Fuller.

— Oui, monsieur, répond l'intéressée.

— Mariée, à ce que je vois ici. Mais comment se fait-il que votre mari porte un autre nom de famille ? Si vous êtes divorcée ou séparée, ça devrait être indiqué.

— Brewster, c'est son prénom, monsieur.

— Ça ressemble pourtant à un nom de famille.

— Oui, monsieur. Mais non, monsieur.

— Oui, mais non. Oui, mais non. (Il visse son pouce droit dans son front crispé par la douleur qui remonte le long de son bras gauche.) Avec ce genre de réponses, on risque de passer la nuit ici. Il est minuit et demi. J'aurais pu vous faire venir en milieu de journée pour me faciliter les choses, mais je me suis abstenu. Donc, vous pourriez me renvoyer l'ascenseur histoire que je foute le camp d'ici rapidement, que j'aille me coucher et que je puisse déjeuner avec mes gamins demain matin. Qu'est-ce que vous en dites, madame Brewster ? Je suis sûr que vous avez des enfants.

— Non, monsieur.

— Non ? Et pourquoi ça ?

— Je ne sais pas, monsieur. C'est juste que ça n'a... jamais pris.

— Je suis navré de l'apprendre, madame Brewster.

— C'est madame Fuller, monsieur. Brewster, c'est mon mari.

— Brewster. C'est un nom de famille, ou je suis l'oncle d'un singe. Bref, je suis sûr que vous avez des frères et sœurs. Vous savez comment sont les gamins.

— Je suis fille unique, monsieur. Désolée.

— Vous m'en voyez très surpris. Ce n'est pas inhabituel ? Chez les gens comme vous ?

— Ma mère est morte en me mettant au monde.

— Oh. (Strickland tourne une page.) C'est marqué là, page deux. Quelle tristesse. Encore que si elle est morte en vous mettant au monde, je suppose qu'elle ne peut pas vous manquer.

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Il faut voir le verre à moitié plein.

— Peut-être, monsieur.

Peut-être. C'est comme si deux ballons d'acide enflaient à l'intérieur

de ses tempes. *Peut-être* qu'ils vont exploser. *Peut-être* que sa peau se détachera de son visage en crépitant, révélant son crâne hurlant à ces filles. Il presse un index sur la feuille et se force à fixer ses yeux tremblotants dessus. Une mère morte. Des fausses couches entendues. Un mariage bizarre. Ça ne veut rien dire. Les mots sont inutiles. Prenez le brief du général Hoyt sur Deus Brânquia. Bien sûr, il expliquait la mission. Mais mentionnait-il la façon dont la jungle s'insinue en vous ? Dont les lianes s'introduisent à l'intérieur de votre moustiquaire pendant votre sommeil, se faufilent entre vos lèvres, s'enfoncent dans votre œsophage et vous étranglent le cœur ?

Quelque part se trouve un brief à propos de la créature du F-1, et ce brief aussi est un ramassis de fadaises. Ce que contient cette cuve ne peut pas être défini avec des mots. Pour le décrire, il faudrait utiliser toutes les perceptions. Celles de Strickland étaient électriques en Amazonie, alimentées par sa rage et par le buchité. Peut-être que s'être fait arracher deux doigts va le réveiller. Parce que regardez-le. Dans ce bureau au milieu de la nuit, en train d'écouter des travailleuses de nuit payées une misère, engagées précisément parce qu'elles sont lentes et manquent d'éducation, lui jeter un « peut-être » à la figure.



— C'est pour quoi, le « D » ? demande-t-il.

Toute sa vie, Zelda a été menacée par des hommes en position de pouvoir. Le métallurgiste qui l'a suivie jusqu'au terrain de jeu pour lui dire que son papa avait volé le travail d'un homme blanc à Bethlehem et qu'il allait se balancer au bout d'une corde. Les professeurs du lycée Douglass qui croyaient qu'éduquer les filles noires les pousserait juste

à convoiter des choses hors de leur portée. Le guide touristique de Fort McHenry qui a énoncé le nombre de soldats de l'Union morts pendant la Guerre Civile, puis demandé à Zelda si elle ne voulait pas remercier ses camarades blancs. Mais à Occam, les menaces ne viennent jamais que de Fleming, et elle a appris à les gérer. Elle doit juste connaître sa LCQ par cœur. Prendre un air désolé. Pratiquer la flatterie.

M. Strickland est différent. Zelda ne le connaît pas, et elle devine que même si elle le connaissait, ça ne changerait rien. Il a des yeux de lion, comme celui qu'elle a vu un jour au zoo – impossible de jauger son degré d'agressivité juste en les regardant. Impossible de deviner pourquoi Elisa et elle ont été convoquées devant ce mur de moniteurs de sécurité, même si ça ne peut pas être bon signe.

— Le « D », monsieur ? demande-t-elle, hésitante.

— Zelda D. Fuller.

Enfin une question à laquelle elle peut répondre. Elle fonce tête baissée.

— Dalila. Vous savez, comme dans la Bible.

— Dalila ? C'est votre mère morte qui vous a donné ce nom ?

Elle sait encaisser un coup.

— C'est ce que m'a dit mon père, monsieur. Elle l'avait choisi pour une petite fille.

Strickland mord dans son bonbon. Ça aussi, il le fait comme un lion, en ouvrant grand les mâchoires. Zelda sait reconnaître des bonbons bon marché quand elle en voit ; elle n'a mangé pratiquement que ça en grandissant. Mais ceux-ci sont d'une qualité particulièrement mauvaise. Ils éclatent en fragments pointus qui se plantent dans la joue et les gencives de l'homme. Zelda voit du sang dilué par la salive et le sent presque sur sa langue, froid et métallique, aussi différent du bonbon dur que le rouge l'est du vert.

— Une femme intéressante, cette mère morte, commente Strickland. Vous savez ce qu'a fait Dalila, pas vrai ?

Zelda approche les séances de remontrances de Fleming prête à nier que les agents d'entretien ont volé quelque chose que des scientifiques distraits ont tout bêtement égaré. Jamais encore elle n'a eu à discourir de personnages bibliques.

— Je... à l'église, on nous...

— Ma femme va à la messe, donc je connais la plupart des histoires. D'après mes souvenirs, Dieu a donné une force surhumaine à Samson. Ce qui lui a permis de massacrer toute une armée avec un os de mâchoire d'âne, ce genre de truc. Mais Dalila, c'était une tentatrice. Elle a poussé Samson à lui révéler son secret. Puis elle a demandé à sa servante de lui couper les cheveux et a appelé ses copains les Philistins, qui ont crevé les yeux de Samson et l'ont mutilé jusqu'à ce

qu'il cesse quasiment d'être un homme pour devenir une pauvre chose torturée. Voilà qui est Dalila. Un sacré modèle pour la gent féminine. Ce que je veux dire, c'est que c'est un drôle de nom.

La conversation ne devrait pas se dérouler ainsi. Ce n'est pas juste. Zelda connaît les mêmes histoires de la Bible, mais son corps la trahit, la change en la créature inférieure pour laquelle Strickland la prend. Elle sent ses yeux s'écarquiller et ses lèvres trembler. Strickland feuillette son dossier, et Zelda entend ses « tss, tss » silencieux. Elle a honte de se sentir soulagée quand Strickland tourne son regard vers Elisa. Mais elle entend toujours ses pensées. La paresse n'est pas seulement un problème de Noirs, non, monsieur. Les inférieurs sont des inférieurs parce qu'ils ne sont pas fichus de lacer leurs propres chaussures. Prenez cette femme blanche. Le visage est correct, la silhouette pas trop mal. Si elle avait deux sous de jugeote, elle s'affairerait dans une maison bien rangée, à s'occuper de ses enfants au lieu de bosser ici comme un animal nocturne.

Strickland croque dans un nouveau bonbon et saisit le second dossier.

— Elisa Esposito. Es-po-si-to. Vous êtes à moitié mexicaine ou quoi ?

Zelda jette un coup d'œil à Elisa. Son visage est tendu par l'anxiété particulière qu'elle éprouve toujours face à quelqu'un qui ignore qu'elle est muette. Zelda se racle la gorge et répond à sa place.

— C'est italien, monsieur. C'est un nom qu'on donne aux orphelins. Elle a été trouvée au bord de la rivière quand elle était bébé, et on l'a baptisée ainsi.

Strickland fronce les sourcils. Zelda connaît cette expression. Il en a assez de l'entendre parler. Il doit penser que s'inventer des mythes glorieux est un autre défaut des petites gens. Cette fille a été trouvée au bord de la rivière. Ce garçon est né coiffé. Des récits d'origine pathétiques que l'on brandit telle une preuve de divinité.

— Vous vous connaissez depuis combien de temps ? grogne-t-il.

— Depuis qu'Elisa est entrée ici, monsieur. Quatorze ans ?

— C'est bien. Ça veut dire que vous savez toutes les deux comment les choses fonctionnent ici. Comment elles doivent rester. Je suppose que c'est vous qui avez trouvé mes doigts ? (Il se frotte la tête. Il transpire. Il a l'air de souffrir horriblement.) C'est une question. Vous pouvez répondre.

— Oui, monsieur.

— Alors, je vais vous remercier pour ça. Nous pensions qu'ils avaient fini... Peu importe ce que nous pensions. Par contre, je ne suis pas ravi au sujet du sac en papier. Vous auriez pu trouver mieux. D'après le doc, un chiffon mouillé aurait fait aussi bien l'affaire que de la glace. Il a dit qu'ils avaient perdu beaucoup de temps à stériliser les

doigts avant de pouvoir identifier les nerfs et je ne sais quoi. Je ne dis pas que c'est votre faute. Mais quand même. Pour le moment, nous ignorons ce que ça va donner. Comme Dalila à propos de ses enfants. Les doigts prendront, ou ils ne prendront pas. Voilà, c'est tout ce que j'avais à dire sur le sujet.

— Je suis désolée, monsieur, déclare Zelda. On a fait de notre mieux.

Des excuses sincères, présentées très vite avant de pouvoir culpabiliser – c'est la méthode de Zelda. Strickland opine, et c'est alors que les ennuis commencent. Il regarde Elisa en s'attendant à ce qu'elle dise la même chose, et l'impatience assombrit son visage creusé par la douleur. Le silence d'Elisa lui apparaît comme de la grossièreté. Impossible d'esquiver cette fois. Zelda lance une prière vers le ciel et entre une fois de plus dans la cage du lion.

— Elisa ne parle pas, monsieur.



Le boulot militaire inculque certains préjugés à ceux qui le font. Une personne qui garde le silence est suspecte. Elle choisit la voie de la belligérance. Elle cache quelque chose. Ces deux femmes ne semblent pas assez malignes pour ruser, mais on ne sait jamais. Après tout, c'est dans les classes inférieures qu'on trouve les communistes, les syndicalistes, les gens qui n'ont rien à perdre.

— Elle ne peut pas parler, ou elle ne veut pas ? interroge Strickland.

— Elle ne peut pas, monsieur, répond Zelda.

La palpitation de douleur dans son bras passe à l'arrière-plan. Intéressant. Ça explique pourquoi Elisa Esposito a conservé ce boulot merdique. Pas par entêtement, mais à cause de son handicap. C'est

sans doute expliqué à la page deux. Pourtant, Strickland referme le dossier et la dévisage longuement. Une chose est sûre, elle entend très bien. Son expression fascinée est assez dérangement. Elle fixe des yeux la bouche de Strickland d'une manière que la plupart des femmes considéreraient comme indélicate. Il la scrute attentivement, en regrettant de ne plus avoir la vision offerte par le bucheté, et remarque du tissu cicatriciel en relief dans l'ombre de son col.

— Une opération ?

— On ne sait pas, monsieur, répond Zelda. Ou bien ce sont ses parents qui lui ont fait ça, ou bien quelqu'un à l'orphelinat.

— Pourquoi quelqu'un ferait ça à un bébé ?

— Les bébés pleurent. Ça a peut-être suffi.

Strickland repense à la petite enfance de Timmy et Tammy. Chaque fois qu'il quittait DC pour revenir en Floride, il était choqué par la Lainie qu'il retrouvait. Molle, épuisée, les doigts ratatinés par les bains et les couches. Maintenant, supposez que vous travaillez dans un orphelinat. Supposez qu'il n'y a pas un ou deux bébés, mais des dizaines. Il a lu les études militaires sur la privation de sommeil. Il sait quel genre d'idées dangereuses finit par vous paraître tout à fait acceptable.

Il veut dire à Elisa de tendre le cou pour qu'il puisse observer la lumière grise des moniteurs glisser sur la protubérance satinée de ses cicatrices. La férocité de son regard lui donne l'air d'une créature sauvage, mais ses blessures indiquent qu'elle a été domptée. C'est une combinaison séduisante. Elle se tortille sous son regard et croise les jambes. Et voilà. Juste une fille normale, en fin de compte. À un détail près, une chose à laquelle il ne s'attendait pas. Elle ne porte pas les mêmes chaussures à semelle de caoutchouc que tous les autres employés de ménage qu'il a croisés. Les siennes sont rose corail. Il en voyait tout le temps au Japon, peintes sur le flanc des bombardiers de l'Air Force. Portées par des pin-up. Mais dans la vraie vie, jamais ou presque.

Elisa Esposito regarde fixement ses mains serrées l'une contre l'autre comme elles le font toutes. Puis elle semble se souvenir de quelque chose. Elle fouille dans la poche de son tablier, en sort un petit objet brillant et le lui tend. Elle paraît morose, ce qui rend le mouvement simiesque de son autre main encore plus étrange : poing fermé et pouce tendu, elle dessine un cercle devant ses seins. Strickland pense qu'elle est cinglée jusqu'à ce que la Nègresse prenne la parole et lui rappelle l'existence de la langue des signes.

— Ça veut dire qu'elle est désolée.

Elisa lui présente son alliance. Il pensait qu'elle aussi avait disparu dans l'estomac de l'atout. Lainie sera contente de la voir. Lui, en revanche, n'éprouve aucune émotion. Il scrute le visage d'Elisa mais

n'y lit rien de malhonnête. Elle n'a pas volé l'alliance, rien de ce genre. Son expression est sincère. Le mouvement circulaire de son pouce devant sa poitrine lui paraît soudain moins simiesque, plus sensuel. Une idée étrange le frappe brusquement. Sa nouvelle aversion à la lumière et aux bruits forts... Voilà une femme bâtie comme d'après ses critères. Une femme qui travaille au cœur de la nuit. Une femme qui ne peut émettre le moindre son.

Il tend sa main gauche en coupe et la laisse déposer l'alliance dans sa paume comme en une curieuse cérémonie – un mariage inversé.

— Je ne peux pas la remettre pour le moment, dit-il, mais merci.

La fille hausse les épaules et acquiesce. Elle ne le quitte pas du regard. C'en est presque énervant. Il déteste ça. Il aime bien ça. Il baisse les yeux – ce qui est très inhabituel chez lui – vers sa chaussure rose qui remue en l'air. La douleur lui transperce le bras sans raison. Il serre les dents, veut saisir le sac de bonbons et, à la place, ouvre le tiroir de son bureau. Le flacon d'antidouleurs est juste là, brillant d'un éclat blanc parmi les crayons Eagle Black Warrior. De la sueur sourd des pores de son front, et il se retient de l'essuyer. Ce n'est pas un geste de dominant.

— C'était la première chose, dit-il. La seconde, c'est le F-1.

La Négresse ouvre la bouche. Strickland la fait taire d'un geste vif.

— Je sais. Vous avez signé les formulaires. Je connais toutes ces conneries, et je m'en fous. Mon boulot, c'est de m'assurer que vous comprenez la gravité de cette signature. Vous êtes ici depuis quatorze ans ? C'est bien. L'an prochain, vous aurez peut-être droit à un gâteau. J'entends quatorze ans, et vous savez ce que je pense ? Quatorze ans, c'est tout le temps de se relâcher. M. Fleming vous a dit de ne pas nettoyer le F-1 à moins qu'il ne vous l'ordonne. Voilà ce que vous ne savez pas : si vous désobéissez, vous n'aurez pas affaire à M. Fleming, mais à moi. Et moi, je représente qui ? Le gouvernement américain. Ce ne serait pas un problème local, mais un problème fédéral que nous aurions sur les bras. Vous comprenez ?

La jambe de dessus d'Elisa glisse à côté de celle de dessous. Un signe de soumission très positif, même si Strickland regrette de ne plus voir la chaussure. À cet instant, un des téléphones se met à sonner. Le bruit fait éclater le ballon d'acide sous sa tempe ; une brûlure descend le long de son bras gauche et va se loger sous l'alliance dans sa paume. Un appel à cette heure ? Il fléchit sa main blessée en espérant dissiper la douleur.

— Laissez-moi finir. Vous avez peut-être vu des choses. Et alors ?

Lui aussi voit des choses, des traînées rouges, du sang vicié qui monte jusqu'à ses globes oculaires. Rouge – c'est le téléphone rouge qui sonne. Washington. Peut-être le général Hoyt. Il doit virer ces filles de son bureau, et vite. Sans qu'il l'ait évoqué, son affrontement

avec Deus Brânquia émerge du marais, des sables mouvants, des profondeurs obscures de la douleur. Le téléphone rouge, le sang rouge, la lune amazonienne rouge.

— Un dernier mot ; écoutez bien. Pas besoin d'être un génie pour savoir que nous avons affaire à un spécimen vivant. Ça n'a pas d'importance. Du tout. Tout ce que vous avez besoin de savoir, c'est ceci. La créature du F-1 ? Elle tient peut-être debout sur deux jambes, mais c'est nous qui sommes façonnés à l'image de Dieu. Pas vrai, Dalila ?

La moins que rien répond dans un murmure :

— Je ne sais pas à quoi ressemble Dieu, monsieur.

La douleur est absolue à présent. Il a conscience de l'extrémité de chacun de ses nerfs. C'est comme si l'on avait allumé la lumière à l'intérieur de son corps. D'accord, il prendra les antidouleurs. Déjà, il agrippe le flacon. Il répondra au téléphone rouge les joues pleines de cachets à moitié mâchés. Après tout, les drogues manufacturées sont ce qu'ingèrent les hommes civilisés. Et il est un homme civilisé. Ou il le sera très bientôt. Cet appel pourrait bien être une occasion de le prouver. On prend des décisions au sujet de l'atout. Pour jouer son rôle de conseiller, il doit se contrôler. Du pouce, il ouvre le flacon.

— Dieu a l'air humain, Dalila. Comme moi. Comme vous. (Du menton, il désigne la porte aux deux femmes.) Mais soyons honnêtes : il ressemble un peu plus à moi qu'à vous.



Les rêves d'Elisa sont de moins en moins boueux. Elle est allongée au fond de la rivière. Tout est vert émeraude. Elle dégage ses orteils des pierres moussues, glisse à travers des herbes qui la caressent,

s'écarte des branches veloutées d'arbres engloutis. Des objets connus apparaissent peu à peu. Son minuteur à œufs fait lentement la culbute. Les œufs eux-mêmes, petites lunes pivotantes. Des chaussures passent en oscillant tel un banc de poissons maladroits, et des pochettes de disque s'enfoncent vers le fond telles des raies.

Deux doigts humains flottent à proximité, et Elisa se réveille.

Beaucoup de choses la perturbent chez Richard Strickland, mais ce sont ses doigts qui la hantent. Elle refait le même rêve plusieurs fois avant de s'éveiller en sursaut, une nuit, parce qu'elle vient de comprendre. Elle utilise ses propres doigts pour communiquer avec le monde. Donc, songe-t-elle, ce n'est pas ridicule d'être effrayée par un homme qui risque de perdre les siens. Elle imagine l'équivalent chez une personne qui parle, et c'est horrible : les dents de Strickland dégringolent entre ses lèvres déchiquetées, faisant de lui un homme qui ne pourra ou ne voudra plus annoncer ce qu'il va faire avant de le faire.

Elle aussi, il y a des choses dont elle refuse de discuter. C'est la seconde moitié de la nuit, pendant laquelle Zelda et elle travaillent séparément. Elisa colle son oreille contre la porte glacée du F-1. Elle retient son souffle et écoute. Les voix ont tendance à porter à travers les murs des labos, mais ce soir, elle n'entend rien. Par-dessus son épaule, elle jette un coup d'œil à son chariot qu'elle a arrêté devant un autre laboratoire, plus loin dans le couloir – assez loin pour tromper Zelda si celle-ci la rejoignait plus tôt que prévu, espère Elisa. Elle se sent vulnérable avec si peu de choses sur elle : juste un sac à déjeuner en papier brun et sa carte magnétique. Elle enfonce celle-ci dans la serrure qui mord trop fort à son goût.

La constante à Occam, c'est son éclairage cru, aveuglant. Les lumières ne s'éteignent jamais. Elisa n'a jamais vu un seul interrupteur. Par contraste, la pénombre du F-1 est aussi choquante qu'un incendie. Une fois à l'intérieur, Elisa plaque son dos contre la porte fermée et panique à l'idée qu'un nouveau problème se soit produit. Mais tout est comme d'habitude. Le rectangle de lumières, installées le long des murs dans ce but précis, émet une lueur dorée qui se reflète sur le plafond.

C'est bien suffisant pour y voir. Aussi, ce sont les bruits qui empêchent Elisa de se détacher de la porte. « Ric-ric, tchouc-tchouc, zoum-zoum-zoum, chtonk, hi-hi-hi-hi-hi, clouk-clouk, kourou-kourou, zii-ii-ii, hik-rik-hik-rik, glou-glou, fiouuuuu ». Elisa a vécu chaque jour de sa vie en ville, mais elle reconnaît ces sons comme des sons naturels qui n'ont pas leur place dans ce bunker en béton. Ils submergent l'inertie nocturne du F-1, imprégnant chaque table, chaque chaise, chaque placard d'une menace prédatrice. Il y a des monstres en liberté dans le laboratoire.

La raison d'Elisa lutte pour reprendre les commandes à sa peur. Les chants d'oiseaux et les coassements de grenouilles proviennent tous d'une source unique, sur la droite. C'est un enregistrement, pas très différent d'un film à l'Arcade – les lumières sourdes, la bande-son montant des haut-parleurs. Un scientifique d'Occam a conçu ce que Giles appellerait une mise en scène, une atmosphère au sein de laquelle se déploie le fantasma actuellement à l'écran. Elisa parierait sur Bob Hoffstetler. Si quelqu'un ici possède l'empathie nécessaire pour cette initiative artistique, c'est bien lui.

Elle se dirige vers l'endroit où elle a ramassé les doigts de Strickland. Ses pas résonnent, et elle maudit son étourderie. Elle voulait porter des baskets. À moins qu'elle n'ait gardé ses escarpins violets pour lui servir d'inspiration inconsciente ? Un sifflement sur sa droite. Un anaconda attiré par les incantations de la jungle ? Non, un magnétophone qui tourne. Elisa s'en approche jusqu'à ce qu'elle puisse distinguer les aiguilles tressaillantes des vumètres. Des bobines de bandes magnétiques sont empilées autour. « MARAÑON #5 ». « TOCANTINS #3 ». « XINGU/INCONNU #1 ». Il y a également une petite colline d'équipement audio, mais rien qu'elle puisse identifier à l'exception d'un lecteur standard.

Elisa recule et fait le tour de la cuve. Encore un signe inquiétant : l'écoutille supérieure est ouverte. Elle s'attend à ce que les poils de sa nuque et de ses bras se hérissent sous l'effet de la frayeur, mais non. Elle continue en direction du bassin. Après tout, c'est lui qui monopolise ses pensées. Tous les bains qu'elle prend, elle les prend là – du moins, c'est ce qu'elle se raconte. Ce rêve éveillé se prolonge à travers toute sa routine : les œufs qui oscillent dans l'eau, le tic-tac du minuteur, l'espoir des chaussures, la déception des albums, Giles qui s'interrompt dans son travail pour lui souhaiter une bonne nuit sans se douter des pensées étranges qui occupent son esprit.

Une ligne rouge est peinte sur le sol à trente centimètres du bassin. Il est dangereux d'approcher davantage. Alors, pourquoi envisage-t-elle de le faire ? Parce qu'elle n'arrive pas à se sortir de la tête la chose que M. Strickland a traînée jusqu'ici, que les Néants gardent avec leurs flingues, que le docteur Hoffstetler s'efforce d'étudier. Elle a toujours été la créature muette que des hommes ont utilisée sans jamais lui demander ce qu'elle désirait. Elle peut être plus bienveillante qu'eux. Elle peut équilibrer la balance de la vie. Elle peut faire ce qu'aucun homme n'essaie jamais de faire avec elle : communiquer.

Elle s'avance jusqu'à ce que la margelle haute de soixante centimètres morde dans ses cuisses. La surface de l'eau est immobile. Mais pas parfaitement immobile. Il suffit de regarder, de regarder vraiment pour voir qu'elle respire. Elisa inspire, expire, et pose son sac à déjeuner sur la margelle. Il bruisse aussi fort que si elle avait

enfoncé une pelle dans de la terre. Elle observe la surface de l'eau en quête d'une réaction. Rien. Elle plonge la main dans le sac en frémissant à cause du froissement. Rien. Elle trouve ce qu'elle cherche et le sort ; l'objet luit doucement dans la lumière tamisée. Un œuf dur.



Depuis des jours, elle se met au défi d'ajouter cet œuf aux trois qu'elle prépare tous les soirs pour Giles. À présent, elle l'écale. Ses

doigts tremblent. Jamais elle ne s'y est aussi mal prise de toute sa vie. Des fragments de coquille blancs tombent sur la margelle. L'œuf apparaît enfin, et qu'y a-t-il de plus cohérent, de plus élémentaire qu'un œuf ? Elisa le tient dans la paume de sa main comme l'objet magique que c'est.

Et l'eau réagit.



Sous l'eau se produit un frémissement sombre, pareil à celui de la patte d'un chien endormi, et une petite giclée s'élève à trente centimètres au-dessus du centre du bassin. Elle retombe en produisant de délicats cercles concentriques – puis le doux murmure du laboratoire est noyé sous un grincement de métal qui se déchire. Un X découpe l'eau : quatre chaînes de cinq mètres, reliées chacune à un coin du bassin, se tendent et affleurent la surface telles des nageoires de requin, vomissant de l'écume liquide. Toutes sont attachées à la silhouette qui émerge brusquement.

L'eau fendue, les réfractions lumineuses pareilles à des arcs-en-ciel, les ombres en forme d'ailes de chauve-souris... Elisa ne comprend pas ce qu'elle voit. Là, l'œil pareil à une pièce en or qu'elle a d'abord aperçu dans la cuve, soleil et lune. L'angle change, et son éclat s'éteint. Elle voit les vrais yeux de la créature. Ils sont bleus. Non – verts, bruns. Non – gris, rouges, jaunes, tant de couleurs improbables. La chose se rapproche. L'eau lui obéit ; c'est à peine si elle ondule. Son nez est quasi plat, reptilien. Sa mâchoire inférieure, bien qu'articulée en plusieurs endroits, offre une noble ligne droite. Elle se rapproche. Debout, comme si désormais, elle marchait au lieu de nager. C'est l'image de Dieu dont a parlé Strickland : elle se déplace debout ainsi

qu'un homme. Alors, pourquoi Elisa a-t-elle l'impression qu'elle est tous les animaux ayant jamais existé ? Elle se rapproche. De chaque côté de son cou, des branchies tremblent tels des papillons. Son cou est meurtri par un collier de métal qui rassemble les quatre chaînes. Elle se rapproche. Elle a un physique de nageur, avec des épaules pareilles à des poings serrés, mais le torse d'une ballerine. De minuscules écailles la recouvrent, scintillantes comme des diamants, irisées comme de la soie. Des sillons parcourent la totalité de son corps en décrivant des motifs tourbillonnants complexes et symétriques. Elle ne bouge plus. Elle se tient à un mètre cinquante. Même l'eau qui dégouline de son corps ne produit aucun bruit.

Elle regarde d'abord l'œuf, puis Elisa. Ses yeux étincellent.

Elisa retombe sur terre, le cœur battant à tout rompre. Elle pose l'œuf écalé sur la margelle, saisit le sac à déjeuner et saute derrière la ligne rouge. Sa position est défensive, et la créature réagit en s'accroupissant dans l'eau jusqu'à ce que seul le sommet de sa tête lisse soit encore visible. Ses yeux restent plantés dans ceux d'Elisa pendant assez longtemps pour la mettre mal à l'aise, puis elle reporte son attention sur l'œuf. Vu sous cet angle, ses yeux sont bleus. Elle se déplace légèrement vers la gauche comme si elle s'attendait à ce que l'œuf suive le mouvement.

Il n'a confiance en rien, songe Elisa. Elle est surprise de supposer que la créature est mâle. Sans savoir pourquoi, elle en est certaine. Quelque chose dans son attitude brusque, dans son regard direct. Une pensée gênante la saisit : si elle sait que c'est un mâle, il doit savoir qu'elle est une femelle. Elle s'ordonne de rester calme. Cette créature est peut-être la première entité masculine de sa connaissance qui se trouve encore plus impuissante qu'elle. De la tête, Elisa lui fait signe : « Vas-y, prends l'œuf. »

Il s'avance autant que les chaînes le lui permettent, jusqu'à soixante centimètres du bord. Elisa suppose que la ligne rouge a été peinte à une distance trop prudente, quand sa mâchoire inférieure s'ouvre brusquement et qu'une seconde mandibule en jaillit tel un poing d'os. Une fraction de seconde plus tard, l'œuf a disparu, la mâchoire pharyngée s'est rétractée et l'eau est immobile comme s'il ne s'était rien passé. Elisa n'a même pas le temps de hoqueter ; elle voit les doigts de Strickland tomber par terre.

La surface du bassin frissonne, un milliard de têtes d'épingle qu'Elisa interprète comme une expression de plaisir. La créature la regarde de ses yeux si brillants qu'ils paraissent blancs. De sa petite bouche à la mâchoire unique, Elisa prend une inspiration pour se calmer, puis s'exhorte à continuer, continuer, continuer. De nouveau, elle plonge sa main tremblante dans le sac. Les maillons des chaînes tintent comme la créature lève une épaule pour se protéger contre ce

qui pourrait être une arme. Voilà ce qu'il a appris à attendre d'Occam, comprend Elisa.

Mais ce n'est qu'un autre œuf, le dernier. Elle le brandit pour qu'il puisse le voir, puis le casse sur les jointures de son autre main et enlève une partie de la coquille. Prudemment, très prudemment, elle tend le bras, l'œuf posé debout dans sa paume, dans le geste d'offrande de quelque déesse. Mais la créature n'a pas confiance. Il sort le torse de l'eau à la manière d'un dauphin et siffle. Ses branchies se gonflent, envoyant un avertissement rouge sang. Elisa se recroqueville en une attitude humble qui n'a rien de feint. Elle attend. La créature fait claquer ses mâchoires, mais ses branchies retombent. Elisa pince les lèvres et recommence à tendre le bras, lui présentant l'œuf non plus dans sa paume mais au bout de ses doigts, comme une balle sur un tee.

Elle est hors de portée de ses mâchoires et, espèret-elle, de son bras. Elle lève son autre main au niveau de l'œuf. Ne pouvant faire le signe correspondant sans lâcher ce dernier, elle épelle : « E-G-G » ². La créature ne réagit pas. Elisa recommence : la patte de chien du E, l'index pointé du G, en se demandant à quoi ça peut lui faire penser. Un loup ? Une flèche ? Un aiguillon à bétail ? Elle désigne l'œuf et refait les signes. Elle veut désespérément lui faire comprendre. Tant qu'il ne comprendra pas, cet être qui semble s'être matérialisé tout droit depuis ses rêves ne pourra pas pleinement exister dans sa réalité. L'œuf, les signes. L'œuf, les signes, l'œuf, les signes.

Elisa commence à avoir des crampes dans la main quand la créature se décide enfin. Une fois résolu à agir, il n'hésite pas, glissant aussi près de la margelle que ses chaînes l'y autorisent et sortant son bras de l'eau sans faire de bruit ni d'éclaboussures. Des piquants jaillissent de son membre telle une nageoire dorsale ; ses doigts sont reliés par une membrane translucide et se terminent par des griffes courbes. De ce fait, sa main a l'air énorme, et quand il fléchit les doigts, c'est difficile de l'imaginer faire ce geste dans un autre but que broyer une proie.

Ses doigts se plient à la seconde jointure. Son pouce se recroqueville sur les écailles pâles de sa paume. La membrane se replie tel un cuir diaphane. C'est un E, un E maladroit, mais Elisa pense qu'il est habitué à faire des gestes plus amples : se rouler de tout son corps dans la mer bouillonnante, attaquer avec la vivacité d'une flèche, se déplier de toute sa hauteur sous un soleil tropical. Il lui semble que c'est elle qui se trouve sous l'eau. La créature enfonce ses branchies dans le bassin comme pour lui rappeler de respirer.

Il relâche son E et ouvre ses doigts en un éventail hésitant. Elisa opine et fait un G orienté vers la gauche. C'est une convention en langue des signes, mais la créature est novice. Ses trois doigts les plus petits pivotent pour venir toucher le talon de sa main et il pointe son

index directement sur Elisa. La vision de celle-ci tourne. Sa poitrine palpète joyeusement, presque douloureusement. Il la *voit*. Il ne regarde pas à travers elle comme les hommes d'Occam ou par-dessus sa tête comme les femmes de Baltimore. Cet être magnifique, même s'il a blessé ceux qui l'avaient blessé les premiers, la désigne, elle, et seulement elle.

Elisa laisse retomber la main qui signait et s'avance, ses escarpins violets franchissant la ligne rouge sans peur. La créature bat des bras pour faire du surplace, ses yeux désormais bleus l'observant avec tant d'attention qu'elle se sent nue. Elle tend l'œuf par-dessus la margelle, à l'intérieur de la zone dangereuse, sans plus se soucier de ce qui est arrivé à Strickland. La créature se dresse, toute menace évaporée, les branchies gonflées, le torse bombé, de l'eau dégoulinant de la splendeur de ses écailles pareilles à des bijoux. Il est ce à quoi les enregistrements de la jungle faisaient seulement allusion : quelque chose de pur.

Elisa déplore l'acier verrouillé autour de son cou et de sa poitrine avant de remarquer une seconde perversion le long de son flanc gauche. Quatre sutures métalliques ferment une plaie qui s'étend de ses côtes inférieures jusqu'à son oblique externe. Du sang tire-bouchonne dans l'eau tels des œillets noyés. C'est pendant qu'elle considère la plaie en fronçant les sourcils que la créature frappe telle une vipère. L'œuf est emporté – Elisa sent juste l'air déplacé par ses doigts palmés et la fraîcheur de ses écailles – puis la créature s'immerge et, nageant à l'envers, retourne au centre du bassin. Elisa referme sa main vide. Qui tremble. La créature refait surface, cent kilomètres de solitude plus loin, humant la coquille de l'œuf. Il l'agace avec une griffe, comme s'il se demandait de quelle façon l'humaine avait réussi à en ôter un bout.

Finalement, il l'attaque avec ses griffes et ses dents. La lumière se reflète sur des éclats de coquille pareils à des morceaux de miroir brisé. Elisa ne peut s'en empêcher : un rire silencieux jaillit de ses poumons. Si la créature mâche, il le fait très vite. Puis il se tourne vers Elisa, ses yeux en pièces d'or scintillant de la conviction que cette humaine est capable de merveilles. Elisa n'a jamais reçu un tel regard. Cela lui fait tourner la tête, alors même que ses escarpins violets lui semblent cloués au sol.

La clameur de la jungle est décapitée. Un « pop » assourdissant gifle le laboratoire telle une explosion sonique, et la créature plonge, disparaissant sans la moindre ondulation à la surface de l'eau. Elisa sursaute, se pensant découverte, jusqu'à ce qu'un bruit de gifle molle lui apprenne que la bande magnétique est arrivée au bout et que la bobine d'enroulement tourne à vide. Ça ne peut pas être bon pour la machine ; quelqu'un va venir pour l'éteindre ou la redémarrer. Elle

doit sortir du F-1 et se satisfaire de ce qu'elle a accompli – et elle en est satisfaite, oui. Heureuse, même, à tel point que demain, sa poitrine sera sûrement contusionnée par le martèlement féroce de son cœur.



Les œufs, c'est déjà assez pénible. Une omelette, c'est pire. Pour une omelette, il faut une fourchette et un couteau. Lainie aurait dû y penser. Quel genre d'épouse néglige ces choses ? Strickland prend la fourchette dans sa main droite. Mais pour le couteau, ce n'est pas si simple, pas avec ces doigts. Il lève les yeux vers elle. Elle se fout de lui. Il n'y a pas d'autre façon de le dire. Un an et demi à se battre en Amazonie pendant qu'elle faisait quoi ? Qu'elle essayait du jus de fruits renversé ? Une femme est censée anticiper les besoins de son mari. Garder les choses immaculées et en parfait état de marche dans tous les domaines de sa vie.

Regardez cette baraque. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis leur arrivée à Baltimore et on dirait toujours une maison de bouseux, tout droit sortie de la région du Tapajós. Des soutiens-gorge et des bas mouillés pendent sur la tringle de la douche telles des lianes. Le chauffage est poussé jusqu'au niveau verão. La télévision émet des rugissements d'insectes tandis que Timmy et Tammy chargent comme des pécaris à collier. Et ces putains de cartons pas défaits. Quand Strickland arrive à se détendre, les cartons jaillissent tels les pics des Andes, et il est ramené là-bas, ses pieds happés par la succion de la boue (le tapis à poils longs), le souffle coupé par la brume fiévreuse (le désodorisant), les membres paralysés face au jaguar en chasse (l'aspirateur).

Un homme n'aime pas se sentir proie en sa propre demeure. Le plus

souvent, il traîne tard chez Occam même s'il n'a rien à faire. Comment un poste de télévision pourrait-il rivaliser avec seize moniteurs de sécurité ?

— Tu n'es jamais à la maison, ronchonne Lainie.

La compassion de Strickland se ratatine à vue d'œil. Lainie a été ravigotée par le déménagement, et il commence à la détester pour ça. Parce qu'il ne peut pas partager son élan, pas avant d'en avoir terminé avec l'atout et d'être libéré de Hoyt. Si elle se décidait à faire le ménage, peut-être que son cœur cesserait de battre aussi douloureusement et qu'il supporterait de rester ici.

Le petit déjeuner en famille, la seule raison pour laquelle il s'est levé après avoir dormi à peine quatre heures. Comment se fait-il qu'il soit seul à table ? Lainie appelle les enfants, mais ils n'écoutent pas. Elle rit comme si leur comportement était acceptable. Elle les poursuit. Elle est encore pieds nus. Un genre de mode bohémienne, peut-être ? Ce sont les gens pauvres qui vont pieds nus. Ils ne sont pas pauvres. Strickland repense aux chaussures rose corail d'Elisa Esposito, à ses orteils nus encore plus roses. Voilà comment toutes les femmes devraient être. En fait, Elisa lui apparaît comme l'évolution naturelle de l'espèce féminine : propre, colorée, silencieuse. Dégoûté, Strickland détourne les yeux des pieds de sa femme et reporte son attention sur son assiette – sur l'omelette immangeable.

La dernière fois qu'il a changé ses bandages, il a remis son alliance sur son annulaire enflé et décoloré. Il pensait que Lainie apprécierait. Mais ce fut une erreur. Maintenant, il ne peut plus l'enlever. Il essaie de forcer ses doigts à agripper le couteau. La douleur est pareille à une ficelle qu'on passerait à travers ses artères. Son visage ruisselle de sueur. Il fait une putain de chaleur dans cette maison. Il cherche quelque chose de froid. La bouteille de lait. Il s'en saisit, boit avidement et hoquette quand il a terminé. Du coin de l'œil, il voit que Lainie l'observe, les sourcils froncés. Parce qu'il a bu au goulot ? L'année dernière, il mangeait du puma cru éviscéré à même la terre de la jungle. Pourtant, il culpabilise. Il pose la bouteille et se sent paumé, un étranger parmi les siens. Il est un doigt pourrissant, et Baltimore, le corps qui rejette son rattachement.

Il prend sa fourchette et réussit à serrer le couteau dans sa paume gauche.

La lame accroche sur le fromage, et le manche tinte contre son alliance. Un flamboiement de douleur. Strickland marmonne des jurons. Face à lui, Tammy le regarde fixement. Elle a l'habitude de voir son père lutter. Cela lui donne l'impression d'être faible, et il ne peut pas se le permettre, pas alors que le général Hoyt réclame des rapports quotidiens à Occam. Il ne doit manifester aucun signe de fragilité s'il veut convaincre Hoyt que sa méthode rapide et brutale est

meilleure que la méthode laxiste et tortueuse d'Hoffstetler en ce qui concerne l'atout. Avant que Hoyt ne l'appelle sur son téléphone de bureau rouge au milieu de la nuit, Strickland n'avait pas entendu sa voix depuis Belém. Ça l'a ébranlé. Il préférerait faire comme s'il avait laissé Hoyt derrière lui avec la coquille brisée du *Josefina*.

Tammy n'a pas touché à ses céréales gorgées de lait.

— Mange, ordonne Strickland.

Et elle obéit.

La voix de Hoyt a eu le même effet sur lui que d'habitude. Comme s'il était un de ces soldats mécaniques et que Hoyt le remontait. Il va claquer des talons. Il va redoubler d'efforts pour imposer la doctrine de l'armée à Occam. Il éprouve une vague mélancolie. Le peu de progrès qu'il a fait sur le front domestique se poursuivra lentement. Ses percées maladroites avec les enfants. L'intérêt qu'il s'efforce de porter au récit des virées shopping de Lainie et du quotidien des gamins. Il songe soudain que Hoyt n'est pas si différent de l'atout. Tous deux sont impossibles à connaître – d'une certaine façon, plus imposants que leur forme physique. Strickland n'est que la mâchoire secondaire qui jaillit du crâne de Hoyt, et il devra continuer à mordre quelques semaines encore.

Le couteau accroche encore et tombe, son manche heurtant la table à côté de ses doigts bandés. Il lui semble qu'on les a tordus dans leur cavité. Strickland frappe la table de son poing droit. Les couverts tressaillent. Tammy lâche sa cuillère dans son bol. Il sent des larmes, cette inacceptable expression de vulnérabilité, lui monter aux yeux. Non, pas devant sa fille. Il tâtonne dans sa poche en quête des antidouleurs. Il arrache le couvercle du flacon avec les dents et tape trop fort sur le fond. Des cachets blancs dansent sur la table jusqu'à ce que la surface poisseuse les immobilise. Pourquoi la table est-elle collante ? Dans quel genre de maison vit-il ? Il attrape deux cachets, puis trois, et puis merde, quatre, et les enfourne dans sa bouche. Saisit la bouteille de lait et boit directement au goulot – tant pis pour les microbes. Les cachets et le lait forment une pâte. Il l'avale. C'est amer, très amer. Cette maison, ce quartier, cette ville, cette vie.



Lainie sait quel genre d'homme elle a épousé. Une fois, après s'être coupé en montant le berceau de Tammy, il s'est enveloppé la main de chatterton et a continué. Une autre fois, il est rentré d'un exercice militaire en Virginie avec, sur le front, une plaie refermée à la Super Glue. Elle comprend bien que des doigts recousus, c'est un autre niveau de blessure, mais l'angoisse lui noue le ventre chaque fois qu'elle le voit gober ses antidouleurs.

Même avant son départ en Amazonie, Richard l'effrayait un peu. Elle se disait que ça n'était pas si anormal ; elle avait bien remarqué quelques bleus de temps en temps sur les bras de ses amies d'Orlando. Mais aujourd'hui, la peur est différente. Imprévisible, la pire de toutes. Elle n'a pas de raison de paniquer. C'est juste que... l'idée que les médicaments puissent désinvestir Richard de la réalité quotidienne l'inquiète. Après s'être enfilé quelques cachets, il commence à ressembler à un chasseur au cœur de pierre prêt à tuer n'importe quoi. La poupée pleureuse de Tammy : il trouve ses vagissements suspects. Les échantillons de revêtement mural Kem-Tone qu'elle a rapportés de la quincaillerie : le Vert Stratford ressemble trop à celui de la jungle, le Rose Camée à du sang dilué.

Lainie monte l'escalier d'un pas guilleret. Ce n'est pas pour échapper à la mauvaise humeur opaque de Richard : c'est pour trouver Timmy, la seule personne dans cette maison qui ne manifeste pas une peur... un *respect* approprié, corrige Lainie, au chef de famille. C'est troublant, mais pas aussi troublant que l'indulgence de Richard. Parfois, il semble à Lainie que son mari encourage leur fils à dénigrer sa sœur et à défier sa mère, comme si à l'âge de huit ans, Timmy était déjà

supérieur aux femelles de la maison.

— Timmy, chantonne-t-elle. C'est l'heure du petit déjeuner, jeune homme.

Une bonne épouse ne pense pas ce genre de chose, ni à propos de son fils, ni à propos de son mari. Elle comprend l'usage des médicaments. Six semaines après que Richard a disparu en Amazonie, elle était dans un état lamentable, le visage bouffi par le manque de sommeil, la gorge à vif d'avoir trop pleuré. Sur l'insistance d'une secrétaire de Washington forcée de l'écouter sangloter au téléphone, elle est allée voir leur généraliste et, les yeux baissés, lui a demandé si c'était vrai qu'il existait un médicament pour empêcher les épouses esseulées de pleurer. Le docteur, que ses reniflements rendaient nerveux, a laissé tomber la cigarette, qu'il venait juste d'allumer, dans sa hâte de lui prescrire du Miltown, « le petit assistant des mamans », l'a-t-il appelé, la pénicilline des pensées. Il lui a tapoté la main et l'a rassurée. L'esprit de toutes les femmes était fragile.

Le Miltown a marché. Oh, comme il a bien marché ! La panique qui faisait boule de neige chaque jour sinistre de sa vie s'est muée en une inquiétude somnolente, qu'un cocktail ou deux dans l'après-midi poussait encore en direction d'une sérénité véritable. Elle soupçonnait qu'elle abusait un peu, mais quand elle croisait d'autres épouses de militaires aux boîtes à lettres ou à l'épicerie, elles aussi avaient la voix pâteuse et les doigts gourds. Puis Lainie s'est ressaisie et a jeté les tranquillisants dans les toilettes. En chemin vers la chambre de Timmy, elle aperçoit des reflets grotesques d'elle-même dans les poignées de porte, les vases, les cadres photo. La Lainie indépendante d'Orlando a-t-elle tout à fait disparu ?

Lainie est soulagée de trouver Timmy assis à son bureau, tournant le dos à la porte en une imitation attendrissante de son père au travail, se plaît-elle à imaginer. Elle s'attarde sur le seuil, se reprochant de s'être inquiétée pour ce chérubin. C'est le fils de son père, mais c'est aussi le bébé de sa mère, un enfant intelligent avec une soif de vie vorace, et elle a de la chance de l'avoir.

— Toc-toc, dit-elle.

Il ne l'entend pas, et elle ne peut s'empêcher de sourire. Timmy est aussi concentré que son père. Lainie s'avance ; ses pieds nus ne font aucun bruit sur la moquette et elle se sent comme un ange descendu du ciel pour rendre visite à un des saints de ce monde, jusqu'à ce qu'elle soit au-dessus de lui et voie le lézard qu'il a cloué sur son bureau par les quatre pattes. L'abdomen fendu, l'animal tressaille encore tandis que Timmy l'explore avec un couteau.



La plaie sur le flanc de la créature guérit. Chaque fois qu'Elisa lui rend visite à l'heure la plus calme de la nuit, elle voit moins de sang le suivre à la trace tandis qu'il glisse à travers le bassin. Seuls ses yeux sont visibles, pareils à deux fanaux projetant leur lumière à la surface d'une mer noire. Il nage devant elle, ce qui est un progrès : il n'éprouve plus le besoin de se cacher sous l'eau. Le pouls d'Elisa s'affole comme celui d'un lapin. Elle avait besoin de ça. Besoin qu'il se souvienne d'elle, qu'il lui fasse confiance. Elle fait passer le gros sac-poubelle qu'elle porte dans son autre main. Rien d'étonnant à ce qu'une femme de ménage se promène avec ce genre de chose, même si ce sac-là contient tout sauf des ordures.

« Mourir pour Chemosh, c'est vivre éternellement ! » Le cri étouffé du film est devenu une seconde sonnerie dont elle n'a pas besoin. Elle est réveillée bien avant l'heure, et elle pense à lui, à sa magnificence que même la chaîne la plus épaisse ne saurait entamer. Les chaussures argentées de Julia sont la seule chose qui parvient encore à la distraire. En ce moment, elle n'est jamais en retard à l'arrêt de bus, et elle a tout le temps de traverser la rue pour coller ses mains sur la vitrine. Autrefois, elle sentait du verre partout autour d'elle, les murs invisibles du labyrinthe dont elle était prisonnière. Mais plus maintenant. Il lui semble déceler un chemin vers la sortie, et ce chemin passe par le F-1.

L'enregistrement des bruits de la jungle ne joue pas ce soir, et elle a suffisamment tabulé l'activité du labo, au moyen de bâtonnets minuscules inscrits au bas de ses LCQ, pour savoir ce que ça signifie : aucun scientifique n'est resté assez tard pour redémarrer la bande.

Occam est désert, Zelda occupée à l'autre bout du bâtiment. Alors, Elisa franchit la ligne rouge et tend le premier œuf de la soirée.

La créature aiguisé son arc pour se rapprocher, et Elisa doit se retenir de sourire – ce serait lui donner ce qu'il veut avant qu'il l'ait mérité. Elle reste plantée là, tenant l'œuf bien droit devant elle. La créature flotte jusqu'au bord du bassin comme par magie ; s'il remue les jambes pour se propulser, elle ne le voit pas. Lentement, sa grande main émerge, de l'eau ruisselant entre les piquants de ses avant-bras et le long des motifs dessinés sur sa poitrine. Les petites flexions de ses cinq doigts sont comme cinq bras qui serreraient Elisa très fort : « E-G-G ».

Derrière son large sourire, elle a le souffle coupé. Elle pose l'œuf sur la margelle et le regarde s'en emparer, non avec la sauvagerie de la semaine dernière, mais avec le discernement d'un épicier. Elle voudrait l'observer pendant qu'il l'écale, voir s'il a fait des progrès, mais le poids du sac-poubelle la rend impatiente. Maintenant le contact visuel autant que possible, elle recule jusqu'à ce que sa hanche heurte la table d'équipement audio. Elle repousse le lecteur de bandes, écarte la radio et ouvre le couvercle du tourne-disque.

Elisa est certaine que sa présence est accidentelle. Tous les appareils reliés les uns aux autres par leurs câbles enchevêtrés viennent probablement du placard d'un seul scientifique. Du sac, elle tire les reliques poussiéreuses d'une jeunesse oubliée qu'elle garde planquées dans son casier depuis des jours : des disques, ceux qu'elle a cessé d'écouter à l'époque où elle a cessé de croire qu'il lui restait des raisons de le faire. Elle en a apporté trop, dix ou quinze, mais comment aurait-elle pu savoir à l'avance le genre de musique que cet instant exigerait ?

Songs in a Mellow Mood d'Ella Fitzgerald – serait-il perturbé par cette voix basse et grondante ? *Chet Baker Sings* – le beat lui ferait-il penser à un requin ? *The Chordettes Sing Your Requests* – risque-t-il de penser que la pièce s'est brusquement remplie d'autres femmes ? Les paroles semblent soudain une mauvaise idée. Elisa choisit le premier album instrumental qu'elle trouve, *Lover's Serenade* de Glenn Miller, et le sort de sa pochette pour le déposer sur le tourne-disque. Elle regarde la créature par-dessus son épaule et fait le signe pour « disque ». Puis elle allume le tourne-disque et pose l'aiguille. Alors seulement, elle s'aperçoit que l'appareil est débranché. Elle trouve le cordon et une prise, les réunit...

... et l'orchestre explose en une syncope de cuivres tonitruants qui manque de renverser Elisa en arrière. Le piano, la batterie, les cordes et les cors plongent et s'élancent vers le ciel, prenant le rythme avant qu'une trompette ne soit lâchée au-dessus de tout le reste telle une colombe. Elisa regarde le bassin, certaine que la créature pensera que

c'est une embuscade et qu'elle l'a trahie. Au lieu de ça, il est aussi immobile que si l'eau elle-même avait gelé. Les bouts de coquille de son œuf à demi écalé s'éloignent de lui en flottant telle l'expression physique de sa stupéfaction grandissante.

Elisa bondit vers la table et ôte l'aiguille du disque qui tourne. La trompette s'interrompt dans un gargouillement. Elisa se force à sourire pour convaincre la créature que tout va bien. D'un autre côté, tout va réellement bien. Plus que bien, même : les sillons dans sa peau écailleuse brillent. Elle se souvient d'une bribe d'un article consacré à la bioluminescence, une lumière chimique émise par certains poissons, mais elle imaginait quelque chose comme les lucioles, de douces ampoules dans une nuit lointaine, pas ce bouillonnement délicat qui semble émaner du cœur de la créature et irradier tout le bassin qui, d'un noir d'encre, vire au bleu azur d'un ciel d'été. Oui, il entend la musique, mais il la ressent aussi, il la reflète, et dans ce reflet, Elisa entend et sent la musique comme jamais auparavant. Glenn Miller a des couleurs, des formes et des textures – comment se fait-il qu'elle ne s'en soit jamais aperçue ?

Mais les lumières de la créature s'estompent, et Elisa ne peut imaginer l'eau sans elles. Elle empoigne le bras du tourne-disque et pose l'aiguille...

... Un solo de saxophone se hisse en se tortillant par-dessus les halètements élégants de l'orchestre. Cette fois, Elisa regarde la créature, et non seulement sa lumière éclaire l'eau, mais elle l'électrifie, l'imprègne d'un éclat turquoise qui se reflète sur les murs du laboratoire tel du feu liquide. Les objets physiquement présents autour d'Elisa se volatilisent de sa conscience comme elle se sent harponnée vers le bassin. Les reflets bleuissent sa peau et son sang aussi ; elle le sait instinctivement. D'où que vienne la créature, il n'a jamais entendu de musique comme celle-là, une multitude de mélodies séparées mais tissées en un si joyeux unisson. Autour de lui, l'eau se met à changer – jaune, rose, verte, violette. Habitué à ce que les sons aient une source, il regarde en l'air, lève une main comme pour se saisir d'un des instruments invisibles et l'inspecter, le renifler en quête de magie, le goûter en quête de miracles, avant de le lancer de nouveau dans le ciel pour qu'il continue à voler.



Le garçon arrive à table. Il n'est pas comme sa sœur. Il ne vous prend pas par surprise. Il se laisse tomber sur une chaise, tousse sans mettre sa main devant la bouche, fait du bruit avec ses couverts. Il vous fixe bien en face comme un homme. Entre deux palpitations de douleur, Strickland éprouve de la fierté. Élever les enfants, c'est le boulot d'une mère. Servir de modèle à leur comportement, par contre, c'est dans ses cordes. Il sourit à Timmy. C'est un mouvement minuscule, mais qui tire sur son visage, ce qui tire sur son cou, ce qui tire sur son bras, ce qui tire sur sa main, ce qui tire sur ses doigts. Son sourire flanche.

— Ça fait mal, Papa ? demande Timmy.

Le garçon a les mains qui sentent le savon. Il ne se les lave jamais à moins que Lainie ne l'y oblige. Ce qui signifie qu'il était en train de faire une chose que sa mère trouve répugnante. Tant mieux. Tester les limites, c'est important. Il a renoncé à l'expliquer à Lainie. Elle ne comprendra jamais que les microbes, c'est comme les blessures : nécessaire pour développer du tissu cicatriciel.

— Un peu.

Les cachets commencent à émousser le tranchant de la douleur.

Lainie les rejoint. Au lieu de manger, elle allume une cigarette. Strickland la détaille rapidement. Il a toujours aimé sa coiffure. Une choucroute, comme elle l'appelle, un édifice capillaire qui défie la gravité et qui doit demander une certaine dextérité à confectionner. Mais récemment, quand il rentre d'Occam au milieu de la nuit, fatigué ou shooté aux médicaments, la choucroute posée sur l'oreiller de Lainie ressemble à une émanation de la jungle. Un sac plein d'œufs

d'araignée, prêt à se crever pour lâcher un tourbillon de petites bestioles enragées. Ils avaient une solution pour ça en Amazonie : de l'essence et une allumette, pour éviter l'infestation. C'est une image horrible. Il aime sa femme. Pour le moment, il en bave, mais ces visions finiront par s'estomper.

Strickland ramasse son couteau et sa fourchette, mais continue à observer Lainie qui rumine la rébellion de son fils. Va-t-elle montrer qu'elle a peur de ce qu'il devient ? Ou essaiera-t-elle de prendre son contrôle ? Strickland trouvera cette lutte intéressante de la même façon qu'il trouve intéressante la survie de l'atout dans l'environnement du laboratoire. En d'autres termes, les deux sont futiles. Dans le cas du garçon et de la mère, le garçon finira par gagner. Les garçons gagnent toujours.

Lainie souffle de la fumée par un coin de sa bouche et opte pour une tactique appelée « refiler le bébé » dans les procédures d'interrogatoire militaire.

— Raconte à ton père ce que tu m'as raconté.

— Ah, ouais. Devine quoi ? On fabrique une capsule temporelle, s'enthousiasme Timmy. Mlle Waters dit qu'on doit y enfermer des prédictions pour le futur.

— Une capsule temporelle, répète Strickland. C'est une boîte, pas vrai ? On l'enterre, et on la déterre plus tard.

— Timmy, insiste Lainie. Demande à ton père ce que tu m'as demandé.

— Maman dit que tu travailles sur le futur et que je devrais te demander quoi mettre dedans. PJ pense qu'on aura des fusées portatives. Moi, je crois qu'on aura des bateaux-pieuvres. Mais je ne veux pas qu'il ait raison et moi tort. Qu'est-ce que tu en dis, Papa ? À ton avis, on aura des fusées individuelles ou des bateaux-pieuvres ?

Strickland sent trois paires d'yeux posées sur lui. Tout militaire digne de ce nom connaît cette sensation. Il suspend l'Opération Omelette, souffle par le nez et scrute les trois visages tour à tour. L'expression fébrile de Timmy. La face de lune et les traits flasques de Tammy. Lainie qui n'arrête pas de se mordiller les lèvres. Il veut croiser les mains devant lui, songe à combien ça va faire mal et se contente de les poser à plat sur la table.

— Il y aura des fusées individuelles. C'est sûr. Ce n'est qu'une question technique. Les ingénieurs doivent trouver un moyen de maximiser la propulsion. Minimiser la chaleur. Dix ans, quinze maxi. D'ici à ce que tu aies mon âge, tu en auras une. Une mieux que celle de PJ, j'y veillerai. Pour les bateaux-pieuvres, je ne sais pas trop de quoi tu parles. Si c'est d'un sous-marin avec lequel on pourrait explorer le fond de l'océan, oui, ça aussi. Nous sommes en train de faire de gros progrès en matière de résistance à la pression et de

mobilité aquatique. En ce moment même, au travail, on fait des expériences sur la survie amphibie.

— C'est vrai, Papa ? Attends un peu que je le dise à PJ !

C'est sans doute à cause des médicaments. Des tentacules chauds s'enroulent autour de ses muscles, broyant la douleur ainsi que les serpents broient les mulots. C'est bon de voir une telle vénération sur le visage du gamin. Une admiration aussi aveugle dans les yeux de sa fille. Même Lainie lui apparaît tout à coup sous un meilleur jour. Elle est encore bien roulée dans son tablier noué serré et si bien repassé avec ce fer Westinghouse hors de prix. Strickland se représente les liens attachés en une boule dure au creux de ses reins. Elle déchiffre son regard et il craint qu'une grimace de dégoût – la même que celle que lui a inspirée Timmy – ne torde ses lèvres. Mais il n'en est rien. Elle ferme à demi les yeux, comme autrefois quand elle se sentait sexy. Il prend une grande inspiration satisfaite et, pour une fois, aucune lance de douleur vengeresse ne le transperce.

— Et comment, fiston ! Tu ne vis pas dans un trou à rats communiste. Ici, c'est l'Amérique, et c'est ce que font les Américains. Nous faisons le nécessaire pour maintenir la grandeur de notre pays. C'est ce que fait ton papa au bureau. C'est ce que tu feras aussi, un jour. Crois en le futur, fiston, et il viendra. Il suffit d'attendre, et tu verras.



Lainie refuse de tenir le compte du nombre de fois où elle est revenue au port de Fells Point. Elle s'y rend quand la vie devient trop lourde à porter et qu'elle envisage de se foutre en l'air, mais le niveau de l'eau est bas à cause du manque de pluie et elle n'arriverait

probablement qu'à se casser le cou. Que deviendrait-elle alors ? En chaise roulante, coincée devant la télé pour de bon, à pousser son fer Spray'N Steam jusqu'à ce qu'elle n'y tienne plus et qu'elle fasse fondre la chemise de Richard, la planche à repasser et elle-même pour ne laisser qu'une flaque aux couleurs pastel que Richard devra faire retirer par un professionnel équipé d'une machine à vapeur.

Elle pense que le lézard que Timmy torturait est un scinque. Si elle en trouvait un sous le porche, elle le chasserait à coups de balai dans les buissons. Si elle en trouvait un à l'intérieur de la maison, eh bien, elle l'écraserait. Elle tente de se convaincre que c'est pareil que ce que Timmy a fait. Mais ça ne l'est pas. La plupart des enfants éprouvent une curiosité naturelle vis-à-vis de la mort, mais la plupart des enfants éprouvent aussi une honte réflexe quand les adultes les surprennent en train de tripoter des carcasses. Timmy, en revanche, a levé un regard irrité vers elle, comme Richard quand elle l'interroge sur son travail. Elle a dû rassembler son courage, et vite, pour insister qu'il jette cette chose dans les toilettes, se lave les mains et descende manger.

Une fois qu'il a eu terminé, elle est entrée dans la salle de bains pour s'assurer que le scinque ne remontait pas dans la cuvette. Puis elle a pris une minute pour observer son reflet dans le miroir. Elle a tapoté sa coiffure bouffante. Lissé son rouge à lèvres du petit doigt. Rajusté son collier de perles de façon que les plus grosses reposent au creux de sa gorge. Richard ne s'intéresse guère à son apparence en ce moment, mais s'il la regardait bien, verrait-il son secret ? Même Timmy a failli, songe-t-elle.

C'était après une de ses transes portuaires. Elle s'était traînée le long du mouillage avant de continuer vers le nord, de dépasser Patterson Park et de prendre Baltimore Street en direction de l'est. Elle se sentait minuscule parmi les immeubles immenses, entre lesquels elle avait louvoyé comme à bord d'un canoë. Elle s'était arrêtée devant un des plus gros du voisinage, une citadelle noire et or de style années 20. La porte à tambour tournait en continu, exhalant une bouffée d'air qui sentait le cuir et l'encre.

Lainie considérait la découverte des nouvelles matinales comme une forme d'aérobic intellectuelle. Voilà pourquoi elle avait bravé la porte à tambour. Celle-ci l'avait crachée sur le sol à carreaux noirs et blancs d'un hall sculpté dans ce qui ressemblait à de l'obsidienne massive. Ce qu'on apercevait des étages supérieurs donnait l'impression d'une cité autonome. Ici, les employés avaient leur propre bureau de poste, leurs propres restaurants, leurs propres stands de café, leurs propres boutiques, leurs propres kiosques à journaux, leurs propres comptoirs d'horlogerie, leur propre département de la sécurité. Des femmes modernes en tailleur chic et des hommes munis d'attachés-cases traversaient le hall, le dos bien droit et l'air pénétré de leur

importance.

Dans ce petit monde clos, il n'existait pas de Richard Strickland. Pas de Timmy ni de Tammy Strickland. Et pas même de Lainie Strickland. À la place, elle était la femme qu'elle avait laissée à Orlando. Voulant se vautrer dans cette sensation, elle avait pris l'ascenseur jusqu'à une petite boulangerie pour en contempler la vitrine. Pour une fois, elle avait décidé de se faire plaisir. Quand le vendeur l'avait regardée, elle avait demandé : « Un anneau au citron, s'il vous plaît. » Sauf que ce n'était pas elle qu'il regardait. Un homme, sans doute un habitué à en juger par ses manches de chemise, avait dit : « Donne-moi un anneau au citron, Jerry » en même temps. Lainie s'était excusée ; l'homme avait gloussé et lui avait fait signe de passer devant. Elle avait protesté que de toute façon, elle ne devrait pas manger un anneau au citron entier à elle toute seule, et il avait répliqué : « Bien sûr que si, ceux de Jerry sont les meilleurs. »

L'homme flirtait mais n'était pas inconvenant, et puis, dans ce monde-là, Lainie était capable de tout. Quand il avait complimenté sa voix, elle avait ri et fait semblant d'être immunisée à la flatterie.

— Je suis sérieux, avait-il insisté. Vous avez une voix forte et apaisante. Vous transpirez la patience.

Sous son déguisement serein, le cœur de Lainie avait accéléré.

— « Vous transpirez ». Des mots que toute femme brûle d'entendre.

L'homme avait ricané.

— Alors, pour qui travaillez-vous dans cette boîte ?

— Oh, personne.

— Ah, votre mari, alors. Quel service ?

— Non plus, non.

Il avait claqué des doigts.

— Mary Kay ³. Les filles de l'étage en sont folles.

— Désolée. Je suis juste entrée pour... euh, je suis juste entrée.

— C'est vrai ? Hé, vous allez peut-être me trouver un peu direct, mais vous ne cherchiez pas un travail, par hasard ? Je bosse pour une petite société publicitaire, et on a besoin d'une nouvelle réceptionniste. Je m'appelle Bernie, Bernie Clay.

Bernie lui avait tendu la main. Avant de pouvoir faire passer l'anneau au citron dans sa main gauche pour la serrer, Lainie avait compris que tout venait de changer. Durant l'heure qui avait suivi, elle s'était présentée sous le nom d'Elaine et non de Lainie, était montée sur un Escalator rutilant avec Bernie, avait traversé à sa suite une salle d'attente meublée de fauteuils rouges à la mode et s'était assise dans son bureau devant lequel passaient des dizaines d'hommes joviaux et de secrétaires qui lui jetaient des coups d'œil. Pas hostiles, mais pas amicaux non plus, comme si elles se demandaient si la femme à la choucroute posséderait les qualités nécessaires.

Lainie sait qu'elle a fait tout cela, mais elle ne se rappelle que des bribes. Ce dont elle se souvient parfaitement, ce sont des calculs rapides qu'elle a faits concernant l'emploi du temps de son mari et de ses enfants, avant de contrer la proposition de Bernie sur un ton qui disait « C'est à prendre ou à laisser », et dont elle avait eu du mal à croire qu'il sortait de sa bouche. Un travail à temps partiel, c'était le mieux qu'elle pouvait faire, avait-elle affirmé.

Elle entend Timmy donner des coups dans les pieds de sa chaise à table, entend le tintement hésitant de la cuillère de Tammy contre son bol. Lainie tourne la tête pour voir son reflet dans la vitre du buffet et se demande comment les choucroutes sont devenues à la mode en premier lieu. Chez Klein & Saunders, les secrétaires ont toutes des coupes beaucoup plus modernes et profilées. Et même si elle ne travaille avec elles que depuis deux jours, Lainie commence à s'imaginer avec le même genre de coiffure.



Elisa soupçonne qu'elle ne connaîtra plus jamais des nuits aussi merveilleuses, aussi enchanteresses. Leurs rencontres dans le F-1 sont trop fantastiques pour être appréhendées individuellement. Elle les revit du mieux qu'elle peut, par bribes haletantes, comme des scènes de film dont la place serait sur l'écran large de quinze mètres de l'Arcade plutôt que sur la minuscule télé de Giles. La façon dont tout le bassin s'embrase d'une lumière bleu électrique dès l'instant où elle arrive. Le V à la surface quand la créature se porte à sa rencontre sous l'eau. Les œufs aussi lisses et tièdes que de la peau de bébé. La tête de la créature émergeant de l'eau – désormais, ses yeux sont rarement dorés ; ils ont plutôt des couleurs humaines douces, et ils pétillent au

lieu d'étinceler. La lueur orange intimiste des lampes de sécurité, pareille au matin dans une étable. La lame massive de la main de la créature, signant « œuf » avec des gestes aussi doux que si elle caressait un oison. Des expressions faciales dont Elisa avait oublié qu'elle était capable : une excitation qui la fait se mordre les lèvres, reflétée dans le métal des tables chirurgicales ; ses yeux qui s'écarquillent, reflétés à la surface de l'eau ; ses sourires immenses, reflétés dans les yeux brillants de la créature. Même ses corvées quotidiennes, les préliminaires frustrants à sa visite, sont baignées par cette radiance. Le matin, les œufs ne coulent plus au fond de la casserole ; ils s'y ébattent joyeusement. Elisa ne traîne plus les pieds d'une pièce à l'autre à son réveil ; elle est Bojangles dans la cuisine, Cagney dans la chambre à coucher. Les chaussures qu'elle choisit de porter sont plus extravagantes chaque jour ; elles étincellent en descendant l'escalier de secours de l'Arcade comme si des guirlandes s'enroulaient autour de la rambarde. Elles dansent sur les sols fraîchement lessivés d'Occam tandis qu'Elisa regarde leurs couleurs scintiller tel un lever de soleil au-dessus d'un lac. Sa bonne humeur fait glousser Zelda qui a décrété qu'Elisa se comportait comme elle à l'époque où elle avait rencontré Brewster, un commentaire qu'Elisa chasse d'un geste désinvolte tout en se demandant – c'est fou – si son amie n'a pas raison. Le carton éraflé des pochettes d'album ; qui eût cru que les dimensions exactes de la joie étaient un carré de trente centimètres de côté ? La créature qui signe « disque » avant même qu'elle soit à mi-chemin du bassin, debout près de la margelle, le torse à l'air libre, les écailles de sa poitrine scintillant tel un tiroir à bijoux. La poussière qu'Elisa ôte de l'aiguille du tourne-disque en pinçant deux doigts, comme elle essuierait une larme fugitive. Miles ou Frank ou Hank ou Billie ou Patsy ou Nina ou Nat ou Fats ou Elvis ou Roy ou Ray ou Buddy ou Jerry Lee deviennent des chœurs angéliques, chaque mot chanté chargé d'une histoire que la créature brûle de comprendre. Ses lumières, ses lumières sensationnelles, réponse symphonique à l'éclat pourpre des crooners, à la pulsation bleue du rock and roll, au jaune poussiéreux de la country, au clignotement orange du jazz. Le contact de sa main, rare mais excitant, quand il prend les œufs dans sa paume. Une fois, Elisa ose ne rien tenir du tout, et il tend quand même la main vers elle, fait courir ses griffes doucement le long de son poignet, recroqueville ses doigts dans sa paume comme pour saisir un œuf fictif et la laisse refermer sa main sur la sienne – et l'espace d'un instant, ils ne sont pas présent et passé, pas humaine et bête, mais femme et homme.



Dans la forêt tropicale, les signaux sexuels étaient flagrants. Ondulations torturées, collerettes déployées, parties génitales engorgées, couleurs criardes. Les signaux de Lainie sont tout aussi évidents. Yeux baissés, moue boudeuse, poitrine en avant. C'est un miracle que les enfants ne grimacent pas en sentant les phéromones tandis qu'elle enfle un manteau par-dessus son tablier et les entraîne vers le bus. En revenant, elle laisse le manteau tomber sur la moquette telle une star de cinéma. Elle touche la rambarde de l'escalier d'un seul doigt caressant et demande : « Tu as le temps ? » Les antidouleurs enveloppent l'esprit de Strickland comme de la ouate ; une migraine rugit dans sa tête telle une tornade entendue depuis un abri souterrain, et les mots lui sont inaccessibles. Lainie pivote et monte l'escalier, ses hanches se balançant ainsi que les plumes de la queue d'un ara coquet.

Strickland emporte son assiette jusqu'à l'évier et fait tomber le reste d'omelette dans le broyeur. Il appuie sur l'interrupteur de celui-ci. C'est la première fois qu'ils en ont un. Les lames tourbillonnent tels des piranhas affamés. Des particules d'œuf éclaboussent l'acier inoxydable. Il éteint le broyeur. Au-dessus de lui, il entend les lattes du plancher craquer et les ressorts du lit grincer. Il a été nourri, on lui offre du sexe, il est imprégné de tiède soleil matinal – que peut-il bien vouloir d'autre ? Pourtant, il désapprouve l'impudence de sa femme. Il se désapprouve lui-même à cause de l'érection qui presse contre l'évier. La place des jeux de séduction, c'est en Amazonie, pas ici dans ce quartier américain tracé au cordeau. Pourquoi ne se contrôle-t-il pas ? Pourquoi ne contrôle-t-il rien du tout ?

Il est à l'étage. Il ne peut pas dire comment il y est arrivé. Lainie est perchée sur le bord du lit. Il est navré de voir que le pragmatisme rugueux du tablier de cuisine a été remplacé par la transparence d'une nuisette. Lainie est assise les épaules en avant, les genoux collés et une jambe étendue sur le côté. Cette pose aussi, elle l'a apprise dans les films. Mais quelle starlette aurait la plante des pieds aussi sale ? Strickland s'avance vers elle en se réprimandant à chaque pas. Se laisser prendre aux appas d'une femme, c'est comme mordre à l'hameçon d'un ennemi. Lainie est maligne. Elle attend, un haussement d'épaules fourbe persuadant une des bretelles de sa nuisette de glisser le long de son bras. Strickland se tient devant elle, faible et abject.

— Je me plais ici, dit-elle.

Des vêtements abandonnés se tapissent sur le sol telle de la vermine. Des flacons de parfum sont éparpillés en un chaos insectoïde. Les lamelles des stores sont de travers, comme déplacées par un tremblement de terre. Strickland, lui, ne se plaît pas ici. Il n'a aucune confiance en cet endroit. Tout en ville est une feinte élaborée vers la civilisation, un bluff quant à la sécurité conférée par la supériorité de leur espèce.

— À Baltimore, précise Lainie. Les gens sont gentils. Rien à voir avec la superficialité du Sud. Les enfants adorent le grand jardin. Ils aiment leur école. Les magasins sont très impressionnants. Et ton boulot te plaît. Je sais que tu ne réfléchis pas en ces termes. Mais une femme voit ces choses. Toutes ces heures supplémentaires. Tu es impliqué. Je suis sûre qu'on t'apprécie là-bas. Tu vas réussir, et tout ira merveilleusement bien.

La main bandée de Strickland est dans celle de sa femme. Ça non plus, il ne sait pas comment c'est arrivé. Il espère que c'est dû aux cachets. Sinon, c'est son traître de corps submergé par la perspective intoxicante du sexe. Lainie pose ses doigts sur le renflement de sa poitrine et inspire pour accentuer ce dernier en étirant le cou. Strickland examine sa peau parfaite, et à la place, il voit les deux cicatrices boursoufflées d'Elisa Esposito. Elisa, Elaine. Les deux noms se ressemblent tant... Il se surprend à suivre des doigts les cicatrices imaginaires. Lainie frotte le cou contre sa main. Strickland éprouve une bouffée de chagrin pour elle. Sa femme n'a pas la moindre idée de ce qui se passe dans sa tête. En ce moment, par exemple, il se dit qu'il préférerait la déchiqueter avec les dents, comme les piranhas planqués dans leur évier.

— Ça fait mal ? (Elle plonge les doigts froids et recousus du Strickland dans son décolleté tiède, juste au-dessus du cœur.) Tu sens quelque chose ?



Lainie voit la sauvagerie en lui, et elle s'en réjouit. Depuis trop longtemps maintenant, Richard consacre le meilleur de son énergie à la jungle. Mais ici à Baltimore, les enjeux sont supérieurs à ceux d'une expédition militaire. Elle doit le lui rappeler aussi souvent que possible. La question de Timmy sur la capsule temporelle l'a désarçonné et il a très bien répondu, en donnant des conseils à son fils comme n'importe quel père devrait le faire. Lainie sait qu'elle doit juste lui laisser du temps. Bientôt, il sera prêt à parler à leur fils de ce qu'il a fait au scinque et de la façon dont se comporte un homme bon. Parce que malgré son travail, malgré sa servitude envers le général Hoyt, malgré tout le reste, Richard est un homme bon. Elle en est presque sûre.

Les magazines féminins progressistes lui ordonnent de ne pas offrir son corps comme une récompense, mais de quoi se mêlent-ils ? Une seule de ces journalistes et de ces éditrices a-t-elle un mari qui a survécu à deux formes différentes d'enfer ? *C'est comme ça que les choses pourraient être* – voilà le message que Lainie espère lui faire passer par l'intermédiaire du sexe. *On pourrait être heureux, normaux.* Pendant qu'elle y est, peut-être réussira-t-elle à s'en convaincre aussi. Peut-être ne devra-t-elle plus garder très longtemps le secret sur son boulot chez Klein & Saunders. Si tout se passe bien et que Richard la serre très fort dans ses bras après, quand il sera vide et béat, elle le lui dira tout de suite. Peut-être même sera-t-il fier d'elle.

Mais sa sauvagerie ne dure pas. Richard est vite embarrassé quand son propre corps lui semble pataud ; entre le moment où il se débarrasse gauchement de ses vêtements et celui où il se positionne

maladroitement au-dessus d'elle, il redevient l'ogre au front plissé qui est rentré d'Amazonie. Lainie est volontairement abandonnée, sa nuisette à moitié ouverte, une main dans ses cheveux en désordre, l'autre agrippant le couvre-lit, mais Richard n'est que chair montée sur pistons, un instrument destiné à accomplir une tâche, et il la pénètre d'un coup comme l'aiguille d'une seringue. Il se met à aller et venir sans aucune variation, à une vitesse moyenne.

Mais c'est déjà quelque chose, oui, c'est déjà quelque chose. Lainie croise les chevilles derrière son dos, enfonce les doigts dans ses biceps et remue la poitrine, non parce que c'est particulièrement bon, mais pour entretenir le mouvement. Tant qu'elle ne s'immobilise pas sous lui, il reste une chance de voir chaque moment sous un nouvel angle, de croire que cet acte, et la pièce entière de leur mariage, reste encore à sauver.

Mais tout cela réclame de l'énergie et de la concentration, qui l'absorbent tout entière jusqu'à ce qu'elle sente la main chaude de Richard sur son cou. Elle prend soin d'ouvrir les yeux lentement pour ne pas le surprendre. Son visage est rouge et brillant, et ses yeux, également rouges et brillants, fixent le cou de Lainie où son pouce trace une ligne diagonale des deux côtés de sa gorge. Elle ne sait pas interpréter son geste mais veut l'encourager.

— C'est bon, chuchote-t-elle. Caresse-moi partout.

La main de Richard remonte par-dessus son menton et lui recouvre la bouche en un geste glissant qu'elle ne comprend qu'en sentant quelque chose de mouillé lui couler dans le cou. Contre ses lèvres, dure comme de l'os, elle perçoit l'alliance sous le bandage. Elle s'ordonne de rester calme. Il n'essaie pas de lui faire mal. Il n'essaie pas de l'étrangler. Du liquide s'accumule entre ses lèvres. Elle en reconnaît le goût. Elle refuse d'abord d'y croire, puis tourne la tête sur le côté pour se libérer de la paume de Richard.

— Chéri, halète-t-elle. Ta main saigne...

Mais il la plaque de nouveau sur sa bouche. Voilà ce qu'il veut : il veut qu'elle soit muette. Il va plus vite à présent ; les ressorts du lit grincent et la tête cogne contre le mur selon un rythme inattendu. Alors, Lainie pince les lèvres pour empêcher le sang de rentrer dans sa bouche et elle respire par le nez en se disant qu'elle peut bien tenir jusqu'à ce qu'il ait fini, parce qu'elle est là, la sauvagerie dont elle avait soif, plus vivace que jamais. Certaines femmes adorent ça. Lainie a vu des tas de couvertures de magazines d'aventure montrant de faibles femmes en robe déchirée que des hommes jetaient sur leur épaule façon Tarzan. Peut-être pourra-t-elle apprendre à aimer ça, elle aussi.

La pression de la main de Richard se relâche comme son corps commence à se cabrer, et Lainie parvient à redresser la tête. Il ne

regarde plus les deux lignes sanglantes qu'il a tracées sur sa gorge. La tête tournée par-dessus son épaule, les tendons du cou étirés au maximum, il s'efforce de voir à l'intérieur de la penderie. Lainie sent ses cuisses frissonner contre les siennes et elle laisse sa tête retomber sur l'oreiller tandis que du sang coule lentement des deux côtés de son cou. C'est trop étrange ; elle ne veut pas y réfléchir. Il n'y a rien à regarder dans la penderie, rien du tout. Juste de vieilles chaussures à talon haut.



Elisa ne réussit pas à se rendre au labo toutes les nuits, et lorsqu'elle réussit à y aller, ses œufs à la main, et qu'elle trouve la créature dans sa cuve plutôt que dans le bassin, son cœur se brise. Cela l'arrache brutalement à son exubérance égoïste en lui rappelant qu'il n'y a pas de joie dans le F-1, pas vraiment. Oui, le bassin, c'est mieux que la cuve, mais qu'est-ce qui serait mieux que la cuve ? N'importe quoi, franchement. Le monde regorge de mares et de lacs, de rivières et de fleuves, de mers et d'océans. Ces nuits-là, elle se demande si elle vaut mieux que les soldats qui ont capturé la créature ou les scientifiques qui le gardent prisonnier.

Ce dont elle est certaine, c'est que la créature perçoit son état d'esprit, même à travers le métal et le verre. Ses lumières corporelles emplissent la cuve de couleurs si intenses qu'on dirait qu'il nage dans de la lave, de l'acier en fusion ou du feu jaune. Elisa s'inquiète de l'acuité de ces émotions. N'a-t-elle fait que rendre sa vie encore plus difficile ? Avant de regarder par un des hublots, elle ravale de grosses larmes et dissimule le tremblement de ses lèvres avec le sourire le plus serein qu'elle peut convoquer.

Il attend en tournant en rond derrière la vitre. Quand il la voit, il se retourne et roule sur lui-même, des bulles s'élevant de ses mains tandis qu'il signe ses mots préférés : « Bonsoir », « E-L-I-S-A », « disque ». Elle doute qu'il puisse entendre quoi que ce soit de l'intérieur de la cuve verrouillée, et cela achève de réduire en miettes les morceaux de son cœur brisé. Il veut qu'elle mette un disque qu'il n'entendra pas, parce que ça la rendra heureuse, elle, ce qui le rendra heureux, lui.

Alors, elle se dirige vers la table audio, soulagée d'être hors du champ visuel de la créature pour qu'il ne l'aperçoive pas frissonner en hoquetant un sanglot ou essuyer ses larmes dans le creux de son bras. Elle met un disque et respire à fond pour se calmer avant de revenir vers la cuve. De l'autre côté du hublot, il cligne des yeux en la scrutant comme pour voir à l'intérieur d'elle, puis il se met à aller et venir dans l'eau, à décrire des arabesques et des tourbillons comme pour l'impressionner par sa grâce.

Elisa rit et lui offre le spectacle qu'il réclame. Une main à hauteur de l'épaule, l'autre à hauteur de la taille, elle se met à valser sur la musique avec l'œuf en guise de substitut de partenaire, esquivant les piliers de béton dans lesquels sont vissés des fers en acier et les tables couvertes d'instruments tranchants comme si les uns et les autres n'étaient rien de plus que des danseurs maladroits. Le plaisir de la créature se manifeste par une lueur lavande qui irradie de la cuve. Au bout d'un moment, Elisa connaît suffisamment sa piste de danse pour fermer les yeux et imaginer que c'est sa main puissante et griffue qu'elle tient dans la sienne.



Il y a des tas de raisons pour lesquelles Elisa ne voit pas l'homme entrer dans le laboratoire. La chanson « Stardust » a un rythme ensorcelant, et plus tôt, comme elle était bouleversée, Elisa a monté le volume plus que d'habitude. Mais surtout, son ouïe s'est harmonisée avec des types bien spécifiques de menaces nocturnes : les tâtonnements maladroits des scientifiques qui cherchent leur carte magnétique dans leurs poches, ou le pas précis des Néants qui longent un couloir. Mais ce son-là, elle n'y est pas préparée – celui d'un homme conscient de la vision et de l'ouïe surdéveloppées de la créature. Elisa exécute un box step, plonge et valse tandis que la luminescence de la créature se réduit à un noir mat inquiet, un avertissement que, ayant fermé les yeux dans son extase, elle est incapable de voir.

1. Le *blockbusting* est une pratique immobilière qui consiste à vendre à une famille noire une maison dans un quartier jusque-là exclusivement blanc, provoquant le départ des autres propriétaires – le *white flight* – et permettant ensuite aux agents immobiliers de revendre les autres maisons à des Noirs avec une marge considérable. (NdT)

2. « Œuf » en anglais. (NdT)

3. Marque de cosmétiques américaine, distribuée par des conseillères indépendantes qui font du porte-à-porte et organisent des réunions de consommatrices. (NdT)

TAXIDERMIE
CRÉATIVE



Seule la chaleur des larmes de l'homme lui fait prendre conscience de la froideur ambiante : la porte fermée du F-1 contre son dos ; le courant d'air de catacombes dans le couloir ; la main plaquée sur sa bouche, glacée comme celle d'un cadavre. Il rirait s'il n'était pas en train de pleurer. Bien sûr que le déclencheur de son épiphanie est un œuf. Il a passé une si grande partie de sa vie à étudier ce que certains nomment « évolution », mais qu'il préfère appeler « émergence » : la reproduction asexuée du ver de terre et de la méduse, la morphogenèse embryonnaire des ovules fertilisés, l'infinité des autres chemins théoriques par laquelle la vie peut progresser sans que ça se termine par l'humanité oblitérant tout ce qui est pur et bon.

C'est ce qu'il avait l'habitude de dire à ses étudiants. L'univers se plie le long de lignes axiales émoussées, une génération après l'autre, mais ce qui remodèle réellement la vie, ce sont les plis ratés, les déchirures franches. Les changements brusques provoqués par des urgences qui peuvent durer des millénaires et nous affecter tous. Il flattait leurs jeunes esprits en leur disant que même s'il était peut-être le seul immigré de première génération dans la pièce, chacun d'eux était exotique à sa façon, le rejeton de mutants.

Oh, il est terriblement audacieux quand il a les pieds sur la *terra firma*, qu'il est bien planqué derrière un pupitre, shooté à la poussière de craie. À présent il est sur le terrain, dans le monde réel. Alors, pourquoi ce qui l'entoure lui apparaît-il un peu plus chaque jour comme un fantôme ? Sa mère appelait ses rêves éveillés « *leniviy mozg* ». Traduction : « cerveau paresseux ». Bien sûr, c'est tout le contraire ; son esprit hyperactif est ce qui l'a poussé à devenir un

scientifique réputé. Ce que valent ces diplômes, ces rubans et ces titres honorifiques ici, dans le monde réel, il n'en est plus certain. Il aurait pu entraîner la femme de ménage à l'écart de la cuve, à l'écart du danger, et pourtant, il s'est contenté de sortir en courant tel un lâche dans sa tour d'ivoire.

Il revient souvent à Occam la nuit, incapable de trouver le sommeil tant qu'il n'a pas vérifié une quatrième ou une cinquième fois les jauges du bassin et de la cuve. L'atout, il en est certain, ne tiendra plus longtemps dans des conditions aussi artificielles. Un matin, ils le trouveront le ventre en l'air, aussi mort qu'un poisson rouge, et M. Strickland distribuera félicitations et grandes tapes dans le dos pendant que lui-même tentera de retenir un torrent de larmes. Ce n'est que ce soir qu'il comprend enfin la réponse de l'énigme – comment l'atout a pu survivre jusqu'ici. Cette femme – cette employée de ménage – le maintient en vie, non à l'aide de sérums ou de solutions, mais par la force de son esprit. La traîner hors du laboratoire sur-le-champ, ce serait comme planter une dague dans le cœur éprouvé de la créature.

D'autres dagues entament sa paume humaine rose, molle et pitoyable. Les bords d'une enveloppe brune et raide, incroyablement importante quelques instants plus tôt, désormais froissés mais toujours tranchants. Il détend sa main crispée et les lisse. Ce soir, il n'est pas venu au F-1 pour vérifier des jauges. Il n'est certainement pas venu pour qu'une femme de ménage dansante fasse voler en éclats ses convictions fondamentales. Ce soir, il comptait vérifier des données collectées précédemment. L'enveloppe en papier brun contient un rapport qu'il a pris de grands risques personnels pour établir, un rapport qui doit être terminé avant le rendez-vous de demain.

De légères émanations de « Stardust » flottent dans sa tête tandis qu'il reste plaqué contre la porte du laboratoire. Il s'écarte de celle-ci et s'éloigne dans le couloir d'un pas titubant. Il agrippe le dossier plus fort – et tant pis s'il lui coupe la main – pour se rappeler qui il est, ce qu'il fait ici. Il est le docteur Bob Hoffstetler, né Dmitri Hoffstetler à Minsk, en Russie, et même s'il serait tout à fait compréhensible de déduire de son CV qu'il est scientifique jusqu'à la moelle, sa véritable occupation, la seule occupation authentique qu'il a jamais eue, porte un nom beaucoup plus transparent que « l'atout ». Il est une taupe, un agent, un informateur, un saboteur, un espion.



En voyant la maison qu'Hoffstetler loue dans Lexington Street, on pourrait le cataloguer comme le genre de fanatique qui classe ses rognures d'ongles de pied par taille croissante. L'intérieur est plus que dépouillé : il est spartiate. Les placards sont vides et ouverts. Les denrées non périssables restent dans les sacs de courses sur une table pliante au milieu de la cuisine. Les denrées périssables restent elle aussi dans des sacs, mais à l'intérieur du frigo. Il n'y a pas de commode dans la chambre à coucher ; la maigre garde-robe de l'occupant des lieux repose pliée sur une autre table. Il dort sur un lit de camp, un rectangle de toile tendu sur une armature métallique. Son armoire à pharmacie est vide ; ses médicaments s'alignent avec une précision militaire sur la chasse d'eau. Il n'a qu'une seule poubelle qu'il vide dehors chaque soir et nettoie une fois par semaine. Tout l'éclairage est dispensé par des ampoules nues ; il a rangé les appliques et les lustres dans un carton, à la cave. Par conséquent, la lumière est crue, et des mois après son arrivée, sa propre ombre le fait encore sursauter – un agent du KGB, s'imaginer-t-il toujours, à deux doigts de mettre un terme à la mission prolongée d'Hoffstetler.

Garder son intérieur dans cet état complique l'installation de micros, de mouchards et autres appareils du même tonneau. Il n'a aucune raison de penser que la CIA le soupçonne, mais chaque samedi, pendant que les autres hommes décapsulent des bières et regardent le sport à la télé, il passe un couteau à mastiquer autour des tiroirs, des fenêtres, des bouches d'aération, des encadrements de porte et des soffites, puis, comme d'autres hommes préparent un barbecue pour leur famille, il se fait tout un cérémoniel de démonter

et de remonter le téléphone. Les télévisions et les radios sont des fardeaux dont il n'a pas besoin ; il éviscère le téléphone en silence, s'interrompant pour lire des livres empruntés à la bibliothèque que, finis ou non, il va rendre chaque dimanche. Il a fallu la vision stupéfiante d'une femme de ménage – que les archives de la pointeuse identifient comme « Elisa Esposito » – dansant devant un atout absolument radieux pour qu'il éprouve de plein fouet la tristesse de ses habitudes solitaires.

Mais aujourd'hui, son geste routinier pour soulever une des lattes du couloir lui semble pire que dangereux. Ça lui paraît... mal. C'est un sentiment détestable. La notion de mal, c'est le domaine des parents, des instituteurs, des hommes d'Église. Les scientifiques n'en ont pas l'usage. Pourtant, la certitude que ce qu'il a vu la nuit précédente change tout est coincée en travers de sa gorge telle une arête de poisson. Si l'atout peut éprouver ce genre de joie, d'affection et d'inquiétude – il a repéré les trois dans son flux chromatique –, aucune nation, pour quelque raison que ce soit, ne devrait jouer avec lui comme s'il était un spécimen soumis à la flamme d'un bec Bunsen. Et rétrospectivement, même ses propres expériences, menées avec un soin tout médical, lui paraissent mal. De toutes les émotions que l'acquisition a provoquées à Washington, à Occam et dans son propre cœur, comment se fait-il, se demande Hoffstetler, qu'aucune ne soit la honte ?

La cavité sous la latte du plancher contient un passeport, une enveloppe de billets et le dossier en papier brun froissé. Hoffstetler s'empare de celui-ci, entend le coup de Klaxon d'un taxi et force un peu pour remettre la latte en place. Ça se passe toujours de la même façon. Il reçoit un coup de fil avec une heure spécifique et un mot de passe ; il lâche tout ce qu'il est en train de faire ; il invente une excuse pour justifier son retard à David Fleming. Puis il mijote dans l'acide de son anxiété jusqu'au moment prévu, appelle un taxi, monte dedans et note le nom du chauffeur dans un carnet pour s'assurer qu'aucun d'eux ne l'emmène sur le lieu du rendez-vous plus d'une fois. Le chauffeur du jour s'appelle Robert Nathaniel De Castro. Hoffstetler parierait que ses amis l'appellent Bob. Quel nom américain est plus inoffensif, plus facile à oublier ?

Passé l'aéroport, en face du pont de Bear Creek, à côté des chantiers navals qui s'étendent à l'ombre de l'aciérie de Bethlehem, le parc industriel n'est pas un lieu où l'on dépose souvent des hommes en costume. La garde-robe d'Hoffstetler se limite pourtant à ça ; la fadeur est son seul déguisement. Il range ses plumes de paon professorales et ennuie Robert Nathaniel De Castro avec des bavardages sans saveur et un pourboire qui ne restera pas dans les annales. Il se dirige vers un entrepôt jusqu'à ce que le taxi ait disparu, puis vire vers les navires

porte-conteneurs, dépasse un abri de transit et traverse les rails, zigzaguant autour de tas de sable hauts de dix mètres pour s'assurer que personne ne le suit.

Il aime attendre assis sur un bloc de béton bien spécifique, qu'il martèle de ses talons comme s'il était encore un gamin qui s'ennuie à Minsk. Bientôt, un dragon chinois de poussière flotte dans l'air au-dessus de lui tandis que des pneus font crisser le gravier comme s'ils roulaient sur des os friables. Une Chrysler titanesque apparaît, aussi noire qu'une crevasse, ses chromes pareils à du mercure liquide, ses ailerons fendant la poussière qu'elle soulève. Hoffstetler glisse à bas du bloc de béton et se tient devant la bête ronronnante dans le tourbillon que son papa appellerait « *gryaz* ». La portière conducteur s'ouvre et le même homme que d'habitude descend de la voiture, étirant son costume sur mesure en travers de sa carrure de bison.

— L'hirondelle niche sur le bord de la fenêtre, dit Hoffstetler.

— Et l'aigle..., répond l'homme avec un accent russe à couper au couteau. L'aigle...

Hoffstetler tend la main vers la poignée argentée.

— Et l'aigle emporte sa proie, aboie-t-il. À quoi bon utiliser un mot de passe si vous ne vous en souvenez jamais ?



La Chrysler stygienne le ramène en ville en faisant moult détours. Le Bison, comme Hoffstetler a fini par surnommer intérieurement son chauffeur, ne prend jamais le chemin le plus court. Aujourd'hui, il remonte vers l'ouest de Camp Holabird, contourne les Hôpitaux de la Ville de Baltimore et trace un motif de marches d'escalier jusqu'aux cimetières de North Street avant de se laisser tomber telle une

enclume dans Baltimore Est. Dans le tracé rectiligne des rues grises et sales, le *lenivjy mozg* d'Hoffstetler trouve la preuve de l'organisation cosmologique présente en toute matière, depuis les plus petits corpuscules jusqu'aux plus inconcevables amas de galaxies. Ainsi, il n'est qu'une tête d'épingle insignifiante jouant un rôle futile dans l'histoire. Du moins, telle est sa prière.

Ils se garent directement devant le restaurant russe *Black Sea*. Hoffstetler n'a jamais compris. Pourquoi ces coups de fil mystérieux, ces mots de passe et ce trajet alambiqué si c'est pour finir chaque fois dans cet établissement notoire et atrocement voyant, bardé de miroirs, d'accents dorés, de draperies rouges et de poupées russes filigranées sur des tables en malachite ? Le Bison lui ouvre la portière et le suit à l'intérieur.

Il est tôt. Le *Black Sea* n'est pas encore ouvert. On entend du bruit dans les cuisines, mais guère de bavardages. Assis à une table, le personnel fume en mémorisant les plats du jour. Trois violonistes accordent leurs instruments sur « Ochi Chernye ». L'odeur piquante du vinaigre de vin se mélange à celle, sucrée, du pain d'épices tout juste sorti du four. Hoffstetler passe devant les toilettes où est accrochée une affiche conçue par J. Edgar Hoover pour inciter les immigrants à dénoncer « l'espionnage, le sabotage et les activités subversives ». C'est une blague d'initiés : ici, dans le dernier box du coude le plus éloigné de la salle, sa silhouette se découpant contre l'éclat lunaire de l'aquarium géant qui grouille de homards, attend Leo Mihalkov.

— Bob, le salue-t-il.

Mihalkov préfère lui parler en anglais pour pratiquer la langue, mais entendre son nom américanisé dans la bouche de l'agent donne à Hoffstetler l'impression qu'on le fouille au corps. D'autant que Mihalkov prononce « boob », « nichon ». Est-ce une plaisanterie au même titre que l'affiche du FBI ? Comme répondant à un signal, les musiciens se précipitent vers le box tels des tueurs à gages, marquent un rythme du menton et attaquent. Un des avantages du *Black Sea*, c'est qu'il est impossible de le mettre sur écoute, et que les cordes assourdissantes noient les voix de toute façon. Hoffstetler doit forcer sur la sienne pour se faire entendre.

— Je te le demande encore une fois, Leo : s'il te plaît, appelle-moi Dmitri.

Considérez ça comme de la lâcheté si ça vous chante, mais il est plus facile pour lui de séparer ses deux personnalités. Mihalkov pose un blini surmonté de saumon fumé, de crème fraîche et de caviar sur sa langue tendue, l'attire à l'intérieur de sa bouche et le savoure. Hoffstetler se surprend à lisser le dossier de papier brun entre ses mains. Il a suffi à cette brute russe d'une seule syllabe méprisante pour le mettre dans la position d'un timide suppliant.

Leo Mihalkov est son quatrième contact. Hoffstetler a commencé à jouer les espions malgré lui le lendemain de sa remise de diplôme à l'université moscovite de Lomonosov, quand des agents du NKVD de Staline lui sont apparus telles des épaves émergeant d'un lac asséché. Il était alors un étudiant affamé ; ils l'ont nourri de tomates au vinaigre, de zakouski, de bœuf Stroganoff et de vodka, suivis par un dessert de secrets gouvernementaux : équipes œuvrant à envoyer des satellites dans l'espace, tests d'armes chimiques évoluées, infiltrés soviets dans le programme atomique américain. C'était comme s'ils lui avaient fait avaler du poison. Hoffstetler était un homme mort à moins d'obtenir l'antidote, et l'antidote était, et serait toujours, une allégeance absolue envers le Premier.

À la fin de la guerre, les agents avaient dit que l'Amérique fouillerait les décombres de l'Eurasie en quête d'or, et qui trouverait-elle ? Dmitri Hoffstetler, voilà qui. Sa mission était de passer à l'Ouest volontairement, de devenir un bon Américain. Ce ne serait pas si terrible, lui avaient-ils promis. Sa vie ne se résumerait pas à des pistolets à silencieux et à des pilules dans lesquelles croquer pour se suicider en cas de capture. Il serait libre de suivre ses inclinaisons professionnelles, à condition qu'elles le mènent dans des secteurs où il pourrait récolter des secrets de haut niveau lorsqu'on le contacterait. Hoffstetler n'avait même pas demandé ce qui se passerait s'il refusait. Les agents avaient pris la peine de mentionner son papa et sa chère mamochka avec des détails assez précis pour qu'il ne puisse pas douter que le NKVD n'aurait aucun mal à les broyer de ses poings.

Mihalkov accueille la requête d'Hoffstetler avec un haussement d'épaules. Physiquement, ce n'est pas un homme imposant ; en fait, il aime se donner l'air plus petit en s'asseyant devant l'étendue bleue de l'aquarium à homards. Il est comme un couteau à cran d'arrêt, compact et apparemment inoffensif avec ses costumes moulants, ses roses à la boutonnière, ses cheveux gris coupés court, jusqu'à ce qu'on le provoque et que sa lame jaillisse. Il avale le caviar et tend une main paume vers le haut tandis que derrière lui, les crustacés semblent s'extraire de ses oreilles. Hoffstetler lui remet le dossier en s'inquiétant de ses plis comme une mère face aux vêtements froissés que son enfant va porter pour aller à l'église.

Mihalkov défait le lien, sort les documents et les parcourt très vite.

— Et qu'est-ce donc, Dmitri ?

— Des plans. Tout est là. Chaque porte, chaque fenêtre, chaque conduit d'aération à Occam.

— *Otlichno*. Ah, en anglais : beau travail. Ceci intéressera le directeur.

Mihalkov saisit un autre blini avant de remarquer l'expression tendue d'Hoffstetler.

— Bois cette vodka, Dmitri. Distillée quatre fois. Arrivée de Minsk en valise diplomatique. Ta patrie, *da* ?

Dix ans de références aux couteaux plaqués sur la jugulaire de ses parents. Celle-ci n'est que la plus récente – à moins qu'Hoffstetler dérive désormais dans un océan de paranoïa. À moins qu'il se soit abîmé si profondément dans son rôle de taupe qu'il ne distingue plus la surface. Il secoue une serviette pliée en forme de moulin pour la déplier et éponge sa transpiration. Les violonistes n'entendent rien au-delà des vibrations qui traversent leur menton ; pourtant, il se penche en avant et dit à voix basse :

— J'ai une bonne raison d'avoir volé ces plans. J'ai besoin que tu autorises une extraction. Nous devons sortir la créature de là.



Ses souvenirs des années passées à enseigner dans le Wisconsin sont pareils aux paysages de cet État en hiver. La sincérité éclatante de la vie dans le Midwest, éblouissante par la hideuse boue noire des rapports qu'il remettait à Leo Mihalkov quand celui-ci se matérialisait derrière des tourbillons de neige avec un manteau et une *ushanka* en renard comme ceux de Ded Moroz – le Vieil Homme Givre – dans les histoires de Noël de Maman. Hoffstetler a essayé de rassasier son contact avec des vols matériels : des électroscopes, des chambres d'ionisation, des compteurs Geiger-Müller. Ça ne suffisait jamais. Mihalkov pressait et, telle une éponge, Hoffstetler laissait échapper de ruisselantes litanies d'atrocités top secrètes. Un programme américain impliquant d'infester de teigne le cuir chevelu d'enfants retardés pour en étudier les effets. Des moustiques rendus porteurs de la dengue, le choléra et la fièvre jaune, puis lâchés sur des prisonniers pacifistes

dans le cadre du développement d'armes entomologiques. Plus récemment, une proposition d'exposer les militaires américains à une nouvelle dioxine herbicide appelée Agent Orange. Chaque résultat d'analyse qu'Hoffstetler dévoilait à l'agent soviétique était en lui-même un virus qui putréfiait les entrailles de sa vie autrement plaisante.

Il avait pris conscience, avec un chagrin pesant, que toute personne trop proche de lui pourrait servir d'instrument de chantage aux Soviets. Il n'avait pas le choix. Il avait rompu avec la femme charmante qu'il fréquentait et cessé d'organiser chez lui les cocktails universitaires dont l'intellectualisme amical l'enivrait. Il avait baptisé la maison attribuée par la fac en faisant disparaître la plupart des meubles et toutes les lampes, en vidant les tiroirs et les placards. La première nuit, assis seul au milieu du plancher débarrassé, il avait répété « *Ya Russkiy* », « Je suis russe », jusqu'à ce que de la neige humide recouvre les fenêtres et que, dans l'obscurité, il commence à le croire.

Le suicide était la seule porte de sortie. Il en savait trop sur les sédatifs pour se fier à eux. Madison ne possédait pas de bâtiment très haut du toit duquel il aurait pu sauter. Acheter une arme à feu avec un accent russe risquait d'attirer sur lui une attention malvenue. Alors, il avait fait l'acquisition d'une boîte de lames bleues Gillette qu'il avait posée sur le bord de la baignoire, mais si chaude que soit l'eau du bain, elle n'avait pas réussi à dissoudre les avertissements de Maman à propos de *Nečistaja sila* – « la Force Impure » –, la légion démoniaque dans laquelle étaient enrôlés tous les suicidés. Il avait pleuré dans sa baignoire, un quadragénaire nu à la calvitie avancée et à la peau blême, gras et frissonnant comme un nourrisson. Il était tombé bien bas. Si bas.

L'invitation à intégrer une équipe du Centre Occam de Recherche Aérospatiale pour analyser « une forme de vie récemment découverte » lui avait sauvé la vie, et ce n'était pas une exagération. Un matin, les lames de rasoir reposaient sur le bord de la baignoire ; le lendemain, elles étaient dehors, dans la poubelle. Les bonnes nouvelles avaient continué à tomber. Mihalkov avait fait savoir à Hoffstetler que ce serait la dernière mission qu'on exigerait de lui. Qu'il fasse son boulot à Occam et on le ramènerait à la maison, à Minsk, dans les bras de ses parents qu'il n'avait pas vus depuis dix-huit ans.

Hoffstetler n'aurait pas pu faire plus vite. Il avait signé toutes les décharges qu'on lui avait présentées et commencé à lire les rapports partiellement rédigés mais tout à fait incroyables en provenance de DC. Il avait démissionné de son poste à la fac en brandissant le vieux marronnier des « problèmes personnels » et trouvé un logement à Baltimore. « Une forme de vie récemment découverte » : la formule

injectait un espoir chaud et juvénile dans son corps froid à moitié flétri. En lui aussi palpitait une vie récemment découverte, et cette fois, il allait l'utiliser, non pas pour détruire un autre être mais pour le comprendre.

Puis il l'avait vu. Non, ce n'était pas tout à fait exact. Il l'avait rencontré. La créature l'avait regardé à travers le hublot d'une cuve et avait réagi à sa présence à la façon distinctive des humains et des primates. En quelques secondes, Hoffstetler avait été dépouillé de l'armure scientifique qu'il s'était forgée au fil de deux décennies. Ce n'était pas quelque poisson mutant sur lequel effectuer des expériences et des prélèvements, mais un être avec qui partager des pensées, des sentiments et des impressions. Se rendre compte de cela avait été libérateur pour un homme récemment résigné à mourir. Tout l'avait préparé à cet instant. Rien ne l'avait préparé à cet instant.

La créature aussi était une contradiction vivante, dont la biologie correspondait à des preuves historiques de la période du dévonien. Hoffstetler avait commencé à l'appeler « le Dévonien », et la première chose à laquelle il s'était intéressé, c'était sa relation profonde avec l'eau. Il avait d'abord posé la théorie que le Dévonien la contraignait à lui obéir, mais c'était trop despotique. Au contraire, l'eau semblait collaborer avec lui, reflétant ses humeurs en s'agitant et en bouillonnant ou en devenant aussi immobile que du sable. D'habitude, les insectes étaient attirés par l'eau stagnante, mais ceux qui s'introduisaient dans le F-1 étaient fascinés par le Dévonien lui-même ; ils décrivaient des motifs spectaculaires au-dessus de sa tête et bombardaient Hoffstetler chaque fois que celui-ci avait un geste d'apparence agressive.

Son esprit bouillonnait d'hypothèses incroyables mais qu'il gardait jalousement pour lui, limitant ses premiers rapports pour Occam à de simples faits. Le Dévonien, avait-il écrit, était un bipède amphibie bilatéralement symétrique présentant des signes vertébraux évidents d'une notocorde, d'un tube neural creux et d'un système sanguin fermé alimenté par un cœur – à quatre chambres comme les humains, ou trois comme les amphibiens, il ne le savait pas encore. L'existence de branchies était manifeste, tout comme les dilatations d'une cage thoracique recouvrant des poumons vascularisés. Ceci suggérait que, dans une certaine mesure, le Dévonien pouvait exister dans deux géosphères. Ce qu'il pouvait apprendre à la communauté scientifique sur la respiration subaquatique était sans limites, avait frénétiquement tapé Hoffstetler.

L'inconvénient de cette vie nouvelle découverte en lui, c'est qu'elle s'accompagnait d'une naïveté nouvelle. Occam se fichait bien de résoudre des mystères primordiaux. Ils voulaient la même chose que Leo Mihalkov : des applications aérospatiales et militaires. Du jour au

lendemain, Hoffstetler avait été forcé de multiplier les obstacles, tripotant des boutons, ajustant des valves, déclarant l'équipement dangereux et les données compromises, n'importe quoi pour gagner du temps et pouvoir étudier le Dévonien. Cela lui demandait de la créativité et de l'audace, ainsi qu'une troisième qualité qu'il avait laissée s'atrophier sous le joug de Mihalkov : de l'empathie. D'où les ampoules spéciales qu'il avait installées pour reproduire la lumière naturelle, d'où les enregistrements de bruits de jungle amazonienne.

Ces efforts prenaient du temps, et Richard Strickland avait fait du temps une espèce aussi menacée que le Dévonien. Le milieu académique grouillait de rivalités ; Hoffstetler savait déceler la lame dissimulée derrière un large sourire et une poignée de main. Strickland était un autre genre de rival. Il ne dissimulait pas l'antipathie que lui inspiraient les scientifiques, les agonissant de jurons qui les faisaient rougir et bégayer. Strickland voyait clair dans le jeu d'Hoffstetler. « Si vous voulez vraiment apprendre des choses sur l'atout, disait-il de maintes façons, vous ne lui chatouillez pas le menton : vous le découpez et vous regardez comment il saigne. »

L'instinct d'Hoffstetler le poussait à se ratatiner de peur lui aussi. Mais il ne pouvait pas céder, pas cette fois. Les enjeux étaient trop élevés, pas juste pour le Dévonien, mais aussi pour son âme. Le F-1, raisonnait-il, était la singularité d'un nouvel univers encore sauvage, et pour survivre dans cet univers, il devait se créer une troisième personnalité. Pas Dmitri, pas Bob : un héros. Un héros capable de se racheter pour n'avoir rien dit pendant que des innocents souffraient des expériences de deux pays sans cœur. Pour réussir, il devrait vivre la leçon basique qu'il enseignait à ses étudiants : les univers sont formés par des collisions d'une violence grandissante, et quand un nouvel habitat apparaît, les membres du taxon local se disputent ses ressources, souvent jusqu'à la mort.



— Une extraction, répète Mihalkov. C'est le mot que les Américains utilisent pour l'arrachage d'une dent. Une procédure dégoûtante, qui met du sang et des bouts d'os partout sur leur bavoir. Non, pas de place dans le plan pour une extraction.

Hoffstetler n'est pas convaincu par la rationalité de sa propre idée. Qui dit que l'URSS n'infligera pas au Dévonien des tortures encore pires que l'Amérique ? Mais au fil des jours, l'incertitude est devenue le meilleur de deux mauvais choix. Il ouvre la bouche pour parler, mais les violonistes s'interrompent entre deux morceaux, et il retient son souffle. Puis leurs coudes se lèvent de nouveau et ils repartent, le crin de cheval de leur archet vibrant tels les fils d'une toile d'araignée arrachée. Chostakovitch : assez emphatique pour recouvrir une conversation un tant soit peu dangereuse.

— Grâce à ces plans, insiste Hoffstetler, nous pouvons le faire sortir d'Occam en dix minutes. Deux agents entraînés, c'est tout ce que je demande.

— C'est ta dernière mission, Dmitri. Pourquoi veux-tu la compliquer ? Un joyeux retour au bercail t'attend. Écoute mon conseil, camarade. Tu n'es pas un aventurier. Fais ce que tu sais faire. Balaie après les Américains comme une bonne petite femme de ménage et file-nous la poussière dans ta pelle.

Hoffstetler se rend compte qu'on l'insulte, mais la pique ne l'atteint pas vraiment. Ces derniers temps, il se dit que les femmes de ménage connaissent plus de secrets que personne d'autre sur Terre.

— Il peut communiquer, affirme-t-il. Je l'ai vu.

— Et alors ? Les chiens aussi. Ça ne nous a pas empêchés d'envoyer

la petite Laïka dans l'espace.

— Il ne ressent pas juste la douleur, il la *comprend*, comme toi et moi.

— Je ne suis pas surpris que les Américains soient trop idiots pour s'en rendre compte. Combien de temps ont-ils cru que les Noirs ne ressentent pas la douleur comme les Blancs ?

— Il comprend les gestes. Il comprend la *musique*.

Mihalkov boit une gorgée de vodka et soupire.

— La vie, ça devrait être comme dépecer un cerf rouge, Dmitri. Enlever la peau, découper la viande des os. Simple et net. Je regrette tellement les années 30... Les rendez-vous dans des trains. Les microfilms planqués dans les cosmétiques des dames. On transportait des objets qu'on pouvait toucher et sentir, et on savait qu'on les rapportait à la maison pour le bien des *nashi lyudi*. Des concentrés de vitamine D. Des solvants industriels. Aujourd'hui, notre boulot, c'est comme faire sortir des entrailles par un trou dans le ventre de l'animal. On s'occupe de choses impalpables. Des idées, des philosophies. Pas étonnant que tu les confondes avec des émotions.

Des émotions. Hoffstetler revoit Elisa orchestrer les lumières du Dévonien.

— Mais c'est quoi, le problème avec les émotions ? demande-t-il. Tu as lu Aldous Huxley ?

— D'abord la musique, et maintenant la littérature ? Tu es un homme de la Renaissance, Dmitri. *Da*, je l'ai lu, mais seulement parce que Stravinsky dit beaucoup de bien de son travail. Tu savais que sa nouvelle composition est un hommage à M. Huxley ? (Mihalkov désigne les violonistes du menton.) Si seulement ces débutants pouvaient l'apprendre.

— Donc, tu connais *le Meilleur des mondes*. Huxley met en garde contre les couveuses stériles pour bébé, le conditionnement de masse. Et n'est-ce pas ce vers quoi nous nous dirigeons si nous ne nous laissons pas guider par ce que nous savons être la bonté innée de la nature humaine ?

— Le chemin qui mène du poisson d'Occam à cette dystopie sera long et fatigant. Tu ne dois pas être aussi sensible. Si tu aimes la fiction populaire, je me permets de te suggérer H.G. Wells. Laisse-moi te répéter ce que dit son docteur Moreau : « L'étude de la nature rend l'homme aussi impitoyable que la nature. »

— Tu n'es quand même pas en train de défendre le docteur Moreau !

— Les hommes civilisés aiment prétendre que le docteur Moreau est un monstre. Mais ici, c'est le *Black Sea*, Dmitri. Nous sommes seuls. Nous pouvons être francs l'un envers l'autre. Moreau savait qu'on ne pouvait pas jouer sur deux tableaux à la fois. Si tu penses que la

nature est bonne, tu dois accepter sa brutalité. Cette créature que tu tiens en si haute estime ? Elle ne ressent rien pour toi. Elle est dépourvue de remords. Comme tu devrais l'être aussi.

— Les hommes devraient s'élever au-dessus des monstres.

— Ah, mais qui sont les monstres ? Les Nazis ? Le Japon impérial ? Nous ? Ne faisons-nous pas tous des choses monstrueuses pour prévenir l'acte le plus monstrueux de tous ? J'aime me représenter le monde comme une assiette en porcelaine en équilibre au bout de deux baguettes – la première est l'Amérique et la seconde l'URSS. Si l'une des baguettes monte, l'autre doit en faire autant, sans quoi l'assiette s'écrase. Une fois, j'ai connu un dénommé Vandenberg. Implanté en Amérique, comme toi. Aveuglé par ses idéaux, comme toi. Il ne s'en est pas tiré, Dmitri. Il a coulé dans un plan d'eau que je ne suis pas libre de nommer.

Des bulles remontent à la surface de l'aquarium à homards comme si son eau, toute l'eau, avait contribué à engloutir Vandenberg. Changement subtil dans la tonalité de la musique : les violonistes s'écartent pour laisser passer un serveur qui, avec une courbette timide, dépose une assiette de homard et de steak devant Mihalkov. L'agent sourit largement, fourre un coin de sa serviette dans son col et empoigne ses couverts comme des armes. Hoffstetler se réjouit de cette diversion ; il est ébranlé, mais étant donné ce qui est arrivé à ce Vandenberg, il juge plus sage de n'en rien montrer à Mihalkov.

— Je sers le bon plaisir du Premier, affirme-t-il. Je n'étudie l'atout qu'afin que nous seuls connaissions ses secrets.

Mihalkov fait craquer la carapace du homard, trempe la chair blanche dans le beurre, mâche avec des mouvements amples et lents.

— Parce que tu es loyal depuis si longtemps, articule-t-il derrière la nourriture, je vais te faire une faveur. Je vais me renseigner au sujet d'une extraction. Je vais voir ce qui est possible. (Il avale et pointe son couteau sur le set de table vide d'Hoffstetler.) Tu as le temps de manger avec moi ? Les Américains ont un nom amusant pour ce plat : ils l'appellent « terre-mer ». Regarde derrière moi. Choisis le homard que tu préfères. Si tu veux, on peut l'apporter à la cuisine pour que tu le regardes bouillir. Ils couinent toujours un peu, c'est vrai, mais leur chair est si tendre, si délicieuse !



Le printemps arrive. La toile grise se retire du ciel. Les tas de vieille neige, blottis dans l'ombre tels des lapins frissonnants, disparaissent. Là où il n'y avait que silence, des oiseaux solitaires pépient et de jeunes garçons impatients lancent des balles de base-ball à travers des terrains vagues. Dans le port, la crête des vagues perd son tranchant de faux. Les menus changent – on le sent par les fenêtres ouvertes pour la première fois depuis des mois. Mais tout ne va pas bien. La pluie refuse de tomber. L'herbe est aussi emmêlée que les cheveux le matin, aussi jaune que de l'urine. Les tuyaux d'arrosage se déroulent pour une tâche incontournable. Les branches des arbres retiennent les bourgeons tels des poings serrés. Les grilles d'égout présentent leurs dents tachées et assoiffées au soleil.

Elisa se sent pareille. Un torrent est contenu en elle. Elle n'a pas mis les pieds dans le F-1 depuis trois jours – cinq si l'on compte le week-end, ce qu'elle a fait pendant chaque minute qu'il a duré, chronométrant le temps qui restait dans sa tête. Le laboratoire était occupé. Il y a davantage de Néants qu'avant, et leurs patrouilles sont plus vigoureuses ; leurs empreintes de bottes salissent tous les sols lessivés avant que ceux-ci puissent sécher. Quand Elisa arrive au travail, ce n'est pas Fleming qui supervise le changement d'équipe. C'est Strickland. Elle détourne le regard en espérant qu'elle ne vient pas de le voir lui sourire.

La buanderie pique toujours les yeux, cinq ans après que les machines à laver ont été retirées. C'est arrivé après qu'Elisa a découvert Lucille évanouie à cause des émanations d'eau de Javel. S'est ensuivi un exploit valeureux que Zelda aime raconter pendant les

déjeuners devant l'Automat : Elisa a soulevé Lucille, l'a posée sur un chariot à lessive et poussée jusque dans l'atmosphère plus respirable de la cafétéria avant d'appeler l'hôpital. Occam n'aime pas attirer l'attention ; par conséquent, toute la lessive a été sous-traitée à la Blanchisserie Milicent, et Elisa et Lucille ont eu de la chance de garder leur boulot.

Désormais, il ne reste plus qu'à trier le linge sale. Zelda et Elisa séparent les serviettes, les uniformes et les blouses sur des grandes tables tandis que Zelda raconte la dernière de Brewster. La veille au soir, elle voulait regarder *le Monde merveilleux en couleur de Walt Disney*, mais Brewster a insisté pour voir *les Jetson*, et ils se sont disputés jusqu'à ce que Zelda fasse tomber son mari du fauteuil inclinable comme les ordures d'une poubelle, ce à quoi il a répliqué en beuglant le générique des *Jetson* de toute la force de ses poumons pendant l'heure entière qu'a duré son émission.

Elisa sait que Zelda lui raconte cette anecdote pour la sortir de la déprime qu'elle est incapable de dissimuler et qu'elle refuse d'expliquer. Elle lui en est reconnaissante, et entre deux jetés de linge sale dans les chariots, elle signe des interjections avec autant de vigueur qu'elle peut en rassembler. Les deux femmes terminent leur travail et poussent les chariots dans le couloir. Elisa a celui dont les roues grincent – assez fort pour qu'un Néant passe sa tête casquée par une porte au fond du couloir pour évaluer la menace. Leur chemin les fait passer juste devant le F-1. Elisa tend l'oreille, guettant des sons reconnaissables sans en avoir l'air.

Elles tournent à gauche et longent un couloir sans fenêtres, plongé dans le noir à l'exception des lumières orangées du parking qui s'infiltrent par la double porte qu'un bloc de bois maintient entrouverte. Zelda pousse un des battants en tirant son chariot derrière elle et le tient pour qu'Elisa la suive. Dehors, comme souvent, elles retrouvent le reste de l'équipe du cimetière ; alignés comme des oiseaux perchés sur une ligne téléphonique, ils tirent sur leur cigarette. Les scientifiques osent braver l'interdiction de fumer à l'intérieur des bâtiments, mais pas les agents d'entretien ; plusieurs fois par nuit, ils se rejoignent sur le quai de chargement, toute querelle suspendue le temps d'une clope. C'est un risque : les pauses sont autorisées dans le hall principal, mais pas ici, si près des laboratoires stériles.

— Vous devriez huiler vos roues, dit Yolanda. Je vous ai entendues couiner à un kilomètre.

— Ne l'écoute pas, Elisa, intervient Antonio. Ça me donne le temps de peigner mes cheveux pour toi.

— Des cheveux, ça ? le taquine Yolanda. Je croyais que c'était le bouchon que tu avais sorti d'une cuvette de chiottes avec ta ventouse.

— Mademoiselle Elisa, mademoiselle Zelda, pourquoi vous ne fumez jamais avec nous ? demande Duane.

Elisa hausse les épaules et désigne les cicatrices dans son cou. Une seule bouffée de tabac dans l'appentis derrière le Foyer lui a suffi comme expérience ; elle a toussé jusqu'à ce que du sang assombrisse la terre battue. Elle pousse le chariot couinant vers le bas de la rampe, fait coucou au chauffeur de la Blanchisserie Milicent dans le rétroviseur latéral de la camionnette et entreprend de jeter des brassées de linge sale par les portes arrière ouvertes, dans les paniers qui attendent à l'intérieur. Zelda arrête son chariot près d'elle mais se retourne vers leurs collègues.

— Oh, et puis merde. C'est vrai que ça me manque. Filez-m'en une.

Les autres poussent des vivats tandis que Zelda les rejoint en haut de la rampe. Elle accepte une Lucky Strike de Lucille, l'allume, tire une bouffée et niche le coude de la main qui tient sa cigarette dans la paume de son autre main. En voyant cette pose, Elisa l'imagine plus jeune et plus mince, virevoltant sur une piste de danse bombardée par des cuivres au bras d'un prétendant en veste aux épaules rembourrées et pantalon à taille haute, peut-être Brewster. Elisa suit des yeux la fumée que recrache son amie ; elle la regarde s'élever dans les airs et accrocher la lumière au sodium avant de flotter jusqu'à une caméra de sécurité.

— Ne t'en fais pas, chérie.

Elle sursaute et reporte son attention sur Antonio. Celui-ci cligne d'un de ses yeux qui louchent et attrape un balai innocemment posé contre le mur. Il le lève, manche vers le haut, jusqu'à ce que l'extrémité touche la caméra. Un peu de poussière accumulée sur le panneau inférieur de cette dernière montre de quelle façon l'homme de ménage l'oriente vers le haut chaque soir avant de la remettre en place à la fin de leur pause.

— Ça nous permet de passer inaperçus pendant quelques minutes. Malin, non ?

Elisa met un moment à se rendre compte qu'elle a cessé de charger le linge sale. Le chauffeur de la Blanchisserie Milicent klaxonne ; elle ne réagit pas. Duane lance une plaisanterie pour la réveiller ; il lui demande pourquoi elle apporte tant d'œufs durs pour son déjeuner ; elle ne réagit pas. Zelda finit par écraser sa cigarette, fait signe au chauffeur de se détendre et descend la rampe pour aider Elisa.

— Ça va, ma belle ? lui demande-t-elle.

Elisa entend son cou craquer comme elle hoche la tête, mais ne peut détourner ses yeux des fumeurs qui jettent leurs mégots fumants, capitulant devant l'horloge, et s'en vont en laissant Antonio remettre la caméra dans sa position accusatrice. C'est à peine si elle entend Zelda fermer les portes de la camionnette et donner une grande claque

dessus pour indiquer au chauffeur qu'il peut y aller. « *Passer inaperçus* » : Elisa se love dans cette expression, l'explore, la trouve familière et presque douillette. Hormis pour Zelda et Giles, toute sa vie passe inaperçue, ignorée par le reste du monde, et ne serait-ce pas merveilleux, songe-t-elle, que cette invisibilité soit précisément la chose qui lui permette de les choquer tous ?



L'équipe de jour commence à envahir le vestiaire. Zelda croise le regard des gens qu'elle a formés au fil des ans. C'est drôle comme ils ont tous été promus, et pas elle. Ils font semblant de regarder leur montre, d'être très occupés à chercher quelque chose dans leur sac. Mais Zelda n'oublie jamais un visage. Certains de ces arrogants comptaient parmi les pires commères du cimetière. Une fois, Sandra a affirmé avoir vu dans le B-5 des plans de vol utilisés pour gazer la population avec des sédatifs. Albert a déclaré que les placards du A-12 contenaient des cerveaux humains mijotant dans une substance verte visqueuse – probablement ceux des anciens Présidents, supposait-il. Rosemary a juré avoir lu le dossier au rebut d'un jeune homme, nom de code « Pinson », qui ne vieillissait pas.

C'est ce que font les machines à rumeurs : elles en produisent tout le temps. Aussi Zelda ne prête-t-elle que peu d'attention à ce qui se raconte au sujet du F-1. Cette cuve contient-elle quelque chose de bizarre ? Et comment : les deux doigts arrachés de M. Strickland. Mais tous les gens qui sont là depuis un moment savent qu'à Occam, il ne faut pas s'émouvoir des ragots.

Ce qui devrait inclure Elisa. Dernièrement, le comportement de son amie inquiète beaucoup Zelda. Elle a bien vu la réaction d'Elisa quand

elles sont passées devant le F-1 avec leurs chariots de linge sale. Le couinement des roues aurait aussi bien pu être un gémissement montant de sa gorge. Zelda se dit que ça lui passera, que tout le monde a sa phase « conspiration gouvernementale ». Mais elle a beau essayer de ne pas prendre ça au sérieux, ça la turlupine. Elisa est la seule personne à Occam qui la voit telle qu'elle est : une bonne personne qui bosse drôlement dur. Si elle se fait virer, Zelda ne sait pas si elle pourra le supporter. Ce qui est sans doute égoïste et néanmoins vrai. Ses jointures lui font mal, non pas à force d'agripper le manche des balais à franges, mais parce que c'est avec ses doigts que parle Elisa, et l'idée de perdre ces conversations quotidiennes, cette affirmation quotidienne qu'elle, Zelda Fuller, compte pour quelqu'un et quelque chose – c'est douloureux.

Une chose est vraie au sujet du F-1 : à cause de ce qu'il contient, les gros bonnets mènent la vie encore plus dure qu'avant aux agents d'entretien. Si Elisa ne cesse pas de traîner dans les parages, elle va bientôt jouer avec le feu au sens littéral du terme. Zelda finit de s'habiller, s'assoit sur le banc et soupire en savourant l'odeur âcre de la Lucky Strike. Elle déplie une LCQ trouvée dans sa poche et lui jette un coup d'œil. Fleming ne cesse de modifier des détails pour les prendre en défaut ; à la place d'Elisa, elle se dirait qu'il fait ça afin qu'elle soit trop occupée pour échafauder des théories. Zelda frotte ses yeux fatigués et continue à vérifier chaque ligne, chaque colonne pendant que les employés de jour en tenue font claquer la porte de leur casier. La LCQ est pleine de cases vides, impossibles à cocher – comme sa vie. Des choses qu'elle ne possédera jamais, des endroits où elle n'ira jamais.

Le vestiaire se remplit de femmes. Zelda regarde autour d'elle, à travers les jambes qu'on lève, les cintres qu'on démêle, les bretelles de soutien-gorge qu'on ajuste. La LCQ n'est pas sa seule raison de s'attarder ici. Elle attend Elisa pour qu'elles puissent attendre le bus ensemble – attendre pour attendre, c'est l'histoire de sa vie. Et l'admettre la fait se sentir pathétique. En ce moment, elle est bien la dernière personne à qui pense Elisa. La LCQ se brouille devant ses yeux jusqu'à ce que la plus grosse case non cochée de la nuit se révèle être Elisa. Où est-elle ? Pas ici en train de se changer. Donc, toujours quelque part à l'intérieur d'Occam. Zelda se lève, laissant tomber la LCQ par terre.

Oh, Seigneur. Cette petite mijotait quelque chose.



La voix de la Directrice résonne dans sa tête. « *Stupide gamine.* » Elisa ralentit pour laisser passer deux employés de jour qui se dirigent vers le bout du couloir en bavardant. « *Tu ne suis jamais les instructions, pas étonnant que toutes les autres te détestent.* » Là : elle est seule. Elle s'approche furtivement de la porte du F-1 et enfonce sa carte dans la fente. « *Un jour, je te surprendrai à mentir ou à voler, et je te jetterai dehors dans le froid.* » La serrure cliquette et Elisa pousse vivement la porte, un geste provocant à cette heure. « *Tu n'auras pas d'autre choix que de vendre ton corps, espèce de dégoûtante.* » Elisa se faufile à l'intérieur, referme la porte, presse son dos contre le battant et guette des bruits de pas, des images cauchemardesques de la Directrice jetant la petite Motus au bas des marches se télescopant avec des visions de David Fleming la prenant la main dans le sac.

Occam grouille de personnel de jour. C'est un moment mal choisi pour cette visite, mais Elisa ne peut pas s'en empêcher. Elle a besoin de le voir, de s'assurer qu'il va bien. Mais c'est difficile de voir quoi que ce soit ; le F-1 est complètement éclairé, d'une lumière aussi crue que la nuit où l'on a apporté la cuve contenant la créature. Elisa plisse les yeux et titube, mais sourit aussi malgré tout. Juste une petite visite pour lui faire savoir qu'elle ne l'a pas oublié, pour signer qu'il lui manque, pour irradier de chaleur quand il répondra « E-L-I-S-A », pour lui remonter le moral avec un œuf. Elle sort celui-ci de sa poche et s'élance, ses jambes se rappelant comment danser.

Elle l'entend avant de le voir. Pareil au chant d'une baleine, le son à haute fréquence échappe à ses oreilles pour s'enrouler tel un câble autour de sa poitrine. Elisa se fige complètement : son corps, sa

respiration, son cœur. L'œuf lui échappe, rebondit mollement sur son pied et atterrit dans les flaques d'eau projetées par une lutte. La créature ne se trouve ni dans le bassin ni dans la cuve, mais à genoux au milieu du laboratoire, ses chaînes attachées à un pilier de béton. Une lampe médicale au bout d'un bras articulé le bombarde de watts et Elisa hume sa peau sèche et salée, comme celle d'un poisson abandonné sur un quai pour y pourrir. Ses écailles scintillantes sont devenues grises et ternes. La grâce de ses postures aquatiques a été pulvérisée par la contrainte brutale de l'agenouillement. Il râle comme un vieil homme à la poitrine encombrée de glaires, et ses branchies se soulèvent laborieusement comme si un poids invisible pesait dessus, révélant un rouge de viande crue à l'intérieur.

La créature tourne la tête, de la salive coulant de sa bouche ouverte, et regarde Elisa. Comme ses écailles, ses yeux sont voilés, et même s'il est difficile d'en déterminer la couleur, Elisa ne peut se méprendre au geste qu'il fait avec ses mains entravées. Deux index désignant la porte de façon pressante. Elisa connaît bien ce signe : « Va-t'en ».

Volontairement ou par hasard, il attire son regard vers un tabouret posé près du pilier de béton. Elle ne sait pas comment elle a pu ne pas le voir plus tôt – une couleur si vive dans la grisaille du laboratoire. Un sachet ouvert de bonbons durs et verts repose sur le siège.



Jamais, dans toutes les années où elle a travaillé à Occam, Zelda n'a parcouru ses couloirs en tenue civile. Son uniforme se révèle avoir été une cape magique : sans lui, les gens la voient. Les scientifiques qui bâillent et les agents d'entretien qui commencent leur service la voient d'une façon qui commence par lui faire chaud partout avant de la

glacer d'appréhension. Sa robe à imprimé fleuri, de bon goût partout ailleurs, est indécente dans ce royaume de blouses blanches et d'uniformes gris. Elle la couvre autant que possible avec son sac et fonce. Le chaos du changement d'équipe ne durera plus que quelques minutes, mais cela devrait lui suffire pour trouver Elisa et la secouer un bon coup histoire de lui remettre les idées en place.

En tournant dans un couloir perpendiculaire, elle voit Richard Strickland sortir de son bureau aux caméras de sécurité, titubant comme s'il descendait d'un bateau. Zelda connaît bien ce pas instable, qu'elle observait souvent chez Brewster avant qu'il arrête de boire. Chez son père durant ses accès de démence. Chez son oncle pendant que sa maison brûlait derrière lui. Strickland se ressaisit et frotte ses yeux comme collés par le sommeil. A-t-il dormi ici ? Lorsqu'il émerge dans le couloir, Zelda sursaute en entendant un objet métallique tinter contre le sol. C'est l'aiguillon à bétail orange. Strickland le traîne derrière lui comme la massue d'un homme des cavernes.

Il ne la voit pas. Elle doute qu'il voie grand-chose. Il s'éloigne d'un pas lourd dans la direction opposée, ce qui serait une bénédiction si Zelda ne savait pas où il allait – au même endroit qu'elle. Elle se représente mentalement le plan d'Occam. Le sous-sol est un carré, donc, elle peut prendre le chemin opposé jusqu'au F-1. Mais celui-ci est deux fois plus long ; elle n'arrivera jamais avant Strickland. Le militaire vacille, pose une main sur le mur pour se retenir et siffle de douleur. Il est lent. Peut-être y arrivera-t-elle. Si seulement elle parvient à expulser la peur qui étouffe ses poumons et à forcer ses pieds...

Elle s'élance, balançant les bras. Elle dépasse une cafétéria débordante d'odeurs, pas les odeurs des casse-croûte réchauffés de l'Automat mais celles d'un vrai petit déjeuner. Elle bouscule une femme blanche en train d'ajuster son filet à cheveux et reçoit un « Tss » désapprouvateur. Des secrétaires alertées par le claquement de ses chaussures passent la tête hors du local à photocopieuse. Soudain, un problème : un goulet d'étranglement au niveau de l'amphithéâtre, un endroit si rarement ouvert la nuit que Zelda a négligé de l'intégrer à ses calculs. Des scientifiques y pénètrent, peut-être pour assister à une quelconque dissection, même s'il lui semble tout aussi probable qu'ils s'apprêtent à regarder un film d'horreur, peut-être même celui qu'elle est en train de vivre au milieu de ce nid de monstres en blouse blanche qui ricanent à la vue de son corps imposant et luisant de sueur.

Ils lui compliquent la vie. Comme toujours. Zelda est forcée d'insinuer ses épaules entre leurs corps soudain inertes, geignant « Je suis désolée » et « Excusez-moi » jusqu'à ce qu'elle émerge de l'autre côté et se remette à foncer en s'efforçant d'ignorer les rires dans son

dos. Oui, elle est désolée, et il n'y a pas d'excuse qui tienne, songe-t-elle. Son cœur bat trop fort ; elle a le souffle court. Seul son élan lui permet de franchir le dernier angle et de voir, au fond du couloir, Strickland se diriger vers elle de son pas chancelant.

Zelda est repérée. Faire demi-tour maintenant, ce serait admettre qu'elle est en tort. Que peut-elle faire d'autre ? Elle marche droit sur lui. C'est la chose la plus culottée qu'elle ait jamais faite. Son cœur cogne contre sa cage thoracique tel un ballon de handball. Sa respiration est un mystère, piratée par des muscles inconnus. Strickland la lorgne comme si elle était une apparition et lève son aiguillon à bétail, ce qui n'est pas bon signe, même si ça veut dire qu'il ne cogne plus le carrelage.

Tous deux s'arrêtent devant la porte du F-1. Entre deux halètements, Zelda se force à lancer :

— Oh, bonjour, monsieur Strickland.

Il la détaille de ses yeux vitreux. Il ne la reconnaît pas, même s'il l'a rencontrée deux fois. Son visage est blême, son expression hagarde. Un résidu de poudre recouvre sa lèvre inférieure. Il se détourne d'elle avec un grognement dédaigneux.

— Où est votre uniforme ?

C'est un homme qui sait comment porter un coup de poignard : en frappant le premier, et profondément. Avec l'inspiration du désespoir, Zelda brandit le seul objet qu'elle a sur elle.

— J'avais oublié mon sac.

Strickland plisse les yeux.

— Madame Brewster.

— Oui, monsieur. Sauf que c'est madame Fuller.

Il acquiesce d'un air peu convaincu. En fait, il semble assez paumé. Zelda a déjà vu ça chez les Blancs qui n'ont pas l'habitude de se retrouver seuls avec des Noirs : il ne sait pas comment la regarder, comme si son existence même l'embarrassait. Ça le fait marmonner, un son trop bas pour qu'on l'entende de l'intérieur du F-1. Si Zelda veut prévenir Elisa, elle doit exploiter la déconfiture de Strickland et l'occuper aussi longtemps et aussi bruyamment que possible.

— Dites, monsieur Strickland, lance-t-elle sur un ton jovial pour dissimuler sa terreur. Comment vont vos doigts ?

Il fronce les sourcils et examine le bandage sur sa main gauche.

— Je n'en sais rien.

— Ils vous ont donné des antidouleurs ? Mon Brewster s'est cassé le poignet une fois à l'aciérie de Bethlehem, et le docteur l'a drôlement bien retapé.

Strickland grimace, non sans raison : elle hurle. Zelda se fiche de sa réponse, même si le mouvement assoiffé de sa langue sur sa lèvre couverte de poudre blanche lui dit tout ce qu'elle a besoin de savoir

au sujet des antidouleurs. Il déglutit à sec et, que ce soit grâce aux médicaments ou par un effet placebo, il redresse les épaules. Son regard vitreux se focalise brusquement, d'une manière effrayante.

— Zelda D. Fuller, articule-t-il d'une voix rauque. D pour Dalila.

Zelda frissonne.

— Comment va votre... (Soudain, elle n'arrive plus à réfléchir.) Votre femme, monsieur Strickland. (Elle ne sait pas ce qu'elle raconte.) Est-ce qu'elle se plaît à... ?

— Vous faites partie de l'équipe de nuit, gronde Strickland comme si c'était une chose répugnante, encore pire que toutes les autres choses plus évidentes qu'est Zelda. Vous avez récupéré votre sac. Rentrez chez vous.

Il sort une carte magnétique de sa poche de derrière comme il dégainerait un poignard et l'enfonce dans la serrure. Zelda s'exhorte à finir ce qu'elle disait, à babiller encore une question inoffensive sur sa femme, quelque chose de poli à quoi même Richard Strickland sera forcé de répondre, mais il est revenu à son mode de fonctionnement naturel qui consiste à regarder à travers elle, une femme qui existe à peine, et il franchit la porte du F-1, l'aiguillon à bétail tintant contre la poignée de la porte tel un dernier avertissement pour Elisa – du moins Zelda l'espère-t-elle, où que son amie puisse se trouver.



Merde, la lumière est trop forte. Elle lui enfonce des aiguilles dans les yeux. Il voudrait courir se réfugier dans son bureau obscur, fermer les paupières dans la douce lueur grise des moniteurs de sécurité. C'est un instinct de trouillard. Il est là pour une bonne raison. Le moment est venu d'entrer, d'affronter Deus Brânquia, de forcer la conclusion

des expériences d'Hoffstetler. Non, pas Deus Brânquia : l'atout, ce n'est rien de plus. Pourquoi commence-t-il à le nommer Deus Brânquia dans sa tête ? Il faut qu'il arrête. Le bon vieux bonjour d'Alabama, l'aiguillon à bétail lourd FarmMaster 30, est long et droit dans sa paume, une rambarde qui le guide hors d'une brume opiacée et le ramène dans le monde réel.

Il n'a eu besoin que de l'aide de deux PM pour l'extraire de la cuve et l'enchaîner au pilier sans y laisser un seul doigt. Les PM ne diront rien. Il est leur chef. Après ça, il les a renvoyés, puis s'est rendu compte qu'il avait laissé le bonjour dans son bureau. Son bureau – le tiroir, les cachets. Une coïncidence. Il n'a pas fait exprès de laisser l'aiguillon à bétail là-bas. Il n'a pas fait exprès.

Il pense à la détresse de Lainie quand elle lui a raconté qu'elle avait surpris Timmy en train de découper un lézard. Personnellement, ça ne lui a pas posé de problème. Au contraire, il en a conçu une certaine fierté. Il devrait prendre exemple sur son propre fils. Quand a-t-il été seul avec ce lézard-là pour la dernière fois ? Ça doit remonter à très loin, en Amazonie. Le fusil-harpon dans sa main, une grotte obscure où résonnaient les cris des singes. Deus Brânquia – l'atout – éclaboussé de roténone, lui tendant ses deux bras. Comme s'ils étaient des égaux. Quelle arrogance. Quelle insulte.

Maintenant, regardez-le. Strickland jouit d'une vue bien dégagée sur ses souffrances, une excellente vue. La créature est appuyée sur ses genoux ensanglantés, qui n'ont pas été conçus pour porter son poids aussi longtemps. Différentes parties de sa répugnante anatomie palpitent douloureusement. Strickland brandit le bonjour et l'agite en l'air. Les piquants palmés de Deus Brânquia se hérissent.

— Oh, lâche Strickland. Tu te souviens ?

Il savoure le martèlement précis de ses talons tandis qu'il contourne le pilier. Les moments qui précèdent une séance de torture sont toujours très sensuels. La tumescence de la peur. L'élancement de deux corps séparés avant l'inévitable impact. La créativité de Strickland se languissant de s'immiscer dans l'imagination de la victime. Lainie ne comprendrait jamais ce type de préliminaires, mais tout soldat qui en a éprouvé l'afflux sanguin le pourrait très bien, lui. Une image délicieuse, ravigotante. Strickland prend un bonbon vert dans le sachet, le suce, prétend que son goût piquant est celui du sang.

Quand il mord, le craquement lui déchire les tympans. Elisa Esposito doit être le seul point de silence qui subsiste en ce monde. Le sien est dévoré par le cri des singes, qui sont revenus. Ils jacassent derrière les moniteurs de sécurité. Ils le huent à l'abri sous son bureau. Et ils hurlent. Évidemment, ils hurlent. Quand il essaie de réfléchir. Quand il essaie de dormir. Quand il essaie de hocher la tête pendant que Lainie et ses enfants lui racontent leur morne quotidien. Les singes

veulent qu'il reprenne le trône de dieu de la jungle. Jusqu'à ce qu'il s'exécute, ils continueront à hurler.

Alors, Strickland cède. Juste un peu. Juste pour voir s'ils baisseront d'un ton. Le bonjour ? Ce n'est pas un aiguillon à bétail, mais la machette d'un des indios braves. Il la balance comme un pendule, imaginant qu'il sectionne les racines porteuses d'un kapokier. Deus Brânquia réagit et tire sur ses chaînes, se débattant avec la violence d'un poisson qu'on croyait mort. Ses branchies s'ouvrent largement, faisant doubler sa tête de volume. Un bête truc animal pour impressionner ses ennemis. Ça ne marche pas sur les humains. Sur les dieux non plus.

Strickland appuie sur un bouton. La machette vibre dans sa main.

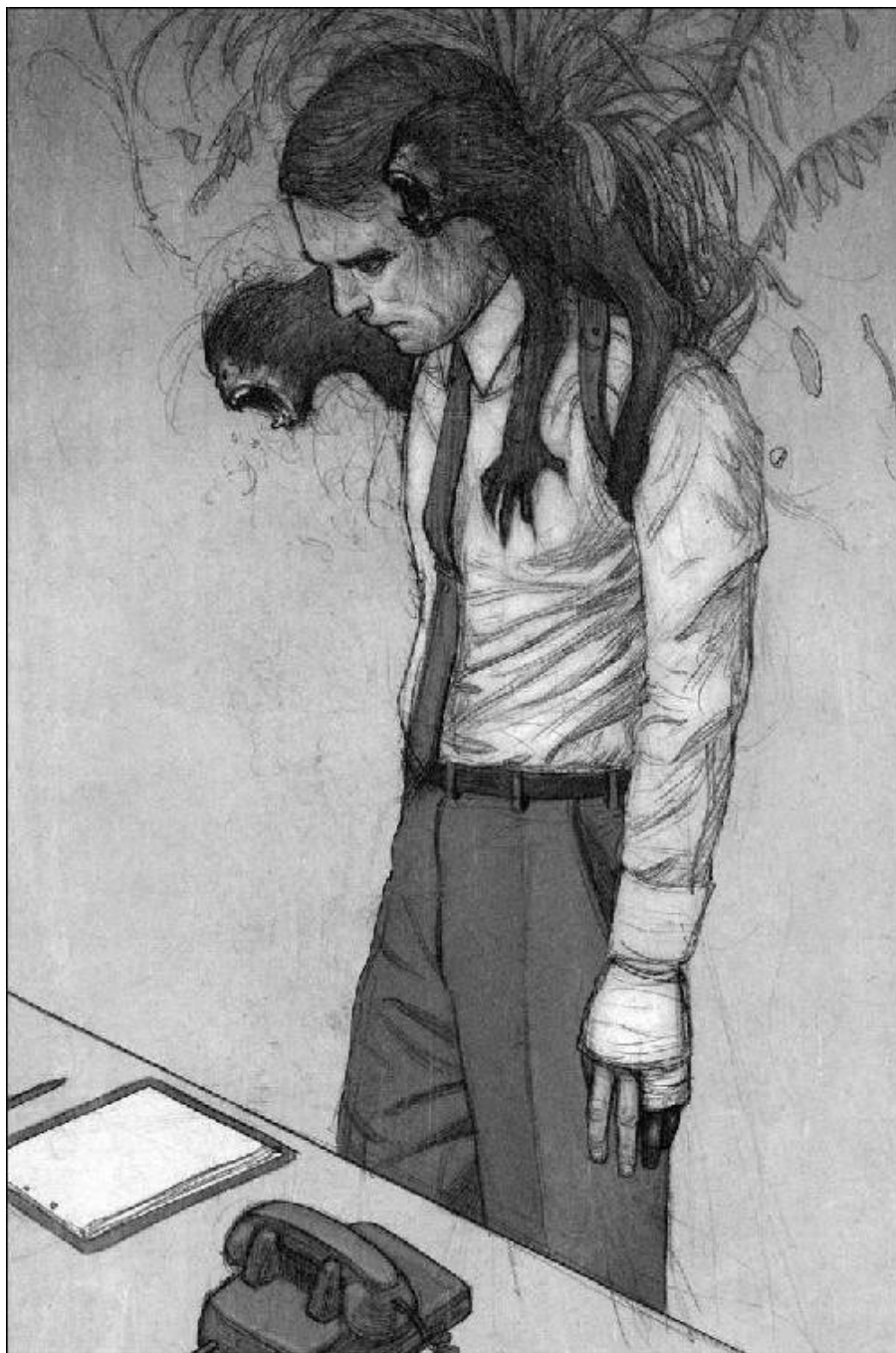


Les bras et les jambes entortillés comme un bretzel dans une caisse en métal dur, les cheveux coincés dans une charnière, le genou écorché et sanguinolent – pourtant, Elisa n'éprouve aucune douleur. Juste de la peur, cette puissante tempête de poussière qui s'élève de ses entrailles, et de la colère qui tonne à l'intérieur de son crâne, le remodelant pour élargir son front et le parer de longues cornes incurvées. Elle va donner des coups de tête pour défoncer cette boîte tel un bélier et, sur ses sabots tout neufs, charger cet homme horrible, même s'il doit la tuer. N'importe quoi pour sauver sa créature bien-aimée.

Elisa n'a pas pu identifier les voix tout de suite, mais à l'intérieur du F-1, toutes les voix annoncent un problème imminent. Elle s'est tendue comme un animal et a cherché un trou dans lequel s'enfouir. Ce n'est pas Strickland qu'elle a d'abord aperçu par la porte qui s'ouvrait mais

Zelda, sa robe à fleurs aussi stupéfiante en ce lieu qu'une robe de bal écarlate. Son amie essayait de prévenir Elisa, et Elisa devait faire honneur au risque qu'elle prenait. Elle a plongé dans une armoire à pharmacie, se cognant les genoux assez fort pour que ses yeux se remplissent de larmes. Comme tout le reste dans le F-1, l'armoire était munie de roulettes et a commencé à glisser sur le sol. Elisa a sorti une main et pressé sa paume par terre pour servir de frein.

À présent, Strickland fait les cent pas à trois mètres d'elle, beaucoup trop près pour qu'elle referme la porte grinçante de l'armoire. Elisa se recroqueville sur elle-même dans l'ombre qui seule la dissimule et étrangle à demi son souffle. Sa poitrine et son oreille gauche sont écrasées contre le plancher de l'armoire, et sur la mince paroi de fer-blanc, elle sent les battements de son cœur. *Ne bouge pas, s'exhorte-t-elle. Cours, attaque, s'exhorte-t-elle.*



Strickland abat l'aiguillon avec la facilité d'un joueur de base-ball. L'instrument décrit un arc de cercle du côté droit et s'enfonce dans l'aisselle de la créature. Deux lumières dorées jaillissent et le corps de la créature se crispe, ses écailles ondulant sur ses muscles contractés, son torse se détournant pour s'éloigner le plus possible de Strickland – quelques centimètres à peine. Si Elisa ne crie pas, c'est uniquement

parce qu'elle ne peut pas. Elle se couvre la bouche quand même, le bout de ses doigts meurtrissant ses joues. Tout le monde a déjà éprouvé un choc électrique, mais la créature... Il va croire que c'est de la magie noire, l'éclair lancé par un dieu vengeur.

Strickland a l'air blessé, désespéré. Il titube derrière le pilier. Là, hors de vue de la créature, il ôte son blazer, le plie comme quelqu'un qui n'a jamais eu à plier son propre linge et le pose près du sachet de bonbons. C'est comme la mue d'un serpent, songe Elisa avec angoisse. Dessous, sa chemise arbore ce qui ressemble à de vieilles taches de nourriture. Elle n'a pas dû être repassée depuis longtemps.

— J'ai des trucs à te dire, marmonne Strickland.

Il fait glisser l'aiguillon le long de sa main gauche blessée comme un joueur de billard, pour viser la nuque de la créature. Elisa sent ses mains signer dans le noir : « Arrêtez, arrêtez ». Strickland frappe ; des étincelles jaillissent, et la tête de la créature heurte violemment le pilier de béton avant de repartir en arrière. Les écailles de son front sont cassées et luisantes de sang. Pour Elisa, elles restent aussi belles que des pièces en argent trempées dans de l'encre rouge. Ses branchies désorientées par le choc ondulent, et il lâche un gémissement de dauphin. Strickland secoue la tête d'un air dégoûté.

— Pourquoi a-t-il fallu que tu causes autant de problèmes ? Tu nous as obligés à aller te chercher en enfer. Tu savais qu'on était là. Tu nous sentais aussi bien qu'on te sentait. *Dix-sept mois*. Hoffstetler dit que tu es très vieux. Peut-être que pour toi, dix-sept mois, c'est une goutte d'eau dans l'Amazonie. Mais je vais te dire. Ces dix-sept mois, ils m'ont bousillé. Ma propre femme me regarde comme si elle ne me connaissait pas. Je rentre à la maison et ma petite fille court se cacher. J'essaie, putain, j'essaie mais...

Il donne un coup de pied dans une armoire identique à celle où se cache Elisa, enfonçant la porte à l'endroit précis où son visage se trouverait. Il renverse la table sur le côté. Des instruments médicaux volent à travers le laboratoire. Elisa se fait encore plus petite. Strickland frotte sa main libre sur son visage et son bandage se déroule. Dans les couches du dessous, Elisa aperçoit des cercles concentriques bruns – du sang séché – ainsi qu'une tache jaune. Plus un anneau foncé. L'alliance qu'elle lui a rendue. Il s'est forcé à la réenfiler sur son doigt recousu. La nausée d'Elisa empire.

— Je t'ai extrait de la jungle comme j'aurais arraché un dard de mon bras. Maintenant, tu as droit à une piscine et un Jacuzzi. Et moi, j'ai droit à quoi ? À une maison qui ne vaut pas mieux que la jungle ? À une famille pas mieux disposée envers moi que ces putains d'indigènes dans leurs putains de villages ? C'est ta faute. C'est ta faute, bordel.

Strickland pique avec l'aiguillon comme avec un fleuret, faisant

jaillir du feu le long des sutures de la créature, puis frappant à nouveau dans l'autre sens. Elisa voit un des points se déchirer, et la chair écaillée se fendre au-dessus des muscles à vif. Une odeur de fumée et de sang brûlé emplit le laboratoire, et Elisa enfouit sa bouche dans son coude jusqu'à ce qu'un spasme saisisse son estomac. Par conséquent, elle ne voit pas Strickland renverser l'autre armoire d'un coup de pied ; elle entend juste le fracas de sa chute, pareil à celui d'une batterie tout entière qu'on jetterait dans un escalier. Son armoire à pharmacie, comprend-elle, est la cible suivante sur le chemin de destruction de Strickland.

Elle jette un coup d'œil dehors et aperçoit, assez près d'elle pour humer la puanteur de ses insomnies, l'arrière des jambes de Strickland, son pantalon froissé parce qu'il a dormi avec, les taches de vieux café et de sang frais sur le tissu. Si elle avait un couteau, songe-t-elle follement, elle pourrait lui trancher le tendon d'Achille ou planter la lame dans l'artère de son mollet, des gestes vicieux qu'elle n'avait encore jamais envisagés. Que lui arrive-t-il ? Même si c'est ironique, elle croit connaître la réponse à cette question : ce qui lui arrive, c'est l'amour.

— Tu vas payer, aboie Strickland. Pour tout.

Le bourdonnement du bonjour, la puanteur du métal chaud. Strickland recule et l'aiguillon frappe l'armoire d'Elisa, accidentellement mais avec un bruit assourdissant. Raide d'horreur, elle serre les dents et voit Strickland brandir l'aiguillon comme une lance de chevalier, puis galoper en visant les yeux de la créature, ces deux phares dorés éblouissants devenus des orbes ternes et laiteux. Malgré les vibrations de l'armoire, Elisa imagine très bien la suite : l'aiguillon va crever un œil à la créature, lui envoyer une décharge d'électricité dans le cerveau et mettre un terme au miracle de sa vie pendant qu'elle, aussi lente et stupide que la Directrice l'avait accusée de l'être, ne réagira pas.

Le pied de Strickland heurte un petit objet qui s'éloigne en tournoyant sur lui-même selon un arc moqueur. Strickland hésite, manque de trébucher et s'interrompt pour regarder l'objet s'immobiliser. Il marmonne quelque chose, se baisse et le ramasse. C'est l'œuf dur qu'Elisa a laissé tomber en découvrant la créature enchaînée, une petite chose fragile au potentiel atomique.



C'est Fleming qui a suggéré qu'ils cherchent un Strickland absent dans le F-1. Hoffstetler a ricané et répliqué que Strickland n'avait rien à faire là-bas, mais il a suivi Fleming. Quelques instants plus tard, en pénétrant dans le laboratoire, il découvre la silhouette anthropoïde de Strickland faisant les cent pas au centre de la pièce et se sent plus naïf que jamais depuis son arrivée à Baltimore, la quintessence du professeur qui vit en reclus, dupé par un monde réel qui n'obéit à aucune règle. Le Dévonien gît sur le sol. Hoffstetler n'a pas été prévenu qu'il avait été sorti de sa cuve ; donc, en type qui respecte les règles jusqu'à sa stupide moelle, il a pensé que ça ne pouvait pas arriver.

Même Fleming, qui traverse la pièce sans s'arrêter, est assez malin pour soupçonner une infraction.

— Bonjour, Richard, lance-t-il. Je ne me souviens pas d'avoir vu cette procédure sur le planning.

Strickland laisse un objet lui échapper et s'écraser par terre. Fleming ne l'a-t-il pas vu aussi ? C'est l'aiguillon à bétail, l'arme préférée de ce ruffian, et le poulx d'Hoffstetler accélère. Il se dresse sur la pointe des pieds comme un gamin, tentant de vérifier que la créature est indemne. Strickland tient quelque chose d'autre dans sa main blessée, mais c'est assez petit pour qu'il le dissimule dans sa paume. Hoffstetler était déjà perturbé ; maintenant, il a peur. Il n'a jamais connu d'homme tel que Strickland, aussi imprévisible.

— Question disciplinaire. Procédure standard, déclare le militaire.

Hoffstetler allonge le pas et dépasse Fleming, ses joues rougissant sous le rayon brûlant du mépris de Strickland. Question disciplinaire,

peut-être – après tout, il a perdu deux doigts –, mais procédure standard ? Il n'y a rien de standard dans toute cette histoire. L'état du Dévonien est consternant. Les sutures de la plaie originellement provoquée par le harpon ont sauté et il saigne de partout, de l'aisselle, de la nuque, du front. De ses lèvres grises pendent des filets de salive gluante assez longs pour toucher la flaque de sang, d'eau salée et d'écailles dans laquelle il est prostré. Hoffstetler se laisse tomber à genoux près de lui sans la moindre crainte ; le Dévonien est enchaîné et, de toute façon, a tout juste la force de respirer. Il ne pourrait pas projeter sa mâchoire secondaire. Hoffstetler pose la main sur une de ses plaies. Du sang épais et sombre coule entre ses doigts. Il lui faut de la gaze, il lui faut du sparadrap, il lui faut de l'aide, beaucoup d'aide.

Fleming se racle la gorge et Hoffstetler pense : *Oui, pitié, intervenez, arrêtez ça. Moi, il ne m'écouterait pas.* Mais ce qui sort de la bouche de Fleming est aussi éloigné d'une réprimande qu'on peut l'imaginer.

— Nous ne voulions pas interrompre votre petit déjeuner.

Seule une déclaration aussi ridicule peut pousser Hoffstetler à détacher les yeux du Dévonien mutilé. Strickland baisse la tête comme un gamin qu'on gronde parce qu'il a volé des bonbons, et ouvre sa main gauche, révélant un œuf blanc. Un instant, il semble le considérer en réfléchissant à sa signification possible, mais de l'avis d'Hoffstetler, un œuf est une chose trop fragile pour qu'un animal comme Strickland le comprenne, trop chargé de sens, trop symbolique de la délicate perpétuation de la vie. Strickland hausse les épaules et le lâche dans une corbeille à papier. Pour lui, cet œuf n'a aucune importance.

Pour Hoffstetler, c'est tout le contraire. Il n'a pas oublié, et n'oubliera jamais, l'œuf que la femme de ménage silencieuse tenait dans sa main en valsant devant la cuve du Dévonien. Lentement, il tourne la tête comme pour faire l'inventaire du F-1. Les vertèbres de son cou craquent, essayant de le trahir. Il darde son regard dans toutes les cachettes potentielles. Sous les bureaux. Derrière la cuve. Même à l'intérieur du bassin. Il lui faut dix secondes pour trouver Elisa Esposito, les yeux écarquillés et les dents serrées, bien visible par la porte d'une armoire que son propre corps empêche de se fermer.

Des torrents de sang affolé étranglent Hoffstetler. Il maintient le contact visuel quelques instants puis cligne des paupières une fois, le signe universel – du moins l'espère-t-il – pour « Restez calme », même s'il sait bien que la panique est l'émotion la plus pertinente. Impossible de dire ce qu'il adviendra de cette femme si elle se fait prendre. Ce n'est pas comme si elle avait volé du papier toilette à son entreprise. Une pauvre employée de ménage de l'équipe de nuit ? Appréhendée par un type comme Richard Strickland ? Elle risque de disparaître purement et simplement dans le brouillard.

Elisa est essentielle à la survie du Dévonien. Peut-être davantage maintenant qu'il est blessé. Hoffstetler doit distraire Strickland. Il reporte son attention sur le Dévonien. Les dommages infligés à la femme de ménage sont théoriques ; les dommages infligés à cet organisme singulier sont bien réels, et affreux, et ils risquent de le tuer si Hoffstetler ne parvient pas à le remettre tout de suite dans l'eau cicatrisante de la cuve ou du bassin.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! crie-t-il.

Strickland et Fleming avaient tous les deux commencé à parler, mais ils s'interrompent, plongeant le laboratoire dans un silence que seuls rompent les halètements du Dévonien. Hoffstetler foudroie Strickland du regard, mais le militaire semble apprécier la rébellion du freluquet.

— C'est un animal, pas vrai ? marmonne-t-il. Il faut bien le dompter.

Hoffstetler a déjà connu la peur : chaque fois qu'il a accédé à des documents classifiés pour des agents soviets. Mais jamais la colère, pas aussi intense. Tout ce qu'il a jamais fait, dit ou éprouvé au sujet du Dévonien lui paraît superficiel, voire risible. Son débat avec Mihalkov pour savoir si la créature était plus intelligente qu'un chien, leur discussion sur Wells et Huxley. De bien des façons, songe-t-il tout à coup, la créature du F-1 est un ange qui, ayant daigné honorer notre monde de sa présence, a aussitôt été abattu, épinglé sur un panneau en liège et étiqueté « démon » à tort. Et il a participé à ça. Son âme ne s'en remettra peut-être jamais.

Hoffstetler se relève d'un bond et se plante face à Strickland, ses lunettes glissant le long de son nez soudain trempé de sueur, incapable de s'empêcher d'avancer la lèvre tel un *mal'čik* boudeur défiant son papa. Il n'arrivera à rien avec Strickland, comme d'habitude, mais Fleming est venu apporter des nouvelles, et Hoffstetler a le pressentiment que ce sera peut-être l'outil qui lui permettra de maintenir Strickland à distance. Il prie pour qu'Elisa puisse tenir encore quelques minutes.

— Dites-lui, monsieur Fleming. Parlez-lui du général Hoyt.

Ce simple mot suffit à faire effet. Hoffstetler a la satisfaction de voir une chose inconnue jusque-là, un pli de confusion creuser le centre du visage de Strickland : front barré, sourcils froncés, lèvre chiffonnée. Le militaire recule d'un pas devant lui. Son talon se pose sur un objet tombé à terre et il baisse les yeux, semblant remarquer les tables renversées et les instruments pour la première fois – le désordre qu'il a mis et qu'il ne peut pas cacher. Il se racle la gorge, désigne le capharnaüm et, quand il parle, sa voix se brise comme celle d'un ado sur le point de muer.

— Les... femmes de ménage. Elles doivent... nettoyer mieux que ça. Fleming aussi se racle la gorge.

— Je ne veux pas créer de difficultés, monsieur Strickland. Mais le docteur Hoffstetler a raison. Le général Hoyt m’a appelé ce matin. En direct de Washington. Il m’a demandé de lui préparer un document. Pour clarifier, vous savez, les deux philosophies très différentes que vous avez, le docteur Hoffstetler et vous, concernant l’atout.

— Il... (Le visage de Strickland est flasque.) ... vous a appelé ? Vous ?

Le petit sourire pincé de Fleming trahit son malaise, mais aussi une certaine fierté.

— Un rapport objectif, répond-il. C’est tout ce qu’il désire. Je dois juste collecter les informations et les lui transmettre afin qu’il puisse prendre une décision raisonnée sur la marche à suivre.

Strickland semble sur le point de vomir. Son visage est livide, ses lèvres violacées, et sa tête s’incline lentement vers le bas, comme mue par un engrenage rouillé, jusqu’à ce que son regard se fixe sur le porte-bloc de Fleming ainsi que si c’était une tronçonneuse sur le point de s’allumer. Hoffstetler ne comprend pas quel genre d’emprise Hoyt exerce sur Strickland, et il s’en moque. C’est un avantage pour lui, pour le Dévonien, pour Elisa, et il saute dessus.

— Pour commencer, David, vous pouvez dire au général qu’en tant que scientifique, en tant qu’*humaniste*, je l’implore d’interdire formellement ce genre de comportement, cette décision unilatérale de faire du mal à l’atout sans raison valable. Notre étude est encore au berceau ! Nous avons encore tant à apprendre de cette créature, et voilà qu’elle est à demi morte, en train de suffoquer sous nos yeux. Remettons-la dans sa cuve.

Fleming lève son porte-bloc. Son stylo zigzague sur un morceau de papier, enregistrant l’objection d’Hoffstetler à l’encre permanente. La poitrine du scientifique se gonfle victorieusement. Il jette un coup d’œil à Elisa pour lui indiquer que tout va s’arranger, avant de reporter son attention sur Strickland. Le militaire regarde l’encre de Fleming se tortiller sur le papier, la mâchoire tremblante, les yeux clignant sous l’effet d’une hébétude horrifiée.

— Non, bredouille-t-il, expulsant son agitation intérieure dans ce seul mot.

Hoffstetler est plein d’énergie, animé par le même combustible que durant ses cours magistraux à l’université. Très vite, avant que Strickland puisse articuler quoi que ce soit de plus intelligible, il s’agenouille près de la créature et indique ses branchies frissonnantes, puis sa poitrine torturée.

— Vous voulez bien prendre note de ceci, David ? Voyez comme la créature alterne parfaitement entre deux systèmes respiratoires distincts ? C’est peut-être fou d’espérer que nous puissions reproduire en laboratoire toutes ses fonctions amphibes : la sécrétion de lipides,

l'hydratation cutanée. Mais les émulsions respiratoires ? Dites au général Hoyt que je suis certain que si on nous en laisse le temps, nous pourrions formuler des substituts oxygénés et reproduire un semblant d'osmorégulation.

— Conneries, crache Strickland, mais Fleming continue à faire ce qu'il fait le mieux : prendre des notes, en accordant toute son attention à Hoffstetler. Tout ça, c'est juste un gros tas...

— Imaginez, David, si nous aussi pouvions respirer comme cette créature, dans des atmosphères d'une pression et d'une densité incroyables. Ça simplifierait énormément les voyages spatiaux, non ? Oubliez les orbites uniques auxquelles œuvrent les Soviets. Imaginez des semaines en l'air. Des mois. Des années ! Et ce ne serait que le commencement. La datation au radiocarbone indique que cette créature pourrait avoir plusieurs siècles. Elle est stupéfiante.

La poitrine d'Hoffstetler est gonflée par l'assurance mais tirillée par la honte. Il a beau dire la vérité, celle-ci est pareille à de l'arsenic sur sa langue. Pendant deux milliards d'années, le monde a connu la paix. Ce n'est qu'avec l'invention du genre – plus spécifiquement des mâles qui déploient leur queue, se frappent la poitrine et donnent des coups de cornes – qu'il a entamé sa glissade vers l'extinction. Cela explique peut-être la découverte d'Edwin Hubble selon laquelle toutes les galaxies connues s'éloignent de la Terre, comme si toute la planète était empoisonnée. Hoffstetler se reconforte en se disant que ce matin, ce mépris de soi en vaut la peine. Jusqu'à ce que Mihalkov puisse autoriser l'extraction, les chiens d'Occam ont besoin d'un os à ronger.

— ... de *merde*, achève Strickland. Un gros tas de *merde*. Vous pouvez dire au général Hoyt que le docteur Hoffstetler – Bob – est du côté des sauvages d'Amazonie. Qu'il traite cette créature comme une divinité. C'est peut-être une réaction de Russe. Notez un peu ça, Fleming. Peut-être qu'en Russie, ils n'ont pas les mêmes dieux que nous.

L'inquiétude forme une grosse boule dans la gorge d'Hoffstetler ; il la déglutit comme un bolus trop dur. Richard Strickland n'est pas le premier de ses collègues à utiliser ses origines pour saper son autorité, mais il est sans doute le premier ayant les moyens de découvrir toute la vérité. Même si Hoffstetler n'a jamais rencontré le général Hoyt, s'il ne l'a pas même vu en photo, il lui semble voir le gradé se dessiner au plafond du F-1, marionnettiste géant qui aime dresser deux de ses pantins l'un contre l'autre pour voir lequel mérite son soutien. Hoffstetler dissimule son malaise en baissant de nouveau les yeux vers la créature sifflante. C'est vrai que le chemin de sa carrière est jalonné de pointes d'*ego*, mais jamais il n'a souhaité attirer ce genre d'attention.

Cependant, il sait qu'il ne peut pas se soustraire à ce combat, pas s'il

veut que le Dévonien survive, pas s'il veut qu'Elisa Esposito survive, pas s'il veut pouvoir continuer à vivre avec lui-même. Sous la lampe médicale, accroupi dans le sang figé de la créature mourante, Hoffstetler a la brusque intuition que la fusion du Dévonien avec le monde naturel n'a fait que commencer en Amazonie, que sa mort pourrait entraîner la mort de l'émergence, l'arrêt du progrès, la fin de tout et de tous.

— Les clés. (Il tend une main audacieuse vers Strickland.) Il faut le remettre dans l'eau immédiatement.



Ces derniers temps, il n'arrive pas à dormir. Et quand il y arrive enfin, il bascule dans le noir. À 3 heures du matin, il halète et s'étouffe, et Lainie lui frotte le dos comme s'il était un gamin, mais il n'est pas un gamin et ça ne peut pas être des larmes sur ses joues, alors il la repousse, et elle continue à jacasser, à lui demander si c'est à cause de ses doigts et s'il ne veut pas retourner les montrer au docteur, mais ce ne sont pas ses doigts, alors elle se met à dire que ça doit être la guerre, elle l'a lu dans les magazines, que la guerre peut hanter un homme, mais qu'est-ce que cette femme peut bien savoir de la guerre, de la façon dont elle vous dévore, mais aussi de la façon dont vous pouvez la dévorer, et que peut-elle bien savoir des souvenirs, car il semble impossible que dans sa vie pleine de planches à repasser et d'assiettes sales, elle ait pu se forger un seul souvenir comme ceux qui brûlent la cervelle de Strickland.

Dans ses rêves, il est de nouveau à bord du *Josefina*, patinant sous des coutelas de brouillard, le sang de l'équipage gouttant du pont, seule la succion laborieuse et édentée de la boue troublant le silence.

Il manœuvre le bateau à l'intérieur d'une grotte enroulée aussi serré qu'une conque, et un rideau d'insectes s'écarte, et la créature se dresse, à ceci près que ce n'est pas Deus Brânquia, c'est le général Hoyt, nu et rose et brillant comme du latex, brandissant le même couteau Ka-Bar qu'il lui a tendu en Corée et lui proposant le même marché sinistre.

Il voit très bien Hoyt. Sa façon de se tenir, une main tripotant ses médailles et l'autre caressant son ventre protubérant. Ses yeux mi-clos mais qui cillent rarement. Le sourire presque malicieux qui creuse ses joues rondes. Mais il ne l'entend pas. Ses souvenirs de Hoyt, tous les ordres, tous les compliments, toutes les incitations douteuses, ont été privés de voix. Pas muets comme Elisa, mais plutôt obscurcis, comme les passages du brief sur Deus Brânquia qui avaient été censurés en noir. Ils résonnent tels de longs cris stridents et ressemblent à ça :

Même ici, dans ce laboratoire, il ne voit pas comment Fleming a pu comprendre les glapissements inarticulés de Hoyt. La tête lui tourne comme elle ne lui a pas tourné depuis la chaleur infernale de la Corée, la chaleur pire encore de l'Amazonie. Hoyt a peut-être eu vent de ses doigts recousus. Hoyt pense peut-être qu'il n'est plus en mesure de contrôler une situation. Et si Strickland perd la confiance de Hoyt, de quel levier disposera-t-il pour trancher ses liens et se libérer ? Il cligne des yeux, regarde autour de lui, croit voir des lianes vertes s'insinuer par les grilles d'aération, des pousses vertes poindre des prises électriques. Est-ce à cause des antidouleurs ? Ou est-ce réel ? S'il ne met pas un terme à cette expérience, Deus Brânquia gagnera, et toute la ville deviendra une seconde Amazonie. Strickland, sa famille et le reste de Baltimore se retrouveront étranglés à l'intérieur.

Il serre le poing : il sait comment ça se passera. La douleur clapote tel un sirop brûlant et épais dans ses doigts infectés, remontant le long de son bras et jusqu'à son cœur. Sa vision tanguée, puis se focalise aussi clairement que sous l'effet du buchité. Hoffstetler a toujours la main tendue paume vers le haut ; il attend les clés. Et il continue à parler – des effets positifs des lampes spécialisées, des enregistrements de bruits de la jungle. Il promet de fournir à Fleming des graphiques et des données à envoyer au général Hoyt, dès qu'ils auront remis cette pauvre petite créature dans sa cuve douillette. Strickland se ressaisit. Il doit riposter, et tout de suite.

Il rit, d'un rire assez dur pour interrompre Hoffstetler.

— Des données, ricane-t-il. C'est quand vous tapez quelque chose sur une page et que soudain, ça le rend vrai, c'est bien ça ?

La gorge d'Hoffstetler, ce conduit ténu et fragile, s'étrangle au milieu d'une phrase. Sa main retombe, et Strickland s'en réjouit. Ça le remplit de chaleur et d'espoir. Ne sont-ce pas les censures bien-aimées

de Hoyt qu'il entend ? Elles semblent glapir doucement par les aérations de l'ordinateur : [REDACTED]. Hoffstetler doit les entendre aussi. Il se précipite vers la cuve pour indiquer une de ses foutues jauges.

— Vingt-huit minutes. Ce chronomètre mesure le temps écoulé depuis la dernière ouverture de la cuve. La capacité de l'atout à rester hors de l'eau au-delà de trente minutes n'a pas été établie. Nous pourrions discuter du rapport au général Hoyt plus tard. Les clés, monsieur Strickland. Ne m'obligez pas à supplier.

Mais justement, Strickland voudrait l'entendre supplier. Il s'accroupit près de l'atout, à l'endroit occupé par Hoffstetler quelques instants plus tôt. C'est une posture agréable, même avec Deus Brânquia qui convulse si fort que des écailles sont projetées sur sa chemise. Il se sent comme un cow-boy qui examine une tête de bétail écroulée, aux naseaux écumants, devant être abattue d'un coup de fusil. D'un doigt, il caresse la poitrine haletante de Deus Brânquia.

— Maintenant, notez ceci pour le général, monsieur Fleming. Cette chose n'est pas une liste de données. Cette chose, vous pouvez la toucher de vos propres mains. Le long des côtes, là, vous voyez ? Ce sont des cartilages articulés. Comme des jointures entrelacées. Selon la théorie en vigueur, cela sépare les deux paires de poumons, la primaire et la secondaire. (Il élève la voix.) J'ai bon, Bob ?

— Vingt-neuf minutes, dit Hoffstetler. Par pitié.

— Ces cartilages sont si épais qu'on n'arrive pas à obtenir une radio propre aux rayons X. Dieu sait qu'on a essayé. Je suis certain que Bob peut vous dire combien de fois. Mais la seule chose que le général Hoyt a besoin de savoir, c'est que si nous voulons comprendre comment fonctionne cette créature, nous n'avons pas le choix. Nous devons l'ouvrir.

— Pour l'amour de Dieu.

À présent, la voix d'Hoffstetler est comme il se doit : distante, ténue.

— Les Soviets pourraient être en Amérique du Sud en ce moment même, en train de sortir une autre de ces créatures du fleuve.

— Une autre ? Il n'y en a pas d'autre, pas dans le monde entier ! Je vous le promets !

— Vous n'étiez pas sur le bateau avec moi ; pas vrai, Bob ? Lire des bouquins sur un fleuve, ce n'est pas la même chose que de contempler son étendue de vos propres yeux. Contempler les millions de *choses* qu'il contient. Plus nombreuses que ce que votre ordinateur ne peut compter, je vous le garantis.

De joyeuses censures hurlent depuis l'ordinateur :

[REDACTED]

! Strickland est surpris que personne d'autre ne les entende. Mais au fond, ça n'a rien d'étonnant.

Personne d'autre n'a sa formation et son expérience militaire. Il ne comprend pas les intonations les plus subtiles des glapissements, mais il les sent dans ses entrailles, dans son cœur. Autrefois, il était comme un fils pour Hoyt, pas vrai ? Hoyt doit être fier de voir son gamin devenu un homme. Strickland doit lutter pour ne pas se sentir fier lui aussi. Il se frotte les yeux juste pour s'assurer qu'ils sont secs. Peut-être acceptera-t-il l'aide de Hoyt sur ce coup-là, un petit coup de main. Mais il ne se laissera plus ensorceler, ça non.

— Trente minutes, dit Hoffstetler. Voilà, je vous supplie. Je vous supplie.

Strickland pivote sur ses talons. Entendre Hoffstetler supplier ne lui suffit pas. Il veut planter son regard dans celui du scientifique, graver ce moment dans sa mémoire. Mais Hoffstetler fixe quelque chose à l'autre bout du labo, les dents découvertes et le front frémissant, presque comme s'il tentait de communiquer avec une quatrième personne dans la pièce. Strickland se souvient de l'œuf. Il ne sait pas pourquoi ça lui revient tout à coup. Il y avait un œuf par terre, non ? Il tourne la tête pour suivre la direction du regard d'Hoffstetler.

Une explosion gargouillante monte de la créature. Strickland baisse les yeux, oubliant l'œuf. Deus Brânquia convulse. Il perd ses écailles par dizaines. Une bave d'un blanc sale s'échappe de sa bouche en faisant des bulles. Tout son corps se raidit brusquement comme s'il avait reçu une décharge du bonjour, ou de la machette, quoi que soit cet instrument. Puis il perd connaissance. Il s'affaisse de tout son poids dans le harnais. De l'urine coule sous lui, faisant virer la bave blanche et le sang rouge à l'orange trouble. Strickland doit se lever pour s'écarter. Il entend le stylo de Fleming et espère qu'il ne note pas ça. C'est répugnant, répugnant, pas du tout approprié pour Hoyt. Mais il serait tout aussi inapproprié de laisser mourir Deus Brânquia avant que Hoyt ait donné son avis. Strickland sort les clés de sa poche et les lance à Hoffstetler. Les scientifiques – aucune coordination. Sous les glapissements, Strickland entend les clés tinter en heurtant le sol.



Brume matinale, fumée de cigarette, ses propres yeux fatigués : tels sont les voiles au travers desquels Giles la repère, un demi-pâté de maisons plus loin. Personne ne marche comme Elisa. Il fait tomber sa cendre depuis l'escalier de secours et croise les bras sur la rambarde. Assaillie par des rafales de vent, Elisa ne se change pas en lame mais plutôt en poing serré, se recourbant pour dépasser des adversaires fantômes, bras dessus bras dessous avec d'invisibles joueurs de rugby. Mais ses pieds opèrent sur un plan différent ; ils font de longues enjambées élégantes de danseuse dans leurs chaussures assez colorées pour apporter une vie éclatante au gris funèbre du quartier. Les chaussures, comprend Giles, sont pour Elisa ce que son portfolio est pour lui.

Il écrase sa cigarette et retourne à l'intérieur. Il s'est levé de bonne heure, douché et nourri pour son retour crucial chez Klein & Saunders. Il chasse un chat d'Andrzej le crâne et saisit son postiche. Debout devant le miroir de la salle de bains, il le centre, l'ajuste, le peigne. L'accessoire n'est plus aussi convaincant qu'autrefois. Ce n'est pas lui qui a changé : c'est Giles. Ça ne fait plus naturel pour un homme de son âge d'avoir une chevelure aussi épaisse. Mais comment y renoncer maintenant ? Le monde extérieur aurait l'impression qu'il a été scalpé. D'un autre côté – quel monde extérieur ? Il dévisage le fossile décharné dans le miroir et se demande comment il est tombé dans les filets d'une telle contradiction : un homme que personne ne regarde, s'inquiétant de son apparence.

Des coups frappés à la porte le font sursauter. Il traverse l'appartement à grands pas en consultant sa montre. Hier, il a prévenu

Elisa qu'il avait un rendez-vous ce matin, mais elle ne lui a pas répondu. Depuis quelque temps, elle est perdue dans ses pensées. Déprimé par son reflet, Giles redoute soudain qu'elle ne cache quelque chose d'affreux, un cancer incurable. Les coups sont frénétiques.

Avant qu'il puisse atteindre la porte, Elisa entre en ôtant son bonnet, déployant des éventails de cheveux électrisés. Giles se détend un peu. Faire irruption l'un chez l'autre fait partie de leurs traditions, et malgré les horaires nocturnes d'Elisa et la maigre chère des gens sous-payés, les joues de son amie sont si rouges que Giles est frappé de mélancolie. Dans les mêmes circonstances, son visage à lui serait blanc comme un linceul.

— Débordante de vitalité ce matin, à ce que je vois, lancet-il.

Elisa le dépasse en ricochant presque sur les murs, et en signant de manière assez désordonnée pour faire vaciller des colonnes de vieux tableaux. Giles lève un doigt pour l'exhorter à la patience et referme la porte afin de ne pas laisser entrer le froid. Quand il reporte son attention sur elle, elle continue à gesticuler. Sa main droite ondule – « poisson », pense-t-il – et elle courbe les épaules – « cheminée », pense-t-il ; non, « squelette » ; non, « créature » –, puis fait un mouvement similaire, mais arrondi – « piège », suppute-t-il, ou quelque chose de ce genre, même s'il se trompe sans doute : elle parle beaucoup trop vite. Il lève les deux mains.

— Un instant de silence, je t'en prie.

Elisa rentre la tête dans les épaules et le foudroie du regard telle une enfant réprimandée. Puis elle ouvre ses deux poings tremblants, ce qui n'est pas un signe spécifique, mais un geste universel pour signaler son exaspération.

— Commençons par le commencement, suggère Giles. Tu as des problèmes ? Tu es blessée ?

Elle fait mine d'écraser un insecte : « Non ».

— Merveilleux. Puis-je t'offrir des corn flakes ? Je n'en ai mangé que la moitié d'un bol. La nervosité, j'en ai peur.

Elisa se rembrunit. Froidement, elle signe : « Poisson ».

— Chérie, je te l'ai dit hier soir, j'ai un rendez-vous. Je devrais déjà être parti. Pourquoi cette soudaine envie de poisson ? Ne me dis pas que tu es enceinte.

Elisa enfouit son visage dans ses mains, et un étau comprime la poitrine de Giles. Sa plaisanterie a-t-elle fait pleurer cette pauvre fille, célibataire depuis le jour où il l'a rencontrée ? Une secousse parcourt son dos – mais c'est un hoquet de rire. Quand Elisa relève la tête, son regard est toujours fou, mais elle secoue la tête comme si elle n'arrivait pas à croire à quelque absurdité qu'il peine encore à comprendre. Elle souffle un grand coup pour se calmer, agite ses mains comme si elles étaient en feu et regarde Giles bien en face pour

la première fois. Au bout d'une seconde, sa bouche se tord vers la droite. Giles grogne.

— J'ai quelque chose entre les dents, devine-t-il. Non, ce sont mes cheveux, pas vrai ? Je les ai mis de travers. Mais tu as enfoncé ma porte avant que j'aie pu...

Elisa tend la main et ôte des feuilles de hêtre à la fois de son manteau en daim et de son pull, des résidus d'une récente tempête de vent. Puis elle fait tourner son nœud papillon à cent quatre-vingts degrés. Enfin, elle tapote sa tempe à l'endroit où ses vrais cheveux rencontrent son postiche, même si cela ressemble plus à un geste affectueux qu'à un ajustement. Elle recule d'un pas et fait le signe pour « élégant ». Giles soupire. Voilà une femme sur qui on ne peut pas compter pour dire la déplaisante vérité.

— J'adorerais être un singe qui te rend la monnaie de ta pièce en t'épouillant à mon tour, mais comme mentionné précédemment, j'ai un rendez-vous. Tu veux me dire quelque chose avant que j'y aille ?

Elisa le fixe sévèrement et lève les deux mains pour indiquer qu'elle va se mettre à signer. Giles redresse le dos tel un étudiant sur le point d'être interrogé à l'oral. Il a le sentiment qu'Elisa n'apprécierait pas qu'il sourie là tout de suite, alors, il range son sourire sous sa moustache. Sa peur envahissante, celle qui grandit un peu plus chaque année, c'est d'être – lui, le soi-disant artiste qui n'a jamais réussi, le raté avec son bataillon en déroute de chats infirmes – responsable d'avoir inhibé le potentiel d'Elisa. Il pourrait améliorer sa vie rien qu'en déménageant, en se trouvant une ennuyeuse écurie de vieux qui l'accepteraient dans leur club de bridge. Alors, Elisa serait forcée de rechercher la compagnie de gens qui élargiraient son monde au lieu de le restreindre. Si seulement il pouvait endurer le chagrin de la perdre.

Ses signes sont lents, délibérés, dépourvus d'affect. « Poisson. Homme. Cage. O-C-C-A-M. »

— Déjà vu, déclare Giles. Tu peux aller plus vite que ça.

Ce qui suit est aussi stupéfiant qu'un monologue miltonien débité par un timide gamin de maternelle. Envolé le penchant d'Elisa pour la recherche des mots exacts. Ses mains adoptent l'agilité limitée d'habitude à ses pieds, et sa narration coule avec une clarté symphonique malgré les embardées de son zèle improvisateur. D'un point de vue mécanique, c'est époustouflant, et comme toute histoire bien racontée, un plaisir à lire, même si chaque élément de l'intrigue l'entraîne plus loin dans un genre plus sombre que Giles ne le préfère. Un moment, il pense qu'Elisa invente une fiction. Puis les détails deviennent trop cruels, trop réalistes. Elisa, à tout le moins, croit chaque mot de ce qu'elle raconte.

Un homme-poisson, prisonnier d'Occam, torturé et mourant, a besoin d'être sauvé.



Repasser. Cette corvée ennuyeuse et humide qui lui donne des crampes est devenue la couverture idéale pour sa double vie. Richard n'a jamais repassé une chemise de sa vie. Il n'a aucune idée de l'ampleur de la tâche, si elle prend une demi-heure ou une demi-journée. Lainie se réveille avant l'aube, expédie autant de tâches domestiques que possible, envoie les enfants à l'école puis regarde les infos du matin à travers un nuage de vapeur, faisant durer le repassage jusqu'au départ de Richard. Les horaires qu'elle a négociés avec Bernie Clay vont de 10 heures à 15 heures, ce qui lui laisse tout le temps de se rendre au travail, et aussi tout le temps de rentrer chez elle et de dissimuler l'odeur exotique de papier du bureau sous celle bien plus ordinaire du parfum.

Richard s'éloigne en voiture dans la pétarade de la vieille Thunderbird, et Lainie replie la planche à repasser qu'elle fait semblant d'utiliser depuis dix, ou vingt, ou trente minutes. Mentir à son époux est un virus dans un mariage, elle le sait, mais elle n'a pas trouvé le bon moyen de lui dire. Elle ne s'est pas sentie aussi excitée et pleine d'espoir depuis quand ? L'époque où Richard la courtisait, peut-être, ce soldat si élégant tout juste rentré de la guerre de Corée. Du moins les premiers temps où Richard lui faisait la cour, parce qu'au bout de quelques mois, quand des fiançailles étaient devenues inévitables, elle commençait déjà à sentir le vent tourner.

Lainie ne s'autorise pas à ruminer le passé. Trop de choses dans ses journées actuelles l'excitent, l'intéressent et la satisfont, mais aucune davantage que se changer très vite pour enfiler les tenues de travail qu'elle tient prêtes dans le fond de sa penderie. C'est un nouveau

genre de défi, s'habiller pour le travail. Elle a pris des notes sur la garde-robe des secrétaires. Elle s'est rendue trois fois chez *Sears* pour faire des emplettes. Distingué plutôt que décontracté. Élégant plutôt que joli. Flatteur mais pas froufroulant. Des objectifs contradictoires, mais c'est ça, être une femme. Elle s'en tient à des jupes-crayon en flanelle, des cols arrondis ou noués, des corsages simples et ceinturés.

Le trajet en bus jusqu'au bureau est toujours aussi gratifiant. Maîtriser l'étiquette corporelle des transports publics, s'emparer d'un siège à elle, refermer ses bras sur un sac à main rempli avec l'efficacité d'un commando, et mieux que tout le reste, le contact visuel bref mais affectueux avec les autres femmes salariées. Chacune s'assoit seule, mais elles sont dans cette aventure ensemble.

Les hommes de chez Klein & Saunders – bon, ce sont des hommes. La première semaine, Lainie s'est fait pincer le derrière exactement une fois par jour, toujours par un type différent qui se comportait avec l'assurance arrogante de quelqu'un qui choisit la plus grosse crevette du buffet. La première fois, elle a couiné. La deuxième, elle s'est tue. À la cinquième, elle maîtrisait suffisamment l'air réprobateur de la femme qui travaille pour obtenir du coupable un haussement d'épaules embarrassé. Elle a suivi le dernier des yeux assez longtemps pour le voir rejoindre un groupe de types gloussants qui lui ont donné des claques dans le dos. Son derrière sensible la brûlait. Toute la semaine n'avait été qu'une sorte de bizutage, un jeu d'étudiants.

Alors, elle a décidé de gagner en prouvant qu'elle était plus qu'un cul à pincer. Sans doute les dactylos et les secrétaires de l'agence poursuivaient-elles toutes le même objectif. Ou les dames dans le bus. Ou les femmes qui faisaient le ménage dans le laboratoire de Richard. À compter de ce jour, quelle que soit son humeur, Lainie a gardé la tête haute. Elle s'est formée à gérer le standard téléphonique pendant sa pause-déjeuner. Elle s'est mise à projeter sa voix avec une assurance en laquelle elle a fini par croire. Les pincements ont diminué. Les hommes ont commencé à se montrer gentils avec elle. Mieux encore : ils ont fini par arrêter. Désormais, ils se reposent sur elle ; ils aboient quand elle fait une bêtise ; ils lui apportent des cartes et des fleurs quand elle leur sauve la mise.

Et Lainie est passée experte en ce domaine qui relève à la fois de la science et de l'art : gérer la parade d'*ego* qui encombre la réception. Les magnats des affaires, les play-boys de pub télé, les mannequins tout neufs. Elle a appris à composer des numéros hors service et à improviser des dialogues pour impressionner les clients.

— Coucou, Larry. Pepsi-Cola a déplacé le rendez-vous à jeudi.

Elle devine d'instinct quand faire ce genre de chose. C'est comme jauger l'humeur de Richard avant de lui demander de l'argent de poche. Bien entendu, depuis quelque temps, elle n'a plus besoin de lui

en demander : elle a de l'argent à elle. Elle en est fière et brûle de partager cette fierté avec son époux. Mais il ne comprendrait pas. Il considérerait ça comme un affront personnel.

La nouvelle est parvenue aux oreilles de Bernie que son embauche impulsive était bien inspirée. La semaine dernière, il l'a invitée à déjeuner. Pendant la première demi-heure, il s'est comporté comme les autres. Il a insisté pour qu'elle prenne une boisson d'adulte, et comme elle refusait, il lui a quand même commandé un Gin Rickey. Elle en a siroté une gorgée pour lui faire plaisir, et il a pris ça comme une invitation à tendre le bras au-dessus de la table pour poser sa main sur celle de Lainie. Qui a senti son alliance et retiré sa main avec un sourire froid, pincé.

C'était comme si elle avait réussi un test auquel ni elle ni lui n'avaient eu conscience de participer. Bernie a avalé une grande gorgée de son Manhattan, et l'alcool a paru dissoudre sa lubricité, la changeant en une affection innocente. Ça devait être drôlement pratique, a songé Lainie, d'être un homme et de pouvoir réviser ses intentions avec tant de désinvolture, sans se soucier des conséquences.

— Écoutez, a dit Bernie. Je vous ai invitée à déjeuner pour vous proposer un emploi.

— Mais j'en ai déjà un.

— Oui, un emploi à mi-temps. Ce dont je vous parle, c'est d'une carrière. Un travail à plein temps. Huit heures par jour, quarante heures par semaine. Des avantages sociaux. Une pension de retraite. La totale.

— Oh, Bernie. Merci. Mais je vous ai dit...

— Je sais ce que vous allez me répondre. Les enfants, l'école. Mais vous connaissez Melinda de la compta ? Vous connaissez la copine de Chuck, Barb ? Nous avons au moins six ou sept employées avec ce genre de contrat actuellement. Il y a une garderie dans l'immeuble. Vous les amenez avec vous de bonne heure, et plus tard, un bus les livre à leur école comme des paquets. Klein & Saunders paie la note.

— Mais pourquoi... ? (Elle a saisi son verre histoire de calmer ses doigts nerveux, envisageant même de boire une autre gorgée pour apaiser les battements de son cœur.) Pourquoi feriez-vous ça pour moi ?

— Misère, Elaine. Dans le bordel ambiant, quand on trouve une bonne travailleuse, on se l'attache aussi solidement que possible. Sans ça, elle finit chez Arnold, Carson et Adams où elle raconte tous nos secrets professionnels. (Bernie a haussé les épaules.) Ce sont les années 60. D'ici peu, le monde appartiendra aux femmes. Vous aurez les mêmes opportunités que les hommes. Mon conseil, c'est de vous mettre déjà en position. Commencez au bas de l'échelle. Réceptionniste aujourd'hui, et qui sait ? Responsable administrative

demain ? Future partenaire plus tard ? Vous avez ce qu'il faut, Elaine. Vous êtes plus maligne que la moitié des abrutis dans cet immeuble.

Avait-elle descendu son cocktail sans s'en rendre compte ? Sa vision s'est mise à tanguer. Pour la stabiliser, Lainie a regardé au-delà du bastion de ketchup, de moutarde et de sauce à steak, et par la fenêtre, elle a vu une mère se débattre avec un sac d'épicerie tout en poussant un landau branlant. Elle a tourné la tête dans la direction opposée, et dans la pénombre du restaurant, elle a vu des requins en costume bien coupé montrer leurs dents étincelantes à des maîtresses mortes d'amour, qui priaient pour que leur air affamé ne veuille pas juste dire qu'elles allaient se faire dévorer.

Lainie aurait pu leur garantir que ces regards ne signifiaient rien d'autre. La veille au soir, Richard disait justement que l'atout qu'il avait été engagé pour protéger arrivait au terme de son utilité, et que lorsque tout serait terminé, les Strickland ne resteraient pas forcément à Baltimore. Richard ne se plaît pas ici ; elle l'a vu, des volumes de l'encyclopédie ouverts sur les genoux, se renseigner sur Kansas City, Denver ou Seattle. Mais Lainie, elle, se plaît à Baltimore. Elle pense que c'est la meilleure ville du monde. La perspective de se trouver déracinée du seul endroit où elle se sent utile résume le danger de s'attacher à un homme en premier lieu. Vous êtes un parasite, et quand votre hôte commence à mourir – disons, d'une infection aux doigts – votre sang est empoisonné aussi.

Elle voulait dire oui à Bernie. Elle y pensait chaque jour, chaque minute.

Mais cela reviendrait-il à dire non à Richard ?

— Je vais vous laisser réfléchir, a proposé Bernie. Mon offre est valable, disons, pendant un mois. Après ça, je suppose qu'on engagera une autre fille. En attendant, mangeons. Je pourrais avaler un cheval. Deux chevaux. Et le chariot derrière eux.



La peur s'abat sur le dos de Giles tel un ptérodactyle tombé du ciel. Occam est le Triangle des Bermudes de Baltimore, et il a entendu les folles rumeurs, dont la plupart se terminent par la disparition ou la mort, dans des circonstances douteuses, d'un courageux investigateur. La nausée le prend. Ce que suggère Elisa est bien au-delà des capacités de deux ratés fauchés qui habitent au-dessus d'un cinéma décrépît. L'homme-poisson des fantasmes d'Elisa doit être un pauvre type né avec des difformités physiques – et elle voudrait le faire évader ?

Elisa est quelqu'un de bien, mais elle n'a qu'une expérience de la vie extrêmement limitée ; elle est incapable de mesurer la profondeur des lignes de faille de la Peur Rouge en Amérique. Des indésirables de toute sorte risquent leur vie et leur gagne-pain chaque jour, et un peintre homosexuel ? C'est ce qu'on fait de plus indésirable. Non, il n'a pas de temps à perdre avec ces sornettes. Il a rendez-vous avec Bernie, pour une publicité sur laquelle il a sué sang et eau.

Giles se détourne, sachant que cela blessera Elisa. Cela le blesse aussi, au point qu'il a du mal à glisser sa toile corrigée dans son portfolio. Il fait face au mur avant de parler, une tactique lâche qui empêche une personne muette de l'interrompre.

— Quand j'étais gamin, dit-il, une fête foraine a dressé ses chapiteaux à Herring Run. Ils avaient un spectacle spécial, une tente entière pleine de curiosités naturelles. L'une d'elles était une sirène. Je le sais parce que j'ai payé cinq cents pour la voir. Une vraie fortune pour un petit garçon de l'époque, je te le garantis. Et tu sais ce que c'était, cette sirène ? Pour commencer, c'était une chose morte. Aucun rapport entre les peintures d'une beauté aux seins nus et la vieille

créature momifiée dans la vitrine – une tête et un torse de singe, cousus à une queue de poisson. Je le savais. N'importe qui pouvait le voir. Mais pendant des années, je me suis dit que c'était une sirène parce que j'avais payé pour la voir, pas vrai ? Je voulais y croire. Les gens comme toi et moi, on a besoin de croire en quelque chose plus que les autres, pas vrai ? Pourtant, dans la froide lumière du jour, c'était quoi, cette sirène ? En réalité ? De la taxidermie créative. Comme beaucoup d'autres choses dans la vie, Elisa. Des morceaux collés ensemble et dépourvus de signification, à partir desquels nos esprits assoiffés de sens créent des mythes pour nous satisfaire. Tu vois ce que je veux dire ?

Il boucle le portfolio, dont le cliquetis est le son même de la sagesse. Il doit y aller, après tout. Ce sera peut-être la première de nombreuses petites déceptions qu'il infligera à Elisa comme des vaccins. Il placarde un sourire conciliant sur son visage et se retourne. Son sourire se fige. Le regard glacial d'Elisa introduit les rafales du dehors dans l'appartement, et Giles doit se protéger contre cette morsure. Elle se met à signer avec la brutalité de coups de massue, un ton qu'il ne l'a jamais vue prendre, certains symboles répétés se gravant dans l'air tels des feux d'artifice du Quatre-Juillet. Il veut détourner les yeux, mais Elisa plonge dans son champ visuel, ses gestes pareils à des coups de poing, comme si elle le secouait par les revers de sa veste.

— Non, dit-il. On ne va pas le faire.

Signes, signes.

— Parce que ce serait enfreindre la loi, voilà pourquoi ! Le simple fait d'en parler est sans doute déjà une infraction !

Signes, signes.

— Il est seul, et alors ? Nous le sommes tous.

C'est une vérité trop cruelle pour être énoncée. Giles fonce vers la gauche. Elisa se déplace pour le bloquer. Leurs épaules se heurtent. Il sent l'impact jusque dans ses dents et trébuche ; il doit plaquer une main sur la porte pour se retenir. C'est sans le moindre doute le pire moment qu'ils ont partagé tous les deux, l'équivalent d'une gifle. Le cœur de Giles bat à tout rompre. Son visage est rouge, son postiche probablement de travers. Il se tapote le crâne pour vérifier, ce qui le fait rougir encore plus fort. Soudain, il est au bord des larmes. Comment les choses ont-elles dégénéré aussi vite ? Il entend Elisa haleter et prend conscience qu'il halète aussi. Il ne veut pas la regarder, mais il le fait quand même.

Elisa pleure, et pourtant, elle continue à signer, et Giles ne peut pas s'empêcher de lire.

— « C'est la chose la plus seule que j'aie jamais vue. » (Il grogne.) Tu vois ? Tu le dis toi-même. C'est une chose. Un monstre.

Les signes d'Elisa tranchent et cognent. Il saigne et se fait des bleus.

— « Et moi, je suis quoi, alors ? Un monstre, aussi ? » Oh, Elisa, pitié ! Personne n'a dit ça ! Je suis désolé, ma chère, mais il faut vraiment que j'y aille !

D'autres signes (« Il se fiche de ce qui me manque ») que Giles refuse de répéter à voix haute. Sa main tremblante trouve la poignée et tire la porte. Un vent glacial cristallise la larme retenue au coin de chacun de ses yeux. Il sort dans le couloir plein de courants d'air, captant une autre phrase au passage (« Ou je le sauve, ou je le laisse mourir »), mais se remémore que quelque part en ville il y a un immeuble, et que quelque part dans cet immeuble il y a un agenda, et que dans cet agenda, il y a un rendez-vous à son nom. Ce n'est pas un fantasme, c'est un fait. Il s'éloigne d'un pas avant de s'interrompre et de se forcer à hausser la voix.

— Cette chose n'est même pas humaine, insiste-t-il.

Ce sont les paroles d'un vieil homme qui implore qu'on le laisse vivre en paix. Avant de pouvoir écarter le portfolio qui le gêne et s'échapper par l'escalier de secours, juste au moment où il se détourne, il capte la réponse d'Elisa, et il lui semble que les signes se marquent au fer rouge dans son dos, à travers sa veste, son pull, sa chemise, ses muscles, ses os, assez profondément pour que les mots le lancent telle une blessure fraîche pendant tout le trajet jusqu'à Klein & Saunders, où ils commencent, en le grattant, à se changer en cicatrices qu'il sera forcé de lire pour le restant de ses jours. « NOUS NON PLUS ».



La décision de Washington, c'est que l'atout doit être euthanasié, découpé comme un steak et expédié sous forme d'échantillons à des

laboratoires à travers tout le pays. Hoffstetler a une semaine pour boucler ses recherches. Strickland se laisse aller contre le dossier de sa chaise de bureau et tente de sourire. Mission presque terminée. Une vie meilleure l'attend de l'autre côté. Il devrait profiter de cette semaine pour se détendre. Se trouver un passe-temps. Revenir où il en était avant l'Amazonie. Peut-être même céder au harcèlement de Lainie et aller voir le docteur pour lui montrer ses doigts. Il renonce aussitôt à cette idée. Regarder ses doigts lui rappelle la pourriture de la jungle. Mieux vaut les garder planqués sous des bandages encore un petit moment.

Alors, il rentre chez lui de bonne heure. Il veut faire à Timmy et Tammy la surprise d'être là quand ils reviendront de l'école. Bizarre : Lainie n'est pas à la maison. Il s'assoit devant la télé et attend. C'est le contraire de ce qu'il avait prévu. Il attend et gobe des cachets. Quel intérêt ? Il aurait mieux fait de rester au travail. Sa femme arrive en fin d'après-midi. À ce stade, il n'a plus les idées claires. Les cachets floutent les détails, les rendant aussi inintelligibles que les instructions glapies par le général Hoyt :



Strickland ne voit pas de sacs d'épicerie dans les bras de Lainie, et il ne reconnaît pas la robe qu'elle porte. Elle est visiblement étonnée de le voir. Puis elle se met à rire et dit qu'elle devra retourner au magasin le lendemain : elle a oublié son sac.

Observer, c'est le boulot de Strickland. Il peut vous dire quels scientifiques sont gauchers, quelle était la couleur des chaussettes que Fleming portait mercredi dernier. Lainie parle trop, et Strickland sait que c'est un signe infallible qu'elle ment. Il pense à Elisa Esposito, à son silence apaisant. Elle ne lui mentirait jamais : elle n'en a ni le pouvoir, ni l'envie. Lainie cache quelque chose. Une liaison ? Il espère que non. Dans l'intérêt de sa femme et aussi dans le sien, à cause de ce qui lui arrivera légalement parlant une fois qu'il se sera occupé du couple adultère.

Il comprime ses émotions pour la nuit. Le lendemain matin, après que les gamins ont pris le bus, il embrasse Lainie pour lui dire au revoir par-dessus la planche à repasser et conduit la Thunderbird jusqu'au pâté de maisons suivant. Il se gare sous un hêtre géant – pas la couverture idéale. Les branches sont squelettiques à cause du manque de pluie. Mais ça fera l'affaire. Il a pris ses quatre pilules du petit déjeuner, mais c'est tout. Il doit maintenir son sens de l'observation en éveil. Il coupe le moteur. En silence, il prie pour que Lainie n'apparaisse pas sur la route devant lui. C'est leur mariage. C'est leur vie. *Pitié, reste à la maison, nettoie la cuisine, déballe les*

cartons, n'importe quoi.

Un quart d'heure plus tard, elle apparaît au croisement, ayant soudain fini de repasser. Strickland sent une aiguille de honte le piquer. Autrefois, il lui a promis que jamais sa femme n'aurait à prendre les transports en commun. Il éjecte l'aiguille d'une flexion mentale. Ils ont tous les deux fait des promesses, pas vrai ? C'est lui qui a forcé pour réenfiler son alliance, lui dont le doigt a gonflé autour. Il lutte une bonne minute contre la Thunderbird pour la faire démarrer, puis se met à rouler au pas, à un bloc de distance derrière sa femme. Il s'immobilise pendant qu'elle attend le bus, et quand celui-ci passe, il le suit.

Le bus laisse descendre des gens devant une épicerie. Lainie ne se trouve pas parmi eux. Strickland se rappelle qu'une bonne surveillance nécessite un esprit ouvert. Peut-être que les prix de ce magasin ne lui conviennent pas. Quand le bus ressort de tout un quartier commerçant sans avoir craché Lainie, l'esprit de Strickland se ferme brusquement. Si sa femme comptait faire une course particulière aujourd'hui, elle avait toute la matinée pour le mentionner. Quoi qu'elle fasse, c'est derrière son dos. Il agrippe le volant si fort qu'il sent un craquement dans un de ses doigts blessés. Peut-être une des grosses agrafes noires qui a sauté de sa chair pourrissante.

Puis la voiture meurt. Pas de scène d'agonie dramatique : elle tousse faiblement une dernière fois, puis part en roue libre. Strickland met le point mort et tente de redémarrer, mais il ne lui reste pas une étincelle de vie. Le bus réintègre la circulation avec un bruit pareil au couinement de douleur de l'atout, et il ne peut absolument rien y faire. À travers une fumée bien plus épaisse que celle du fer à repasser de Lainie, il guide la Thunderbird vers le trottoir. La seule place libre est devant une borne à incendie. Putain. Vraiment parfait. Il se met en position stationnement d'un geste brusque et jaillit de la voiture. Scrute la route où d'autres véhicules grouillent telles des guêpes. Les gens détalent comme des cafards. Toute cette ville n'est qu'un nid de vermine venimeuse.

Strickland donne un coup de pied dans la portière, enfonçant le métal. Ses orteils chantent de douleur et il sautille en rond, débitant tous les jurons jamais inventés en une longue litanie, un chef-d'œuvre de vulgarité. Il s'arrête face à la rue, où il découvre une boule de feu d'une blancheur aveuglante. Dessous, des plaques géantes de feu liquide et des rivières de lave. L'éclat de la lumière lui fait mal à la tête. Il doit se protéger les yeux pour essayer de comprendre. Le soleil grésille sur l'enseigne représentant une Terre en train de tourner, sur les baies vitrées sol-plafond et les chromes étincelants d'une concession Cadillac.

Strickland ne se souvient pas d'avoir traversé la rue. Pourtant, il

déambule dans le parking. Sous des guirlandes de fanions qui claquent au vent. Près d'un palmier. Scrutant des yeux-phares au regard rendu coléreux par l'emblème en forme de V fixé entre eux. Caressant du bout des doigts la grimace de chat de Cheshire des grilles avant, ces centaines de crocs glissants. Il s'arrête devant une des voitures. Pose ses mains sur le capot brûlant. Se sent fort, habile et affûté. Même ses doigts blessés lui semblent renforcés. Il se penche par-dessus le capot et respire à fond. Il aime l'odeur du métal chaud, pareille à celle d'un flingue qui vient de tirer.

— Cadillac Coupé de Ville. La machine la plus parfaite que l'homme ait jamais fabriquée.

Un vendeur a rejoint Strickland. Celui-ci avise ses cheveux clairsemés, ses joues irritées par le rasoir, son cou flasque. D'autres détails fondent sous le soleil qui lui blesse les yeux. Cet homme est parfaitement automatisé, aussi métallique que les véhicules qu'il vend. Il longe la Cadillac comme si lui aussi se déplaçait sur des roues avec enjoliveurs, les plis de son costume aussi nets que l'arête des ailerons. Il caresse le capot ; sa montre et ses boutons de manchettes étincellent autant que le chrome.

— Moteur à explosion à quatre temps V8. Boîte manuelle à quatre vitesses. De zéro à cent en dix virgule sept secondes. Enregistrée à cent quatre-vingt-dix en vitesse de pointe. File aussi vite qu'un billet tout neuf. Radio AM/FM avec son stéréo. Comme si vous aviez tout le Philharmonique de Londres sur la banquette arrière. Intérieur de luxe. Cuir blanc. C'est une suite présidentielle là-dedans. Ce ne sont pas des sièges, mais des canapés. Des sofas. Des divans. Des bergères. Clim' assez forte pour garder vos boissons fraîches, chauffage assez efficace pour garder votre petite dame au chaud.

Sa petite dame ? Elle a disparu au bout de cette route en direction de Dieu sait où. L'abandonnant avec son boulot presque terminé à Occam. Qu'il poursuive Lainie ou qu'il quitte seul cet endroit exécrable, Strickland aura besoin d'une bagnole pour remplacer le tas de ferraille garé en infraction de l'autre côté de la rue. Cet homme de métal est plus fort que lui. À quoi bon lutter ? Il proteste parce que c'est ce qu'on fait chez un concessionnaire, mais ses efforts sont pitoyables.

— Je regarde juste.

— Alors regardez ça, mon ami. De la tête à la queue, de là à là : cinq mètres cinquante. Ce qui nous fait deux paniers de basket posés l'un sur l'autre. Vous pensez que vous pourriez mettre un panier aussi haut ? Regardez-moi cette largeur. De quoi remplir toute une file sur la route, non ? Regardez comme elle est posée là – on dirait un lion. Deux virgule trois tonnes, qu'elle pèse. Vous partez avec cette beauté, vous êtes le roi de la route, c'est aussi simple que ça. Vitres

électriques. Servofreins. Direction assistée. Sièges maxi-confort. Pouvoir à l'état brut.

Ça lui paraît bien. C'est ce que mérite n'importe quel Américain. Le pouvoir, c'est le respect. De ta femme, de tes gosses, des larbins qui n'ont jamais vécu d'épreuve plus difficile qu'une panne de bagnole. Strickland vaut mieux que ça. Tout ce dont il a besoin, c'est d'un moyen de dire à tout le monde de dégager de son chemin. Il commence à se sentir mieux. Pas juste mieux, mais bien pour la première fois depuis longtemps. Il réussit à nier encore une fois, même si n'importe quel bon vendeur percevrait sa capitulation, et ce vendeur-là est le meilleur de tous les temps.

— Pour le vert, je ne suis pas sûr, dit Strickland.

Un coup d'œil dans le parking lui confirme que les Cadillac existent en autant de couleurs que les chaussures d'Elisa Esposito. Gris poussière d'étoile. Rose barbe à papa. Rouge framboise. Noir d'encre. Celle-ci est verte, mais pas le vert translucide et apaisant de ses bonbons durs. Il est plus soyeux, comme une créature qui aurait dû mourir il y a des siècles aperçue à travers les eaux calmes tandis qu'elle nage au fond d'une rivière.

— Vert ? (Le vendeur est offensé.) Oh, non. Non, monsieur ; jamais je ne vous vendrais une voiture verte. Ça, mon ami, c'est du sarcelle.

Quelque chose bascule à l'intérieur de Strickland. Le vendeur lui montre la voie. Le pouvoir : il l'avait en tant que dieu de la jungle. Il l'a toujours maintenant. Il repense à ce que disait un des pasteurs jacassants de Lainie. Quelle fut l'une des premières démonstrations de pouvoir de Dieu ? Nommer les choses. Le dieu de la jungle peut le faire aussi. Les choses deviennent ce qu'il veut qu'elles soient. Le vert devient sarcelle. Deus Brânquia devient l'acquisition. Lainie Strickland devient rien du tout.

Il se penche pour regarder à l'intérieur. Il sera assis là dans un instant, mais ça lui fait plaisir de retarder la jouissance. Le tableau de bord affiche une centaine de cadrans et de boutons. C'est le F-1 comprimé face à un seul siège conducteur. Le volant est fin comme la lanière d'un fouet, la bretelle d'une nuisette. Strickland s'imagine enrouler ses doigts autour. Le sang des deux qui ont été recousus se nettoiera facilement sur le cuir blanc. Le vendeur s'est placé derrière lui ; il chuchote telle une amante. La couleur en édition limitée. Les deux couches de peinture lustrée manuellement. En Amérique, quatre hommes de pouvoir sur cinq conduisent une Cadillac. Oubliez les fusées que tout le monde envoie dans le ciel. Le Spoutnik n'est rien à côté du Coupé de Ville.

— Je travaille là-dedans.

Même avec l'acte de vente pratiquement signé, Strickland ressent le besoin d'impressionner cet homme.

— Vraiment ? Allez-y, glissez-vous derrière le volant.
— La Défense nationale. De nouvelles initiatives. Des applications aérospatiales.
— Ne m'en parlez pas. Vous pouvez ajuster le siège – là, voilà.
— L'espace. Les fusées. Le futur.
— Le futur. C'est bien. Vous avez l'air d'un homme qui fonce tout droit dans cette direction.

Strickland souffle longuement par le nez. Il ne fonce pas juste vers le futur. Il *est* le futur. Ou il le sera, une fois son boulot de dieu de la jungle terminé, l'atout disparu, ses problèmes familiaux résolus et les cachets oubliés. Sa voiture et lui ne feront qu'un, un homme de métal, comme le vendeur. Soudés en usine sur la ligne d'assemblage du futur. Un futur où les jungles du monde et toutes les créatures qu'elles contiennent seront modernisées à coups de béton et d'acier. Un endroit purgé de la folie de la nature. Avec des lignes pointillées, des feux de circulation, des clignotants. Un endroit où les Cadillac comme celle-là, comme lui, pourront errer librement à jamais.



Tous les employés chez Klein & Saunders s'habillent pour se donner un style ; ça fait partie de leur boulot d'anticiper les tendances. Ce vieil homme ne porte pas de costume à la coupe dernier cri. En fait, il ne porte pas de costume tout court. Son blazer et son pantalon ne sont pas assortis. C'est peut-être un problème de vue : il porte des lunettes tordues à verres épais, tachetées de peinture. Il a aussi de la peinture dans la moustache. Du moins son nœud papillon est-il propre, même si c'est le premier que Lainie voit dans ce bureau. Mais ça a un certain charme, tout comme son postiche, même si elle doute que ce soit le

genre de charme que recherche le vieil homme. Elle voudrait le protéger, cet archétype du grand-père, de la meute de loups contenue derrière la porte en verre dépoli.

Elle l'identifie immédiatement comme Giles Gunderson.

— Vous devez être mademoiselle Strickland, dit-il, rayonnant, en faisant un pas vers elle.

À chacun de ses appels téléphoniques, et ils sont nombreux, il l'appelle toujours « mademoiselle Strickland », pas « ma chérie » ni « poupée ». Parce qu'il a mis tant d'obstination et de politesse à décrocher un rendez-vous avec Bernie, M. Gunderson est devenu son free-lance préféré – et aussi celui qu'elle aime le moins. Son préféré, parce que parler avec lui, c'est comme parler avec le gentil grand-père qu'elle n'a jamais connu. Celui qu'elle aime le moins, parce que son boulot consiste à lui transmettre les excuses minables de Bernie et à se retenir de dire « Désolée » quand, à l'autre bout de la ligne téléphonique, elle entend la fierté de M. Gunderson se fissurer bruyamment.

Il lui tend la main pour qu'elle la serre, un geste inhabituel.

— Oh, vous êtes mariée. Pendant tout ce temps, j'aurais dû dire « madame Strickland ». Comme c'est grossier de ma part.

— Pas du tout. (En vérité, elle aime ça, tout comme elle aime que tout le monde ici l'appelle Elaine.) Et vous devez être monsieur Gunderson.

— Giles, s'il vous plaît. Ma procession royale a dû me trahir. Les blasons et les tableaux vivants.

Le travail de bureau a appris à Lainie à continuer à sourire quels que soient son embarras ou sa perplexité. M. Gunderson – Giles, un nom qui lui va très bien – s'en rend compte très vite et glousse d'un air contrit.

— Pardonnez-moi d'être aussi obtus. La plupart du temps, je débâtlère sans qu'une seule personne puisse suivre un mot de mes élucubrations. Ce qui me rend extrêmement populaire.

Il a un sourire si sincère, si patient, si dénué d'arrière-pensées que Lainie doit croiser les mains devant elle pour ne pas reprendre la sienne. Se sentant idiote, elle baisse les yeux vers l'agenda pour dissimuler la rougeur de ses joues.

— Voyons, je vous ai noté un rendez-vous à 9 h 45 avec M. Clay.

— Oui, et j'ai un quart d'heure d'avance. Toujours prêt, telle est ma devise.

— Je peux vous offrir un café pendant que vous patientez ?

— Je ne refuserais pas un thé, si vous avez ça.

— Oh ! Je ne crois pas qu'on ait du thé. Les gens boivent du café tout le temps, ici.

— Dommage. Avant, il y avait du thé. Peut-être juste pour moi. Le

café, quelle boisson barbare. Cette pauvre fève torturée. Fermentée, décortiquée, torréfiée, moulue. Alors que le thé, c'est quoi ? Des feuilles séchées et réhydratées. Il suffit d'ajouter de l'eau, madame Strickland. Toutes les choses vivantes ont besoin d'eau.

— Je n'avais jamais vu ça sous cet angle. (Une remarque impertinente lui vient à l'esprit ; en temps normal, elle la réprimerait, mais elle se sent en sécurité face à cet homme. Elle se penche vers lui.) Je devrais peut-être ne servir que du thé à partir de maintenant. Changer tous ces gorilles aux mains baladeuses en gentlemen.

Giles bat des mains.

— Une idée fabuleuse ! La prochaine fois que je viendrai, je m'attends à ce que vos publicitaires portent des foulards et discutent des règles les plus subtiles du cricket. Et *nous* ne devrions servir que du thé, madame Strickland. Vous devez vous habituer à employer le « nous » de majesté.

Le téléphone sonne, puis sonne de nouveau, deux lignes en même temps. Giles s'incline et va s'asseoir, gardant son portfolio à ses pieds comme un chien. Le temps que Lainie prévienne la secrétaire de Bernie que M. Gunderson est arrivé et transmette les deux appels, trois cadres de chez un fabricant de lessive viennent se planter devant la réception en se raclant la gorge, et après eux, deux types chauves qui filent des migraines à Klein & Saunders à propos d'une campagne pour de la litière pour chats. Lainie passe une demi-heure à les apaiser avant d'avoir une minute pour respirer. Alors, elle remarque que Giles Gunderson est toujours assis là.

Il n'y a pas d'horloge à la réception ; c'est voulu. Mais Lainie en a une petite sur son bureau. Elle étudie Giles à la dérobée et décide que son sourire inamovible est sa façon d'encaisser un affront inévitable. Elle envisage de faire un tour rapide dans les bureaux pour voir si une des secrétaires aurait du thé, la potion magique qui pourrait détendre Giles. Au lieu de ça, elle attend et attend encore, jusqu'à ce que l'insulte du retard de Bernie plane dans la pièce tels les gaz d'échappement d'un bus pétaradant. La brume s'épaissit comme les trente minutes se changent en quarante, et que les quarante se traînent, à la vitesse d'une corde qui s'effiloche, vers l'heure complète.

Chaque seconde écoulée instille davantage de noblesse au profil de Giles. Il y a quelque chose de familier dans sa posture. Quand Lainie l'identifie, elle retient son souffle. C'est le même maintien élégant qu'elle a vu dans le miroir des toilettes des dames pendant sa première semaine chez Klein & Saunders, quand elle ajustait sa coiffure et son maquillage et s'entraînait à se défendre contre les pince-fesses. Ça fait partie de l'Elaine Strickland qu'elle a construite loin de son mari, l'Elaine Strickland qu'elle continue à construire. Elle levait le menton si haut qu'elle louchait pratiquement en toisant les gens, et c'est aussi

ce que fait Giles – il bâtit un fantôme de sa propre importance, aussi grandiose que nécessaire.

Ils n'ont rien en commun : elle est une jeune épouse et lui, un vieux gentleman tremblant, mais en cet instant, Lainie trouve qu'ils se ressemblent davantage que n'importe quelles autres personnes au monde. C'en est trop pour elle. Elle pose sur son bureau la pancarte qu'elle utilise quand elle va aux toilettes (« ASSEYEZ-VOUS, JE REVIENS TOUT DE SUITE ») et, sans se laisser la possibilité d'y réfléchir, pousse la porte en verre dépoli pour plonger à l'intérieur du bureau.



— Tout espoir s'estompe...

— Quand le printemps... Lorsque le printemps...

— Comme le printemps bat en retraite. *Comme le printemps bat en retraite*. Est-ce du Tchekhov ? Est-ce du Dostoïevski ? Non. C'est une phrase assez simple pour un *glupyy rebenok*. Toute cette histoire, ce sont des griffes d'ours qui se plantent dans ma chair !

Hoffstetler n'est jamais calme quand on l'appelle pour qu'il aille voir Mihalkov. Mais cette fois, il est frénétique, incapable de réprimer son corps ou sa langue. Le chauffeur de taxi s'est plaint qu'il donnait des coups de pied dans le dossier de son siège, et pendant qu'il attendait dans le parc industriel, il a martelé le bloc de béton assez fort pour y creuser deux cavités avec ses talons. Le Bison, une brute assez intelligente pour piloter une Chrysler tout autour de Baltimore mais incapable de mémoriser un mot de passe, n'a rien fait pour arranger son humeur. Plusieurs heures gâchées alors qu'il n'y avait pas une seconde à perdre.

Les violonistes, appelés pour travailler le jour de fermeture du *Black Sea*, ont les yeux collés de sommeil et le costume froissé. En voyant Hoffstetler, ils brandissent leurs instruments désaccordés, mais le scientifique les dépasse avant qu'ils puissent jouer la première note d'un cliché russe. Le bleu éclatant de l'aquarium à homards donne une teinte brune boueuse aux box en contrebass ; la silhouette la plus trouble de toutes est celle de Mihalkov en personne, à sa place habituelle. Hoffstetler fonce vers lui, heurtant une table pour deux personnes avec sa hanche. Ça brûle, et dans sa tête, il voit les agrafes arrachées de la créature.

— Cette folie doit cesser ! J'ai gaspillé des heures à attendre dans le parc et à me faire promener par ton toutou !

— *Dobroye utro*, le salue Mihalkov. Tant d'énergie de bon matin.

— De bon matin ? Tu ne comprends pas ? (Hoffstetler franchit une arche triomphale et se plante devant Mihalkov, les poings serrés.) Chaque minute que je passe loin d'Occam est une minute où ces sauvages risquent de le tuer !

— Pas si fort, *pozhalujsta*. (Mihalkov se frotte les yeux.) J'ai la migraine, Bob. Je me suis un peu lâché hier soir.

— Dmitri ! postillonne Hoffstetler dans le thé noir de l'agent. Appelle-moi Dmitri, *mudak* !

Ça en dit long sur son habileté d'informateur, songera-t-il plus tard, que jamais avant cet instant il n'ait fait l'expérience des pleines capacités d'un homme entraîné par le KGB. Les yeux baissés par le prétexte de sa migraine, Mihalkov lui saisit le poignet d'un geste vif et tire vers le bas comme pour fermer un store. Le menton d'Hoffstetler s'écrase sur le plateau de la table, et il se mord la langue. Mihalkov lui tord le bras dans son dos et pousse vers le haut. Le menton d'Hoffstetler appuie plus fort sur la table. Les musiciens qui se trouvent pile dans son champ visuel ferment la bouche, scandent un rythme de la tête et commencent à jouer.

— Regarde les homards. (Mihalkov s'essuie la bouche avec une serviette.) Vas-y, Dmitri.

Tourner la tête est douloureux. Du sang de sa langue ou de son menton rend la table glissante. Il lève les yeux. L'aquarium le surplombe, un tsunami prisonnier derrière la vitre. Même dans cette position inconfortable, Hoffstetler voit ce que Mihalkov veut dire. D'habitude, les crustacés sont apathiques et se traînent au fond de l'aquarium telles des bernacles. Aujourd'hui, ils sont agités, remuent leurs antennes, font claquer leurs pinces en fléchissant pattes et carapace pour tenter d'escalader les parois dans un cliquetis de verre.

— Ils sont comme toi, non ? demande Mihalkov. Ils devraient se détendre. Accepter leur destin. Et pourtant, si on leur fout la paix, il leur vient de grandes idées. Escalader, s'échapper. Mais c'est un

gaspillage d'énergie. Ils ignorent la taille du monde à l'extérieur de leur aquarium.

Mihalkov saisit une fourchette. Hoffstetler tourne son regard vers cette dernière. Elle est propre, argentée, brillante dans la lumière tamisée. Mihalkov en presse les pointes sur son épaule.

— Une petite torsion et les pinces se détachent comme du beurre. (Il traîne la fourchette jusqu'à la nuque d'Hoffstetler.) La queue aussi. C'est très simple. Tu tords, tu tires, et ça vient. (La fourchette se déplace de nouveau, ses dents raclant la chemise d'Hoffstetler avant de s'arrêter sur son biceps.) Les pattes, c'est facile. Une bouteille de vin, un moulin à poivre – tu les roules dessus, et la viande sort toute seule. (Il se lèche les lèvres comme s'il sentait le goût du beurre.) Je peux t'apprendre à le faire, Dmitri. C'est bon à savoir, comment tailler un animal en pièces.

Il relâche sa prise et Hoffstetler s'affaisse sur le sol, serrant contre lui son bras endolori. Malgré les larmes qui lui brouillent la vue, il voit le geste de Mihalkov et sent les énormes mains du Bison le soulever dans les airs pour le déposer à l'intérieur du box. Le réconfort que lui procure le contact du siège est grotesque, quelque part ; se tordre par terre semblait plus logique. Il tâtonne pour attraper une serviette et la presser sous son menton. Il saigne, mais pas beaucoup. Leo Mihalkov sait ce qu'il fait.

— Mes supérieurs m'ont dit qu'une extraction est impossible. (Mihalkov noie deux cuillères de sucre dans son thé.) Je leur ai présenté ta requête. D'une façon convaincante, croyais-je. Je leur ai dit que rares étaient les domaines dans lesquels l'Union soviétique dépassait les États-Unis. Mais dans l'espace, nous sommes les premiers ! L'acquisition d'Occam consoliderait notre position. (Il sirote une gorgée et hausse les épaules.) Mais qu'est-ce qu'une brute comme moi connaît à ce genre de choses ? Je suis ce que tu as dit : un toutou. Nous sommes tous le toutou de quelqu'un, Dmitri.

Hoffstetler froisse la serviette souillée dans son poing et halète.

— Alors, il va mourir ? On va juste le laisser crever ?

Mihalkov sourit.

— La Russie ne laisse pas ses citoyens sans recours.

Il s'essuie les mains et prend un coffret sur la banquette. Le coffret est petit, noir, fait de plastique industriel. Mihalkov défait ses fermoirs et l'ouvre, révélant trois objets nichés dans de la mousse protectrice. Il sort le premier. Hoffstetler est familier avec beaucoup de gadgets, mais celui-ci est nouveau. De la taille d'une balle de base-ball, fabriqué à partir d'un tuyau métallique coudé comme une grenade maison, à ceci près que les finitions sont de qualité professionnelle et les fils maintenus en place proprement avec du mastic époxy. Une diode verte, éteinte pour l'instant, voisine avec un bouton rouge.

— On appelle ça un popper, explique Mihalkov. C'est un des nouveaux joujoux des Israéliens. Dépose-le à moins de trois mètres des fusibles centraux d'Occam, appuie sur le bouton, et cinq minutes plus tard, il balancera une impulsion assez forte pour couper toute l'électricité. Les lumières, les caméras, la totale. Il est très efficace. Mais je te préviens, Dmitri : ses effets ne sont que temporaires. Dès que les fusibles seront remplacés, le courant reviendra. Je pense que tu n'auras pas plus de dix minutes pour accomplir ta mission.

— Ma mission, répète Hoffstetler.

Mihalkov remet le popper dans sa cavité de mousse et, avec la douceur d'un fermier saisissant un poussin, sort le deuxième objet. Celui-là, Hoffstetler le reconnaît, car il en a manié des quantités de bien des façons regrettables. C'est une seringue déjà assemblée. Mihalkov s'empare du dernier objet, une petite fiole de verre remplie d'un liquide argenté. Il les manipule avec plus de prudence que le popper et adresse un sourire compatissant à Hoffstetler.

— Si les Américains sont en train de tuer l'atout, comme tu le dis, alors, il ne te reste qu'une possibilité. Tu dois l'atteindre le premier. Injecte-lui cette solution : ça le tuera. Mais surtout, ça rongera ses entrailles. Quand le produit aura fini d'agir, il ne restera rien d'autre à étudier que des os. Peut-être une poignée d'écailles.

Hoffstetler rit, un rire amer qui projette de la salive, du sang et des larmes sur la table.

— Si on ne peut pas l'avoir, alors eux non plus. C'est ça, l'idée ?

— Destruction mutuelle assurée, acquiesce Mihalkov. Tu connais le principe.

Hoffstetler pose une main devant lui et se couvre le visage de l'autre.

— Il ne voulait faire de mal à personne, sanglote-t-il. Il a passé des siècles sans faire de mal à personne. C'est nous qui lui avons fait ça. Nous l'avons traîné ici. Nous l'avons torturé. Et ensuite, Leo ? Quelle espèce allons-nous éradiquer ? Nous-mêmes ? Je l'espère. Nous le méritons.

Il sent Mihalkov poser une main sur la sienne et la tapoter gentiment.

— Tu m'as dit qu'il comprenait la douleur comme nous. (Sa voix est douce.) Alors, sois meilleur que les Américains. Sois meilleur que nous tous. Vas-y, écoute ton auteur M. Huxley. Pense aux sentiments de la créature. Délivre-la de ses souffrances. Quand tu auras terminé, on attendra quatre ou cinq jours, juste pour préserver les apparences. Puis je t'emmènerai en personne à l'ambassade et te mettrai sur un bateau en partance pour Minsk. Imagine, Dmitri. Le ciel d'un bleu qui n'a rien à voir avec celui d'ici. Le soleil comme l'étoile de Noël à travers les arbres enneigés. Tant de choses ont changé depuis ton

départ. Mais tu reverras le pays. Tu le reverras avec ta famille. Concentre-toi là-dessus. Tout ça est presque terminé.



Tout le monde connaît la fille de la réception, et tout le monde est occupé. Mais aujourd'hui, tout le monde interrompt ce qu'il fait pour la regarder passer, son sourire inamovible soudain durci, sa démarche nonchalante remplacée par un pas si vif qu'il soulève l'ourlet de sa robe. Lainie fonce sur la secrétaire de Bernie avec une telle détermination que celle-ci, bien rodée, répond sur un ton défensif :

— Il n'est pas là.

Lainie fait barrage aux clients toute la journée ; elle sait comment négocier l'obstacle. Contournant la secrétaire, elle saisit la poignée de la porte et ouvre.

Bernie Clay est affalé dans son fauteuil en cuir, les chevilles croisées sur son bureau, un whisky à l'eau dans une main, le visage étiré par un éclat de rire. Sur le canapé, le rédacteur en chef et l'acheteur média principal gloussent par-dessus des verres identiques. Trop tard, mais par respect du protocole, la secrétaire sonne Bernie pour le prévenir qu'Elaine Strickland arrive. Le sourire de Bernie se flétrit, cédant la place à une expression perplexe. De la main qui tient son verre, il désigne les autres hommes.

— Nous sommes en réunion, Elaine.

Lainie va s'évanouir, elle va se faire virer, elle est vraiment trop bête, à quoi pensait-elle ?

— M. Gunderson vous attend.

Bernie plisse les yeux comme si elle parlait chinois.

— Certes. Mais c'est une réunion importante.

Le rédacteur en chef ricane. Lainie reporte son attention sur le canapé. Les deux hommes arborent un sourire grimaçant. Une bille de sueur froide descend le long de sa colonne vertébrale, alors même qu'elle éprouve un élan de colère brûlante vis-à-vis de ces hommes qui restent assis là, à moitié soûls et imprégnés de leurs privilèges. Elle s'accroche à son ressentiment. Si elle doit s'évanouir, qu'elle le fasse depuis une hauteur respectable. Elle plante ses pieds dans le sol.

— Il attend depuis une heure.

Bernie fait basculer son fauteuil en position verticale. De l'alcool passe par-dessus le bord de son verre et tombe sur la moquette. Ce n'est pas son problème, songe Lainie : une femme de ménage, encore une de ces personnes invisibles, se mettra à genoux pour nettoyer. Bernie regarde les hommes en soupirant et désigne Lainie du menton comme pour dire « Je m'en occupe ». Ils se lèvent et boutonnent leur veste sans se soucier de dissimuler combien ils se réjouissent de voir un collègue remettre une femelle hystérique à sa place. Le rédacteur en chef adresse un clin d'œil à Lainie au passage. L'acheteur média la frôle de si près qu'elle est sûre qu'il peut entendre, sinon sentir, les battements désordonnés de son cœur.

— Je sais que je vous ai offert un poste à plein temps, commence Bernie, mais que ça ne vous monte pas à la tête. Faites votre travail, Elaine, et je ferai le mien. Je viendrai chercher M. Gunderson quand je serai prêt. Avant la fermeture, j'espère. On verra.

— C'est quelqu'un de gentil. (Lainie déteste le tremblement de sa voix.) Il a attendu deux semaines pour avoir un rendez-vous...

— C'est bien ce que je dis. Vous ne savez vraiment pas de quoi vous parlez, pas vrai ? Tous les gens qui franchissent cette porte ont une histoire. Pas vous ? Laissez-moi vous dire quelque chose au sujet du gentil vieux M. Gunderson. Autrefois, il travaillait ici. Jusqu'à ce qu'il soit arrêté pour dépravation. Surprise. Alors, quand vous déboulez dans mon bureau où je suis avec d'autres gens et que vous dites « M. Gunderson », c'est à ça qu'ils pensent. Ça ne me facilite pas la vie. Je suis le seul dans cette ville qui accepte encore de travailler avec lui, et je le fais par pure bonté d'âme. Son travail ? Il ne vaut rien. Oh, ce qu'il fait est très beau, mais c'est vieillot. Ça ne vend pas. Il y a deux semaines, il m'a apporté cette grosse monstruosité rouge, et je lui ai demandé de la refaire en vert. Je le lui ai demandé parce que je n'ai pas le courage de lui dire la vérité. Il est fini dans la pub. Mais au moins, avec moi, il reçoit l'indemnité de base des projets refusés. Alors, Elaine, c'est qui le gentil dans l'histoire ?

Lainie ne sait plus. Bernie soupire avec indulgence, se lève, passe un bras autour de ses épaules et la guide vers la porte où il lui dit – très gentiment, doit-elle admettre – d'informer M. Gunderson que M. Clay a eu une urgence et qu'il peut laisser son tableau. Comme ça, les

cœurs endurcis de la comptabilité lui annonceront la mauvaise nouvelle plus tard. Lainie se sent comme une enfant. Elle hoche la tête en bonne fille, son sourire forcé plissant son visage d'une manière qu'elle associe à la maison, à la table du dîner, à l'effort de faire comme si tout allait bien.

Quand elle regagne la réception, Giles se lève, ajuste sa veste et s'avance, son portfolio se balançant au bout de son bras. Lainie se réfugie derrière son bureau comme un soldat dans un terrier de renard et choisit dans son répertoire un ton d'excuse ainsi que le script qui va avec. « M. Clay est occupé à gérer un imprévu. Je n'étais pas au courant. C'est ma faute. Je suis vraiment désolée. Voulez-vous me laisser votre travail ? Je m'assurerai que M. Clay le voie. » Elle se demande si c'est cela que ressent Richard quand son cœur se change en pierre un peu plus à chaque mot. Giles fait voler cette pierre en éclats en ouvrant son portfolio sans protester. Il accepte son mensonge flagrant, non parce qu'il le croit, mais parce qu'il ne veut pas la bouleverser davantage. *Oublie ce qu'a dit Bernie sur sa dépravation.* Giles Gunderson est l'homme le plus gentil que Lainie ait jamais connu.

— Arrêtez.

Ça ressemble à sa voix. Et c'est bien la sensation familière de ses lèvres formant des syllabes. Mais comment un mot aussi insubordonné peut-il venir de la bouche d'une femme aveuglée par la vapeur de son Spray'N Steam, alourdie par une choucroute, assourdie par les coups répétés d'une tête de lit contre le mur ? Pourtant, la voix poursuit par-dessus le téléphone agressif et les protestations des derniers arrivants dans la salle d'attente, afin que, pour une fois, elle fasse passer avant les autres cet homme qui n'est la priorité de personne.

— Ils n'en veulent pas, dit-elle.

— Ils... (Giles rajuste ses lunettes.) Je vous demande pardon ?

— Ils ne vous le diront pas. Mais ils n'en veulent pas. Ils n'en voudront jamais.

— Mais... ils me l'ont demandé en vert, et...

— Si vous me le laissez, vous recevrez l'indemnité de base pour les projets refusés. C'est tout.

— ... et c'est aussi vert que possible, on ne peut pas faire plus vert !

— Mais je crois que vous devriez refuser.

— Mademoiselle Strickland ? (Giles cligne des yeux.) Je veux dire, *madame* Strickland...

— Vous méritez mieux que ça. Vous méritez des gens qui connaissent votre valeur. Vous méritez d'aller quelque part où vous pourrez être fier de vous.

Cette voix, comprend Lainie, lui semble détachée d'elle parce qu'elle ne s'adresse pas seulement à Giles Gunderson : elle s'adresse à Elaine

Strickland. Elle mérite mieux ; elle mérite qu'on connaisse sa valeur ; elle mérite de vivre dans un endroit où être fier de soi n'est pas un trait de caractère exotique. Une fois de plus, la jeune épouse et le vieil homme tremblant ne font qu'un, classifiés comme déficients par des gens qui ne sont pas en position de les juger. Klein & Saunders est un début, mais ce n'est que ça : un début.

Giles tripote son nœud papillon, sondant les coins de la pièce en quête d'explications, mais Lainie continue à hocher la tête de plus en plus vigoureusement, le pressant de faire le bon choix et de sortir. Il soupire en frissonnant un peu et baisse les yeux vers son portfolio. Puis il prend une grande inspiration et plante son regard dans celui de Lainie, ses yeux brillants de larmes et sa moustache frémissant au-dessus d'un sourire courageux. Il lui tend le portfolio – pas juste le tableau, mais tout le portfolio.

— Pour vous, ma chère.

Elle ne peut pas accepter. Elle ne peut évidemment pas accepter. Mais le bras de Giles tremble de la même façon que sa voix quelques instants plus tôt ; il répond à l'héroïsme de Lainie par un héroïsme bien à lui, en la suppliant de le délester de l'encombrant bagage de sa vie. Lainie prend le portfolio, ses doigts se posant dans les creux que les doigts de Giles ont formés dans le cuir rouge et doux au fil des ans. Elle voit l'ombre du vieil homme s'éloigner mais ne lève pas les yeux. Ça ne ferait que rendre les choses plus difficiles pour lui, elle le sent, et puis, elle est occupée à chercher un endroit où poser le portfolio si lourd de sens afin qu'il ne traverse pas trois étages du bâtiment.



la température, le volume et le pH du bassin du F-1, ses assistants déménageant l'équipement au moyen de chariots roulants, quand il est frappé par une idée qui le fait tituber. Il ne sera peut-être plus jamais aussi près du Dévonien, du moins, pas tant que celui-ci respire encore. Lundi, dans à peine trois jours, il le dissoudra lui-même de l'intérieur grâce à la solution hypodermique de Mihalkov. Cette pensée le glace.

Est-ce l'armure des blouses de laboratoire, le bouclier des attachés-cases qui l'ont si longtemps rendu insensible à la souffrance d'autrui ? Aujourd'hui, il ne porte pas de blouse : il l'a jetée sur le sol de son bureau, dégoûté par le sang invisible qui l'imprégnait. Et son attaché-case ? En quelques jours, il en est venu à représenter l'effondrement de sa vie si méticuleusement construite et entretenue ; il est rempli de notes froissées, de sacs de biscuits apéritif, de miettes de cookies. Pour une fois, pas la moindre goutte de professionnalisme ne sépare la mort et celui qui l'amène au F-1.

La victime d'Hoffstetler – il ne s'autorisera pas à penser au Dévonien en termes moins cruels – flotte au centre du bassin, les chaînes fixées à son harnais aussi tendues et immobiles que des baguettes. Seul signe qu'elle est en vie : la lumière qui se déverse de ses yeux tel de l'or fondu à la surface de l'eau. Hoffstetler revoit Elisa Esposito en train de danser et les illuminations radieuses du Dévonien, et une jalousie féroce le saisit. Ce n'est pas juste qu'elle ait pu l'aimer, et réciproquement, alors que lui est chargé d'un meurtre qu'aucun dieu ne pardonnera. Il replace les baromètres et tente d'étouffer tout élan de tendresse en lui. Ça ne l'aidera pas à enfoncer l'aiguille fatale à travers les plaques osseuses.

Il n'a aucune raison de croire que le Dévonien éprouve autre chose que de la haine envers lui. Absolument aucune. Et pourtant, lorsqu'il entend la porte du laboratoire se refermer derrière ses assistants, il se surprend à lever un regard implorant vers la créature. Si Elisa l'a fait, il aurait pu le faire aussi : établir un contact, un véritable contact. Il a réussi à vivre avec lui-même en ayant outrepassé les limites de l'humanité à maintes reprises. Pourra-t-il se pardonner cette dernière transgression ?

Le laboratoire est vide et silencieux. Hoffstetler pose son carnet sans s'inquiéter qu'il se mouille – qu'importe si ses données soigneusement notées se brouillent, à quoi les faits lui ont-ils servi à Occam ? Il franchit la ligne rouge et s'assoit près de la margelle du bassin, de l'humidité traversant son pantalon. Ses mains, qui ont l'habitude d'être vides, se palpent l'une l'autre tandis que sa colonne vertébrale s'affaisse. C'est une pose mélancolique, comme s'il se voûtait devant la tombe d'un être cher. Un autre fantasme d'humanité. Il n'a pas d'êtres chers. Pas dans ce pays. Même le Dévonien, une créature d'un autre monde, a établi plus de liens affectifs que lui ici.

— *Prosti menya pozhaluysta*, chuchote-t-il. Je suis tellement désolé.

L'eau dorée ondule aussi doucement qu'un champ de blé.

— Tu ne peux pas me comprendre. Je sais. J'ai l'habitude. Ma vraie voix, mon russe magnifique – personne ici ne peut le comprendre. Sur ce point, nous sommes pareils. Si je parle en y mettant assez d'émotion, peut-être comprendras-tu ? (Hoffstetler se frappe la poitrine.) C'est moi qui ai failli à ma mission envers toi. Qui n'ai pas pu te sauver. Malgré les diplômes qui s'entassaient dans mes cartons. Malgré les titres honorifiques attachés à mon nom. Tout ça pour affirmer mon *intelligence*. Mais qu'est-ce que l'intelligence ? Des calculs et des évaluations ? Ou la véritable intelligence doit-elle posséder une composante morale ? J'en suis un peu plus persuadé à chaque minute qui passe. Par conséquent, je crois que je suis un crétin fini. Ces chaînes, cette cuve – voilà ta récompense pour m'avoir sauvé la vie. Sais-tu ce que tu as fait ? Le sens-tu dans l'odeur de mon sang ? J'avais préparé les lames de rasoir. Puis ils t'ont trouvé, comme dans les pages des contes d'Afanasyev que je lisais enfant. Des histoires de bêtes magiques, de monstres étranges. C'est toi, mon cher Dévonien, que j'ai attendu de rencontrer toute ma vie. Notre relation aurait dû être merveilleuse. Je sais que mon monde est froid et sec. Pourtant, il contient tant de choses que j'aurais pu te montrer, qui auraient pu te procurer de la joie. Au lieu de ça, nous n'avons pas de relation à proprement parler, pas vrai ? Tu ne connais même pas mon nom.

Hoffstetler sourit à la forme vague de son reflet sombre.

— Je m'appelle Dmitri. Et je suis vraiment enchanté de faire ta connaissance.

Des sanglots lui échappent. Des larmes brûlantes dégoulinent le long de ses joues par dizaines, comme si c'était à lui qu'il venait d'injecter le sérum de Mihalkov, comme si c'était lui dont les entrailles se dissolvaient. Il prend appui sur le bord du bassin et regarde ses larmes s'écraser sur l'eau telle une pluie miniature, la première que Baltimore ait vue depuis des mois.

L'eau se fend en deux. La main du Dévonien en jaillit comme un requin, ses griffes pareilles à cinq nageoires irisées. Hoffstetler a un mouvement de recul et titube en arrière. Mais il n'a rien à craindre. Le Dévonien est à un mètre de lui ; il s'est rapproché en nageant sans faire de bruit, et déjà, il retire son bras. Retenant son souffle, Hoffstetler le regarde introduire ses doigts dans sa bouche et les passer sur sa langue. Ce qui se passe est limpide.

Le Dévonien goûte ses larmes.

Hoffstetler sait qu'il a de la chance que personne de son équipe ne surgisse à cet instant. Sa bouche est grande ouverte en une lamentation muette, son visage rouge et ruisselant, son corps tremblant de la tête aux pieds. Les doubles mâchoires du Dévonien se

referment sur ses larmes salées, et ses yeux d'or métallique s'adoucissent en virant au bleu ciel. Il se dresse dans le bassin comme s'il défiait la gravité et s'incline devant Hoffstetler. Il n'y a pas d'autre mot pour décrire ce qu'il fait. Puis il replonge en silence, ses pieds palmés s'agitant une dernière fois comme pour dire « Merci » et « Au revoir ».



Sortir du parking au volant du Coupé de Ville, c'est comme un rêve. Les pneus ne touchent pas le bitume : ils roulent sur des nuages cotonneux. Sur les volutes de sa fumée de cigarette. Sur les boucles souples des filles qui leur jettent, à lui et à sa voiture, des regards chargés de désir à chaque stop. Il n'aurait qu'à ouvrir la portière pour qu'elles s'entassent à l'intérieur. Joyeusement, de leur plein gré et sans contester leur place – sur la banquette arrière. Le Rêve Américain. Strickland le croyait perdu. Égaré dans les cartons du déménagement. Mais vous savez quoi ? Ces petits malins de Détroit ont réussi à le fabriquer en acier. Il suffisait de cracher le fric pour qu'il vous appartienne.

Il n'y a que l'embarras du choix en matière de places de parking à Occam, mais Strickland choisit la plus éloignée. Ainsi, tous les gens qui se gareront là verront la Caddy. Même les bus qui amènent les agents d'entretien devront passer devant. Il descend de voiture, s'accroupit près de sa beauté sarcelle pour l'inspecter. Une petite tache de boue près des roues. De la poussière sur le pare-chocs avant. Il sort un mouchoir et frotte la carrosserie jusqu'à ce qu'elle brille. Il se sent mieux que ce matin. Lainie a un secret, et c'est inacceptable. Mais la voiture l'aide. La voiture est une solution partielle. Il sort son flacon

de cachets et en enfourne quelques-uns dans sa bouche. Il y a une autre solution, encore meilleure, à l'intérieur d'Occam.

Il est d'humeur assez optimiste pour ne pas aboyer sur les agents d'entretien qui fument sur le quai de chargement plutôt que dans la salle de pause. Ils jettent leurs mégots et détalent. Strickland grimace. Et alors ? Que la piétaille relâche un peu de vapeur. Il ramasse même le balai qu'ils ont abandonné par terre et le pose contre un mur. Il entre dans le bâtiment avec sa carte magnétique et enfile un couloir grouillant d'agitation. Des scientifiques, des gratte-papier, des assistants, des gens de ménage. Tout le monde le regarde, non ? Il en est presque sûr. Et pourquoi pas ? Il se sent comme le Coupé de Ville, énorme et brillant de tous ses chromes. Dévorant la route et tout ce qui se trouve dessus.

La seconde solution, c'est Elisa. Elle n'arrive pas avant minuit. Strickland se bourrera de médicaments jusque-là. Il arrêtera les cachets, c'est promis. Mais pas aujourd'hui. Chaque tâche qu'il sélectionne est chargée d'anticipation. Il dépoussière les moniteurs de sécurité avec la même douceur qu'il a frotté la Caddy. Il cherche un Hoffstetler aux yeux bouffis juste pour pouvoir se vanter de la vivisection à venir. Il trouve un carton et commence à y fourrer les affaires personnelles qui traînent dans son bureau. Il voit déjà Occam et Baltimore rétrécir dans le rétroviseur intérieur de la Caddy. Washington, aussi. Est-ce Elisa dans le siège passager ? Si Lainie complotte derrière son dos, pourquoi n'en ferait-il pas autant ? Elisa et lui rouleront jusqu'à ce que le général Hoyt ne puisse plus le trouver.

À minuit et quart, il appuie sur le bouton de l'intercom.

— Vous pourriez trouver mademoiselle Elisa Esposito et l'envoyer au bureau de M. Strickland ? J'ai renversé quelque chose.

Renverser quelque chose. Il devrait le faire, pour que ce soit crédible. Il regarde autour de lui et aperçoit le sachet de bonbons. Il n'a pas besoin de tout ça. Du moins, pas jusqu'à ce qu'il commence son sevrage de médicaments. Il secoue le sachet et regarde les boules filer dans des coins sombres telles des souris vertes. Il a eu un geste un peu vigoureux, et elles vont vraiment loin. Et si Elisa n'y croit pas ? Strickland rit et sent son estomac faire une petite cabriole. Il est nerveux. Aucune femme ne l'a rendu nerveux depuis longtemps.

Un coup à la porte. Strickland affiche un large sourire et lève les yeux. Elle est là, aussi prompte qu'une écolière et vêtue de la tenue grise des employés de ménage. Son balai à franges tenu comme un bō et le menton baissé dans une posture de méfiance classique. Strickland sent de l'air frais sur ses molaires. Son sourire est-il trop carnassier ? Il tente de le réduire un peu. C'est comme relâcher un élastique tendu à fond. Il risque quand même de partir à l'autre bout de la pièce si l'on n'est pas prudent. Strickland n'a pas l'habitude de faire attention à ce

genre de chose.

— Bonsoir, mademoiselle Esposito. Comment allez-vous aujourd'hui ?

La fille est méfiante comme un chat. Au bout d'un moment, elle se touche la poitrine, puis tend la main en écartant les doigts. Strickland se radosse à sa chaise. Un vent scintillant souffle dans sa tête. De l'espoir. Il avait oublié ce que ça faisait. Il a commis tant d'erreurs. Collaborer avec Hoyt. Laisser Lainie vagabonder, peut-être hors de sa portée. Mais là tout de suite, dans la douce lumière des moniteurs, il voit une chance. Elisa est tout ce dont il a besoin. Silencieuse. Facile à contrôler.

Elisa tend le cou à l'intérieur de la pièce et jette un coup d'œil à la ronde. On dirait qu'elle craint un piège. Pourquoi pense-t-elle ça ? songe Strickland, sa sérénité se fendillant. Il a pris la peine de changer les bandages de ses doigts dégoûtants et de planquer le bonjour sous le bureau. Il désigne le sol.

— Pas besoin de serpillière. J'ai juste renversé des bonbons. Ils ont roulé hors du sac. Je ne veux pas que ça attire des insectes. Un boulot facile. Je suppose que j'aurais pu m'en charger moi-même, mais j'ai des tas d'autres trucs à faire. C'est pour ça que je suis là si tard. La paperasse.

Il n'y a aucun papier sur son bureau. Il aurait dû y penser. Pendant qu'Elisa se tourne vers son chariot, il sort un dossier au hasard. Elle entre dans la pièce en tenant une pelle et une balayette comme un nunchaku. Elle est aussi observatrice qu'un chat, aussi. Son regard se pose sur le dossier que tient Strickland. Il n'aime pas ça, se sentir pris en flagrant délit de mensonge. Mais il aime qu'elle le regarde. Elle s'agenouille dans un coin pour ramasser un bonbon. Elle est jolie comme ça. Strickland éprouve une bouffée de puissance, comme quand il sentait les vibrations du V8 de la Caddy. Vitres électriques. Servofreins. Direction assistée. Pouvoir à l'état brut.

— Je suppose que je n'ai pas l'habitude de travailler si tard. La fatigue me rend maladroit. Mais vous, vous devez avoir l'habitude, non ? Pour vous, c'est le matin. Vous devez être pleine d'énergie. Hé, vous voulez un bonbon ? Pas un de ceux qui sont tombés, bien sûr. Il en reste encore dans le sachet.

Elle est devant le bureau à présent, accroupie entre les chaises. Elle lève les yeux et soutient son regard quelques secondes. La lumière grise du moniteur est flatteuse ; elle change ses cheveux en nuages d'orage, sa peau en argent chatoyant, les cicatrices dans son cou en deux lignes brillantes à la surface d'un océan la nuit. Il adore ces cicatrices. Il se demande s'il existe d'autres endroits sur le corps d'une femme où elles rendraient aussi bien. Des tas, sans doute. Elisa secoue la tête. Pas de bonbon, non merci. Elle commence à se détourner, mais

Strickland ne veut pas perdre ses cicatrices de vue.

— Hé, attendez. J'ai une question. (Heureusement, il lui en vient une à l'esprit.) Quand vous dites que vous êtes muette – bon, évidemment, ce n'est pas vous qui l'avez dit. C'est la Nègresse. Vous ne pouvez rien dire du tout. (Il rit. Pas elle. Pourquoi ? C'est une blague innocente.) Bref, je me demandais. C'est à cent pour cent ? Je veux dire, si vous avez mal, vous émettez un son ? Non que j'aie l'intention de vous faire du mal. (Il rit. De nouveau pas de réaction. Pourquoi ne se détend-elle pas ?) Certains muets couinent un peu, vous savez. Je me demandais juste.

Les mots ne sortent pas comme il faudrait. Il n'est pas doué pour le blabla. Il n'est pas le docteur Bob Hoffstetler, récitant toutes les raisons qui le rendent putain de brillant. Mais sa question mérite quand même un signe de tête, un geste, quelque chose. Au lieu de ça, Elisa se détourne et se remet au travail. Le plus vite possible, à en juger par les bruits qu'elle fait. Strickland s'accorde une seconde pour réfléchir. Si quelqu'un d'autre l'ignorait ainsi, il le regretterait. Mais cette femme de ménage... ça ne fait qu'augmenter son silence béni. Alors, il se retrouve à contempler son derrière. Difficile à dire sous l'uniforme, mais il lui paraît correct. Il sera forcément correct si elle continue à porter ce genre de chaussures – avec un imprimé léopard. Un *imprimé léopard*. Si elle ne les a pas mises pour lui plaire, pour plaire à qui, alors ?

Chaque bonbon se casse en atterrissant dans la pelle, comme des brindilles se brisant dans la jungle à l'approche d'un prédateur. Strickland se lève, fait les cent pas devant les moniteurs pour se détendre. Immédiatement, Elisa se redresse. Ou elle a fini, ou elle a fini d'essayer. Elle s'élance vers la porte, mais elle ne peut pas aller très vite à cause des bonbons qui roulent dans sa pelle et qu'elle doit maintenir en équilibre telle une artiste de cirque. Strickland bloque la sortie de son bras droit. Elisa s'arrête net, les bonbons verts crépitant tels des poumons bronchitiques.

— Je sais de quoi ça a l'air, dit-il. Étant donné qui je suis. Qui vous êtes. Mais nous ne sommes pas si différents. Je veux dire – vous avez qui, dans la vie ? Personne, d'après votre dossier. Et moi, je suppose que j'ai des gens, mais je me sens... Ce que j'essaie de dire, c'est que je me sens comme vous. Je pense qu'on a tous les deux des choses qu'on aimerait changer dans notre vie si on pouvait, vous voyez ?

Strickland n'arrive pas à y croire, et pourtant. Il lève sa main gauche et touche une des cicatrices dans le cou de la fille. Elisa se raidit. Elle déglutit péniblement. Son pouls bat comme celui d'un oiseau dans sa jugulaire. Strickland voudrait sentir ses palpitations, mais ses doigts sont enflés, bandés, et une alliance trop serrée engourdit l'un d'eux. L'alliance qu'Elisa lui a remise ici même, dans ce bureau. Il change de

main, suit de l'index le tracé d'une cicatrice, ferme à demi les yeux et s'abandonne à ses perceptions. La cicatrice est aussi douce que de la soie. Elisa sent le propre, la Javel. Sa respiration effrayée ronronne comme la Caddy.

En Amazonie, son expédition a trouvé la carcasse d'un cerf des marais, aux ramures empêtrées dans les côtes d'un jaguar. Les indios braves ont supposé que les deux bêtes étaient restées ainsi des semaines avant de mourir, tel un hybride grotesque. C'est la même chose pour Elisa et lui, songe Strickland. Deux contraires liés l'un à l'autre. Ou ils trouvent un moyen de collaborer pour se délivrer mutuellement, ou ils meurent tous les deux. Le cerveau féminin a besoin de temps pour analyser les choses, il le sait. Il laisse son bras glisser le long du chambranle. Sans attendre, Elisa plonge dans le couloir, vide sa pelle dans la poubelle, empoigne son chariot et le fait pivoter. Elle s'en va, elle s'en va.

— Hé, appelle Strickland.

Elisa s'arrête. Dans la lumière crue du couloir, ses joues sont roses, ses cicatrices rouges. Strickland éprouve un tourbillon de panique, de perte et de frustration. Il se force à sourire en espérant qu'il a l'air sincère.

— Ça ne me dérange pas que vous ne puissiez pas parler. C'est ce que je voulais dire. En fait, ça me plaît bien. (Un sous-entendu taquin lui traverse l'esprit. Est-il acceptable ? Elisa y réagira-t-elle positivement ? Les cachets lui font tourner la tête, et il n'ose pas laisser passer cette occasion. Son sourire élastique se tend de nouveau, prêt à se rompre.) Je parie que moi, j'arriverais à vous faire couiner. Juste un peu.



Zelda voit Elisa sortir du bureau de M. Strickland. Il pourrait y avoir tout un tas de bonnes raisons à ça. Strickland a pu faire des saletés avec sa main bandée et malhabile. La LCQ d'Elisa indiquait peut-être qu'elle devait nettoyer cette pièce normalement interdite d'accès. Mais depuis quand Zelda et Elisa exécutent-elles les requêtes spéciales de Fleming sans en discuter d'abord et spéculer sur leur signification ? Elisa ne lui a rien dit. Elle ne lui dit plus rien depuis un moment. Quand Zelda lui raconte une anecdote sur Brewster, Elisa ne pose plus de questions. Quand Zelda lui demande ce qu'il y a, Elisa fait semblant de n'avoir pas entendu. Chaque rebuffade meurtrit les côtes de Zelda aussi fort qu'un coup de l'aiguillon à bétail de Strickland. Elle a des bleus partout, qui la font frémir jusque chez elle. Brewster s'en est aperçu, et pour que Brewster s'aperçoive de quelque chose, il faut vraiment que tous vos voyants soient au rouge.

- C'est Elisa, a-t-elle admis.
- Ta copine du boulot ?
- C'est juste qu'elle me traite comme... Oh, je ne sais pas.
- Comme une domestique ? a aboyé Brewster.

Ça, c'est tout lui. Affûté comme un canif quand il n'est pas vautré devant la télé. Trop affûté pour Zelda ; on n'entretient pas une amitié si longtemps pour la laisser s'éloigner tel un pétale dans le vent. Des forces extérieures sont à l'œuvre, et il s'agit forcément du F-1. Depuis la nuit où Strickland a failli surprendre Elisa à l'intérieur, Zelda a vu son amie pousser son chariot en direction du F-1 deux fois. Elle lui a donné plein d'occasions de s'ouvrir à elle : des questions ouvertes comme « Tu as vu quelque chose d'intéressant ce soir ? », des

remarques insistantes du genre « Je me demande bien ce qui se passe dans le F-1 ». Elisa ne divulgue rien. Elle ne hausse pas même les épaules. Non seulement ça ne lui ressemble pas, mais c'est malpoli, et Zelda se demande si elle ne devrait pas suivre le conseil de Brewster, se respecter et lui tourner le dos.

Serait-ce si dur pour elle de perdre l'amitié d'Elisa ? Zelda imagine qu'elle pourrait facilement s'intégrer au groupe des autres agents d'entretien. Quelques cigarettes fumées sur le quai de chargement, un ou deux gloussements aux dépens d'Elisa, et bam ! elle serait au courant de toutes les blagues qui circulent. Ça lui ferait mal, mais le travail, c'est le travail, et Occam, se remémore-t-elle, n'est qu'une partie de sa vie. Elle a une famille. Des tantes, des oncles et leurs rejetons vicieux, sans parler de l'arbre généalogique biscornu de Brewster, les demi-cousins, les cousins au troisième degré, et ceux qui s'accrochent à l'extrémité des branches sans qu'elle ait jamais réussi à les situer. Elle a aussi des voisins, dont certains qu'elle connaît depuis quinze ans, certains qui poussent des hourras quand elle arrive à leurs barbecues. Et il y a l'église, à la fois famille et voisins, où les gens parlent fort, où ils s'étreignent et pleurent, où nul n'est jamais en manque de soutien et d'amour.

Voilà : la preuve que Zelda n'a pas besoin d'Elisa.

Mais Zelda *veut* Elisa. Elle n'en démord pas, telle une adolescente obstinée à qui on aurait interdit de voir une copine. Sauf qu'elle n'est pas une adolescente. C'est à elle – pas à Brewster, à sa famille ou à l'église – de dire quand sa fierté a été trop piétinée. Si elle veut donner une chance supplémentaire à une amie qui a épuisé toutes les siennes, elle le fera. Et puis, les femmes deviennent folles quand il est question d'un homme, et réciproquement. Car c'est sa théorie : Elisa Esposito a une liaison. Si leur point de rendez-vous est le F-1, c'est forcément avec le docteur Hoffstetler, non ? Celui qui est si gentil avec elles ? Qui travaille toujours si tard ? Qui ne porte pas d'alliance ?

Zelda n'en veut pas à Elisa. Franchement, elle est même tentée de la féliciter. Elisa n'a pas eu d'homme depuis qu'elle la connaît. C'est vrai que cette histoire pourrait provoquer son licenciement, mais c'est vrai aussi que si tout se passe bien, le docteur Hoffstetler et elle pourraient quitter Occam ensemble. Tu imagines ? Elisa mariée à un docteur ?

Mais ce soir, après avoir vu Elisa s'éloigner en hâte du bureau de Strickland, Zelda n'est plus sûre de rien. Strickland aussi doit détenir la clé du F-1. Et si ce méchant homme avec son bonjour rouillé qui, à bien y réfléchir, a lorgné les jambes d'Elisa la fois où il les a convoquées dans son bureau, avait tenté quelque chose avec elle ? Elisa est maligne, mais elle a zéro expérience en matière d'hommes. Et si Zelda a rencontré un homme capable de profiter d'une femme comme Elisa, c'est bien M. Strickland.

Une rigidité métallique verrouille la mâchoire de Zelda, ses poings et ses pieds, toutes les parties de son corps qui pourraient attirer des ennuis à une humble femme de ménage dans un endroit comme Occam. Elle fait un choix. Il lui suffit de sauter deux pièces, des espaces de stockage rarement sales de toute façon, pour suivre Elisa pendant la dernière demi-heure de leur service. Zelda se sent minable. Pire, son travail de détective ne donne rien de concret. L'uniforme d'Elisa n'est pas de travers, ses cheveux ne sont pas ébouriffés par une étreinte passionnée. Mais il s'est passé quelque chose dans le bureau de Strickland ; par trois fois, Elisa rate le crochet auquel elle tente de suspendre son plumeau.

La cloche de fin de service sonne. Les agents d'entretien convergent vers le vestiaire. Zelda continue à surveiller Elisa, se dépêchant de se changer pour pouvoir foncer vers la pointeuse derrière elle. Elle attend que toutes deux soient dehors, patientant à l'arrêt de bus dans le gravier poussiéreux qui leur monte jusqu'aux chevilles sous la cicatrice couleur melon du lever de soleil, pour lancer une prière muette, saisir une Elisa surprise par la manche et l'entraîner vers la poubelle, effrayant une escouade d'écureuils. Un éclair de méfiance passe dans les yeux rougis par la fatigue d'Elisa.

— Je sais, ma belle. Je sais. Tu ne veux pas me parler. Tu ne veux pas parler du tout. Alors, ne dis rien. Contente-toi d'écouter. Avant que le bus arrive, écoute-moi.

Elisa tente de se dérober, mais Zelda recourt à sa taille et à sa force – chose qu'elle se résout rarement à faire. Elle tire Elisa par la manche assez fort pour que la hanche de celle-ci heurte la poubelle avec un bruit métallique. Elisa se met à signer rageusement, et Zelda comprend l'essentiel de ses gestes pointus et tranchants. Des raisons, des justifications, des prétextes. Assez pour voir qu'il n'y a nulle excuse dans le tas. S'excuser, ce serait admettre qu'elle a fait quelque chose de mal.

Zelda pose ses deux mains sur celles d'Elisa pour les apaiser tels des pigeons agités et les attirer sur son sein confortable.

— Tu me fais perdre mon temps, et on le sait toutes les deux. (Elisa cesse de résister, mais son expression reste dure. Pas méchante, juste dure, comme si elle maintenait un mur devant un secret trop énorme pour qu'elle le révèle. Zelda souffle un bon coup.) N'ai-je pas toujours essayé de comprendre ce qui te préoccupait ? Depuis le jour de ton arrivée ? Je me souviens de cette affiche que Fleming a accrochée dans le vestiaire à l'époque où tu as commencé. Une photo d'une nana genre Marilyn Monroe avec un balai à franges, et des tas de flèches pointées sur ses attributs. « Des mains prêtes à aider. Des jambes prêtes à aller un peu plus loin. » Tu te souviens ? Tu te souviens comme on a ri ? C'est là qu'on est devenues amies. Parce que tu étais

toute jeune et toute timide, et que je voulais t'aider. Je veux toujours t'aider.

Un tourment secret plisse le front d'Elisa. Elle sursaute en entendant le gravier crisser sous les pieds d'une demi-douzaine de leurs collègues qui cherchent des jetons de bus dans leurs poches ou leur sac. Ce qui signifie que le bus arrive. Zelda ne peut pas retenir son amie beaucoup plus longtemps. Elle lui enferme les mains dans la cage des siennes et sent remuer les délicates ailes de pigeon d'Elisa.

— Si tu as des ennuis, n'aie pas peur. Ne panique pas. Des ennuis, j'en ai connu de toutes les sortes dans ma vie. Et si c'est un homme...

Elisa lève brusquement les yeux vers Zelda, qui hoche la tête pour l'encourager. Mais Elisa se dégage, et Zelda ne peut pas ignorer le sifflement, le grondement du bus. Sa vision se brouille immédiatement, une montée de larmes qui l'irrite – toutes les émotions qu'elle ne veut pas montrer alors qu'elle tente d'impressionner Elisa. Son amie s'éloigne. Zelda la rappelle. Elisa s'arrête et se retourne à demi. Zelda s'essuie les yeux du dos de la main.

— Je ne vais pas continuer à te poser la question, ma belle, gémit-elle. J'ai mes propres problèmes. Ma propre vie. Tu sais qu'un de ces jours, je vais partir d'ici et monter mon affaire. Et j'ai toujours pensé que tu viendrais avec moi. Mais j'ai besoin de savoir. Est-ce qu'on bosse juste ensemble ? Quand on enlève nos uniformes, est-ce qu'on est toujours amies ?

Le soleil levant fait briller les larmes qui, à l'unisson avec celles de Zelda, se mettent à couler sur les joues d'Elisa. Le visage de celle-ci se tord comme si elle voulait parler, mais elle serre les poings, sa façon à elle de se mordre la langue, et se contente de secouer la tête avant de se diriger vers le bus. Zelda se détourne pour s'aveugler résolument avec la lumière du soleil et essuie son visage humide d'un bras tremblant qu'elle laisse là pour se protéger de l'éclat du jour, du chagrin, de la solitude et de tout le reste.



Prenez n'importe quel publicitaire au sein de l'armée des publicitaires de Baltimore, et après une rude journée, vous le trouverez scotché à un comptoir de bar avec ses collègues, buvant pour faire passer leur malchance, maudissant les iniquités de l'escroquerie dont ils ont choisi de faire leur métier. Et Giles Gunderson, que fait-il ? Premièrement, il a repoussé les lamentations au lendemain parce qu'il est vieux et fatigué. Deuxièmement, ce n'est pas de la bière qu'il descend, mais du lait. Troisièmement, il est seul.

Il pensait ne plus jamais sortir de son lit. Pas de travail, pas d'argent, pas de nourriture, pas d'amis si Elisa reste fâchée contre lui. Pourquoi retarder l'inévitable ? Puis la lumière du matin s'est cristallisée à travers la fenêtre de sa chambre, produisant des arcs-en-ciel qui lui ont rappelé les vitrines chromées de *Dixie Doug*. Si quelque chose pouvait extirper Giles des ronces du misérabilisme, c'était bien les attentions de Brad – à moins que son autre badge soit le bon et qu'en fait, il ne s'appelle « JOHN ». Giles a enfilé des vêtements qui, pour la première fois, ne lui ont pas paru pleins de caractère mais juste vieux, et il a mis son postiche, un exercice honteux. Puis il a tenté d'ignorer les toussotements inquiétants du Carlin et de recoller les lambeaux de sa fierté afin d'entrer chez *Dixie Doug* avec un soupçon de sa verve habituelle.

Mais Brad n'était pas là, et la file d'attente l'a retenu dans ses anneaux tel un serpent à sonnette. Forcé de commander et conscient de sa pauvreté, Giles a souri faiblement à une jeune femme guillerette que son badge identifiait comme « LORETTA » et demandé ce qu'il y avait de moins cher sur la carte : un pitoyable verre de lait. À présent,

il est assis au comptoir malgré le fait que les tabourets jouent de mauvais tours à sa hanche. Boire son lait en vitesse, se tirer d'ici et recommencer à mourir.

Il pivote vers la droite pour se distraire avec la télévision noir et blanc logée entre les montagnes d'ustensiles en plastique. La réception est mauvaise, mais l'électricité statique ne parvient pas à dissimuler le contraste familier des Nègres marchant en rond et brandissant des pancartes. Le lait vire à l'aigre sur la langue de Giles. Comme s'il avait besoin de ça ! Il envisage de demander à Loretta de changer de chaîne, mais elle est en mode flirt, métamorphosant clins d'œil et tortillements de hanches en flottes entières de parts de tarte commandées. Du moins la stéréo diffuse-t-elle de la country-western très fort, si bien que Giles ne capte que des bribes du reportage. Il est question de William Levitt, le pionnier des lotissements de banlieue. Du fait qu'il refuse de vendre à des Nègres. Les images du Levittown de Long Island font mal à Giles. Il s'imagine dans une de ces maisons aux couleurs pastel, sortant chaque matin scintillant de rosée dans une douillette robe de chambre pour arroser ses magnolias. Ça n'arrivera jamais : il est condamné à vivre à perpétuité dans cette boîte à chaussures infestée de souris au-dessus de l'Arcade – s'il a de la chance.

Des bras se posent croisés sur le comptoir. Giles lève les yeux, et il est là, un ange descendu en express de l'Élysée. Même le dos voûté en une attitude affable, il ne peut pas dissimuler qu'il est encore plus grand que dans les estimations antérieures de Giles. Un mètre quatre-vingt-sept. Oui, un mètre quatre-vingt-sept, au moins. Brad se penche par-dessus le comptoir ; il sent le sucre et la pâte à biscuits. Il détache un grand doigt paresseux du creux de son coude opposé pour désigner une part de tarte vert vif qui vient de faire son apparition près du verre de lait.

— Je me suis souvenu que vous adoriez le citron vert.

Son faux accent du Sud est de retour, et Giles fond. Faux accent, faux cheveux, quelle différence ? N'avons-nous pas tous droit à nos petites vanités, surtout quand elles plaisent à des gens qui nous plaisent ?

— Oh ! (Giles pense à son portefeuille vide.) Je ne suis pas sûr d'avoir assez de liquide pour...

Brad glousse.

— Laissez tomber. C'est la maison qui offre.

— Vous êtes beaucoup trop gentil. Il n'en est pas question. Je vous apporterai l'argent plus tard. (Une idée lui traverse l'esprit, une idée complètement folle, mais s'il ne fait pas de folies maintenant qu'il est tombé au plus bas, quand les fera-t-il ?) Ou... vous pourriez me donner votre adresse, et je passerais le déposer chez vous ?

— C'est vous qui êtes trop gentil. Franchement, bosser ici, c'est

comme faire le barman. Vous apprenez à connaître les gens. Vous entendez leurs histoires. Et laissez-moi vous dire une chose, monsieur – la plupart des gens ? Ils parlent l'anglais à peu près aussi bien que moi le langage des chats. On n'a pas beaucoup de clients comme vous. Intelligent, cultivé. Tout ce que vous m'avez raconté à propos du grand je-ne-sais-plus-quoi pour le lancement de ce truc de bouffe ? Vous avez des tas de choses intéressantes à dire, et j'aime votre conversation. Considérez ça comme un petit remerciement, camarade.

Bernie doit avoir raison, songe Giles. Il est vieux, il est sentimental, il est prisonnier d'un autre temps. Sans ça, pourquoi suffirait-il d'une si minuscule générosité pour lui faire monter les larmes aux yeux ?

— Je ne peux pas vous dire ce que ça signifie pour moi de... Vous comprenez, je travaille seul, et question conversation... Je parle avec mon amie, bien sûr, ma meilleure amie, mais elle est... (Les derniers signes qu'Elisa lui a décochés sont toujours gravés dans la chair de son dos.) Eh bien, elle n'est pas très bavarde. Alors... merci. Du fond de mon cœur. Et appelez-moi Giles. (Il se force à sourire, et son sourire lui paraît fragile, tout son crâne aussi friable qu'Andrzej.) Vous ne pouvez pas entretenir mon addiction au citron vert et continuer à me donner du « camarade ».

Le rire de Brad est soleil, limonade, herbe fraîchement coupée.

— Si vous voulez la vérité, je n'ai jamais connu d'autre Giles.

Il le voit dans le pli des lèvres de Brad : il est sur le point de lui divulguer son vrai nom avec la même nonchalance affectueuse qu'il lui a confessé ses origines canadiennes. Après ça, se dit-il, il n'aura plus besoin de chercher des indices ; plus besoin de feuilleter l'annuaire tel un collégien mort d'amour ; plus d'humiliation dans une vie qui n'a été remplie que de ça. Au pire matin de sa vie, il sera sauvé.

— Oui, je veux la vérité, dit-il comme si c'était quelque chose de très profond.

Sa vérité à lui, c'est qu'il s'est aliéné sa seule confidente. Que la campagne publicitaire dont il a faussement affirmé à Brad être le « capitaine » s'est terminée par un mauvais tableau qu'il a offert à une réceptionniste miséricordieuse. Il n'a pas d'avenir. Il n'a pas d'espoir. Voilà pourquoi, raisonnera-t-il plus tard, il succombe à son désir longtemps réprimé, aussi délirant qu'un enfant électrifié par trop de sucre. La dernière fois qu'il a parlé à Brad, il lui a expliqué l'origine de l'expression « le supplice de Tantale », l'histoire de cet homme qui cherchait à atteindre des fruits et de l'eau toujours hors de sa portée. À présent, lui aussi tend la main vers l'objet de son désir.

Il pose ses doigts sur le poignet de Brad. Celui-là est aussi tiède que du pain tout juste sorti du four.

— Moi aussi, j'aime discuter avec vous. Et j'aimerais mieux vous

connaître. Si vous en avez envie. Vous vous appelez vraiment Brad ?

Le joyeux pétilllement s'éteint dans les yeux de Brad, aussi subitement et complètement que s'il venait de mourir. Il se redresse, et non, il ne mesure pas un mètre quatre-vingt-sept ni même quatre-vingt-dix : il fait trois mètres, cent mètres, mille mètres tandis qu'il s'écarte du comptoir et remonte vers la stratosphère. La main de Giles – cette chose flétrie, tachetée et marbrée, aux veines saillantes – retombe sur la froideur du comptoir. De la bouche du dieu qui le toise s'échappe une voix dénuée de son accent de beurre et de sirop.

— Qu'est-ce que vous faites, le vieux ?

— Mais je... Vous... (Il est affaibli, à la dérive, épinglé sous des lumières crues tel un spécimen.) Vous m'avez offert de la tarte.

— J'en ai offert à tout le monde, réplique Brad. Parce que je me suis fiancé hier soir. À cette jeune dame là-bas.

La gorge de Giles se serre. Le doigt puissant et poilu qui a désigné le gâteau de manière si suggestive se tend maintenant vers Loretta, cette créature ravissante et gloussante, l'apogée de la normalité. Giles regarde Loretta, puis Brad, puis Loretta, un va-et-vient gériatrique et impuissant. Les clients suivants dans la file sont une famille noire – la mère, le père et l'enfant – qui regarde le menu suspendu en chuchotant des complots sucrés. Le visage de Brad, observe Giles, est tout rouge du dégoût de son geste, et il faut bien que sa colère s'exprime d'une façon ou d'une autre.

— Hé ! crie-t-il. Pour vous, c'est uniquement à emporter. Pas de table libre pour manger sur place.

La famille se tait et, comme tous les clients de *Dixie Doug*, tourne la tête vers un Brad fulminant. La mère prend son enfant dans ses bras avant de protester :

— Il y a plein de place...

— Tout est réservé, aboie Brad. Toute la journée. Toute la semaine.

L'expression gourmande des trois Noirs se consume sous le feu de Brad. Giles est submergé par la nausée. Il agrippe le comptoir pour empêcher son tabouret de tourner et se rend compte qu'il n'a pas bougé. Derrière Brad, il voit l'image brouillée de la télévision, et parce qu'il le mérite, il accepte son mépris. Les gens voient des manifestations noires aux informations tous les jours, probablement pendant qu'ils font leur repassage, et ça ne les touche pas. Giles, en revanche, ne supporte pas. Non à cause d'un quelconque élan de compassion, mais par instinct de préservation. Il a le privilège – le *privilège* – de pouvoir dissimuler son statut de minorité, mais s'il avait la moindre fierté, il ne se contenterait pas de contacts furtifs par-dessus le comptoir d'un *diner*. Il se tiendrait parmi ceux qui n'ont pas peur de se faire éclater le crâne par une matraque. Se couvrir de ridicule est une chose ; laisser sa disgrâce éclabousser ces innocents

qui essaient juste d'acheter une prétendue tarte trop sucrée et trop chère est inacceptable.

— Ne leur parlez pas sur ce ton, dit-il.

Brad tourne son rictus vers lui.

— Vous aussi, vous feriez mieux de partir, monsieur. C'est un restaurant familial, ici.

Le carillon de la porte tinte. Brad lève les yeux. Le père, qui connaît probablement bien le goût d'une lèvres fendue, pousse sa famille dehors à l'abri. Brad affiche un large sourire radieux, ce sourire dont Giles pensait autrefois qu'il le cuisinait juste pour lui, et lance avec un accent exagéré :

— Et rev'nez-nous bientôt !

Giles baisse un regard furieux vers la tarte au citron vert. La couleur est identique à celle de sa gélatine peinte, un vert synthétique qui n'existe pas à l'état naturel. Il balaie la salle du regard. Où sont passées les couleurs pulsátiles et les chromes liquides ? Ce restaurant est un cimetière de plastique bon marché. Giles se lève et tient mieux sur ses pieds qu'il ne s'y attendait. Quand Brad reporte son attention sur lui, il est surpris de constater que l'objet de ses fantasmes n'est pas si grand. En réalité, ils font la même taille. Giles ajuste son nœud papillon, redresse ses lunettes, époussette des poils de chat de sa veste.

— Quand vous m'avez parlé de votre franchise, dit-il, je dois admettre que j'ai été impressionné. La décoration, le transport des gâteaux en camion et tout le reste.

Giles marque une pause, émerveillé par l'inflexibilité de sa voix. Les autres clients le regardent comme s'ils éprouvaient la même chose. Et si vain que ce soit, Giles regrette que la famille noire ne soit plus là pour l'entendre. Il voudrait que son père soit là aussi. Il voudrait que Bernie Clay, M. Klein et M. Saunders soient là. Il voudrait que tous les gens qui l'ont méprisé un jour assistent à cette scène.

— Mais vous savez, jeune homme, en quoi consiste réellement une franchise. (D'un large geste, il englobe tout l'intérieur du *diner*.) C'est une tentative vulgaire, lâche et cupide pour falsifier, conditionner et vendre l'intangible magie d'une personne assise en face d'une autre à une table. Une personne qui compte. Vous ne pouvez pas franchiser l'alchimie de la nourriture grasse et de l'affection humaine. Peut-être n'en avez-vous jamais fait l'expérience. Mais moi si. Il y a une personne qui compte pour moi. Et je vous assure qu'elle est bien trop intelligente pour fréquenter cet endroit.

Il tourne les talons, le visage de Brad se fondant dans les images brouillées de l'écran télé, et traverse à grands pas le *diner* désormais silencieux à l'exception des roucoulements de la country. Il atteint la porte avant que Brad ne trouve quelque chose à répliquer :

— Et je ne m'appelle pas Brad. Je m'appelle John, pédale.

Ce mot a déjà poursuivi Giles jusque chez lui après qu'il a offert à un prospect prometteur l'appât délicat d'un double sens, avec la sûreté d'un triple sens au cas où le double sens serait compris et provoquerait une réaction négative. Mais aujourd'hui, ce mot le poursuit moins qu'il ne le propulse à travers les rues de Baltimore, jusqu'à sa place de parking derrière l'Arcade, dans l'escalier de secours, le long de son propre appartement et à l'intérieur de celui d'Elisa qu'il se contente d'alerter d'un coup rapide sur la porte. À la seconde où il entre, il voit qu'elle ne dort pas comme elle le devrait et met le cap sur le phare de la salle de bains éclairée. Là, il la trouve à quatre pattes près d'un seau plein de mousse, interrompue au milieu de ses curieux efforts pour frotter la baignoire si vigoureusement que la surface blanche luit comme du marbre, jetant une lumière nouvelle, plus éclatante et en tout point meilleure sur Elisa elle-même, l'ensemble de la pièce et probablement le cinéma au rez-de-chaussée, voire la grille métropolitaine entière de Baltimore.

— Peu importe ce qu'est cette chose, déclare Giles. Ce qui compte, c'est que tu as besoin d'elle. Alors, je vais t'aider. Dis-moi juste ce que je dois faire.



Elisa jette un coup d'œil à son ami qui badigeonne au pinceau l'intérieur d'un pochoir fait main scotché sur la porte coulissante ouverte du Carlin. Après avoir décollé des plaques de boue séchée, tous deux ont décapé plusieurs décennies de fumée d'échappement avec un liquide vaisselle aux agrumes avant de frotter la camionnette avec de l'argile – un truc de femme de ménage. Giles a fait tout ceci vêtu de la même veste pied-de-poule qu'il porte quand il se penche sur

sa table à dessin tel un vautour, et il plisse les yeux de la même façon qu'à ces moments. Mais le voir lâché dans le doux air printanier, c'est un peu comme le voir libéré des chaînes de son donjon. Le soleil de cette fin de dimanche réchauffe le sommet de son crâne chauve – à quand remonte la dernière fois qu'il est sorti sans son postiche ? Elisa se sent heureuse. Giles a été différent tout le week-end, ses hésitations envolées. Si c'est le dernier jour qu'ils doivent passer ensemble avant de mettre son plan à exécution, songe Elisa, avant d'être arrêtés et condamnés, peut-être abattus, au moins, ça aura été une très bonne journée.

Elle n'a pas le loisir d'observer Giles longtemps. Ses bras tremblent sous le poids d'un nouveau chargement de bouteilles de lait consignées, nettoyées et remplies d'eau. Elle monte à l'arrière de la camionnette. Hormis les sièges avant, tout a été vidé pour faire place à un méli-mélo de cartons et de paniers disposés sur un bout de moquette. Elisa laisse les bouteilles s'échapper de ses bras en roulant et les dépose une par une dans un carton capitonné à l'aide d'une couverture. Les bouteilles s'entrechoquent, et le liquide qu'elles contiennent s'agite. L'estomac d'Elisa fait de même. Elle s'adosse à la paroi intérieure du véhicule, haletante.

— Oui, repose-toi un instant. (Giles détache son regard souriant du pochoir pour lui jeter un coup d'œil.) Tu travailles trop. Tu t'inquiètes trop, aussi. Dans quelques heures, ma chère, tout sera fini d'une façon ou d'une autre. Concentre-toi là-dessus. La seule chose dont je suis certain, c'est que l'incertitude est la chose la plus difficile à supporter dans la vie.

Elisa sourit. Elle est surprise, mais elle sourit et signe : « Tu as fini ta carte d'identité ? »

Giles tapote le pochoir avec son pinceau, souffle pour faire sécher son travail et dépose son outil en travers sur un pot de peinture. Il sort son portefeuille, en retire une carte d'un geste théâtral et la présente sur son poignet opposé comme il le ferait d'une épée. Elisa prend la carte, l'examine et la compare avec sa propre carte d'identité d'Occam. La texture et le poids ne collent pas, mais si quelqu'un étudie la fausse carte de si près, c'est que la partie est déjà vraisemblablement perdue. Sans ça, c'est une des œuvres les plus convaincantes de Giles. Un nouveau type d'ouvrage pour lui, et qu'il a terminé en un seul jour, ce qui la rend d'autant plus impressionnante.

Elisa signe le nom sur la carte. « Michael Parker ? »

— J'ai pensé que c'était un nom simple et solide, digne de confiance. (Giles hausse les épaules.) Naturellement, mes amis peuvent m'appeler Mike.

Elisa y regarde de plus près et, avec un petit sourire, signe : « Cinquante et un ans ? »

Giles semble déconfit.

— Non ? Même avec les cheveux ? Cinquante-quatre, alors ? Un seul trait de peinture et je peux me rajouter trois ans.

Elisa grimace. Giles soupire et claque des doigts pour qu'elle lui rende la carte. Il saisit son pinceau, tord les poils pour en faire une pointe fine et touche doucement la carte avec.

— Là. Cinquante-sept. C'est le mieux que je puisse faire. Maintenant, cesse d'insulter le pauvre Mike Parker.

Il se remet au travail avec une mine faussement contrariée. Elisa est malade de tension ininterrompue ; la tête lui tourne tant qu'elle a l'impression de nager, et pourtant, une chaleur particulière l'enveloppe comme si l'arrière de la camionnette était l'endroit le plus confortable du monde. Elle s'est sentie seule pendant la plus grande partie de sa vie, mais à cette seconde, elle a des tas de preuves qu'elle ne l'est pas. S'ils se font prendre dans quelques heures, son deuxième plus gros regret sera de ne pas pouvoir remercier Zelda d'avoir voulu l'aider, de l'avoir presque suppliée pour l'aider. Elisa ne pouvait pas lui faire ça. Si Giles et elle se font prendre, il ne faut pas que Zelda soit dans le coup. C'est terrible d'avoir dû la repousser. Tout de même, songe Elisa, elle a dû faire quelque chose de bien dans sa vie pour mériter une telle loyauté.

Les bruits de Giles rangeant son équipement la ramènent à la dure réalité. Un vent trop sec pour apporter une goutte d'eau s'engouffre à l'intérieur du Carlin, et Elisa sent monter la vibration d'une musique sinistre depuis l'intérieur du cinéma. Elle descend de la camionnette en plissant les yeux dans le soleil couchant.

— Je suis fier de toi.

Elle baisse les yeux vers Giles qui, accroupi, rince son pinceau. Même s'il est à contre-jour, elle distingue son expression pleine d'une sérénité affectueuse.

— Quoi qu'il arrive, je suis vieux. Même mon *alter ego* Mike Parker est vieux. Que nous importe ce genre de risque, au final ? Mais toi, tu es jeune. Ta vie s'étend devant toi, vaste comme l'océan Atlantique. Et pourtant, regarde-toi. Tu n'as pas peur.

Elisa s'autorise à s'imprégner de ce compliment parce qu'elle en a besoin. Puis, pour rétablir la vérité, elle grimace et signe avec des gestes exagérés. Giles fronce les sourcils.

— Oh. Tu as peur ? *Très* peur ? Ne me dis pas ça, ma chère. Je suis terrifié !

Son exagération rend leur frayeur véritable plus facile à contrôler. Elisa sourit, reconnaissante, et recule pour admirer l'inscription que Giles vient de réaliser au pochoir sur le fond mélodramatique d'un coucher de soleil violet orangé. Elle retient son souffle. Une fausse carte d'identité glissée dans une poche est une chose. Un logo

frauduleux peint sur un véhicule à moteur immatriculé en est une autre, un cran plus haut sur l'échelle de l'audace :

« BLANCHISSERIE MILICENT »

Dessous, la portière nettoyée du Carlin brille au soleil ; elle devient un bassin dans lequel Elisa se glisse et se noie jusqu'à ce que, en une folle transformation, elle reçoive miraculeusement les capacités de la créature et se mette à nager, à respirer, même – pas juste poussée vers la surface par des bulles comme un œuf dur, mais filant à travers les courants de ce plan impossible. Sa perception de la ruelle sale et étroite où plane une odeur de pop-corn desséché ne disparaît pas ; pourtant, elle croit sentir un océan entier de créatures converger vers un même point pour qu'elle les guide. L'heure est venue.



Le bouchon du flacon échappe à ses doigts moites, ricoche sur le carrelage et va se planquer derrière les toilettes. Hoffstetler veut se laisser tomber à genoux et tâtonner frénétiquement pour le récupérer, comme un junkie. Un des agents d'entretien va le trouver ; un des scientifiques relèvera des empreintes dessus, et Strickland l'attrapera par le col en brandissant son aiguillon à bétail crépitant avant qu'il puisse donner rendez-vous à la Chrysler du Bison. Mais Hoffstetler n'a pas le temps. La relève de l'équipe de nuit du lundi, la demi-heure la plus turbulente de la journée, approche. Il doit faire cesser le tremblement de ses mains, de son souffle, de son esprit et accomplir sa mission. Pas pour lui. Pour les enfants dont la vie a été gâchée par les études médicales classifiées qu'il a laissées se produire. À sa façon, le Dévonien est un autre enfant dont on abuse. Hoffstetler peut le délivrer de ses souffrances, et ainsi, trouver un fragment de rédemption.

Il ôte la butée et le bouchon en caoutchouc de la seringue, les jette tous deux dans les toilettes et tire la chasse, dont le rugissement fait écho à celui de son sang dans ses tympanes. Quelques gouttes d'eau l'éclaboussent et restent accrochées à la peau de son visage telles des verrues tandis qu'il enfonce l'aiguille dans le flacon et tire sur le piston. La solution argentée emplît la seringue en tourbillonnant joliment. Hoffstetler connaît la loi de la nature : une substance aussi belle ne peut être que meurtrière. Il glisse la seringue dans la poche de sa blouse de laboratoire, s'essuie avec sa manche et sort du box des toilettes en essayant de ne pas regarder son visage transfiguré dans le miroir. Le professeur d'université posé et distant a été remplacé par un

assassin au teint rougeaud et à la bouche déformée par un rictus.



Antonio met dix ans à trouver sa carte de pointeuse. Sans doute parce qu'il louche, se figure Zelda. Dieu seul sait comment il arrive à nettoyer un bureau sans tout faire tomber par terre. Des pensées hostiles, mais Zelda décide qu'elle en a le droit. Elisa a eu tout le week-end pour réfléchir à sa question : « Sommes-nous amies ? » Apparemment, la réponse est non. Arrivées à la fin de leur service du lundi, elle ne lui a toujours pas dit un seul mot. Elle refuse même de la regarder. Zelda en a assez. Du moins, c'est ce qu'elle se dit : elle en a assez. Peut-être que Brewster a raison. Une amie blanche n'est une amie que tant qu'elle a besoin de vous. Mais sa pensée dominante, c'est qu'Elisa est blême comme le ventre d'un poisson ce soir, qu'elle n'arrête pas de regarder par-dessus son épaule, que la moitié des produits d'entretien lui sont tombés des mains tant elle tremble violemment.

Yolanda enfonce un doigt dans le dos de Zelda. La ligne a avancé, et elle en fait autant. Mais quand elle veut sortir sa carte de pointeuse, le geste le plus ordinaire du monde, ça lui prend plus longtemps que les dix ans d'Antonio – ça lui prend toute une vie. C'est comme si elle tendait le bras par-dessus un gouffre sans fond. Apparemment, si légitimes qu'elles soient et malgré le fait que Zelda est toute disposée à les assumer, l'humiliation et la colère sont des choses aussi fuyantes que cette carte de pointeuse qui lui échappe des doigts et flotte doucement jusqu'au sol telle une aile brisée.



Le Carlin cahote en remontant Falls Road. Selon le planning d'Elisa, il doit arriver une heure avant le véritable camion de la blanchisserie – plus tôt, cela éveillerait les soupçons. Giles fonce à travers les flaques de lumière des lampadaires au sodium, longe la veine tortueuse du courant de Jones Falls, dépasse les bosquets sombres de Druid Hill Park, contourne les pelouses violettes du Baltimore Country Club. Des quartiers de la ville qu'il n'a jamais explorés et n'explorera jamais. Giles a tendance à avoir le pied lourd sur l'accélérateur quand il est nerveux. Il tourne si vite à gauche dans South Avenue qu'il sent presque les roues décoller du bitume côté conducteur. Le Carlin retombe sur ses suspensions bousillées et un carton se renverse à l'arrière, projetant des bouteilles d'eau-missiles tel un sous-marin Polaris. Giles jure, lutte avec le véhicule et ralentit devant un complexe plongé dans l'obscurité – la Maison de Convalescence pour Enfants Happy Hills, dernier point de repère avant Occam Road.

Il n'est pas venu ici depuis qu'il a conduit une Elisa âgée de dix-huit ans à son entretien d'embauche. Rien n'a changé. De chaque côté de la route, des bois épais semblent toujours dissimuler des trolls, et la pendule éclairée sur le panneau d'Occam brille toujours telle une seconde lune. Longtemps, Giles a regretté d'avoir contribué à ce qu'Elisa soit embauchée ici. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, son amie a un but, et c'est beau à voir. Il tente de s'en souvenir en suivant les panneaux « CHARGEMENT » à travers un parking vide. Enfin, pas complètement vide : il avise une énorme Cadillac Coupé de Ville avant que les phares du Carlin n'éclairent un vigile qui lève une main pour lui faire signe de s'arrêter tandis que son autre main se pose sur la

crosse d'un flingue dans son holster.



La lumière grise des moniteurs de sécurité est le seul lever de soleil dont Strickland a besoin. Il se déploie du plancher sur lequel il dort les nuits où il ne supporte pas de regarder Lainie, et se hisse sur sa chaise. Son intestin gargouille, signe qu'il digère les antidouleurs. Ça doit être un boulot difficile, parce que quand il tousse, du sang éclabousse l'enveloppe blanche sur son bureau. Il l'essuie. Le sang laisse des traînées, mais tant pis. Ça donne de l'importance à l'enveloppe. Qui en a déjà beaucoup : elle contient la paperasse pour la dissection de l'atout, qui aura lieu aujourd'hui. Strickland sort les documents. Ils sont propres et parfaits, sans un seul mot barré de noir. Il ne se donne pas la peine de les lire, se contentant de signer aux endroits indiqués. Il ne s'attarde pas sur les schémas. L'autopsie a l'air assez standard pour une créature soi-disant aussi rare. Incision en Y. Ouverture en deux de la cage thoracique. Prélèvement des organes. Découpage du crâne à la scie dentée. Dépôt du cerveau sur un plateau. Putain, il a hâte.

Des pas dans le couloir. Strickland lève les yeux du schéma. De si bonne heure, il attend M. Porte-Bloc. Mais ce n'est pas Fleming. C'est Bob Hoffstetler. Il a une mine affreuse. Blême, en sueur, nerveux. On dirait Raúl Romo Zavala Henríquez, confronté à une situation qui le dépasse. Strickland se radosse à sa chaise et entrelace ses doigts derrière sa tête. Ça fait mal, mais ça en vaut la peine. *On va bien se marrer.*



Zelda s'agenouille pour ramasser sa carte de pointeuse. Derrière elle, Yolanda s'énerve. Mais tout ce que Zelda entend, c'est Brewster qui lui répète de ne faire confiance à personne. Cela dit, il ne connaît pas Elisa, pas vrai ? Bien sûr que non. Malgré leurs longues années d'amitié, Elisa n'est jamais venue chez Zelda, pas une seule fois. Pourtant, Zelda la *connaît*. Elle *sait* qu'elle la connaît. Et ce n'est pas l'Elisa qu'elle connaît.

La carte d'Elisa attend dans sa fente, non perforée malgré la vitesse à laquelle Elisa est sortie du vestiaire. Un petit détail, peut-être, jusqu'à ce qu'on l'additionne à tout ce qui se passe à Occam depuis quelques jours. L'équipement protégé par des bâches antipoussière, évacué du F-1 sur des chariots à roulettes. Les scientifiques qui se serrent la main à des pots de départ composés de café et de donuts. Le curieux mélange d'excitation, de crainte et de tristesse qui plane dans l'air comme pendant la dernière semaine de terminale. Zelda sent tout le bâtiment se contracter en prévision d'un impact. Il va se passer quelque chose d'important aujourd'hui, quelque chose dans lequel Elisa se retrouve impliquée, prend brusquement conscience son amie. Qu'est-ce qui le lui indique ? La preuve est sous ses yeux depuis hier soir, couinant à chacun des pas d'Elisa.

Ses chaussures. Elle porte de vilaines baskets grises à semelle de caoutchouc, faites pour courir.

Zelda sort sa carte de la fente, pointe et, dans un geste qui fait cracher de l'acide à Yolanda, sort aussi celle d'Elisa et pointe pour elle. Après tout, les cartes de pointeuse sont le premier élément que Fleming vérifiera pour déterminer qui était là et qui n'y était pas si

quelque chose tourne mal. Zelda fait demi-tour, bousculant Yolanda au passage sans s'excuser, et repart en direction des laboratoires. Si quelque chose tourne mal ? Son petit doigt lui dit que beaucoup de choses vont tourner mal, et très rapidement.



Hoffstetler s'approche du bureau de Strickland. Il tient la seringue à l'intérieur de sa poche. Mihalkov ne l'apprendra jamais. Il n'aura jamais besoin de l'apprendre. Une moitié de la solution pour Strickland, l'autre moitié pour le Dévonien. Il faut tuer le premier pour être sûr de pouvoir tuer le second proprement. Hoffstetler se dit que ce *mudak* vicieux et agressif le mérite. Le verre de sa seringue est gras ; il lui glisse des doigts. Hoffstetler s'essuie la main sur l'intérieur de sa poche pour avoir une meilleure prise. Il a presque atteint le bureau. *Ne t'arrête pas.*

— Ressortez et frappez avant d'entrer, ordonne Strickland.

Ces mots n'ont pas de sens, et Hoffstetler, dont le cerveau ne comprend que la logique, les rejette telles des données défectueuses fournies à un ordinateur. Puis il fait la pire chose possible : il s'arrête pile devant un mur de moniteurs qui l'aveugle avec ses seize écrans de lumière grise. Il lève une main pour se protéger les yeux, la main qui, une seconde auparavant, tenait la seringue. Désormais elle est vide, une chose molle, flasque et inoffensive.

— Frapper ?

— Le protocole, Bob. Je sais quelle importance vous attachez au protocole.

— Je voulais... vous donner encore une chance...

— À moi ? Me donner, à moi ? Bob, je ne vous suis pas. Mais libre à

vous de m'expliquer si vous le désirez. Commencez juste par ressortir et par frapper avant d'entrer.



Le Carlin n'est pas un véhicule intelligent, mais ses pneus nus semblent faire partie de la chair de Giles, et en dépassant le point de contrôle, celui-ci sent chacun des graviers sur lesquels ils roulent. Comme il s'y attendait, le vigile l'a laissé passer sans vérifier sa carte, mais c'était censé être la partie facile. Giles ralentit en contournant le bâtiment. Une silhouette adossée à un mur fume entre deux lampadaires. Giles essuie le pare-brise embué. Oui, ça doit être là : le quai de chargement. Il tente de ravalier sa peur, mais sa gorge s'est changée en papier de verre.

Il entreprend de se garer entre deux lignes jaunes. Le vigile se réveille et lève les deux paumes comme s'il n'arrivait pas à croire qu'on puisse être aussi stupide. Il fait tourner son index, et Giles frémit en comprenant son erreur. Il est censé se garer en marche arrière. Évidemment. On ne charge pas une camionnette par l'avant. Il essuie la sueur de son visage, passe la marche arrière et se lance dans un demi-tour en trois temps. Ça se présente mal. Très mal, même. Giles est capable de faire un kilomètre de plus pour s'éviter l'humiliation publique d'un créneau. Et là, dans l'obscurité qui précède l'aube, il doit reculer dans un emplacement étroit sous le regard d'un garde méfiant. Il lève les yeux vers le rétroviseur et voit l'œil rouge soupçonneux de la cigarette allumée. Il passe la marche arrière, empoigne le volant et prie tous les dieux de la General Motors pour un miracle véhiculaire.



— Bien le bonjour, Bob. Que puis-je faire pour vous ce matin ?

Hoffstetler se sent très exactement l'enfant réprimandé comme lequel Strickland le traite. Il a frappé à la porte dix ou douze fois pendant que le militaire se contentait d'afficher un large sourire. Beaucoup trop de temps perdu. Il titube en arrière devant les écrans de sécurité à la lumière pulsante. Il est hébété par la peur, suffisamment dérouté pour que son index effleure la pointe de l'aiguille quand il fourre la main dans sa poche. C'est passé près – il siffle de panique entre les dents découvertes par son sourire artificiel.

— Je voulais juste... m'assurer que vous aviez toujours l'intention... de faire ça.

— Ce sont les ordres du général Hoyt. (Strickland brandit le premier document de la pile, un schéma sommaire de l'atout découpé en quartiers de boucherie.) Et je viens juste de les signer. Ce qui signifie que dans deux heures et quarante-cinq minutes, vous et moi nous comporterons en bons Américains et irons éventrer ce poisson. Je sais ce que vous pensez. Mais dites-vous ceci. Les Japs, les Huns, les Chinois. Eux aussi sont des créatures intelligentes, pas vrai ? Pourtant, on n'a pas eu de problème à les tuer, *eux*.

Hoffstetler s'imagine bondissant par-dessus le bureau. Il sait qu'il faudra peut-être en arriver là. Un acte dépourvu de grâce, mais si improbable venant d'un homme de son âge que ça lui fournira peut-être l'élément de surprise dont il a besoin. Strickland lèvera un bras pour se protéger, ou il se détournera – peu importe. L'aiguille transpercera n'importe quelle partie de son corps. Les cuisses d'Hoffstetler se contractent et ses genoux commencent à se plier

quand il remarque un mouvement infime. Peut-être parce que ses yeux sont formés à détecter des détails anthropocentriques aussi minuscules que les cils vibratiles des protocellules et des organelles. Juste derrière la tête de Strickland, sur le septième moniteur, la perspective de la caméra de sécurité bascule vers le haut, depuis une camionnette de blanchisserie qui se gare en marche arrière vers le ciel noir en surplomb.

Hoffstetler laisse retomber la seringue dans sa poche. Il répond que oui, bien sûr, il verra Strickland à l'euthanasie, mais ses paroles polies sont étouffées par le chant de son cœur : « *Slav'sya, Otechestvo nashe svobodnoye !* », l'hymne national soviétique. Mihalkov – il l'a exaucé. Après dix-huit ans à le laisser se débattre seul, les Russes viennent enfin au secours d'Hoffstetler.



Elisa fonce dans la buanderie. Ça a commencé : l'espace d'une seconde, elle a aperçu le Carlin qui reculait vers le quai de chargement, en décrivant tant de zigzags que le garde s'est précipité vers lui – un détail inquiétant, même s'il a permis à Elisa de saisir le balai et de dévier la caméra de sécurité avant de s'esquiver. Sa hanche heurte l'évier industriel, et elle enfonce la bonde avant d'ouvrir à fond les deux robinets. Puis elle attrape des serviettes dans un bac et les fourre sous l'eau. Zelda et elle se moquent de Fleming et de ses LCQ depuis des années, mais Elisa doit reconnaître une chose : les automatismes créés dans son cerveau lui permettent de se concentrer sur sa tâche au lieu de s'écrouler sous le poids de sa terreur.

Elle récupère dans l'évier les serviettes gorgées d'eau, lourdes comme de la boue, et les laisse tomber dans le chariot à linge le plus

proche. Elle recommence, trempant son uniforme au passage, jusqu'à ce que le chariot soit à moitié rempli, puis ferme les robinets et agrippe la poignée du chariot. Elle pousse ; le chariot ne bouge pas. Sa moelle se glace. Elle découvre les dents et essaie encore, bandant ses muscles, poussant sur ses baskets. Le premier centimètre est le plus difficile, mais une fois en mouvement, le chariot commence à rouler paresseusement. Un tour de roues, puis deux. Le cœur d'Elisa, qui avait manqué de s'arrêter, se met à son diapason avant de défaillir à nouveau : c'est le chariot qui couine, celui qui miaule comme un chat de gouttière, et elle n'a pas le temps d'en changer.



Quand le garde toque à la vitre, Giles a un mouvement de recul. L'homme fait le signe de tourner une poignée. Giles se sent forcé d'obéir. Il baisse la vitre, et les traits du garde lui apparaissent clairement : des yeux bruns ensommeillés, une moustache en bataille, des oreilles poilues. Les sourcils froncés, l'homme éclaire sa tenue avec le faisceau de sa lampe, et un souvenir fait sursauter Giles. Vingt-deux ans plus tôt, la nuit de son arrestation dans le bar gay – celle qui a provoqué son licenciement de chez Klein & Saunders –, tous ces flics moustachus dont les lampes torches avaient balayé son corps telle une agression.

— Vous n'avez pas l'air d'un blanchisseur, commente le garde.

— Merci.

C'est ce que dirait un chauffeur, pense Giles, à la place de son « Bien aimable à vous, mon bon monsieur ».

Le garde n'apprécie pas la plaisanterie.

— Votre carte d'identité.

Giles lui sourit si largement qu'il craint que ses dents commencent à tomber de sa mâchoire. Il fait mine de chercher son portefeuille en espérant que le garde, fatigué et transi, lui dira de laisser tomber. Mais l'homme reste coi, et Giles n'a pas d'autre choix que de sortir sa fausse carte. Il la tient sous le nez du garde afin que celui-ci puisse la lire sans la toucher, mais son stratagème ne fonctionne pas. Avec la rapidité d'une vipère qui se détend, l'homme – pas si ensommeillé que ça en fin de compte – s'empare de la carte. La lumière de sa lampe traverse le bristol trop mince. Giles voit le garde gratter la carte avec l'ongle du pouce, et le 7 qu'il avait peint pour vieillir Michael Parker laisse une traînée noire sur sa peau.

— Oups, dit Giles.

— Descendez du véhicule, ordonne le garde.

C'est alors que toutes les lumières du Centre Occam de Recherche Aérospatiale s'éteignent.



Zelda est dans la buanderie quand ça arrive. Six ans plus tôt, les deux moitiés de sa maison mitoyenne ont été cambriolées, et elle n'a jamais oublié à quelle vitesse elle s'est rendu compte que quelque chose clochait. Elle venait juste de descendre de voiture ; Brewster était encore assis derrière le volant. Il ne manquait rien sur la pelouse de devant : il n'y avait rien à prendre. Pourtant, Zelda avait senti qu'il y avait un problème. L'herbe était différente, piétinée par d'autres chaussures que les leurs. La poignée de porte avait un angle différent. Mais surtout, l'air était différent, à moitié aspiré par les halètements d'un inconnu, à moitié agité tel un essaim de guêpes.

À la vue des gouttes d'eau sur le sol, Zelda éprouve la même

certitude funeste. Rien ne cloche en apparence. Ça arrive, que de l'eau tombe par terre. Alors, pourquoi la contourne-t-elle comme un détective qui vient de trouver une tache de sang ? Parce qu'à y regarder de plus près, les gouttes elles-mêmes sont une preuve. Ce ne sont pas des perles rondes gonflées par la tension de surface, mais des traînées pareilles à des balafres de précipitation – la précipitation d'Elisa. Leur motif révélateur lui reste visible même après que les plafonniers s'éteignent, la plongeant dans le noir.

C'est le genre d'événement qui doit se prolonger au moins une minute avant qu'on puisse y croire. Il ne fait jamais noir à Occam. Même les lumières des placards restent allumées en permanence. Un grognement épuisé s'élève des murs, puis le silence s'abat, un vrai silence imprégné de bruit blanc qui laisse Zelda seule avec les gargouillis de sa propre mécanique corporelle. Non, pas complètement seule. Loin dans un couloir obscur, elle entend le couinement aigu du chariot à linge avec la roue faussée.



Si elle n'avait pas déjà été en train de tendre la main vers la porte du F-1, Elisa ignore combien de temps elle aurait mis à la localiser dans ce déluge de ténèbres. Elle bande ses muscles pour pousser le chariot à l'intérieur du laboratoire désert, la roue grippée hurlant dans le silence, avec ses rêves constants de la pièce pour seuls guides jusqu'à ce que ses yeux s'ajustent à une lumière très basse – les premières lueurs du jour filtrant depuis les fenêtres du rez-de-chaussée, suppose-t-elle, et s'insinuant telle de la fumée par les conduits de ventilation jusqu'ici invisibles.

Le chariot ne heurte aucun obstacle jusqu'à la margelle du bassin.

Des éclairs gris d'eau agitée transpercent les ténèbres tels des couteaux lancés. Peut-il la voir ? Dans l'obscurité, Elisa signe avec la ferveur d'une prière, des mots qu'elle ne peut qu'espérer qu'il a appris. « Viens. Nage. Bouge. » Elle est allongée sur la margelle, penchée au-dessus du bassin. L'eau clapote contre elle tandis qu'elle signe et signe encore. Elle ignore pourquoi les lumières se sont éteintes, mais ça va créer un mouvement de panique, et la panique pousse toujours les gens à protéger ce qu'ils ont de plus précieux. Il n'y aura aucun espoir pour la créature, ou pour Elisa, s'il ne vient pas, s'il ne nage pas, s'il ne bouge pas tout de suite.

Deux yeux dorés apparaissent tels des soleils jumeaux. Elisa en reste sans mots. L'instant d'après, elle a ôté ses chaussures et s'est laissée glisser dans l'eau. Son uniforme s'enroule autour de ses cuisses tels des tentacules froids. Elle frissonne et patauge vers la créature, les bras tendus. Les yeux dorés sont méfiants, évidemment – il a déjà été poursuivi. Elisa fait encore un pas, et le fond du bassin se dérobe d'un coup. Soudain, elle a de l'eau jusqu'au menton et elle halète, et le poids de ses vêtements l'entraîne plus bas dans la pente, toujours plus bas, et maintenant, elle crache de l'eau, et les seuls signes qu'esquissent ses mains sont les gestes vides et désespérés d'une femme en train de se noyer.



Les moniteurs crépitent d'électricité statique. Les écrans n'ont pas encore viré au noir, mais leur gris s'estompe telle la lumière dans seize yeux mourants. Rien n'est plus surveillé. Rien n'est plus enregistré. Le contrôle, c'est la seule chose que désire Strickland depuis le camp d'entraînement intensif, la Corée, l'Amazonie – contrôle sur sa famille,

contrôle sur son propre destin, et voilà que ce contrôle est sectionné telle une racine par une machette, dans la jungle. Il se lève. Son genou cogne son bureau si fort qu'il entend craquer le bois. Il vacille, bascule contre le mur de moniteurs, se retient de ses doigts morts. Ça aussi, ça fait mal. Il s'écarte. Terrain noir lunaire. Son pied renverse une corbeille à papier. Son épaule heurte un mur. Il doit lutter pour franchir le seuil comme si la porte n'était pas plus grande qu'une chatière.

Des bruits de pas, pressés mais hésitants, résonnent dans le couloir tel le goutte-à-goutte de la pluie. Un rayon de lumière papillonne à travers l'obscurité.

— Strickland ?

C'est Fleming, ce civil crétin qui ne sert jamais à rien.

— Putain, mais... (Une douleur brusque, tout lui fait mal.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Aucune idée. Un problème de fusibles ?

— Appelez quelqu'un !

— Impossible. Les lignes sont coupées.

C'est pour le contact physique que Strickland possède les instincts les plus développés. Son poing jaillit comme propulsé par une fronde. Saisit Fleming par le col. C'est la première fois qu'il le touche depuis leur poignée de main du premier jour. Mais la menace a toujours été présente entre eux, pas vrai ? Celle qu'un homme de sang et de suie constitue pour un gratte-papier dont la seule arme est un porte-bloc ? Les coutures du col de Fleming craquent comme Strickland fléchit son biceps.

— Trouvez quelqu'un. Tout de suite. Nous sommes envahis.



Un objet presse contre le dos d'Elisa. Trop grand pour une main, lui semble-t-il, mais il s'articule comme tel, avec le berceau d'une paume et les baguettes de doigts. Un autre se plaque contre sa poitrine ; cinq griffes piquent très légèrement ses seins et son ventre. Entre les deux, assez de puissance pour l'écraser. Au lieu de ça, Elisa se sent soulevée avec autant de douceur que si elle était un papillon, jusqu'à ce que sa tête soit hors de l'eau. Elle crache et tousse contre les muscles d'une large épaule tandis qu'on la propulse en arrière, vers l'endroit où elle a pied. Elle n'arrive pas à former des pensées cohérentes : il la tient ; ses écailles sont à la fois douces comme de la soie et tranchantes comme du cristal sous ses mains, et même si aucun mot n'est prononcé, tout est dit entre eux.

Une secousse la parcourt. Il a atteint la limite de ses chaînes. Elisa revient à elle en sursaut, se met debout au fond du bassin et tire des poches trempées de son tablier les meilleurs outils que Giles et elle ont pu se procurer : un coupe-boulons et une pince coupante qu'elle a dissimulés sous sa blouse. Les sillons le long du corps de la créature brillent d'une lueur rouge, mais juste un instant. Il la dévisage, ses yeux à quelques centimètres de ceux d'Elisa, puis se met debout, sa poitrine émergeant de l'eau afin qu'elle puisse accéder à la fixation des chaînes sur son harnais. À l'air libre, ses branchies commencent à se déployer, mais aucun doute n'est permis. Il comprend. Il a confiance. Comme elle, il n'a plus rien à perdre.

Elisa positionne le coupe-boulons autour d'un maillon et comprend aussitôt son erreur de jugement fatale. Le maillon est trop épais ; les lames ne trouvent pas de prise dessus. C'est comme si elle essayait de

mordre un ballon de basket. Elle pousse le maillon vers l'intersection des lames et tente de scier le métal, mais ne réussit à lui infliger que des égratignures superficielles. Elle rempoche le coupe-boulons et enfonce le nez pointu de la pince coupante à l'intérieur d'un maillon, puis tente d'ouvrir ses poignées pour le briser. Cette méthode ne lui donne aucun effet de levier. Sa main glisse, et l'outil tombe dans l'eau. Elisa n'essaie pas de le repêcher. Ça ne sert à rien. Elle est prise la main dans le sac, plongée dans le bassin du F-1 avec Giles qui l'attend dehors, sans aucun moyen de libérer la créature. Quand une voix d'homme s'élève de l'obscurité, c'est presque un soulagement.

— Arrêtez, dit-il.



Giles se figure qu'il gratifie le monde d'une performance brillante dans le rôle de L'Homme Qui Ne Parvient Pas À Défaire Sa Ceinture De Sécurité quand les lumières s'éteignent. Pas seulement les deux du quai de chargement – toutes les lumières : celles des bureaux, des allées, des pelouses, des auvents, des parkings. Elles font le noir complet. Le garde s'écarte de la camionnette, balaie le bâtiment du regard et saisit sa radio.

— Ici Gibson, quai de chargement. Tout va bien là-dedans ? Terminé.

Elisa n'a pas parlé d'éteindre les lumières. Giles profite de cette occasion pour regarder les portes du quai de chargement par le rétroviseur latéral. Il veut qu'elle sorte de là, et en même temps, il espère qu'elle ne va pas le faire, pas tout de suite. Le garde ne s'en va pas. Il va donc falloir le distraire. Giles se penche par la vitre ouverte et se racle la gorge.

— Monsieur ? (Il jure tout bas. Ce n'est pas ainsi que s'exprimerait un chauffeur. Il réessaie.) L'ami ?

Le garde ajuste son transmetteur.

— Ici Gibson, quai de chargement, terminé.

— Vraiment désolé pour ma carte d'identité. Je crains de ne pas assumer mon âge. Vous voyez ça ? C'est un postiche. Je suis un homme vain, mais je vous assure que ça n'interfère en rien avec mes capacités de blanchisseur.

Le garde se tourne vers lui et dégaine adroitement son flingue.

— Je ne le répéterai pas une seconde fois, monsieur Parker. Descendez du véhicule.



Hoffstetler glisse le long de la margelle, tombe dans le bassin et saisit Elisa par l'épaule. La créature siffle, un son pareil à celui de la glace qu'on pile, mais pour une fois, la mort n'effraie pas Hoffstetler.

— Avec qui travaillez-vous ?

Il pose la question parce qu'il n'arrive toujours pas à croire que la musique et la danse, ces tactiques d'avant-garde qui ont maintenu le Dévonien en vie, puissent être l'invention de cette femme de ménage ordinaire. Mais il n'a besoin de scruter ses yeux désespérés qu'une seconde pour comprendre qu'elle est cette chose rarissime : un agent réellement indépendant, soumis à nulle autre autorité que son sens de la justice.

— C'est vous qui avez bougé la caméra de sécurité, pas vrai ? Et vous allez l'emmener loin d'ici ?

Elle acquiesce, et l'esprit d'Hoffstetler entre en ébullition. Il n'y a pas d'intervention russe. Il vient juste de faire sauter le réseau

électrique d'Occam avec le popper de Mihalkov, et la seule personne présente pour l'aider, c'est une petite femme fragile et muette. La situation est assez tragique pour qu'on en rie, mais Hoffstetler pense à ce qu'il disait autrefois à ses étudiants. *« Imaginez que vous êtes une planète. Ne riez pas. Essayez d'imaginer. Des éternités de solitude, et un jour, votre ellipse vous approche de celle d'une autre planète. Ne voudriez-vous pas en profiter au maximum ? Ne seriez-vous pas disposé à vous embraser, exploser et vous consumer s'il le fallait ? »* Il en va de même pour Elisa Esposito et Bob Hoffstetler : deux corps solitaires et improbables s'accrochant l'un à l'autre l'espace d'un précieux instant.

— Dites-lui de ne pas me faire de mal, réclame Hoffstetler. Je vais le libérer.



Les écrans des caméras de sécurité sont froids et sans vie quand Strickland fait de nouveau irruption dans son bureau noir comme de la poix. Il tempête en renversant des tas de conneries sur son passage. Il se sent aveugle. Handicapé. Comme la créature, qui peut à peine respirer de l'air normal. Comme Elisa, qui ne peut pas parler. Sa main balaie le téléphone de la table ; l'appareil s'écrase par terre avec une petite sonnerie pitoyable. Il se demande si c'était le rouge. Le général Hoyt. Doux Jésus. Si Hoyt entend parler de cette histoire, Strickland passera le reste de sa vie à tenter de se racheter...

Là. Sa main valide se referme sur le manche en chêne poli de la machette. Non, le bonjour d'Alabama. Il a de plus en plus de mal à faire la différence. La poignée en acier tinte contre le placard en métal derrière lequel il le planque. Il appuie sur le bouton. Le bonjour s'éveille en bourdonnant. Strickland l'agite devant lui et se dirige vers

la porte. Cette fois, il ne rentre dans rien, comme si le bureau avait peur de lui à présent.

Le couloir est éclairé par l'infime lueur de l'aube filtrant depuis l'extérieur. Encore quelques pas, et des voix résonnent plus loin. La personne qui a fait sauter les fusibles connaissait son affaire. Le changement de service est le moment parfait pour frapper. Un goulet d'étranglement au niveau de l'ascenseur. Une confusion générale dans le bureau de devant. Mais seulement quelques lève-tôt dans les couloirs et les labos. Qui peut bien le savoir ? Le même homme qui vient juste de passer le voir. Bob Hoffstetler. Le Russkof. Strickland avance dans le couloir aussi vite que l'obscurité le lui permet, respirant l'ozone fumant du bonjour.

— *L'atout !* crie-t-il à quiconque l'entendra. *Bouclez l'atout !*



Aucun d'eux n'est taillé pour le labeur physique : ni cette femme frêle, ni ce biologiste de quarante-cinq ans monté en graine. Le chariot à linge pourrait aussi bien être rempli de parpaings. Mais Hoffstetler a foi en les propriétés de la propulsion et de l'élan. Ils doivent juste le mettre en branle. Lâchant la poignée, Elisa se penche à l'intérieur pour arranger les serviettes mouillées de façon à mieux dissimuler la créature. Elle le fait avec une telle affection qu'Hoffstetler s'en veut de lui aboyer dessus, mais il le fait quand même. Cette femme a mis à exécution un plan que le gouvernement soviétique a jugé trop risqué, un plan qui mérite qu'on tente vraiment de le mener à bien. Elle se hâte de revenir vers lui ; ils poussent, les serviettes bruissent de la peur de la créature, et les roues commencent à tourner avec un geignement de protestation.

Selon les estimations d'Hoffstetler, il leur faut la durée d'une carrière entière pour atteindre la porte du laboratoire. Dans le couloir, l'obscurité règne toujours, mais il sait que ça ne durera pas ; comme l'a expliqué Mihalkov, le popper fait sauter les fusibles, mais n'importe quel type avec une maison à lui et la moitié d'un cerveau arrivera à rétablir le courant. Ils bandent leurs muscles et poussent le chariot en direction du quai de chargement. Les seuls bruits sont le couinement de la roue faussée, leurs grognements d'effort et la respiration sifflante de la créature sous les serviettes, jusqu'à ce que les vibrations tranchantes d'une voix colérique résonnent dans le couloir voisin :

— *L'atout ! Bouclez l'atout !*

Hoffstetler sait immédiatement ce qu'il doit faire. Il sort un flacon de cachets de sa poche et le fourre dans la main d'Elisa.

— Mettez-en un dans le bassin tous les trois jours. Vous me comprenez ? Son eau doit toujours avoir une salinité stricte. (Elle le dévisage, perplexe.) Régime strictement protéiné. Du poisson ou de la viande crus. Vous comprenez ? (Elle secoue la tête alors même qu'il lui tend la seringue.) Si vous voyez que vous n'allez pas vous en sortir, utilisez ça. Ne les laissez pas le découper en morceaux. Je vous en prie. Nous ne sommes pas censés connaître ses secrets. Aucun de nous ne le mérite. (À l'exception, peut-être, de cette femme de ménage, songe-t-il.) Il ne peut tenir que trente minutes hors de l'eau. Dépêchez-vous. Dépêchez-vous !

Elle acquiesce mais mollement, comme si sa tête allait se détacher de son cou. Hoffstetler aurait beaucoup d'autres choses à lui dire, une vie entière d'informations et d'avertissements, mais il ne lui reste que quelques secondes. Il s'élance dans l'obscurité, vers la source du rugissement de Strickland.



Elisa pousse, les muscles de ses jambes tremblant, les muscles de ses bras prêts à éclater. Le chariot se déplace un centimètre après l'autre, chaque grain de poussière sur le sol pareil à un dos-d'âne qu'elle est forcée de franchir. Mais elle entend Hoffstetler appeler Strickland, ce qui allume un feu sous ses pieds tout autant que la respiration de plus en plus rauque de la créature. Elle pousse, et c'est dur, mais ce qui est encore plus dur, c'est de se comporter de manière habituelle à l'approche d'un homme à l'air confus, un type en blouse blanche qui – détail d'une normalité presque obscène – tient toujours son gobelet de café. Il ne jette qu'un coup d'œil à Elisa, évidemment, parce que les femmes comme elle sont invisibles. Jamais elle ne s'en est autant réjouie.

Elle atteint le virage serré qui conduit vers le quai de chargement, sur la gauche. Elle aperçoit la lumière du jour levant entre les portes. Mais cette roue obstinée refuse de bouger, et le chariot de tourner. Elisa entend des bruits de pas, plus nombreux qu'avant, et des voix de plus en plus hystériques. Elle donne un coup de pied dans la roue, glisse et manque de s'écrouler. Le chariot fuit, le sol est mouillé tout autour d'elle. Elisa saisit de nouveau la poignée, bien décidée à jouer les bulldozers s'il le faut, mais à cause de la flaque, ses pieds ne parviennent pas à trouver de prise. Ses genoux heurtent le sol. Elle reste suspendue au chariot telle une enfant à la barre d'une cage à poules, craignant de lâcher prise.

Des doigts se referment sur son bras.



Zelda aide Elisa à se remettre debout. Son amie éperdue tente de se dégager et cherche frénétiquement quelque chose dans sa poche, mais Zelda tient bon. Elisa ne se contente pas de trembler : elle convulse, le souffle court, les yeux fous et écarquillés. Sa main sort de sa poche, brandissant ce qui ressemble à une seringue hypodermique. Une goutte de liquide argenté oscille à la pointe de l'aiguille, pareille à un joyau que l'aube teinte de rose orangé. Lentement, Zelda en détache son regard pour le poser sur Elisa.

— Ma belle, souffle-t-elle. Calme-toi.

Sa voix produit l'effet que son visage n'a pas eu. Elisa range la seringue dans sa poche et s'affaisse contre elle en agrippant des poignées de son uniforme. Zelda a déjà été témoin d'un tel mélange de chagrin et de rage, mais seulement à des obsèques ; elle laisse faire Elisa en l'entourant de ses bras. Son uniforme est mouillé. Trempé, même. Par-dessus l'épaule de son amie, Zelda regarde la pile de linge sale. Des serviettes blanches, des blouses de laboratoire blanches, des draps blancs...

Et un œil doré.

— Oh mon Dieu, hoquette Zelda. Oh mon Dieu.

Elisa s'écarte d'elle et lui agrippe les avant-bras, l'implorant de toutes les secousses de son corps. Et peut-être parce qu'elle a l'habitude d'utiliser ses doigts pour parler, ils communiquent à Zelda toutes les réponses que celle-ci attendait : pourquoi Elisa s'est montrée si froide ces derniers temps, pourquoi elle a essayé de la repousser. C'était à cause de ça, parce qu'elle ne voulait pas rendre son amie complice de ses agissements, et c'est cette loyauté qui fait perdre tout

sens commun à Zelda.

— Tu es folle, dit-elle en saisissant la poignée du chariot. Maintenant, pousse.



Strickland reconnaît la silhouette-ombre d'Hoffstetler aussi sûrement qu'il reconnaît la démarche du Russe aux pieds plats. Il le tient. Il accélère, chargeant au milieu du couloir éclairé par la lumière matinale que laisse entrer une unique fenêtre, ignorant un PM qui le salue et lui demande ses instructions. Il a déjà fait plusieurs enjambées quand il remarque une chose très surprenante. Hoffstetler ne s'enfuit pas. Au contraire, il marche droit sur lui. Strickland s'arrête, caresse l'aiguillon à bétail du pouce, le lève sur le côté et ouvre la bouche pour crier. Mais Hoffstetler le prend de vitesse.

— Strickland, il s'est échappé ! Je suis allé au labo pour le préparer, et il m'a fait tomber dans le bassin !

— Vous voudriez me faire croire...

Hoffstetler l'empoigne par ses vêtements. Strickland a un mouvement de recul. Il voudrait le frapper avec le bonjour, mais tout ça est si soudain, si inattendu...

— Ce n'est pas moi, Richard ! Quelqu'un est entré par effraction ! Et il l'a emmené !

— C'est vous, le sale Rouge venu me...

— Si c'était moi, pourquoi je vous raconterais ça ? Il faut boucler tout le complexe !

Le visage d'Hoffstetler est si près du sien que leurs nez se touchent. Strickland le foudroie du regard, essayant de distinguer ses yeux. La vérité est dans les yeux. Il a vu ça chez chaque homme qu'il a menacé.

Chaque homme qu'il a tué. Si seulement il y voyait quelque chose...

Puis le ciel lui fait une petite faveur : toutes les lumières de l'univers se rallument simultanément.



L'extinction des lumières a été douce, comme quand on ferme les yeux pour dormir. Quand elles se rallument, c'est avec la puissance des projecteurs d'un stade. Le tungstène explose par les fenêtres tel un retour de flammes ; les lampadaires du parking déversent des torrents de lave. Le garde se protège les yeux et fait volte-face – le bâtiment lui-même est devenu l'agresseur. Giles a sorti une jambe par la portière conducteur et hésite, aveuglé lui aussi. Mais par miracle, entre ses paupières crispées, il regarde dans la bonne direction et voit la double porte du quai de chargement s'ouvrir. Elisa en émerge avec un chariot, comme prévu, à ceci près qu'une grosse femme noire l'aide à pousser.

Giles sait qu'il n'est pas un homme d'action. Ça l'a souvent desservi. Ça l'a privé de la vie qu'il aurait dû avoir. Mais pas aujourd'hui. Le garde observe toujours le bâtiment quand Giles a une idée, une idée qu'il ne s'autorise pas à peser sur la balance d'ordinaire réservée à des actes aussi lourds de conséquences potentielles. Empoignant la portière à deux mains, il en frappe le garde de toutes ses forces. La camionnette est haute et le choc du métal contre le crâne de l'homme affreux, tout comme le bruit de sac d'os que fait son corps en heurtant le bitume. Mais c'est fait ; Giles vient d'accomplir le premier acte violent de sa vie, et même s'il n'en est pas fier, il sait qu'il y a beaucoup de violence à partager, surtout dans cet endroit.



Le chariot descend la rampe tout seul et va percuter l'arrière de la camionnette. Elisa s'élance à sa suite tandis que Zelda referme les portes du quai de chargement pour camoufler leur sortie. Elisa ouvre l'arrière du Carlin et se met à jeter des serviettes mouillées à l'intérieur, juste assez pour découvrir la créature. Il est recroquevillé sur lui-même comme un fœtus, une de ses grandes mains protégeant ses yeux paniqués de la lumière crue des projecteurs. Elisa l'attrape sous le bras et tente de le soulever. Il accompagne le mouvement, mais juste un peu. Ses branchies sont dilatées, sa posture torturée, il tient à peine debout.

Zelda est là – une fois de plus, son amie est là. Elle prend l'autre bras de la créature, le visage crispé de dégoût jusqu'à ce qu'elle sente sa texture de cotte de mailles froide. Elle ne le touche pas plus de dix secondes, le temps de le faire rouler à l'arrière de la camionnette, mais cela suffit pour qu'Elisa voie une compréhension ébahie s'inscrire sur son visage. Ce n'est pas une vulgaire créature, pas un lézard géant. Ça ressemble davantage à un homme, mais en mieux sur tous les points, un être plus perfectionné qu'elles, échoué dans un désert froid et aride où il n'aurait jamais dû pénétrer.

— Allez-y, la presse Zelda. Allez-y !

Pas le temps de lui faire des adieux reconnaissants. Elisa désigne la caméra de sécurité, signe « Ils ne peuvent pas te voir » et tente de pousser Zelda vers les portes. Elle n'est pas encore repérée ; elle peut encore rentrer et plaider l'ignorance. Mais Zelda est toujours plantée là, immobile et stupéfaite, quand Elisa claque les portes de la camionnette et que le véhicule s'éloigne en cahotant, ses pneus

couinant encore plus fort que la roue faussée du chariot à linge.



Strickland court. Il déteste ça. Courir dans un bureau est la preuve ultime qu'il a perdu le contrôle. Mais il n'a pas le choix. Il fait irruption dans le hall, renversant des gens au passage, gravit péniblement l'escalier de service, traverse l'entrée, jaillit à l'extérieur comme dans une explosion et s'arrête pour s'orienter. Deux PM sont sur ses talons, précédant Fleming. Dehors, le jour s'est levé. Des scientifiques à peine arrivés remontent l'allée en bâillant. Des secrétaires s'arrêtent pour vérifier leur rouge à lèvres dans un miroir de poche. Tout est normal.

Mais ce bruit. Un véhicule, trop proche pour rouler aussi vite. Strickland bondit vers la droite, s'élance à travers la pelouse et tourne à l'angle du bâtiment. Là : une camionnette blanche fonce vers lui, pareille à une boule de neige géante dévalant le flanc de l'Everest.

— Tirez ! glapit Strickland.

Mais les PM ne l'ont pas encore rattrapé, et un homme armé d'un aiguillon à bétail ne peut rien contre un monstre lancé à une allure pareille. Le garde du point de contrôle s'écarte précipitamment ; pourtant, la camionnette fait une embardée, ce qui indique de façon inattendue que le chauffeur n'est pas prêt à blesser des gens. Il n'y a qu'un seul véhicule dans cette partie du parking, et la camionnette lui rentre dedans. L'arrière se froisse. C'est une longue, une sublime Cadillac Coupé de Ville.

— Non. (La poitrine de Strickland lui fait mal comme s'il avait été lui-même percuté, sa voix partant dans des aigus féminins.) *Non, non, non !*



Une secousse parcourt la camionnette, dont les pneus patinent. Giles sent le corps d'Elisa frapper le dossier de son siège tel un coup de poing. Une odeur de caoutchouc brûlé flotte jusqu'à lui. Ils sont arrêtés. Coincés à quelques mètres de la liberté. Giles regarde le capot du Carlin et voit que son pare-chocs avant est pris dans celui de la Caddy vert vif. Il entend un cri déchirant – celui d'une femme, croit-il –, mais c'est un grand type costaud qui se précipite vers la camionnette avec l'allure pesante d'un gorille, en brandissant une sorte de batte de base-ball.

Giles jure, passe rapidement la marche arrière et accélère. La camionnette recule péniblement d'un mètre. Du métal hurle. Du verre brisé éclate comme des pétards. L'homme qui court est rapide ; il a déjà couvert la moitié de la distance. Giles passe en marche avant et enfonce la pédale. Du chrome se froisse, et les pare-chocs enlacés gémissent. Levant les yeux, Giles voit des hommes armés de flingues appeler l'homme qui court, lui crier de s'écarter pour qu'ils puissent tirer. Mais le gorille est fou de rage. Il saute une haie en hurlant des paroles sans queue ni tête. Giles remonte sa vitre – protection pitoyable.

Mais il a bien fait, car une seconde plus tard, la batte de l'homme s'écrase sur la fenêtre. Un craquement fend le verre en deux. Avec une exclamation de frayeur, Giles braque à droite, accélère, braque à gauche et accélère de nouveau. L'homme frappe la fenêtre une seconde fois, créant une toile d'araignée. Une troisième fois, et la vitre éclate en petits fragments durs qui pleuvent sur le visage de Giles. C'est alors que le pare-chocs de la camionnette s'arrache, forçant

l'homme à bondir sur le côté pour ne pas être balayé. Dans une nuée d'étincelles, le Carlin passe à travers l'arrière de la Caddy en crachant de la peinture verte – des tas de peinture verte, beaucoup trop de couches selon l'avis de Giles.



Ses branchies s'ouvrent tout grand, révélant d'incroyables couches de dentelle rouge, et restent dans cette position, leurs filaments s'agitant comme des pattes d'insecte en quête d'une surface solide. Ses halètements sont de plus en plus brefs et espacés. Son bras se dresse hors du linge mouillé qui le drape tel un enfant déguisé en fantôme ; ses doigts se replient et sa main continue à se lever comme si elle était la première partie de lui à monter au ciel.

Elisa lui saisit le poignet afin de le ramener sur terre. Sa main lutte pour se dégager, et soudain, elle le voit : le signe pour l'eau. Elle l'a enveloppé de serviettes, sourde au tintement des bouteilles répandues sur le sol qui roulent et tournoient à chaque manœuvre de Giles. Elle en ramasse une, ôte le bouchon et arrose le visage de la créature, ses yeux, ses branchies. Il arque le dos avidement. L'eau le pénètre par les sillons de son corps qui ont viré à un brun misérable et disparaît en quelques secondes, le laissant toujours sec et haletant.

— C'est bon ? Il est vivant ? beugle Giles.

Elisa frappe le mur des deux pieds, ce qu'elle peut faire de plus proche du signe pour « Plus vite ».

— C'est l'heure de pointe ! Il y a de la circulation ! Je fais de mon mieux !

Elle rue de nouveau. Hoffstetler a dit que la créature ne pouvait pas rester hors de l'eau plus de trente minutes et il a déjà dû s'en écouler

quinze, peut-être vingt – elle a perdu la notion du temps. Elle reporte son attention sur lui. Il émet un bruit étranglé, et Elisa, qui ne connaît que des techniques de consolation humaine – une limitation pathétique, prend-elle conscience – glisse un bras sous lui et l’aide à se mettre en position assise tandis que sa main libre attrape une autre bouteille pour le doucher avec le contenu.

Il absorbe, il déglutit. Ses yeux fraîchement arrosés, désormais au niveau de la fenêtre, virent du doré au jaune pissenlit. Même en train de suffoquer, il s’émerveille du monde qu’il découvre à l’extérieur. Elisa regarde aussi, se demandant si la ville possède une parcelle de la magie de la jungle. Des échafaudages gris de lumières au néon éteintes, baignés par le lever de soleil orange. Le tramway qui surgit telle une baleine jaune. Un panneau publicitaire Coca-Cola montrant un homme et une femme aussi proches l’un de l’autre qu’Elisa et la créature, la femme tenant la bouteille de soda comme Elisa tient la bouteille d’eau suivante. L’espace d’un instant, elle songe que Baltimore n’est plus la fourmilière futile qu’elle s’est forcée à accepter, mais un enchevêtrement de contes, un bournier de mythes, une forêt de fées.

En tournant derrière l’Arcade, le Carlin dérape, et même si Giles freine, le côté gauche avant de la camionnette, qui n’est plus protégé par le pare-chocs, heurte les poubelles. Personne n’a le temps de s’en soucier. Quand Giles ouvre les portes arrière à la volée, Elisa est prête, la créature drapée dans une blouse de laboratoire trempée et encapuchonnée à l’aide d’un drap. L’ascension de l’escalier de secours est une comédie tarte à la crème lourde et maladroite, le désespérant contraire de Shirley Temple et Bojangles.

Mais d’une façon ou d’une autre, ils atteignent le sommet, enfilent le couloir, franchissent la porte de l’appartement d’Elisa. Giles lâche prise sur le seuil de la salle de bains, trop étroit pour les laisser passer tous de front, et c’est Elisa seule qui doit aider la créature à s’allonger dans la baignoire. Mais ils sont tous les deux affaiblis maintenant, et il tombe, ses jambes se dérochant sous lui au bord de la baignoire et l’envoyant s’écraser le dos le premier dans l’eau qui l’attend. Les éclaboussures giflent le visage d’Elisa comme l’eau en bouteille a giflé celui de la créature dans la camionnette : une ablution, un baptême. La baignoire semble bien trop petite pour lui, mais elle semblerait bien trop petite pour la plupart des hommes, se dit Elisa en ouvrant à fond le robinet d’eau chaude parce que le bain a refroidi pendant la nuit. Les tuyaux gémissent et frissonnent, puis de l’eau se déverse juste à côté de la tête de la créature. Le niveau monte rapidement et recouvre son visage. Elisa attend des bulles de respiration, mais rien ne vient. Elle remue l’eau avec sa main pour jauger la température et reproduire celle du bassin du F-1.

— Qui était cette femme qui t'a aidée ? halète Giles derrière elle. Emploierais-tu tout un essaim de saboteurs ?

Oui, le bassin : Elisa pense au goût de sel qui a envahi sa bouche quand elle a failli se noyer. Elle glisse une main dans sa poche et en sort le flacon de pilules salines d'Hoffstetler, faisant tomber autre chose par terre.

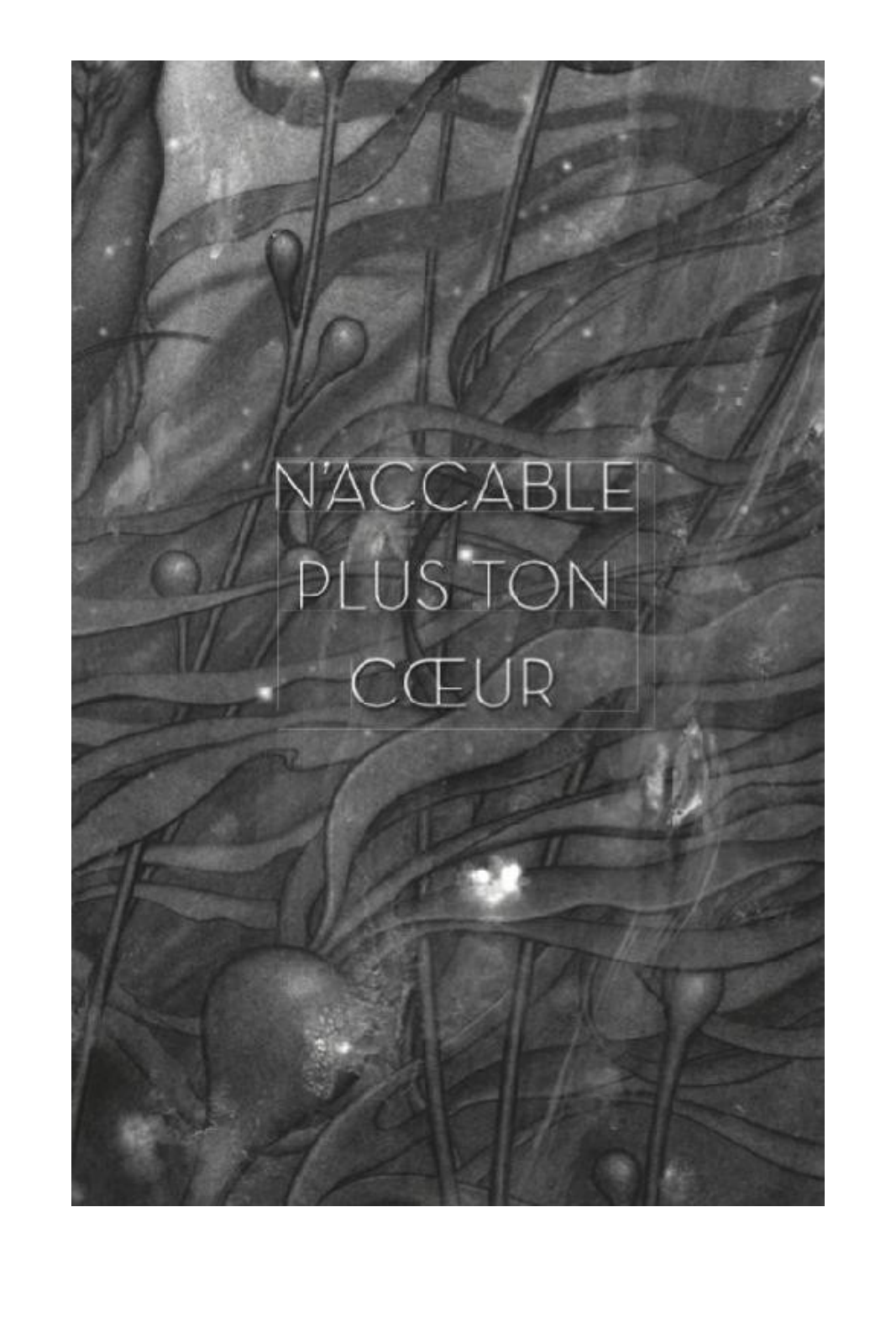
— Doux Jésus, souffle Giles. Une *seringue* ?

Un comprimé tous les trois jours, c'est bien ce qu'a dit Hoffstetler ? Ou trois comprimés par jour ? La créature est comme une pierre coulée au fond de l'eau ; Elisa n'a pas le temps de s'interroger. Elle secoue le flacon et fait tomber trois comprimés dans la baignoire. Ils pétillent, et Elisa remue de nouveau avec sa main, poussant le sel vers le visage et le cou de la créature. Puis, c'est terrible : elle ne peut rien faire de plus. Elle prend la main de la créature. Cette chose massive et palmée, resplendissante d'écailles irisées, striée de délicates spirales. Elle ajoute son autre main et replie les doigts griffus jusqu'à ce qu'elle puisse presser le tout comme un chirurgien presserait un cœur.

L'ombre de Giles tombe sur eux.

— Tu avais raison, souffle-t-il. Il est magnifique.

La main de la créature se crispe sur celles d'Elisa, les engloutissant comme un serpent avale un rongeur. Un spasme de mort, songe Elisa avec un sanglot étranglé, jusqu'à ce que l'eau de la baignoire commence à briller, d'abord d'une lueur cobalt peut-être hallucinée, mais qui fleurit et vire au bleu saphir, transformant la petite pièce humide et sans fenêtre en un aquarium infini où Elisa et Giles nagent eux aussi, effervescent, éthérés et vivants.



N'ACCABLE
PLUS TON
CŒUR



Sur un plateau posé à même son bureau gisent les restes calcinés d'un gadget. Strickland les contemple depuis des heures. Un morceau de tuyau en métal éventré par une sorte d'explosion. Une tache rouge qui ressemble à du plastique fondu. Des veines noires saillantes qui devaient être des fils électriques. En vérité, il n'a pas la moindre idée de ce que ça peut être. Il ne cherche même pas. Il se contente de regarder fixement.

Quoi que soit cette bombe, elle a tout fait fondre. Ce qui est une bonne image pour décrire sa vie. Fondue. Ses efforts de père. Sa conception en carton de la félicité domestique. Même son corps. Strickland jette un coup d'œil à ses bandages. Il ne les a pas changés depuis plusieurs jours. Ils sont gris, humides. C'est ce qui arrive aux cadavres dans leur cercueil : ils fondent et se changent en bouillasse noirâtre. Et ça ne se limitera pas à ses doigts. Strickland sent la pourriture s'insinuer le long des artères de son bras. Déjà, ses tentacules se ventousent sur son cœur. L'Amazonie grouillait d'une fécondité si nauséabonde ! Il n'existe sans doute aucun moyen de l'arrêter.

Des coups frappés à sa porte. Il regarde le plateau depuis si longtemps que ça lui fait mal de lever les yeux. C'est Fleming. Strickland se rappelle vaguement l'avoir convoqué. L'administrateur était rentré chez lui pour dormir. Pour *dormir*. Après un désastre de cette ampleur ? Strickland n'a même pas envisagé de partir d'Occam. Il s'est convaincu que ça n'a rien à voir avec le fait que, pour rentrer chez lui, il devrait d'abord évaluer les dégâts subis par la Caddy. Cette pensée est brisée par le raclement de gorge de Fleming. La lumière

grise des moniteurs de sécurité est pareille à un rayon X. Strickland voit les organes flasques de Fleming, ses os friables comme des brindilles. Les électrodes palpitantes de sa peur.

— Vous avez avancé là-dessus ? demande l'administrateur.

Strickland ne le foudroie pas du regard. Foudroyer quelqu'un du regard suppose qu'on a un peu de respect pour lui. Par-dessus le haut du porte-bloc derrière lequel Fleming se cache, il voit un bleu dans son cou, à l'endroit où il l'a saisi pendant la panne de courant. Ce minable marque aussi facilement qu'un fruit mûr.

Fleming se racle de nouveau la gorge et consulte son bloc-notes.

— Nous avons beaucoup d'éclats de peinture à examiner, ce qui devrait nous apprendre pas mal de choses. Marque, modèle. Mais le mieux, c'est qu'il a laissé tout son pare-chocs avant. Nous pouvons dès maintenant déployer des équipes de recherche en quête d'une camionnette blanche sans pare-chocs. Ce serait plus facile si nous pouvions impliquer la police locale, mais je comprends pourquoi vous préférez éviter. Pour le moment, nous avons barré l'accès au parking afin de pouvoir mesurer les traces de pneus.

— Les traces de pneus, répète Strickland. Des éclats de peinture.

Fleming déglutit.

— Nous disposons aussi des cassettes de surveillance.

— Excepté celle de la caméra la mieux placée, exact ?

— Nous examinons encore les enregistrements.

— Et pas un seul témoin oculaire ne peut nous dire quoi que ce soit d'utile.

— En fait, nous venons à peine de commencer les interrogatoires.

Strickland baisse les yeux vers le plateau. Un plateau, c'est fait pour accueillir de la nourriture. Il s'imagine manger le gadget. Ses dents broyant les parties métalliques. Les pièces avalées reposant lourdes et dures au fond de son estomac. Il pourrait devenir la bombe. Le tout serait de savoir où il choisirait de se mettre pour exploser.

— Si je peux me permettre, poursuit Fleming, je crois que nous avons affaire à des combattants d'élite hautement entraînés. Bien financés et équipés. L'infiltration leur a pris moins de dix minutes. Mon avis, monsieur Strickland, c'est que c'est l'œuvre des forces spéciales de l'Armée Rouge.

Strickland ne répond pas. Une intervention russe ? Possible. Premier satellite, premier animal puis premier homme dans l'espace. À côté de ces exploits, le cambriolage du siècle n'est rien. Et puis, il y a Hoffstetler. Sauf qu'il n'arrive pas à trouver le début d'une preuve que le scientifique a fait quelque chose de mal la nuit dernière. Toute cette attaque, ça ne ressemble pas aux Russes. C'est trop brouillon. La camionnette qu'il a frappée avec le bonjour était une épave. Conduite par un vieil homme hystérique. Strickland a besoin de temps pour

réfléchir. C'est pour ça qu'il a convoqué Fleming. Il s'en souvient à présent. Il redresse le dos. Attrape ses antidouleurs. En fourre quelques-uns dans sa bouche et mâche.

— Ce que je voulais vous dire, et qui doit être bien clair, c'est que personne à l'extérieur d'Occam ne doit être informé de cette situation jusqu'à ce que je donne le feu vert. Laissez-moi une chance de résoudre le problème. La nouvelle ne doit pas s'ébruiter, pas encore, vous comprenez ? Ne dites rien à personne.

— Sauf au général Hoyt ? suggère Fleming.

La pourriture qui remonte le long du bras de Strickland se fige telle de la sève en hiver.

— Sauf...

Il ne parvient pas à finir.

— Je... (Fleming, qui a besoin d'un bouclier, plaque son porte-bloc sur sa poitrine.) J'ai appelé le bureau du général. Immédiatement. J'ai pensé que...

La fin de la fonte est rapide. Les oreilles de Strickland sont scellées par sa propre chair liquéfiée. Le boulot qu'il a presque terminé à Occam, tout ce qu'il a accompli en Amazonie. C'était largement assez pour négocier la rupture de ses liens avec Hoyt. Et qu'est-ce que ça vaut maintenant ? Hoyt sait qu'il a échoué. La tour que Strickland a escaladée sur ses exhortations se révèle être une guillotine. Strickland retombe en deux morceaux et atterrit dans quelque chose de mou. La gadoue d'une rizière. La puanteur de l'engrais à base d'excréments le saisit à la gorge et l'étrangle. Les gloussements imbéciles qui montent des charrettes à bœufs l'assourdissent. Oh Seigneur, Seigneur, Seigneur. Il est de retour en Corée, où tout a commencé.

La Corée, où la mission de Hoyt consistait à faire évacuer vers le sud des dizaines de milliers d'autochtones avec l'aide de son assistant personnel, Strickland. C'est à Yeongdong, où le général MacArthur avait ordonné à leur groupe de prendre position, que Hoyt a saisi Strickland par le col, lui a désigné un camion et ordonné de rouler. Alors il a roulé, à travers la pluie argentée et fumante, suivant les hérons qui volaient paresseusement d'une rizière à l'autre.

Ils sont arrivés à une ancienne mine d'or à moitié remplie de vêtements dégoûtants. Strickland a pensé qu'il devait les brûler, comme il avait brûlé tant de villages afin que l'Armée populaire du Nord ne puisse rien piller. Mais en s'approchant, il s'est rendu compte que ce n'étaient pas des vêtements. C'étaient des corps. Cinquante, peut-être cent. L'intérieur de la mine était vérolé de trous de balles. La pire des rumeurs militaires concrétisée : un massacre d'innocents. Hoyt a souri, a gentiment pris Strickland par son cou ruisselant de pluie et l'a caressé du pouce.

—
dit.

[REDACTED], a-t-il

Quand Strickland y repense, les paroles du général ne sont plus que censure hurlante. Mais il se souvient bien de la teneur du message. Un éclaiteur avait rapporté à Hoyt que tous les gens envoyés à l'intérieur de la mine n'étaient pas morts. C'était mauvais pour Hoyt. Mauvais pour l'Amérique. Si des survivants réussissaient à s'extraire de là et racontaient leur histoire, le commandement aurait un beau merdier sur les bras, pas vrai ?

Jamais au grand jamais Strickland ne se serait autorisé à craquer devant Hoyt. Il a empoigné son fusil avec la sensation de s'arracher un bras. Mais Hoyt a posé un doigt sur ses lèvres puis l'a agité sous la pluie. Ils étaient seuls tous les deux dans le coin. Il eût été imprudent d'attirer l'attention. Hoyt a sorti de sa ceinture un couteau Ka-Bar à lame noire, et il l'a tendu à Strickland avec un clin d'œil.

Le manche enveloppé de cuir avait la consistance de la viande putréfiée sous la pluie étouffante. Les corps aussi étaient étouffants, entassés cinq ou six à la fois, leurs membres pliés et enchevêtrés. Strickland a écarté une femme qui le gênait en la faisant rouler. De la cervelle s'est échappée d'un trou dans sa tête. Il a repêché un homme dans le tas. Des intestins bleu vif se sont répandus. Dix cadavres, vingt, trente. Il a creusé dans le carnage froid, comme il aurait creusé un tunnel dans la matrice d'une défunte. Il était paumé, gluant et puant. La plupart des gens étaient morts, mais en effet, certains chuchotaient encore – peut-être suppliaient-ils, peut-être priaient-ils. Il les a tous égorgés, par sécurité. Il ne restait personne de vivant ici, se disait-il, pas même Richard Strickland.

Quand il a entendu le bruit, il n'y a pas cru tout de suite. Comment croire à quoi que ce soit dans les entrailles de l'enfer ? Mais le bruit a continué, un gémissement sifflant, et tout en bas de la pile, il a trouvé une femme. Une morte dont la rigidité cadavérique avait changé le corps en cage protectrice pour son bébé. Celui-ci était vivant. Un miracle. Ou le contraire d'un miracle. Une fois découvert, le bébé s'est mis à pleurer. Il risquait d'attirer l'attention, exactement ce que Hoyt ne voulait pas. Strickland a tenté d'essuyer la lame du Ka-Bar couverte de cheveux et de cartilages pour pouvoir bien couper. Mais il tremblait trop pour avoir la main sûre. Il n'avait plus confiance en lui. Et n'était-ce pas le but de tout ceci ? Avoir confiance en Hoyt ? En la violence ? En la guerre ? Accepter de croire que le mal était le bien, et le meurtre de la compassion ?

Il y avait une flaque d'eau de pluie et de sang. Strickland y a pressé doucement le visage du bébé. Peut-être que cet enfant était un miracle. Peut-être qu'il pourrait respirer sous l'eau – il priait presque pour que ce soit le cas. Mais aucune créature ne pouvait faire une

chose pareille, aucune créature au monde. Quelques frémissements, et c'était terminé. Strickland aussi a voulu que sa vie s'achève là. Il s'est dressé sur les genoux, les corps roulant le long de son dos. Hoyt l'a rejoint ; il a pressé la tête de Strickland contre son ventre protubérant et tapoté ses cheveux poisseux de sang. Strickland s'est abandonné ; il s'est accroché à lui de toutes ses forces. Il a tenté d'écouter ce que disait Hoyt, mais le sang et les tissus lui bouchaient les oreilles.

— [REDACTED]
Sur le coup, c'était un chuchotement ; aujourd'hui, c'est un cri aigu. Ce qu'il a fait était une atrocité, un crime de guerre qui ferait la une de tous les journaux du monde si ça venait à se savoir, et qui le souderait à Hoyt jusqu'à la mort de l'un d'eux. Seul dans ce bureau d'Occam, des années plus tard, Strickland comprend enfin. Les hurlements déchirants de la censure de Hoyt – comment a-t-il pu ne pas voir le rapport ? Ce sont les hurlements des singes ; ils ne font qu'un. Toute sa vie, des voix primitives l'ont poussé à accepter la charge pour laquelle il a été formé. Voilà pourquoi Deus Brânquia devait être capturé. Voilà pourquoi le dieu de la jungle doit détruire le dieu à branchies. Aucun dieu ne peut achever son ascension avant d'avoir tué son prédécesseur. Il aurait dû écouter Hoyt depuis le début. *Les singes – n'aie pas peur de leurs ordres.*

Suis-les.



Le fusain est un bâton de dynamite dans sa main. Ce n'est pas un outil qu'il utilise beaucoup. On ne choisit pas le fusain pour dépeindre la crème déodorante antiseptique Étiquette ou la poudre compacte

Tangee, édition limitée pour l'été. Ça fait négligé, le contraire de ce que ces produits exigent, et le noir met les gens sur la défensive plutôt que d'humeur à acheter. Ah, mais il fut un temps où Giles ne tolérait rien d'autre ! Il s'en servait pour les nus, essentiellement, car le fusain était l'instrument le plus brut et exigeait un sujet également brut. Dessiner avec ça, c'était comme pratiquer la sorcellerie. Même les zones du papier auxquelles il ne touchait pas prenaient vie en tant que pommettes anguleuses, fronts levés, clavicules saillantes, arrondi de fesses ou de ventre. Les traits les plus fins devenaient cendre et renaissaient – l'histoire de l'évolution rejouée en deux dimensions.

Il était si jeune alors ; il n'avait pas peur de commettre des erreurs. En fait, il les accueillait avidement comme catalyseur d'une surprise artistique. Giles se demande s'il a toujours ça en lui. Ses vieilles mains douloureuses vont-elles l'empêcher de moduler la couleur du noir au charbon, à la fumée, au brouillard ? Le tremblement de ses vieux doigts va-t-il l'empêcher de modeler la texture de la toile de jute au sergé, à la soie, au cuir suédé ? Il ne s'est écoulé qu'une journée depuis le casse ; ses oreilles guettent les sirènes de police. La seule chose qui apaise son esprit et ses mains, c'est le travail. Il choisit un crayon d'épaisseur moyenne, poisseux d'avoir passé plusieurs décennies dans le cercueil d'une boîte à cigares. Il affûte la mine avec l'ongle du pouce et l'applique sur le papier, qui est posé sur le chevalet, qui est posé sur ses jambes pliées, dont les pieds sont posés sur la lunette rabattue des toilettes.

La créature l'observe depuis l'intérieur de la baignoire. Elle découvre comment respirer l'eau de la Résidence Arcade, et ne peut pas faire grand-chose d'autre que rouler sur elle-même. Ce qu'elle fait paresseusement, tel un jeune homme pas encore décidé à sortir de son lit. Giles lui sourit ; il lui sourit beaucoup. Au début, c'était pour assurer ce sphinx inaccessible qu'il ne lui voulait aucun mal. Mais maintenant, son sourire est sincère, et il ne peut s'empêcher de rire. Comme les yeux de ses chats lui paraissent vides et inexpressifs à présent ! Il y a tant à lire dans les prunelles perpétuellement changeantes de la créature. L'intérêt qu'elle porte à Giles et à son assortiment de crayons colorés, dont pas un seul n'est un scalpel ou un aiguillon à bétail. La confiance, et peut-être même l'affection qu'elle commence à développer envers lui.

Non, pas elle – *il*. Elisa a bien insisté là-dessus, et Giles est heureux de se conformer à ses instructions. Ça aide qu'il soit magnifique, un milliard de gemmes éblouissantes modelées en une silhouette masculine par un artiste infiniment plus brillant que lui-même. Giles ne croit pas qu'on fabrique des huiles ou de l'acrylique capables de reproduire une telle incandescence, ni des aquarelles ou de la gouache capables de capturer ses chuchotements les plus sombres. D'où son

choix de la simplicité : le fusain. Giles récite ce dont il se souvient du « Je vous salue, Marie » et trace son premier trait, la courbe en forme de S d'une nageoire dorsale.

— Là, halète-t-il. (Il a un gloussement émerveillé.) C'est ça.

Il ne voit pas le miroir du lavabo depuis son siège, mais il lui semble qu'il pourrait avoir de nouveau trente-cinq ans, voire vingt-cinq – être à ce point audacieux, courageux. Il trace un autre trait, et encore un autre. Pas une œuvre d'art, se prévient-il, juste un croquis pour remettre la vieille machine en branle. Mais il ne peut s'empêcher de penser que ces lignes grossières sont les plus vibrantes qu'il ait dessinées depuis le jour où il a accepté le boulot chez *Hutzler*, le précurseur de Klein & Saunders, le précurseur de l'oubli de tout ce qui comptait vraiment.

Mademoiselle Strickland – *madame* Strickland – était-elle une sorte de voyante maquillée et choucroutée ? Elle a dit la vérité à Giles. Non seulement que Bernie ne voulait pas de ce qu'il était venu lui vendre, mais qu'il ne devrait pas s'abaisser à ça. « Vous méritez d'aller quelque part où vous pourrez être fier de vous », a-t-elle dit, et c'était cet endroit, ici même, dans l'appartement de sa meilleure amie, à une longueur de bras de la plus belle chose vivante qu'il ait jamais contemplée.

Elisa ne sait pas grand-chose des origines de la créature, mais peu importe. Giles perçoit sa divinité, et croquis de travail ou pas, aucune mission artistique ne réclame plus de sérieux et d'attention que celle qui consiste à dépeindre le sacré. Raphaël, Botticelli, le Caravage – plus jeune, Giles les a tous étudiés dans les livres de la bibliothèque. Il connaît les récompenses et les dangers de s'attaquer au sublime. Cela réclame un sacrifice personnel. De quelle autre façon Michel-Ange aurait-il pu achever la fresque de la chapelle Sixtine en quatre ans ? C'est ridicule de se comparer à Michel-Ange, mais il existe une similitude. Tous deux ont accès à quelque chose que le reste du monde n'a jamais vu. Même si les sirènes de police finissent par venir – Seigneur, ça en aura valu la peine.

Il commence à faire signe à la créature de se tourner légèrement, puis rit de la prétention de sa requête. Comme les prérogatives du portraitiste lui sont vite revenues ! Mais la créature réagit en modifiant sa position de façon que son œil gauche sorte de l'eau, comme pour mieux voir ses signaux. Giles retient son souffle et décide de terminer son geste. La créature suit du regard le doigt qui tourne comme il aurait pu suivre du regard le vol d'un insecte ou d'un oiseau dans son pays natal, avec un calme approbateur, dépourvu d'hostilité. Il cligne des yeux, et ses branchies se referment doucement.

Puis, tel un modèle docile, il pivote.



Quand les grands magasins ont-ils remplacé leurs lampes par des supernovae ? Depuis combien de temps les fruits dans les bacs pleurent-ils de leur propre beauté ? À quel moment les viennoiseries se sont-elles mises à chuchoter des secrets sucrés dans un nuage qui dépose sur ses joues des perles pareilles à des larmes de bonheur ? Quand les clientes désapprobatrices, au sac à main énorme et au chariot malpoli, se sont-elles transformées en femmes qui lui sourient, insistent pour la laisser passer devant elles, la complimentent sur ses choix ? Peut-être ont-elles vu ce qu'Elisa voit se refléter dans la vitre du comptoir de la boucherie : non pas une pauvrete recroquevillée pour dissimuler les cicatrices de sa gorge, mais une femme qui se tient bien droite et désigne les morceaux qu'elle veut. Le boucher a dû trouver que ça faisait beaucoup de viande et de poisson, mais et alors ? Une femme comme elle a probablement un homme affamé qui l'attend à la maison. Et c'est bien le cas. Elisa rit. C'est bien le cas.

Et pas juste de la viande et du poisson. Il lui faut des œufs, des tas d'œufs, des cartons qu'elle a disposés dans son chariot pour dessiner des motifs dont la fantaisie fait rire les autres clientes. Des sacs de sel, aussi – les cachets d'Hoffstetler ne dureront pas éternellement. Il lui a fallu un moment pour trouver tout ça, mais elle s'en moque. Faire des courses pour quelqu'un d'autre, c'est merveilleux. Giles a proposé de s'en charger, mais elle a refusé ; il lui semblait qu'elle seule pouvait deviner de quoi la créature avait besoin. Elle a pris les transports en commun sans se soucier des policiers en uniforme, se rappelant qu'ils ignoraient ce qu'elle avait fait, et est allée jusqu'à Edmondson Village. Zelda s'extasie toujours sur la corne d'abondance qu'est ce centre

commercial, et elle a raison. Zelda : Elisa a beaucoup de choses à lui dire, et elle le fera, la prochaine fois qu'elle ira travailler. Il est très important qu'elle ne manque pas une seule nuit si elle veut échapper aux soupçons. En pensant à son amie, le cœur d'Elisa, déjà plein, presse contre sa cage thoracique.

À l'avant du magasin, elle est surprise de trouver un rayon de plantes et de fleurs. Attirée comme par un aimant, elle laisse les feuilles des palmiers et les tombées de lierre lui caresser les joues. Voilà de quoi la créature aurait eu besoin pour meubler la nudité du laboratoire, et de quoi il a besoin maintenant pour adoucir les bords tranchants de la salle de bains. Elisa choisit les plantes les plus touffues qu'elle peut trouver. Deux grosses fougères en pot, qui dissimuleront une bonne quantité de porcelaine et de carrelage. Un palmier avec des feuilles pareilles aux mains de la créature – peut-être cela lui permettra-t-il de se sentir moins seul ? Un dragonnier assez grand pour atteindre les lampes au-dessus du lavabo ; peut-être teintera-t-il toute la pièce de vert.

Les plantes empilées dans son chariot lui chatouillent le nez et la font glousser. Comment va-t-elle rapporter tout ça chez elle ? Elle devra acheter un de ces chariots de courses qu'elle a vus près de l'entrée. Une dépense imprévue, mais qu'importent quelques dollars de plus ou de moins ? Aujourd'hui, c'est la première fois de sa vie qu'Elisa ne compte pas les pennies, et elle est bien décidée à en profiter. Elle est aussi consciente de son immense sourire qu'elle le serait d'un chapeau voyant. Elle devrait essayer de le mettre en veilleuse. Une femme aussi ravie de faire ses courses, ce serait un drapeau rouge pour n'importe quel flic avec deux sous de jugeote.

C'est difficile et assez amusant de naviguer à vue à travers les plantes dans son chariot. En arrivant à la caisse, Elisa heurte un présentoir. Une centaine de désodorisants en carton dansent sur leur crochet. Elle les caresse du bout du doigt. Ils ont la forme de petits arbres avec différentes odeurs. Les roses sont à la cerise. Les marrons à la cannelle. Les rouges à la pomme. Il y a plusieurs teintes de vert. « PIN VÉRITABLE ! » clame un emballage de Cellophane.

Elisa ne pensait pas que son sourire pouvait encore s'élargir, et c'est pourtant ce qu'il fait. Elle prend un désodorisant sur le présentoir. Non – elle prend tous les verts. Six en tout. Ça ne fait pas beaucoup d'arbres pour une jungle, mais c'est un début.



Même quand ses larmes tombent sur le papier, Giles trouve un moyen de les utiliser en les étalant avec le tranchant de sa main, imprégnant les lignes dures d'une douceur fluide qui évoque celle des écailles de la créature. Il sourit de cette révélation, même s'il s'attend à ce qu'elle ne soit que la première d'une longue série. Des larmes, une goutte de sang, la salive d'un baiser : la magie de la créature les transformerait aussi en art, en grâce.

Giles lève une main et fait des cercles avec un doigt. La créature se retourne pour lui offrir un nouvel angle, étirant son cou resplendissant presque comme s'il se pavanait. Giles rit, sent le goût du sel, l'avale et continue à dessiner fiévreusement, tel un homme affamé à un banquet dont il craint que les serveurs ne le débarrassent. Quand il se met à parler, il ne s'en rend pas compte ; son murmure est celui du fusain sur le papier.

— Elisa dit que tu es seul. Le dernier de ton espèce. Quelque chose comme ça. (Il glousse.) J'ai beau essayer, je ne capte pas tout ce qu'elle raconte. Naturellement, au début, je ne l'ai pas crue du tout. Qui l'aurait crue ? Puis je t'ai vu, et si je peux me permettre, tu es très convaincant en personne. J'espère que tu me pardonneras mon hésitation initiale. Voire que tu la comprendras. Qu'as-tu pensé la première fois que tu as vu l'intérieur d'un vaisseau de marine ou la cuve dans laquelle on t'a mis ? Pas beaucoup de bien de la race humaine, j'imagine. Les choses changent.

La crête au-dessus des yeux de la créature : il la dessine en gris brumeux, vulnérable.

— Puis Elisa t'a trouvé. Et là, de nouveau : un changement, oui ? En

elle, bien sûr. Mais peut-être aussi en toi ? Tu t'es peut-être dit que tous les humains n'étaient pas si mauvais ? Si une telle pensée t'a traversé l'esprit, je t'en remercie, même si je préfère te prévenir que c'est une évaluation charitable.

Les écailles qui cascaden sur son torse, élégantes comme des pétales – chacune d'elles détaillée dans un argent plus sombre.

— Mais maintenant que j'ai vraiment fait ta connaissance – oh, au fait, je m'appelle Giles. Giles Gunderson. La coutume veut qu'on se serre la main, mais puisqu'on est déjà au stade de la nudité dans la salle de bains, je propose qu'on oublie. Je disais donc, maintenant que j'ai fait ta connaissance, je reviens à mon point de départ. Je ne suis pas certain d'être d'accord avec Elisa. Es-tu complètement seul ? L'es-tu vraiment ? Car si tu es une anomalie, j'en suis une aussi.

Les nageoires diaphanes, dessinées en gris de cendre ; les os, sous forme de balafres noires.

— C'est idiot. Mais il me semble que, moi aussi, j'ai été arraché à mon milieu naturel. Ou à mon époque – je suis peut-être né trop tôt. Ce que je ressentais enfant... j'étais trop jeune pour le comprendre, trop à part pour y faire quoi que ce soit. Et maintenant que je comprends... je suis vieux. Regarde cette chose. Ce corps dont je suis prisonnier. Mon temps tire à sa fin, même si j'ai l'impression de n'avoir pas vécu du tout, pas réellement.

La forme du crâne, à petites touches légères comme des plumes.

— Mais je ne peux pas être le seul, pas vrai ? Bien sûr que non. Je ne suis pas si spécial. Les anomalies comme moi existent partout dans le monde. Alors, à quel moment une anomalie cesse-t-elle d'en être une pour devenir juste une minorité ? Qui va peut-être se développer ? Et si toi et moi n'étions pas les derniers de notre espèce, mais parmi les premiers ? Les premiers représentants d'une espèce meilleure dans un monde meilleur ? On peut toujours espérer, non ? Ne pas être le passé, mais le futur ?

Giles tient son dessin à bout de bras. Pour un croquis, ce n'est pas mal du tout. Et à quoi servent les croquis ? À préparer une œuvre plus ambitieuse. Giles glousse de nouveau. Est-ce ce qu'il a l'intention de faire ? Il ne s'est pas senti aussi précoce depuis plusieurs décennies.

Il prend une inspiration et tourne son dessin vers la baignoire. La créature penche la tête jusqu'à ce que son autre œil sorte de l'eau. Il scrute le croquis, puis baisse la tête pour le comparer à son propre corps. Les gens de chez Occam affirmeraient sans doute qu'il ne peut pas avoir conscience de lui-même, mais Giles leur soutiendrait le contraire. La créature sait qu'on le dépeint, et que ce n'est pas la même chose qu'un reflet à la surface d'une rivière. C'est, en résumé, la magie de l'art. Concéder la possibilité d'être capturé de cette façon, c'est collaborer activement avec l'artiste. Seigneur, songe Giles, c'est

vrai : ils ne sont pas si différents l'un de l'autre. Dans la bonne lumière, plongé dans la bonne eau, lui aussi pourrait être magnifique.



Le chariot de courses à deux roues est plus maniable que le chariot d'entretien d'Elisa, mais les trottoirs de Baltimore présentent un plus grand défi que les sols polis des laboratoires. C'est la fin de l'après-midi, et elle n'a pas dormi depuis une éternité, mais elle n'est toujours pas fatiguée ; bercer la créature dans la camionnette semble lui avoir injecté le contraire de ce qui remplissait la seringue d'Hoffstetler. Elle est électrifiée. Elle est descendue du bus plusieurs arrêts avant le bon pour pouvoir marcher un peu et brûler toute cette énergie nerveuse. Même si elle a hâte de revoir la créature, l'odeur saumâtre de la Patapsco l'attire comme celle des biscuits à peine sortis du four attirerait une enfant.

Elisa pousse péniblement le chariot au-delà d'une jetée à l'accès barré et d'un quai en activité. Là, elle trouve un embarcadère étroit. Est-ce légal de le parcourir ? La dernière chose dont elle a besoin, c'est d'attirer l'attention de la police. Mais rien ne suggère une interdiction. Elle s'avance sur la rivière, l'ombre des immeubles glissant le long de son dos telle une chemise de nuit. Il n'y a pas de barrière, pas de rambarde de protection, rien d'autre qu'un panneau « NI BAIGNADE NI PÊCHE ! OUVERTURE SUR LA MER À 30 PIEDS ! » Le principe de la pêche l'a toujours révoltée, et personne au Foyer ne lui a appris à nager, mais elle comprend la fin de l'inscription : quand le niveau de l'eau atteindra la marque des trente pieds, soit dix mètres environ, tracée sur un poteau en béton – à supposer qu'il se remette à pleuvoir un jour –, le canal communiquera avec la baie et l'océan.

Elisa arrête son chariot et s'approche du bord de l'embarcadère. Elle ferme les yeux pour se protéger contre l'écume salée qui l'éclabousse, suggérant que la journée n'est pas aussi idyllique qu'elle en a l'impression. Ça explique pourquoi les gens dans le bus avaient le col relevé et le corps crispé afin de ne pas sentir le froid de leurs propres vêtements. Ça explique aussi en partie pourquoi la femme assise de l'autre côté de l'allée centrale n'a réagi au sourire rayonnant d'Elisa qu'à la troisième tentative de celle-ci.

C'était une jolie femme telle qu'Elisa, jusqu'aux événements de la journée écoulée, a toujours rêvé d'être, telle qu'elle a toujours imaginé Julia de la boutique de chaussures. Mince, mais avec assez de courbes pour remplir un tailleur en flanelle rayé accentué de boucles de strass, d'une broche assortie, de bracelets, de boucles d'oreilles et d'une alliance. Seule sa choucroute blonde semblait passée de mode, mais Elisa a attribué ça au fait que c'était de toute évidence une femme qui travaillait et que les femmes qui travaillent, comme elle est bien placée pour le savoir, ont des journées bien remplies.

Quand elle a fini par accrocher son regard, la femme a hésité avant de lui rendre son sourire ; comme tous les autres, elle semblait désarçonnée par sa gaieté. Elle a baissé les yeux vers les mains d'Elisa et paru remarquer l'absence d'alliance. À la grande surprise d'Elisa, son expression n'a pas viré au mépris mais au soulagement ; son sourire est devenu moins forcé, plus sincère. Elisa a eu l'impression que, pour autant qu'elle admirait cette femme belle et élégante, celle-ci l'admirait davantage. Plus fou encore, elle a cru l'entendre penser : *Faites ce que votre cœur vous dicte. Suivez votre cœur à tout prix.*

Et c'est enfin ce que fait Elisa. Mais ici, au bord du monde, alors que la température chute un peu plus à chaque seconde, elle se sent troublée par l'expression pincée de l'inconnue. Si une femme qui a tout peut avoir l'air aussi malheureuse, quel espoir reste-t-il pour une femme de ménage qui travaille de nuit, qui arrive tout juste à payer son loyer, que son incapacité à parler coupe de l'essentiel de la société, et qui planque un homme amphibie classifié « secret défense » dans sa baignoire ?

Elisa rouvre les yeux, se retourne et scrute l'horizon au nord. Il n'est plus permis d'en douter : c'est une journée grise, sinistre. La preuve en est dans les lointaines marquises de l'Arcade, dont M. Arzounian n'allume les lumières que s'il fait assez sombre pour justifier cette dépense. L'estomac d'Elisa tangué. D'ici, elle voit le cinéma, ce qui signifie que la créature est tout près de la rivière. Cette proximité la trouble. Elle empoigne son chariot, lui fait faire demi-tour et se dirige vers chez elle aussi vite que possible.

Elle trouve Giles endormi, assis sur le couvercle fermé des toilettes, ronflant légèrement, les mains couvertes de fusain. Très doucement

pour ne pas le réveiller, elle s'assoit sur le tapis élimé, croise ses bras sur le bord de la baignoire et y niche son menton. Elle scrute les yeux de la créature, toujours brillants sous l'eau, et écoute le doux bouillonnement de son souffle. Il cligne des paupières pour la saluer. Elle déplie un bras et fend l'eau de son index recourbé comme une nageoire jusqu'à effleurer le dos de sa main. De façon inattendue, il retourne celle-ci et Elisa touche soudain sa paume, son doigt pareil à l'étamine unique d'une énorme fleur couverte de rosée. Elle guette sa propre respiration mais n'entend rien. Ils ont toujours utilisé leurs mains pour communiquer, mais ça... c'est un *contact*. Elisa se représente la femme du bus assise très raide, sans toucher personne. Une absence de peur peut passer pour du bonheur, prend-elle conscience, mais ce n'est pas la même chose. Pas la même chose du tout.



Regarder le monde rembobiner. Il va plus vite et est dépouillé de son âme – un couteau avec lequel on gratte des écailles de poisson jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur aspect irisé. Arrêter. Savourer la gifle charnue du ruban magnétique tendu à craquer. Appuyer sur lecture. Des couloirs infinis, tous identiques, le long desquels des clones en blouse blanche glissent telles des plaquettes. Isoler quelqu'un d'intéressant. Appuyer sur le bouton, appuyer encore. Disséquer la cassette en secondes, en demi-secondes, en quarts de seconde. Les hommes ne sont plus des hommes ; ce sont des formes abstraites que tu peux étudier comme un ermite étudie les Saintes Écritures. Cette ombre dans la poche de ce scientifique contient peut-être le secret de toute vie. La grimace boueuse de son visage figé à

l'écran est peut-être celle du diable. Seize caméras. Une infinité de signes. Rembobiner, arrêter, appuyer sur lecture. Ce couloir, celui-là. Il n'y a pas d'issue. Tous les chemins le ramènent ici, à son bureau. Pas plus près de la vérité. Pas plus loin. Il est coincé.

Strickland a la sensation que ses yeux sont deux saucisses périmées sur le point d'éclater. Tous ces bonbons verts qu'il a rapportés de la jungle, alors que ce qu'il aurait dû prendre, ce sont des fioles de buchité. Deux petites gouttes et il verrait tout ce que ces cassettes lui dissimulent. Des heures et des heures et des heures qu'il est là-dessus. Il ne lui en a fallu qu'une seule pour apprendre à maîtriser la console de lecture. Fusil Garand M1, Cadillac Coupé de Ville, console VTR – c'est toujours le même principe. On pose les mains dessus, on se l'approprie. Il a cessé de sentir les boutons et les cadrans vers midi. Maintenant, il lui semble qu'il peut commander aux cassettes par la pensée. *C'est ça le secret*, songe-t-il. Laisser les images s'écouler comme de l'eau, plonger les mains dedans et attraper un poisson.

Et soudain, il est là. Comme par magie. Caméra 7. Quai de chargement. Les premières secondes de la dernière cassette avant la panne de courant. Ne dirait-on pas que la caméra pivote vers le haut ? De cinq centimètres cruciaux ? Strickland appuie sur le bouton. En arrière, en avant, en arrière, en avant.

Il se lève de sa chaise. Il jurerait que la lumière s'est intensifiée dans les couloirs. Il met une main en visière pour se protéger les yeux, qu'importe si les PM le croient cinglé, et il dépasse le F-1 pour se diriger vers le quai de chargement, suivant le même chemin que la créature volée. Il pousse la porte à double battant et laisse retomber sa main. Il n'y a pas de soleil dehors. C'est la nuit. Il a encore perdu la notion du temps. La rampe est vide à l'exception de quelques flaques d'huile. Il fait volte-face. Lève les yeux vers la caméra 7. Puis regarde droit dessous.

Quatre employés se tiennent là, sous le choc, le visage flasque. Chacun d'eux fume une cigarette. Ils ont tous un uniforme, une posture affaissée, une couleur de peau différente. Leur vrai point commun, c'est la paresse. Depuis le vol de l'atout, Strickland travaille comme un esclave dans son bureau, et ces gens ne peuvent pas rester cinq minutes sans prendre de pause – qui plus est, dans un endroit interdit d'accès ? Mais il a besoin de renseignements. Il se compose un sourire dur, figé comme de la cire.

— Vous faites une pause-clope, hein ?

Fleming n'engage-t-il que des muets ? Non, décide-t-il : ils sont juste terrifiés.

— Ne vous inquiétez pas, vous n'allez pas avoir d'ennuis. (Il élargit son sourire et sent ses lèvres de cire commencer à se fendre.) Franchement, je devrais me joindre à vous. Je ne suis pas non plus

censé fumer à l'intérieur, mais merde, je le fais quand même. (Les agents d'entretien jettent un coup d'œil à la cendre qui s'allonge au bout de leur cigarette.) Dites-moi juste une chose. Comment vous remontez la caméra pour ne pas vous faire prendre ?

Des noms sont cousus sur leur uniforme comme sur le collier d'un chien.

— Yo-lan-da, déchiffre Strickland. Vous pouvez me dire, ma belle. Simple curiosité.

Des cheveux brun foncé. Une peau brun clair. Des yeux noirs. Le genre de lèvres fines qui aime gueuler – mais pas devant lui, évidemment : elle connaît sa place. Strickland laisse son sourire de cire fondre légèrement. Ça marche. Il sent la sueur de la fille sous son parfum de Javel. Elle baisse les yeux pour ne pas voir les autres nettoyeurs de merde qu'elle croit trahir et désigne un objet derrière eux. Ce n'est pas un gadget sophistiqué comme celui qui a fait sauter les fusibles. C'est un simple balai. Un putain de balai.

L'esprit de Strickland est une console VTR. Il avance, s'arrête, appuie sur lecture, rembobine, appuie sur lecture. Il zoome sur l'image cruciale.

— Dites... (Il veut avoir l'air affable, n'y parvient pas et s'en fiche comme de l'an quarante.) Ça vous arrive de voir le docteur Hoffstetler dans le coin ?



Quand Zelda descend du bus devant Occam, ses premiers pas sont titubants, les vertèbres de son cou meurtries d'avoir guetté un bataillon de Néants casqués qui viendraient l'emmenner, ses chevilles flageolantes tant elle s'attend à ce qu'on la jette à terre pour lui passer

les menottes. Elle y a pensé toute la journée. Venir au travail ? Appeler pour dire qu'elle est malade ? S'enfuir dans le soleil couchant ? Elle a même fini par craquer et par tout raconter à Brewster, en altérant juste certains faits pour les rendre plus crédibles – un demi-mensonge concernant le vol d'un objet précieux indéfini commis par Elisa et dont elle s'est, sans le vouloir, rendue complice. Brewster a été très ferme : « Dénonce-la. Parce que si ça se sait d'une façon ou d'une autre, c'est sur toi que ça va retomber. »

Zelda aperçoit Elisa devant elle sur le trottoir et éprouve un frisson de soulagement. C'est bon signe. Elisa aurait pu partir, quitter la ville, abandonner Zelda aux questions à venir. Mais non : elle est là, pile à l'heure, longeant l'allée éclairée par le clair de lune et pénétrant dans le hall d'entrée avec ses jolies chaussures. Zelda la suit de près, guettant les signes contre lesquels Brewster l'a mise en garde – les tentatives d'Elisa de parler à un superviseur, ce genre de chose. Mais de nouveau, il ne se produit rien de tel. Elisa entre dans le vestiaire. Zelda n'a plus d'autre choix que de révéler sa présence et de s'asseoir près d'elle sur le banc. Un moment, elles évitent de se regarder, mais entre elles, Zelda peut sentir le chariot, celui dont la roue couine, lourd de son chargement surnaturel.

Une fois en uniforme, Elisa passe dans la réserve et commence à remplir son chariot. Zelda la suit et l'imité. Elle regarde la main d'Elisa saisir un rouleau de sacs-poubelle. Elle fait de même. Puis elle attrape un flacon de nettoyeur à vitres, et à l'instant où elle le repose, Elisa le prend. Elles suivent deux rythmes séparés, mais qui se synchronisent un peu plus à chaque seconde. Quand Zelda pose la main sur une nouvelle brosse en poil de renard pour remplacer celle qu'elle a aplatie à force de frotter, la main d'Elisa se tend aussi et se referme sur la même poignée.

Zelda connaît le chariot d'Elisa aussi bien que le sien. Cette fille n'utilise jamais sa brosse en poil de renard. Elle ne peut pas en avoir besoin d'une nouvelle. Les doigts d'Elisa se déploient sur ceux de Zelda. Des doigts bruns, des doigts blancs, mais égaux de toutes les autres façons, couverts de cals par leur travail, salis jusque sous les ongles, rosis par les produits corrosifs, et émergeant des poignets d'un uniforme Occam défraîchi. Zelda pousse un sanglot mais le réprime malgré la toxicité du nuage chimique dans la pièce.

C'est un pardon silencieux et invisible. Il y a d'autres gens dans le vestiaire adjacent. Plus loin, Fleming et Strickland. Partout ailleurs, des caméras et des Néants. La seule étreinte qu'ose Zelda, c'est une pression infinitésimale sur les doigts d'Elisa. Les jointures se pressent les unes contre les autres, puis Elisa lui cède la brosse en poil de renard et pousse son chariot hors de la réserve. Zelda reste en arrière, ferme les yeux et inspire les vapeurs nocives. Ce minuscule contact,

c'est le gros câlin qu'elle attend depuis des semaines ; ce sont les larmes brûlantes dans le cou de la personne qui vous réconforte ; c'est la reconnaissance, la contrition, l'admiration. « Nous survivrons à ça, dit ce minuscule contact. Ensemble, toi et moi, on s'en sortira. »



nous nous levons /// le soleil a disparu disparu il ne reste que de faux soleils ici de faux soleils c'est tout ce que nous avons senti pendant de nombreux cycles nous n'aimons pas les faux soleils les faux soleils nous fatiguent mais la femme est aveugle sans faux soleils alors nous essayons de les aimer pour elle pour elle pour elle l'eau de cette caverne est petite mais nous commençons à guérir et c'est une meilleure eau que la dernière eau aucune eau ne devrait apporter de la douleur l'eau ne devrait pas être plate l'eau ne devrait pas être lisse l'eau ne devrait pas être vide l'eau ne devrait pas avoir de forme il n'existe pas de forme de l'eau /// dans cette caverne il n'y a qu'une femme et un homme et de la nourriture mais c'est bon d'avoir faim nous n'avons pas eu si faim depuis la rivière depuis l'herbe depuis la boue depuis les arbres depuis le soleil depuis la lune depuis la pluie la faim est la vie alors nous nous levons et les faux soleils se rapprochent l'homme n'a pas caché les faux soleils en partant l'homme nous manque l'homme est bon il s'assoit près de la petite eau et utilise une pierre noire pour fabriquer des petits jumeaux de nous autrefois les gens de la rivière fabriquaient de petits jumeaux en brindilles et en feuilles et en fleurs et en lianes et les jumeaux sont de bons jumeaux qui nous rendent éternels et maintenant les gens de la rivière ont disparu et nous sommes tristes mais l'homme est bon et fabrique des jumeaux toute la journée et ça nous apporte plus de force plus de faim

/// la femme a planté des arbres dans cette caverne et la lumière des vrais soleils vient des cavernes extérieures et maintenant nous touchons les arbres plantés et ils nous touchent et ils sont heureux et nous aimons les arbres et la femme a planté d'autres arbres sur les murs de petits arbres plats qui ne sentent pas comme des arbres et qui ne sont ni heureux ni vivants mais la femme les a plantés et nous aimerons ces petits arbres malheureux pour elle pour elle pour elle /// libres de bouger plus de lianes de métal qui nous tiennent ça fait tellement de cycles que nous n'avions pas été libres de bouger et cette petite caverne devient plus grande et voilà l'homme il porte les jumeaux qu'il fabrique de nous ses yeux sont fermés mais il respire la vie et il fait des bruits de sommeil et cela est bien et nous avons faim mais nous ne mangerons pas l'homme parce que l'homme est bon /// nous sentons la femme l'odeur est forte et il y a une autre caverne sa caverne et nous entrons dedans et la femme n'est pas là mais ses odeurs sont vivantes sa peau ses cheveux ses liquides son air l'odeur la plus forte est celle de ses palmes sur le mur tant de palmes colorées nous adorons ses palmes et nous nous inquiétons quand elle les perd mais il n'y a pas d'odeur de sang pas d'odeur de douleur pas d'odeur de peur et nous ne comprenons pas /// faim et nous dépassons l'homme pour aller à l'endroit des odeurs il est plat et grand et blanc et nous essayons de le soulever mais il est trop lourd nous essayons de le casser mais il n'y a pas de fissure nous poussons et nous tirons et il s'ouvre et les odeurs les odeurs les odeurs c'est une toute petite caverne d'odeurs une caverne avec ses propres faux soleils et nous prenons une pierre mais ce n'est pas une pierre nous pressons et elle se fend c'est du lait et le lait tombe et nous la tenons haut pour boire et c'est bon et nous mâchons la pierre et ce n'est pas bon nous la rejetons et nous prenons une autre pierre et elle s'ouvre et dedans il y a des œufs tellement d'œufs nous sommes heureux nous mangeons les œufs et ils ne sont pas solides comme les œufs que nous donne la femme ils sont liquides mais ils sont bons et les coquilles sont bonnes à mâcher /// nous fouillons bonne nourriture beaucoup de bonne nourriture et l'homme fait des bruits de sommeil heureux et nous sommes heureux et il y a une autre chose plate et grande et blanche et nous pensons qu'elle contient plus de nourriture alors nous poussons et nous tirons pareil et elle s'ouvre mais il n'y a pas de nourriture dedans il y a un passage et de ce passage sortent des odeurs différentes des odeurs du dehors et des bruits d'oiseaux et des bruits d'insectes et nous ne voulons pas manquer la femme quand elle reviendra mais nous sommes des explorateurs c'est dans notre nature d'explorer et nous sommes nourris nous sommes plus forts et ça fait tant de cycles que nous n'avons pas exploré alors nous y allons



Le téléphone rouge. Il n'arrête pas de sonner. Strickland ne répondra pas. Il ne peut pas. Pas tant qu'il n'aura pas repris la situation en main par sa courte queue écailleuse. Le téléphone sonne pendant cinq minutes. Une demi-heure s'écoule, une heure s'il a de la chance. Puis il se remet à sonner. Strickland doit se concentrer. Hoffstetler. Ce coco trotskiste. Il regarde le téléphone comme s'il n'avait jamais vu la couleur rouge avant, comme si ce n'était pas le même rouge que celui du drapeau de son pays natal. Strickland farfouille dans les documents qu'il vient de lui tendre. Il fait juste semblant pour donner une bonne suée au scientifique. Il n'a pas lu plus loin que la phrase d'introduction. Ne sent pas le papier avec ses doigts morts. Ne s'en soucie même plus. Le papier est pour les hommes, pas pour les dieux de la jungle.

— Vous voulez répondre ? demande Hoffstetler. Je peux revenir plus...

— Ne vous avisez pas de bouger, Bob.

Le téléphone continue à sonner. Les singes se sont frayé un chemin à l'intérieur de ce son ; ils hurlent leurs instructions. Strickland rassemble les documents et grimace. Hoffstetler évite son regard, jette un coup d'œil à la ronde, désigne les moniteurs du menton. La moitié d'entre eux diffusent en direct, l'autre moitié est en pause depuis hier. Strickland se sent comme eux, à moitié vivant à moitié mort, désespérément désireux de retrouver Deus Brânquia alors même que d'épaisses lianes envahissent ses veines.

— Où en est l'enquête ? interroge Hoffstetler.

— Elle avance. Elle avance bien. Nous avons une piste, une piste

prometteuse.

— Eh bien, c'est... (Hoffstetler ajuste ses lunettes.) C'est merveilleux.

— Vous êtes malade, Bob ? Je vous trouve un peu gris.

— Non. Pas du tout. C'est à cause de ce temps, peut-être.

— Vraiment ? Étant donné que vous venez de Russie, je pensais que par un temps pareil, vous vous sentiriez comme chez vous.

Le téléphone continue à sonner. Les singes.

— Je ne sais pas. Évidemment, je n'y suis pas retourné depuis que j'étais jeune.

— Vous nous arrivez d'où, déjà ?

— Du Wisconsin.

— Et avant ça ?

— Boston. Harvard.

— Et avant ça ?

— Vous êtes sûr de ne pas vouloir répondre au...

— Ithaca, pas vrai ? Et Durham. J'ai une bonne mémoire, Bob.

— Oui. C'est exact.

— Impressionnant. Je suis sincère. Une autre chose que j'ai retenue de votre dossier, c'est que vous étiez professeur titulaire. Les universitaires travaillent dur pour être titularisés, non ?

— Je suppose que oui.

— Et vous avez renoncé à tout ça pour nous.

— Oui, en effet.

— C'est remarquable, Bob. Très flatteur pour un homme dans ma position.

Strickland fait claquer le document qu'il tient ; Hoffstetler sursaute dans son siège.

— C'est sans doute pour ça que je suis si surpris, continue Strickland. Tous ces honneurs auxquels vous avez renoncé pour intégrer notre petit projet. Et vous partez juste comme ça ?

Le téléphone rouge cesse de sonner. Les vibrations se poursuivent pendant encore douze secondes. Strickland les compte tout en guettant la réaction d'Hoffstetler. Le scientifique a l'air au bord de la nausée. Mais c'est le cas de tout le monde à Occam depuis quelques jours. Il lui faut une meilleure preuve. S'il colle une merde aussi sérieuse sur le dos de leur meilleur scientifique et qu'il se trompe, le téléphone rouge sonnera encore plus fort. Strickland respire par le nez, sent la chaleur du Sertão brûler l'intérieur de ses narines. Ragaillardi, il scrute les yeux d'Hoffstetler. Fuyants, mais ils ont toujours été ainsi. Et le scientifique transpire abondamment, mais la moitié de ces crânes d'œuf s'évanouissent à la vue d'un PM.

— Je voudrais retourner à mes études.

— Ah oui ? Sur quoi ?

— Je n'ai pas encore décidé. Il y a toujours des choses à apprendre. Je m'intéresse beaucoup à la multicellularité dans l'arbre taxinomique. Mais aussi aux événements non déterministes aléatoires et volontaires. Et je crois que je ne me lasserai jamais de l'astrobiologie.

— De grands mots, Bob. Hé, pourquoi ne pas m'enseigner quelque chose ? Sur le dernier, par exemple. L'astromachintruc.

— Euh... que voulez-vous savoir ?

— C'est vous le prof. Premier jour de classe, tous les élèves vous regardent. Qu'est-ce que vous leur dites ?

— Je... j'avais l'habitude de leur apprendre une chanson. Si vous voulez la vérité.

— Oui, je veux la vérité. Je ne vous aurais pas pris pour un crooner, Bob.

— C'est juste une petite... c'est une ritournelle pour enfants...

— Si vous croyez que je vais vous laisser sortir d'ici sans me la chanter, vous avez perdu la tête.

Maintenant, Hoffstetler sue pour de bon. Et Strickland arbore une belle grimace réjouie. Il plaque une main sur sa bouche pour empêcher les cris de singes délirants de monter de sa gorge. Hoffstetler rit comme si c'était une plaisanterie, mais Strickland n'en démord pas. Hoffstetler frémit, regarde ses mains dans son giron. Les secondes qui s'écoulent rendent la scène encore plus pénible. Ils en ont conscience tous les deux. Hoffstetler se racle la gorge et, à la grande joie de Strickland, se met à chanter.

— *La couleur d'une étoile, tu peux en être sûr, est surtout due à sa température.*

Il chante faux, d'une voix gargouillante qui trahit son accent russe plus que de coutume. Et parce qu'il s'en rend compte, il déglutit avec difficulté. Strickland applaudit, ses doigts morts ballottant comme du plastique mou.

— Magnifique, Bob. Mais si je peux me permettre, quel intérêt ?

Hoffstetler bondit en avant tel un prédateur. Strickland sursaute, se rejette en arrière sur sa chaise et empoigne la machette planquée sous son bureau – si c'en est bien une. Il se maudit. Ne jamais, jamais sous-estimer une proie acculée. Mais il n'a pas besoin de son arme. Pas encore. Hoffstetler s'est perché au bord de sa chaise ; pour le moment, il ne fait pas mine d'approcher davantage. Sa voix tremble toujours, mais plus de peur. L'humiliation a engendré la colère, une colère aussi tranchante que les saillies d'une falaise.

— L'intérêt, c'est que c'est vrai, aboie-t-il. Nous sommes tous faits de poussière d'étoile, monsieur Strickland. Oxygène, hydrogène, carbone, nitrogène et calcium. Si certains d'entre nous obtiennent ce qu'ils veulent et que nos pays lancent leurs missiles, nous redeviendrons poussière. Tous autant que nous sommes. Et de quelle

couleur seront nos étoiles alors ? Telle est la question. Une question que vous pourriez vous poser.

Finies les palabres amicales. Les deux hommes se foudroient du regard.

— Votre dernière semaine, dit lentement Strickland. Vous allez me manquer, Bob.

Hoffstetler se lève. Ses genoux s'entrechoquent. C'est déjà ça.

— Bien entendu, si un développement venait à se produire, je reviendrais immédiatement.

— Vous pensez qu'il y en aura un ? Un développement ?

— Je n'en sais rien. Vous avez dit que vous aviez une piste.

Strickland sourit.

— Exact.

Hoffstetler n'a même pas encore disparu dans le couloir que le téléphone rouge se remet à sonner. Des hurlements de singes, accusateurs cette fois. Strickland tape sur le bureau de son poing droit, assez violemment pour que le récepteur tremble. Ça fait mal, et en même temps, c'est satisfaisant, comme le fait d'écraser des capricornes, des fourmis balle de fusil, des tarentules et autre vermine amazonienne. Quand il recommence, Strickland le fait du poing gauche. Moins de doigts à meurtrir de ce côté. C'est à peine s'il sent quelque chose. Il frappe, et frappe, et frappe, et croit sentir une déchirure dans un de ses doigts, sans doute une autre des agrafes noires qui vient de sauter. Comme les sutures de Deus Brânquia. Lequel des deux se décompose le plus vite ? Lequel des deux survivra à l'autre ?

Strickland saisit le téléphone, pas le rouge, et compose le numéro du poste de Fleming. Fleming est peut-être le larbin du général Hoyt, mais il est aussi sous son commandement. Il décroche dès la première sonnerie. Strickland entend tomber son porte-bloc.

— Quand le docteur Hoffstetler s'en ira tout à l'heure, dit-il, je veux que vous le suiviez.



la lumière jaillit entre le bois sous nos pieds comme des animaux joueurs beaucoup de belles couleurs couleur oiseau couleur serpent couleur cafard couleur abeille couleur dauphin et nous essayons de l'attraper mais ce n'est que de la lumière et du son aussi la femme appelle ça de la musique c'est différent de notre musique mais ça nous plaît et nous brillons d'amour et nous suivons la lumière et la musique le long du passage jusqu'à ce que nous voyions un autre objet plat et grand et blanc et nous poussons et tirons et entrons et c'est une caverne qui sent l'homme bon sa peau ses cheveux ses liquides son souffle sa maladie il y a une maladie elle est légère l'homme ne la sent pas encore et ça nous rend tristes mais il y a aussi de bonnes odeurs la pierre noire que l'homme utilise pour fabriquer nos petits jumeaux nous voyons les petits jumeaux partout dans la caverne tant de jumeaux et nous touchons nos jumeaux et nos griffes font baver le noir et nous léchons le noir et le noir n'a pas bon goût et il y a un crâne d'homme avec au-dessus des cheveux aussi faux que les faux soleils et nous nous sentons seuls dans notre rivière il y a beaucoup de crânes la mort est partout et c'est bien c'est bien de connaître la mort pour pouvoir connaître la vie /// ici il y a une meilleure odeur l'odeur de la nourriture la meilleure nourriture la nourriture vivante et nous sentons les animaux dans la caverne tous les animaux sont nos amis et ils sortent de leur cachette avec leurs oreilles pointues leurs moustaches leur longue queue et leurs yeux brillent comme les nôtres ils s'inclinent devant nous et s'offrent en sacrifice ils sont très beaux et ça nous plaît nous acceptons et nous en prenons un et nous pressons pour qu'il n'y ait pas de douleur et nous mangeons notre ami et c'est

bon c'est du sang de la fourrure des tendons des muscles des os du cœur de l'amour et nous mangeons et nous sommes plus forts et nous sentons de nouveau la rivière tous les dieux le dieu à plumes le dieu à écailles le dieu à carapace le dieu à crocs le dieu à griffes le dieu à pinces le dieu arbre nous tous nous faisons partie du nœud il n'y a pas de toi ici il n'y a pas de moi il n'y a que nous nous nous nous nous /// un bruit un mauvais bruit un craquement comme celui du méchant homme et son bâton à douleur le bâton à foudre et nous sifflons et nous nous retournons et nous attaquons et le méchant homme fait un bruit de douleur mais nous nous sommes trompés ce n'est pas le méchant homme c'est l'homme bon l'homme bon est revenu dans sa caverne et nous a trouvés en train de manger son ami à oreilles pointues moustaches longue queue et nous sommes désolés nous prenons la couleur désolée l'odeur désolée les liquides désolés la position désolée nous ne voulions pas attaquer nous ne sommes pas ennemis nous sommes amis amis amis et l'homme bon nous sourit mais son odeur vire mauvais et l'homme bon lève son bras et regarde son bras et du sang coule beaucoup de sang et le sang tombe comme de la pluie



Un chef de projet jouit de l'accès à toutes les pièces d'Occam à l'exception d'une, et c'est précisément dans cette pièce que se retrouve Hoffstetler : le vestiaire des dames. Il n'y a, *Slava Bogu*, pas de caméras ici ; il en est venu à considérer les caméras comme des gargouilles qui battent des ailes dans les hauteurs pour rapporter le moindre de ses mouvements. Traîner près de la porte du vestiaire pourrait le faire accuser de perversion – ce qui serait acceptable en ces derniers jours

sur les lieux si cela ne devait pas générer d'autres interrogations ; alors, il s'est faufilé à l'intérieur, a déniché une ancienne salle de douche remplie de fournitures et s'est caché derrière une tour de nettoyage industriel.

Un coup de cloche sévère marque la fin du service de nuit. Hoffstetler entend les quatre femmes de l'équipe entrer en traînant les pieds. La tête lui tourne. Ce doit être à cause de l'odeur d'ammoniaque. Ou de la panique. Il lui suffit de tenir jusqu'à la fin de la semaine, se répète-t-il. C'est tout. Son premier et – espère-t-il – son dernier mensonge à Mihalkov a été pour lui dire que la seringue a fonctionné et que le Dévonien est mort. Mihalkov l'a récompensé de quelques détails : vendredi, le téléphone d'Hoffstetler sonnera deux fois, et il devra se rendre à l'endroit habituel, où le Bison passera le chercher pour le conduire à un navire, et ce navire le ramènera à la maison, à Minsk, à ses parents qui l'attendent. Mihalkov l'a même abondamment complimenté pour ses années de valeureux service. Il l'a appelé Dmitri.

Hoffstetler arrache ses lunettes, frotte ses yeux enflammés par les vapeurs chimiques. Va-t-il s'évanouir ? Il se concentre sur les bruits du vestiaire. Sa nature et son métier le poussent à tout cataloguer, mais il n'a guère étudié la classification des sons féminins. Froissements soyeux. Claquements secs. Tintements délicats. Les expressions d'une vie qu'il n'a jamais connue mais qu'il peut encore connaître s'il survit jusqu'à vendredi.

— Hé, Esposito. (La femme a un accent latino et une voix aussi dure que la cloche de fin de service.) C'est toi qui as dit à ce type qu'on fumait dehors ? (Une pause pour la réponse signée ou la mimique d'Elisa.) Tu sais bien quel type. Celui qui te regarde tout le temps. (Pause.) En tout cas, quelqu'un lui a dit qu'on bougeait la caméra. Et la seule d'entre nous qui ne fume pas, c'est toi. (Pause.) Tu te donnes toujours des airs innocents, mais tu ne l'es pas. Surveille tes fesses, Esposito, ou je les surveillerai pour toi, *entiendes* ?

Des pas s'éloignent, suivis de murmures compatissants – Hoffstetler pense qu'ils viennent de la dénommée Zelda. Il retient son souffle pour ne pas respirer les vapeurs toxiques, attend d'entendre Zelda s'éloigner d'Elisa. Au lieu de ça, il entend un grondement venu d'en haut, du hall d'entrée au rez-de-chaussée : l'arrivée de l'équipe de jour. Il n'a pas le temps. Il s'avance à quatre pattes sur le carrelage humide et jette un coup d'œil à l'angle de la porte. Elisa est assise sur le banc. Près d'elle, Zelda se peigne en se regardant dans un miroir à l'intérieur de son casier. Hoffstetler doit saisir cette chance. Il agite une main pour attirer l'attention d'Elisa.

Elle tourne vivement la tête dans sa direction. Elle est habillée, mais par réflexe, elle se couvre et replie une jambe, prête à décocher un

coup de pied. Elle porte des chaussures étonnamment stylées, vert vif à paillettes. Ses talons claquent très fort sur le carrelage. Zelda fait volte-face, aperçoit Hoffstetler et gonfle la poitrine pour crier, mais Elisa l'attrape par sa blouse et se lève d'un bond, entraînant Zelda derrière elle dans la lueur bleutée sourde des douches, sa main libre signant frénétiquement – sans doute une litanie de questions. Hoffstetler lève ses propres mains en un geste suppliant et chuchote :

— Où est-il ?

— Ils nous tiennent, hoquette Zelda. Elisa, ils nous...

Elisa la fait taire d'un signe bref, puis reporte son attention sur Hoffstetler et répond en demandant du regard à son amie de traduire. Zelda jette un coup d'œil méfiant au scientifique avant de lancer simplement :

— Chez moi.

— Vous devez vous en débarrasser. Tout de suite.

Elisa signe. Zelda traduit.

— Pourquoi ?

— C'est Strickland. Il est tout près. Je ne peux pas promettre de me taire s'il utilise... Il a cette espèce de *bâton*...

Il n'a pas besoin de connaître la langue des signes pour comprendre la panique d'Elisa.

— Écoutez-moi, siffle-t-il. Vous avez les moyens de l'emmener à la rivière ?

Toute émotion reflue du visage d'Elisa. Sa tête s'affaisse et son regard se pose sur ses chaussures ornées de paillettes, ou peut-être sur la moisissure du carrelage entre ses pieds. Au bout d'un moment, elle lève les mains avec difficulté, comme si des poids pendaient à ses poignets, et signe à contrecœur d'un air funeste. Zelda traduit au fur et à mesure.

— Le quai. Ouvre sur la mer. À trente pieds.

Zelda jette un regard implorant à Hoffstetler : elle ignore la signification de ces mots, mais lui la connaît. Cette frêle femme de ménage d'une incalculable ingéniosité doit vivre assez près de la rivière pour pouvoir transporter le Dévonien jusqu'à une sorte de jetée. Mais ça ne suffira pas. Si la sécheresse persiste, la créature restera échouée là tel un poisson suffoquant, et ça ne vaudra pas mieux pour lui qu'être enchaîné à un des poteaux de Strickland.

— Y a-t-il une autre solution, n'importe quoi ? supplie Hoffstetler. Cette camionnette – vous l'avez enlevé dans une camionnette –, vous pourriez aller jusqu'à l'océan... ?

Elisa secoue la tête avec l'air buté d'une enfant, ses cils mouillés de larmes, ses joues et son cou marbrés de rouge à l'exception des chéloïdes de deux cicatrices qui restent lisses et roses. Hoffstetler voudrait l'empoigner par sa robe et la secouer comme un prunier,

agiter son cerveau à l'intérieur de son crâne jusqu'à en faire tomber son égoïsme. Mais il n'en a pas l'occasion. Un téléphone sonne, quelqu'un décroche, et la femme en colère avec l'accent latino se met à crier, sa voix se réverbérant sur les surfaces du vestiaire.

— Un appel pour Elisa ? C'est bien le truc le plus idiot que j'aie jamais entendu ! Comment voulez-vous qu'elle prenne un appel téléphonique ?

— *Qui est-ce, Yolanda ?*

La voix a tonné assez fort pour arracher Hoffstetler à son lac de consternation. C'est celle de Zelda, qu'il avait étiquetée comme réduite au silence par la peur de perdre son emploi ou pire. Leur situation à tous les trois est plus périlleuse que jamais ; pourtant, en bondissant telle une lionne au secours d'Elisa, cette femme fait à Hoffstetler un cadeau minuscule et précieux, plus fin qu'une membrane cellulaire, plus petit qu'une particule subatomique : l'espoir.

Les yeux bruns de Zelda bouillonnent d'un avertissement destiné à Hoffstetler, et cette fois, c'est elle qui prend Elisa par le bras et l'entraîne. Hoffstetler n'a pas d'autre choix que de battre en retraite, mais pas trop loin : il va devoir s'échapper du vestiaire avant l'arrivée de l'équipe de jour ; il va devoir endurer cette pression jusqu'à vendredi, sachant qu'il ne dormira pas ce soir puisque Elisa refuse de faire la seule chose sensée. Il est tout à fait possible qu'il ne dorme plus jamais. Il se tapit derrière les flacons de nettoyant tandis que résonne le grommèlement de Yolanda.

— Je suis femme de ménage, Zelda, pas opératrice de la compagnie du téléphone. Jerry ? Jeremy ? Giles ? Comment veux-tu que je m'en rappelle ?



Chacune des milliers de fois où Elisa est entrée dans l'appartement de Giles, elle a trouvé un monde de bruns tweed et de gris étain. À présent, tout est rouge vif. Du sang sur le sol. Sur le mur. Une empreinte écarlate sur le frigo. Elisa a déboulé trop vite pour esquiver une flaque ; impuissante, elle regarde ses chaussures vertes laisser des traînées rouges sur le tapis et le linoléum. Elle se raccroche à la table à dessin de Giles, dont deux chats s'enfuient d'un bond souple. Elle se force à étudier le sang, à déterminer où il mène. Mais il part dans toutes les directions.

Y compris vers le couloir. Elisa s'approche de la porte et voit une mince estafilade rouge relier celle-ci à celle de son appartement. Elle fait irruption dans ce dernier et le trouve là, écroulé sur le canapé. Elle se précipite vers lui, ses genoux se posant sur des croquis au fusain accentués de sang rouge. Giles est blême ; il cligne lentement des yeux et frissonne. Son bras gauche est enveloppé très maladroitement dans une serviette de bain bleue qui a viré au pourpre. Elisa jette un coup d'œil à la salle de bains.

— Il n'est pas là, croasse Giles.

Elisa prend le visage du vieil homme entre ses mains. Il est encore chaud, pas froid. Elle l'interroge du regard, et il lui répond d'un faible sourire.

— Il avait faim. Je lui ai fait peur. C'est une créature sauvage. Nous ne pouvons pas nous attendre à ce qu'il se comporte autrement.

Si elle doit le faire, songe Elisa, elle doit le faire vite. Saisissant la serviette poisseuse, elle la déroule du bras de Giles. Une coupure d'une finesse si arachnéenne qu'elle ne peut avoir été causée que par la

griffe de la créature court de son poignet à son coude. Elle est profonde et saigne toujours, mais ce n'est pas une hémorragie. Elisa fonce dans la chambre à coucher, attrape un drap propre sur une étagère, revient et entreprend de panser Giles. Un tourbillon de coton blanc enveloppe le bras blessé telle de l'écume marine – même ici, même maintenant, Elisa ne cesse de voir de l'eau partout. Giles frémit, mais son sourire reste accroché sur son visage tel un masque bon marché. Il pose une paume moite sur la joue d'Elisa.

— Ne t'inquiète pas pour moi, ma chère. Va le chercher. Il ne doit pas être loin.

Elisa ne sait pas quoi faire d'autre. Elle jaillit dans le couloir extérieur en refermant la porte derrière elle. Difficile de voir autre chose que les traînées de sang les plus criardes, mais elle se concentre et repère des éclaboussures qui tracent un chemin séparé vers l'escalier de secours. Impossible, pense-t-elle. La créature aurait trop peur. Puis une fanfare éclate dans le cinéma au rez-de-chaussée, un son pas si différent des disques qu'elle passait dans le F-1, non ? Elisa court, dévalant les marches métalliques si vite qu'elle éprouve le même vertige que dans un ascenseur en chute libre, puis fonçant dans la ruelle et le long du trottoir de l'Arcade délimité par un cordon en velours, illuminé par son enseigne.

Dans cette lumière vive, les taches de sang, qui ne sont plus très nombreuses, ressortent tels des bijoux épars. Elles mènent à l'intérieur du cinéma. Elisa jette un coup d'œil au guichet. C'est M. Arzounian qui le tient, mais il bâille et lutte contre le sommeil, aussi Elisa n'hésite-t-elle pas. Elle regarde ses pieds, les Mary Jane vert émeraude à grosse boucle et talon cubain, pas mal pour danser, et se dit qu'elle est Bojangles avec le son de la télé éteint, et elle dépasse Arzounian en dansant comme elle a dépassé en dansant tant d'hommes distraits de chez Occam.

Sous ses semelles, la moquette élimée cède la place à un sol en mosaïque aux motifs Navajo. Elisa tend son cou vers l'arcade décrépite qui, selon M. Arzounian, a accueilli des célébrités, des politiciens et des géants de l'industrie dans les années 40 et 50, du temps où l'Arcade comptait encore, avant que les bureaux des étages supérieurs ne soient sacrifiés pour construire deux appartements pareils à des pièges à rats. L'âge et la négligence n'empêchent pas toujours les choses d'être belles ; Elisa en est venue à le croire de tout son cœur. Mais le hall est trop éclairé, et elle sait que la créature recherchera l'obscurité.

Malgré la lumière brillante qui se déverse de l'écran, Elisa ne distingue pas une seule tête dans les mille deux cents sièges de la salle. Peu importe : l'écran, les loges et les constellations de lampes au plafond confèrent au cinéma la majesté d'une basilique. N'est-elle pas

venue rendre grâce ici quand elle était jeune ? C'est ici qu'elle a trouvé la matière première pour se bâtir une magnifique vie rêvée, et c'est ici que, avec un peu de chance, elle sauvera ce qu'il en reste.

C'est pieusement courbée en deux qu'elle descend l'allée. Ce sont les derniers jours de *l'Histoire de Ruth*, l'épopée biblique dont elle ne connaît rien hormis ses dialogues les plus bruyants et son accompagnement musical. Entre deux coups d'œil à gauche et à droite vers les rangées de sièges plongés dans la pénombre, son regard balaie l'écran où une multitude d'esclaves en sueur cassent des cailloux dans une carrière sous la surveillance sévère d'une statue païenne géante aux yeux exorbités. Ainsi, voilà Chemosh, le nom qu'elle a si souvent entendu s'infiltrer à travers les lattes du plancher. Si sa créature aussi est un dieu, c'est un dieu bien moins effrayant.

Elisa a des visions cauchemardesques de lui errant dans le centre de Baltimore quand elle aperçoit une forme sombre qui s'agite entre le premier et le deuxième rang. Elle s'accroupit pour passer sous les rayons du projecteur. Il est là, ses genoux remontés contre sa poitrine haletante, ses bras entourant sa tête. Elisa se précipite entre les sièges dans un claquement de talons, renonçant à toute discrétion, et la créature siffle, un avertissement qu'elle n'a pas entendu depuis la première fois qu'elle l'a approché avec un œuf. C'est un bruit féroce et elle s'arrête, la peur glaçant son corps, pas plus courageuse que les innombrables bêtes qui ont un jour montré leur ventre à cet être supérieur.

Des cris de douleur résonnent, et comme les enregistrements de la jungle, ils montent des haut-parleurs, ponctués par le claquement des fouets sur le dos des hommes qui tentent de déplacer l'idole de pierre. La créature s'enveloppe la tête de ses mains comme si elle tentait de broyer son propre crâne. Elisa s'agenouille et rampe sur le sol collant. Les cascades de lumière multicolore changent les yeux de la créature en kaléidoscopes et il recule précipitamment, le souffle court.

Un fracas assourdissant. Elisa ne peut s'empêcher de lever les yeux. Chemosh s'est renversé, écrasant un chrétien hurlant. La créature répond par un gémissement canin pitoyable, un frisson pareil à celui d'un chien. Craignant peut-être d'avoir provoqué cette douleur à l'écran, il cesse de reculer et, au lieu de ça, tend les bras à Elisa. Elle glisse jusqu'à lui et le serre contre elle. Il est froid. Il est sec. Ses branchies palpitent contre le cou d'Elisa, aussi rêches que du papier de verre. Trente minutes, l'a prévenue Hoffstetler. C'est tout ce à quoi il a droit. Il y a une issue de secours, qui donne directement dans la ruelle. Elisa va le faire sortir et le ramener en haut, en sûreté. Elle veut juste l'êtreindre quelques secondes encore, cette créature triste et magnifique qui ne sera jamais en sécurité dans ce monde.



Elle a mal à la main à force de signer « Hôpital ». Mais Giles refuse d'y aller, et elle comprend pourquoi. Les docteurs savent reconnaître les traces de griffe, et il existe des protocoles de contrôle des animaux : visites à M. Arzounian, fouille de la Résidence Arcade pour vérifier qu'aucun locataire ne détient de bête dangereuse. Mais c'est ce que fait Elisa, et Giles et elle savent bien quel sort le gouvernement réserve à ces bêtes dangereuses : il les enlève à leur maître irresponsable et les euthanasie.

Alors, elle a fini par capituler et, sur l'insistance de Giles, par lui fournir un traitement approximatif d'iode et de bandages. Il a plaisanté à chaque étape pour bien lui prouver qu'il n'était pas fâché, mais cela n'a guère apaisé Elisa. Un de ses chats, dévoré. Une blessure qui va engendrer Dieu seul sait quel genre d'infection. Giles est vieux et pas spécialement robuste. S'il lui arrive quelque chose, ce sera sa faute – sa faute, et celle de ce cœur qu'elle ne peut contrôler. Son cœur est donc un animal sauvage lui aussi, une seconde créature à enfermer si les services vétérinaires viennent frapper à sa porte.

Elisa surveille Giles, vérifiant qu'il mange la soupe et boit l'eau qu'elle lui a apportées, quand tous deux entendent de l'eau goutter dans la baignoire. Ils se regardent. Une chose qu'ils ont découverte, c'est que la créature peut entrer dans l'eau, en sortir et se déplacer dedans sans faire aucun bruit, ce qui signifie qu'il les prévient, à dessein, qu'il vient de se lever. La main de Giles se crispe sur sa cuillère comme sur le manche d'un couteau, ce qui brise le cœur d'Elisa. Ils sont tous en train de changer, et pas en bien.

La créature met une minute entière à sortir de la salle de bains. Il

avance lentement, le visage incliné vers le sol, les branchies aplaties, ses griffes meurtrières cachées derrière ses cuisses. Sa nageoire dorsale est recourbée en une posture soumise, et il rase le mur de l'épaule comme s'il s'était enchaîné de lui-même à l'un des piliers de béton de Strickland. Elisa est certaine que pas une fois dans sa longue vie il n'a été aussi accablé par le regret, alors elle se lève et lui tend les bras, aussi prompte à accepter les excuses de la créature qu'elle est peu disposée à accepter les siennes.

Mais il a peur de la regarder. Il dépasse ses bras ouverts en tremblant si fort que des écailles se détachent de son corps et atterrissent sur les lames du plancher, où elles scintillent aussi joyeusement que la constellation de lumières au plafond du cinéma. Il traverse la pièce en traînant les pieds comme un des esclaves fouettés de Chemosh, s'inclinant de plus en plus jusqu'à ce qu'il arrive à la hauteur de Giles toujours assis à table. Le vieil homme secoue la tête et lève les mains.

— Je t'en prie, dit-il. Tu n'as rien fait de mal, mon garçon.

La créature sort ses mains de leur cachette et les lève à son tour, si lentement que c'est presque imperceptible, jusqu'à ce que ses dix griffes à moitié rétractées à l'intérieur de ses doigts accrochent le bras bandé de Giles. Celui-ci regarde Elisa, qui partage sa confusion et son espoir. Tous deux observent la créature tandis qu'il soulève le bras de Giles aussi tendrement que si c'était un bébé et le positionne sous son visage incliné. Malgré sa contrition visible, c'est une posture inquiétante : on dirait qu'il va dévorer le bras de Giles, tel un enfant grondé qu'on force à finir son dîner.

Ce qui se produit est bien moins violent et bien plus étrange. La créature lèche le bras de Giles. Sa langue plus longue et plus plate que celle d'un homme darde hors de sa double mâchoire et lape le bandage. La bouche de Giles remue, mais le vieil homme semble trop stupéfait pour former des mots. Elisa n'est pas mieux préparée, et ses mains ballantes n'esquissent aucune lettre. La créature fait tourner le bras de Giles en le léchant ; il humidifie la totalité du bandage jusqu'à ce que celui-ci soit collé à la peau du vieil homme, jusqu'à ce que le sang séché soit redevenu liquide et que sa langue le nettoie. Puis il dépose le bras luisant sur les cuisses de Giles, se penche lentement vers ce dernier et, comme en un baiser d'adieu, lui lèche le sommet du crâne.

Le rituel prend fin abruptement. Giles cligne des yeux.

— Euh, merci ?

La créature ne réagit pas. Il semble à Elisa qu'il a trop honte pour bouger. Mais la journée a été longue pour un être qui ne se sent vraiment bien que dans l'eau ; ses branchies et sa poitrine enflent et se mettent à trembler. Elisa voudrait nettoyer le bras de Giles, y remettre

de l'iode, l'envelopper de nouveau avec des bandages stériles, mais elle ne supporte pas l'idée d'insulter la créature. Elle s'approche de lui et pose une main sur son dos courbé, le poussant doucement vers la salle de bains. Il se laisse faire, mais en titubant à reculons pour ne pas cesser de se prosterner devant Giles. C'est la chose la moins gracieuse qu'Elisa l'ait vu faire, et elle doit tirer sur son bras pour lui faire passer le seuil de la salle de bains en bousculant de l'épaule les arbres désodorisants.

Elle l'aide à s'installer dans la baignoire. Les lumières sont éteintes et son visage glisse sous l'eau, mais rien ne dilue la brillance de ses yeux. Elisa rompt le contact visuel pour verser du sel dans la baignoire, mais elle sent qu'il l'observe. Toute sa vie, Elisa a senti des hommes l'observer dans le bus ou dans la rue. Cette fois, c'est différent. C'est excitant. Quand elle plonge la main dans la baignoire pour remuer l'eau, leurs regards se croisent l'espace d'une seule seconde, mais durant cette seconde, elle lit à la fois de la gratitude et de l'émerveillement dans les yeux de la créature. Cela la stupéfie. *Elle l'émerveille*. Comment est-ce possible, alors qu'il est lui-même la chose la plus merveilleuse qui ait jamais vécue ?

Elisa finit de dissoudre le sel. Sa main est juste à côté du visage de la créature. Un seul petit geste lui suffit pour le toucher, alors elle le fait, posant sa paume sur la joue écailleuse et lisse. Elle parierait que les scientifiques n'ont jamais remarqué ni noté ça nulle part. Ils n'ont remarqué que ses dents, ses griffes, ses piquants. Elle le caresse à présent, sa main glissant le long du cou et de l'épaule de la créature. L'eau lui a donné la même température qu'à l'air ; peut-être est-ce pour ça qu'Elisa ne sent pas la main remonter le long de son propre bras avant qu'elle n'atteigne la chair douce et bleutée de l'intérieur de son coude. Les écailles de sa paume sont des dagues lilliputiennes qui taquinent sa peau ; ses griffes la picotent sans jamais la perforer tandis qu'elles parcourent son biceps en laissant des égratignures blanches dans leur sillage.

Après avoir pansé la plaie de Giles, Elisa a enfilé une chemise de nuit fine comme de la gaze qui date de son séjour au Foyer. Quand la main de la créature passe de son bras à sa poitrine, le coton se retrouve imbibé instantanément, comme par magie. D'abord un sein, puis l'autre, sont alourdis par la prise du tissu mouillé sur sa peau. Elle se sent nue sous la main de la créature ; elle éprouve chaque frisson de sa poitrine, et elle en a le souffle coupé – mais pas parce qu'il se passe quelque chose d'interdit. Il est toujours nu devant elle, et il lui semble qu'elle aurait dû le rejoindre dans cet état naturel depuis longtemps.

La pièce s'illumine par-dessous. Elisa pense d'abord qu'une nouvelle projection de *l'Histoire de Ruth* vient de commencer. Mais il n'y a pas de musique. C'est la créature, dont le corps imprègne l'eau d'une lueur

rosée, la même couleur que celle des flamants roses, des pétunias, d'une multitude d'animaux et de plantes d'un monde qu'elle ne connaît que par des enregistrements : « riiik-riiik, tchuk-a-tchuk, kourou-kourou, ziii-iii-iii ». Elle se cambre, s'appuyant de tout son poids contre une paume assez grande pour couvrir toute sa poitrine.

Quelque part très loin, Giles siffle de douleur. Elisa se rend compte que ses yeux sont fermés ; elle les rouvre. Elle voit que tout son corps a bougé, qu'elle est penchée par-dessus la baignoire avec les cheveux qui trempent dans l'eau. Elle voudrait poursuivre son mouvement, basculer en avant jusqu'à se noyer comme elle s'est noyée tant de fois dans ses rêves, mais Giles est blessé, et c'est sa faute, et elle doit de nouveau panser sa plaie, surtout maintenant que la créature l'a léchée. Au prix d'un terrible effort, elle se redresse. La main de la créature glisse le long de son ventre et réintègre l'eau sans bruit ni éclaboussure.

Elisa recouvre sa chemise de nuit mouillée avec un peignoir avant de passer dans la pièce principale. Pourtant, elle ne s'approche pas de Giles : elle traverse tout l'appartement en se dirigeant vers la fenêtre de la cuisine. Elle presse son front contre la vitre. Sa vision se brouille, mais pas parce qu'elle pleure. Il y a de l'eau sur le carreau, des globes minuscules qui s'accrochent au verre ou ruissellent en filets jusqu'en bas de la fenêtre. Si, peut-être pleure-t-elle en fin de compte.

Il pleut.



Il fait tourner le bouton de sa main valide. Les images sont pâles, décolorées. Foutu tas de ferraille. Il l'a acheté dans un endroit appelé *Kosciuszko Electronics*. Le problème vient-il du câble ? De l'installation

électrique ? Un de ses gamins a-t-il renversé du jus de fruits dessus ? Strickland a bien envie d'arracher l'arrière du poste de télévision pour pouvoir mettre le doigt sur le coupable. Il est arrêté par la peur irrationnelle que ses entrailles ressembleront au gadget qui a fait sauter les fusibles d'Occam – fondues et noircies. Il n'a pas réussi à identifier le gadget ; qu'est-ce qui lui fait croire qu'il réussira à trouver la panne ?

À moins que la météo ne brouille le signal. Depuis le temps qu'il est à Baltimore, c'est bien la première fois qu'il voit de la pluie. Ça tombe depuis le matin. Il y a une antenne sur le toit, une chose arachnéenne semblable à l'émetteur-récepteur de la capsule spatiale qu'il a aperçue une fois à Occam. C'est tentant de grimper sur le toit pour la tripoter sous la pluie. De regarder les nuages s'épaissir et bouillonner. De rire des éclairs. D'affronter le genre de danger qu'un homme peut comprendre.

Au lieu de ça, il affronte les ruines de son salon. Une famille frappée par la foudre, à condition de savoir où chercher les traces de brûlure. Tammy réclame un petit chien ; Timmy veut regarder *Bonanza* ; Lainie déblatère au sujet d'un parfait à la gélatine orange dont elle est très fière malgré le fait qu'il sort d'une boîte. Tous leurs repas sortent d'une boîte depuis quelque temps. Pourquoi ? Strickland sait pourquoi. Parce que Lainie est absente la plus grande partie de la journée, sortie faire Dieu sait quoi. Il n'aurait pas dû rentrer à la maison. Il aurait encore dû dormir au bureau. Après tout, le général Hoyt a appelé Occam il y a quatre heures seulement. Pire : il a appelé Fleming. Et le message transmis par celui-ci était aussi limpide que du verre.

Strickland avait vingt-quatre heures pour retrouver l'acquisition, ou ce serait la fin de sa carrière.

Mais quel genre de fin ? La cour martiale ? La prison militaire ? Pire ? Tout est possible. Strickland a pris peur. Alors, il est monté dans sa Caddy défoncée, celle dont les gens d'Occam, il en jurerait, commencent à rire sous cape, et il a roulé jusque chez lui. Dès son arrivée, Fleming l'a appelé. Il avait fait ce que Strickland lui avait demandé et suivi Hoffstetler comme un pro. Ce qui n'aurait pas dû surprendre Strickland : Fleming est un chien, après tout, et tous les chiens savent renifler la merde. Fleming a dit qu'il avait des photos d'Hoffstetler en train de faire des cartons dans une maison vide. Il a établi un lien entre le scientifique et un attaché russe du nom de Mihalkov. Deus Brânquia n'a peut-être pas encore quitté le pays, ni même la ville. Strickland doit sortir tout de suite, dans la nuit, sous la pluie, trouver la créature, mettre un terme à tout ça et accomplir son destin.

Au lieu de ça, il ne cesse de tripoter le bouton de réglage. Où diable

est *Bonanza* ?

— *Bonanza*, c'est pour les adultes, proteste Lainie. Restons sur *Dobie Gillis*.

Strickland frémit. Il a dû marmonner tout haut. Il regarde Lainie. C'est à peine s'il supporte de la voir. Hier, elle est rentrée avec une nouvelle coiffure. La choucroute avait disparu, comme tranchée par une machette et remplacée par une ondulation en S coquettement enroulée dans son cou. Mais elle n'est pas une coquette, pas vrai ? Elle est la mère de ses enfants. Sa foutue femme.

— Mais Papa a dit qu'on pouvait regarder *Bonanza* ! s'écrie Timmy.

— Si Timmy peut regarder *Bonanza*, je peux avoir un petit chien, raisonne Tammy.

Dr. Kildare. Perry Mason. Les Pierrafeu. Les trois mêmes émissions, deux chaînes mortes. C'est tout ce qu'il trouve. Strickland sent la vibration du tonnerre. Il regarde par la fenêtre. Rien d'autre à voir que de la pluie, qui explose contre la vitre comme des insectes sur un pare-brise. Sauf que leurs entrailles sont emportées. Ses entrailles aussi. Sa carrière, sa vie. Cette image de béatitude américaine. Un putain de parfait à la gélatine, des petits chiens imaginaires, un programme occidental qui n'est nulle part sur la grille.

— Personne n'aura de petit chien. Vous savez ce qui arrive aux petits chiens ? Ils grandissent et deviennent des chiens adultes.

Docteur, avocat, homme des cavernes. Il confond les personnages à l'écran avec son propre reflet. Il est le docteur, il est l'avocat, il est l'homme des cavernes. Il est celui qui régresse, qui évolue à reculons. Il le sent dans l'effritement de ses aptitudes sociales, dans la montée de sa soif de sang primitive. Scalpel, marteau, massue.

— Richard, insiste Lainie, je croyais qu'on avait dit que...

— Un chien, c'est un animal sauvage. Tu peux tenter de le domestiquer, bien sûr que tu peux. Mais un jour, ce chien va révéler sa véritable nature. Et il mordra. C'est ça que tu veux ?

Il s'interroge. Qui est le chien : Deus Brânquia, ou lui ?

— Papa ! (Timmy bat des bras.) Tu viens juste de le passer !

— Qu'est-ce que j'ai dit, Timmy ? le rabroue Lainie. Cette série est trop violente.

Des gens qui meurent sur la table d'opération, des gens qui meurent en prison, toute une espèce qui s'éteint. Les trois chaînes se succèdent plus vite. Des chaînes fantômes, aussi, des signaux spectraux, des purgatoires d'électricité statique. Strickland n'arrête pas de tourner le bouton.

— *Bonanza* n'est pas violent, aboie-t-il. Le monde est violent. Si tu veux mon avis, c'est justement le truc qu'il faut regarder. Le seul truc. Tu veux devenir un homme, Tim ? Alors, tu dois apprendre à regarder un problème dans les yeux et à le résoudre. Quitte à lui tirer une balle

en pleine face si nécessaire.

— Richard ! hoquette Lainie.

Le bouton se casse. Il lui reste dans la main. Strickland le regarde fixement, stupéfait. Il ne peut pas le remettre : le plastique est fendu. Il le laisse tomber. Le bouton ne fait pas de bruit sur la moquette. Les enfants non plus ne font pas de bruit. Et Lainie pas davantage. Ils sont muets. Enfin muets. Comme il les veut. Le seul son est le crépitement de l'électricité statique sur la chaîne morte où le poste est coincé. On dirait de la pluie. Strickland se lève. Oui, de la pluie. La jungle tropicale. C'est là-bas qu'est sa place. Il a été lâche de se réfugier ici en courant alors que son véritable foyer, c'est l'Amazonie.

Il se dirige vers la porte d'entrée et l'ouvre. Le crépitement devient rugissement. Tant mieux, tant mieux. En tendant l'oreille, il entend les singes, les messagers de Hoyt, se balançant dans les arbres mouillées, hurlant leur foutue censure, lui donnant des ordres. C'est comme s'il était de retour dans la mine d'or de Yeongdong sous tous ces cadavres. Oui, chef. Il va déchirer la chair et disloquer les os jusqu'à ce qu'il trouve de l'air respirable. Peu lui importe désormais qui se fait tailler en pièces.

Un instant plus tard, il est dehors. Dans les quelques secondes nécessaires pour atteindre la Cadillac Coupé de Ville, il est trempé. La pluie gifle la surface métallique tel le grondement fiévreux des tambours des cannibales. Du bout des doigts, il caresse l'ornement de capot comme si c'était une idole primitive. Les dents de la grille, dégoulinantes de ce qui ressemble à du sang. Les ailerons si aigus qu'ils tranchent les gouttes de pluie en deux. Que lui a dit le vendeur, ce Méphistophélès grimaçant et brûlé par son rasoir ? Pouvoir à l'état brut.

Strickland passe une main sur la peinture abîmée. Ses bandages mouillés se défont et tombent. Ses deux doigts recousus sont aussi noirs que la nuit. Il fronce les sourcils. Il ne voit même plus son alliance. De son autre main, il presse un des doigts toxiques. Il ne le sent pas. Il presse plus fort. Du liquide jaune gicle de dessous l'ongle, touche la carrosserie et est aussitôt nettoyé par la pluie. Strickland cligne des yeux pour en chasser l'eau. A-t-il vraiment vu ça ?

Soudain, Lainie est près de lui, voûtée sous un parapluie.

— Richard ! Rentre ! Tu fais peur aux...

Strickland empoigne son chemisier à deux mains. Une lance de douleur part de ses doigts et remonte le long de son bras. Il la plaque violemment contre l'arrière défoncé de la voiture. Une rafale s'empare de son parapluie et l'emporte dans la nuit. C'est à peine si la Caddy réagit à l'impact du corps de Lainie. Ça, c'est de la bonne came. Une suspension au top. Des amortisseurs parfaitement calibrés. Lainie ouvre de grands yeux sous la pluie qui change son maquillage en

barbouillage de clown et aplatit la coiffure d'adolescente dont elle est si fière. Strickland la prend par son petit cou frêle. Il doit se pencher vers elle pour se faire entendre par-dessus le tonnerre.

— Tu te crois plus maligne que moi ?

— Non... Richard, pitié...

— Tu crois que je ne sais pas que tu vas en ville tous les jours ? Que tu trafiques derrière notre dos ?

Elle tente de déplier les doigts qui lui serrent la gorge. Ses ongles s'enfoncent dans les doigts noircis de Strickland. D'autres gouttes jaunes et rances éclaboussent ses joues et son menton, luisant dans la lumière des lampadaires. Sa bouche grande ouverte se remplit de pluie. Il suffit que Strickland la tienne comme ça, sans rien faire d'autre, et elle se noiera.

— Je ne... voulais pas... C'est juste un...

— Tu pensais que personne ne l'apprendrait ? Dans un trou à rats comme celui-là ? Les gens le verront, Lainie. Comme ils verront cette voiture défoncée. Et qu'est-ce qu'ils penseront ? Ils penseront que je ne mérite pas d'être là. Que je ne contrôle pas ce qui m'appartient. Et j'ai déjà assez de problèmes, tu comprends ?

— Oui... Rich... Je n'arrive pas à...

— C'est toi qui détruis cette famille. Pas moi : *toi* !

Strickland croit presque à ses accusations. Il resserre sa prise sur le cou de Lainie pour tenter de les consolider. Des vaisseaux grossissent dans ses globes oculaires telle de l'encre rouge tombée sur du papier. Elle tousse ce qui ressemble à une langue de sang. Tout ça est répugnant. Strickland jette son corps derrière lui comme il projetterait un ballon de foot américain. Il l'entend heurter la porte du garage avec un bruit très doux comparé aux hurlements des singes. La pluie a changé ses vêtements en une seconde peau. Il est de nouveau nu, comme en Amazonie. Il sent ses clés dans sa poche, aussi pointues que des os cassés. Il les sort. Parcourt la longueur satisfaisante de la Caddy, la longueur de toute une vie encore récupérable.

Il ouvre la portière, se laisse tomber derrière le volant. L'intérieur est sec. Propre. Il sent encore le neuf. Strickland met le contact. Bien sûr, la voiture gémit quand il passe la marche avant, mais elle l'emmènera où il a besoin d'aller. Il se représente le tiroir fermé de son bureau. À l'intérieur, son Beretta Modèle 70, celui qu'il a utilisé pour tirer sur le dauphin d'eau douce rose. Le bonjour lui manquera. Les hommes s'attachent à leurs outils, et le bonjour était un bon outil. Mais il est temps d'avancer. Strickland enfonce la pédale, imaginant la boue jaillir sous les roues arrière. Sur la porte du garage, sur le chemisier de Lainie. La banlieue est devenue hideuse, même si ça ne devrait surprendre personne doté d'un cerveau. Tout est laid en dessous.



C'est le matin, mais il n'y a pas de lumière. Des cônes de signalisation se massent à l'entrée des bouches d'égout débordantes. Les petites routes sont barrées par des tréteaux. Le bus qu'elle a pris avance péniblement dans trente centimètres d'eau stagnante qui clapote contre ses roues. Tout cela, les vomissements de la terre, l'obscurité envahissante, reflète son angoisse. Elle vérifie le niveau de la rivière deux fois par jour depuis le début du déluge, et c'est comme si elle découpait son propre cœur un morceau après l'autre. Demain, le docteur Hoffstetler aura ce qu'il veut. Giles et elle chargeront de nouveau la créature à l'arrière du Carlin, la conduiront jusqu'à l'embarcadère et l'amèneront au bord de l'eau. Aujourd'hui est son dernier jour et sa dernière nuit avec l'être qui, plus que n'importe qui d'autre dans toute sa vie, la voit comme meilleure qu'elle n'est. Et n'est-ce pas cela, l'amour ?

Elisa regarde ses pieds. Même dans la pénombre boueuse au niveau du plancher du bus, elle voit ses chaussures. *Les chaussures* – elle n'arrive toujours pas à y croire. Hier, avant de réussir à dormir pendant quelques heures anxieuses puis à se traîner au travail, elle a réalisé un rêve. Elle est entrée dans la boutique de Julia et, bien que sonnée par l'odeur épicée du cuir, s'est vivement tournée vers la vitrine, a saisi les escarpins en lamé argenté à bout carré sur leur piédestal en ivoire et les a apportés à la caisse.

Il s'est avéré que la Julia de ses fantasmes, cette beauté sublime avec un cerveau doué pour les affaires, n'existait pas. Elisa a posé la question, et la vendeuse lui a expliqué que c'était juste un nom qui sonnait bien. Cela a rassuré Elisa tandis qu'elle rentrait chez elle et

enfilait ses pieds dans l'écrin des chaussures brillantes. Puisque Julia n'existait pas, elle serait Julia. Nourrir la créature avait vidé son compte bancaire, et cet achat extravagant venait de l'achever. Elle s'en fichait. Elle s'en fiche toujours. Les chaussures sont des sabots, et pour une fois, pour ce dernier jour, elle aussi veut être une créature magnifique.

Elisa descend du bus et ouvre son parapluie, mais elle se sent encombrée par ce dispositif humain. Elle le jette dans le caniveau, tourne son visage vers le ciel et se perd dans l'eau, essaie de la respirer. Elle ne veut plus jamais être sèche, décide-t-elle. Elle est trempée quand elle arrive chez elle, et elle s'en réjouit ; la pluie goutte de ses vêtements tandis qu'elle enfile le couloir, formant des flaques dont Elisa espère qu'elles ne s'évaporeront jamais. Avant que la créature ne descende au cinéma, elle n'avait jamais verrouillé sa porte d'entrée. À présent, elle cherche à tâtons la clé qu'elle a dissimulée dans une lampe en panne et l'insère dans la serrure.

Giles n'est pas à sa place habituelle. Avant qu'elle parte pour Occam, il lui a dit qu'il viendrait voir la créature de temps en temps, mais qu'il voulait finir le tableau préparé avec tous ses croquis au fusain. Il était en feu, lui a-t-il dit. Il ne s'était pas senti aussi inspiré depuis sa jeunesse. Elisa n'en doute pas, mais elle n'est pas stupide. Giles aussi sait que la fin approche, et il veut lui laisser toute latitude pour faire ses adieux.

Bien entendu, il a laissé la radio allumée pour elle. Elisa traîne un peu près de la table pour l'écouter. Elle en est venue à dépendre de la radio : politique, résultats sportifs, morne énumération des événements locaux fournissent des contrepoints ancrés dans le réel au fantasme débridé qu'elle vit. Elle ne l'a pas éteinte depuis des jours. Hier la créature, enveloppée de serviettes mouillées, s'est assise à table avec elle : première fois qu'il utilisait une chaise – et ce n'était pas facile avec ses nageoires dorsales et sa courte queue. Il avait l'air d'une femme tout juste sortie de la douche et Elisa a ri, et même s'il ne pouvait pas comprendre, son visage s'est éclairé, de la lumière dorée palpitant depuis sa poitrine tandis que ses branchies remuaient joyeusement.

Elisa mélange des pions de Scrabble du bout des doigts. Elle a essayé de lui apprendre des mots écrits. La veille, elle a rapporté des magazines du travail pour lui montrer des choses qu'il ne verrait jamais autrement : un 727, l'Orchestre philharmonique de New York, Sonny Liston décochant un direct à Floyd Patterson, une photo spectaculaire d'Elizabeth Taylor dans *Cléopâtre*. Il apprend avec une telle ferveur ! Avec la délicatesse de quelqu'un qui a l'habitude de déchirer les choses de ses griffes, il a tendu le pouce et l'index pour prendre la photo d'Elizabeth Taylor et la poser au-dessus de celle du

727, qu'il a ensuite posée au-dessus de celle du Philharmonique. Puis, tel un enfant jouant à l'avion, il a poussé le 727 à travers toute la largeur de la table jusqu'à ce qu'il atterrisse sur une autre photo de l'Égypte de *Cléopâtre*.

La signification était claire : *Pour aller de New York jusqu'en Égypte, Elizabeth Taylor aurait besoin d'un 727.*

Bien entendu, ce sont des informations dont il n'a pas besoin. Il a fait tout ça juste pour la voir sourire, juste pour entendre son rire, Elisa en est certaine.

Rien de tout ça ne signifie qu'il va bien. Il vire peu à peu au gris telle une usine abandonnée à la poussière. Ses écailles brillantes ont perdu leur lustre et viré au bleu canard comme un vieux penny sur le trottoir. En bref, on dirait qu'il vieillit, et Elisa craint que ça ne soit son crime le plus impardonnable. Combien de décennies, combien de siècles a-t-il vécu sans rien perdre de sa vitalité ? À Occam, au moins, il y avait des filtres, des thermomètres, des processions de biologistes diplômés. Ici, il n'y a rien pour le sustenter sinon de l'amour. Et au final, ça ne suffit pas. La créature se meurt, et c'est Elisa qui le tue.

Aujourd'hui, des trombes d'eau devraient s'abattre sur la partie supérieure du littoral est, annonce la radio. C'est Baltimore qui continuera à essuyer le plus gros du déluge ; on y attend entre treize et dix-huit centimètres de précipitations supplémentaires d'ici minuit. Cet orage ne va nulle part, les amis.

Elisa prend le marqueur noir resté sur la table après leur leçon. Il y a aussi une éphéméride dont chaque feuille s'orne d'une citation inspirante un peu cucul, qu'elle ne peut plus lire sans se mettre à pleurer. Elle débouche le marqueur. Si elle ne l'écrit pas, si elle ne le matérialise pas pour le voir de ses propres yeux, elle ne sait pas si elle aura la force de passer à l'acte. Déplacer la pointe du marqueur sur le papier lui fait le même effet que si elle déplaçait la pointe d'un couteau sur sa propre peau.

« MINUIT – LES QUAIS »

Ce soir, elle se fera porter pâle pour la première fois depuis des années. Même si Fleming trouve ça louche, il sera trop tard. Retournera-t-elle chez Occam lundi ? La question lui semble triviale. Probablement pas – elle doute de le supporter. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle fera pour gagner de l'argent : ça aussi, c'est la préoccupation terre à terre d'un royaume stagnant qu'elle a laissé derrière elle. Giles avait une certaine expression le jour où il est venu lui annoncer qu'il l'aiderait à faire évader la créature. Elisa pense qu'elle doit avoir la même en ce moment. Après les adieux, il ne lui restera rien d'important à perdre.

C'est une joie qui lui manquera plus que toutes les autres : poser les yeux sur la créature en rentrant chez elle. C'est la dernière fois qu'elle

va éprouver ce frisson délicieux, alors, elle y va lentement, entrant dans la salle de bains comme dans de l'eau froide, centimètre par centimètre. Il étincelle tel du corail chromatique sous la surface d'une mer vierge. Elle est incapable de résister à son appel.

Elisa referme la porte derrière elle et s'avance, la poitrine comprimée par ce qu'elle prend d'abord pour une tristesse larmoyante avant d'éprouver une traction puissante et gutturale qu'elle identifie comme de la passion. Soudain, il ne subsiste plus le moindre doute sur ce qu'elle va faire, et elle n'en est même pas surprise. Il était écrit que ça se terminerait de cette façon, prend-elle conscience – depuis le moment où elle a pour la première fois regardé dans la cuve du F-1 et été aspirée à l'intérieur, non pas physiquement mais de toutes les autres manières possibles, par les amas d'étoiles de ses écailles et les supernovae de ses yeux.

Le rideau de douche en plastique est replié contre le mur. Elisa tire dessus. Un des anneaux métalliques se décroche. Elle recommence onze fois, les anneaux tintant et se perdant dans le feuillage des plantes. Chacun de ses gestes est un acte de destruction étonnant et irréversible qu'aucune femme de ménage de la planète n'aurait osé faire. Elle étale le rideau par terre comme un édredon sur un lit, rentrant les bords dans le lambris et le faisant remonter par-dessus la fente sous la porte. Quand le plastique est aussi tendu que possible, elle se lève. Elle n'a pas le pouvoir de commander à l'eau comme la créature, mais elle a une plomberie moderne à sa disposition, ce qui est presque aussi bien.

Elisa ferme la bonde du lavabo et ouvre les robinets à fond. De l'eau jaillit. Elle se penche par-dessus la baignoire et fait de même. Encore une chose qu'aucune personne pauvre ne ferait, mais Elisa n'est pas pauvre, pas aujourd'hui. Aujourd'hui, elle est la femme la plus riche du monde ; elle a tout ce qu'elle pourrait désirer ; elle aime et elle est aimée, donc, elle est aussi infinie que la créature, ni humaine ni animale mais *sentiment*, une force partagée par tout ce qui a jamais existé de bon, tout ce qui existera jamais de bon.

Elle enlève son uniforme comme les esclaves de Chemosh se déchargeraient de leur fardeau minéral. Elle dégrafe son soutien-gorge et ôte sa combinaison ; comme une créature emprisonnée par une autre se débarrasserait de ses entraves. Les vêtements qu'elle laisse tomber ne produisent aucun son : l'eau a débordé du lavabo et de la baignoire et elle est en train de remplir le rideau de douche, lapant les chevilles d'Elisa, remontant le long de ses mollets telle une main caressante. Seules ses chaussures argentées demeurent ; Elisa pose un pied sur le bord de la baignoire pour que la créature puisse voir son escarpin, une palme encore plus fantastique que toutes celles qu'il a admirées au mur de sa chambre, la seule chose qu'elle possède d'aussi

brillante et splendide que lui. C'est la posture la plus effrontément sensuelle qu'elle ait jamais prise, et elle entend la Directrice la traiter de fille perdue, d'idiote, de laideron, de catin, jusqu'à ce que la créature se lève de la baignoire débordante, un millier de cascades silencieuses ruisselant le long de son corps, et enjambe le bord pour gagner ses bras tendus.

Ils se lovent ensemble sur le sol, les pièces d'Elisa trouvant comment s'imbriquer avec celles de la créature et réciproquement. Sa tête s'enfonce sous l'eau, une sensation merveilleuse, puis ils roulent et elle se retrouve au-dessus, haletante, de l'eau dégoulinant de ses cheveux, et il est sous la surface clapotante, et pour l'embrasser elle doit replonger son visage dans l'eau, ce qu'elle fait avec un enthousiasme extatique, et les ennuyeuses lignes de son monde rigide se floutent, le lavabo, les toilettes, la poignée de porte, le miroir et même les murs abandonnant toute forme.

Leur baiser résonne sous l'eau, pas du bruit mouillé des lèvres humaines, mais d'un grondement de tonnerre qui se déverse dans les oreilles d'Elisa et s'engouffre dans sa gorge. Elle prend le visage écaillé de la créature dans ses mains, sent ses branchies palpiter contre ses paumes et l'embrasse avec force, espérant changer la tempête qu'ils ont déclenchée en tsunami pour provoquer une inondation ; ce sont peut-être ses baisers et non la pluie qui vont le sauver. Elle souffle dans sa bouche, sent les bulles lui chatouiller les joues au passage. *Respire, prie-t-elle. Apprends à respirer mon air pour qu'on puisse rester ensemble à jamais.*

Mais il ne peut pas. De ses mains puissantes, il la force à remonter à la surface pour ne pas qu'elle se noie. Elle halète pour différentes raisons, les paumes plaquées sur sa poitrine comme pour aider ses poumons à redécouvrir l'oxygène. Ses paumes, voit-elle, sont couvertes des écailles scintillantes de la créature. Cela l'enchanté ; elle passe les mains sur ses seins et son ventre pour étaler les écailles en souhaitant en être réellement recouverte. Montant depuis le cinéma au rez-de-chaussée, elle capte un fragment de dialogue, celui qu'elle a déjà entendu une centaine de fois : « N'accable plus ton cœur. Sois forte dans la traversée de cette épreuve. Car la veuve de ton fils engendrera des enfants, qui engendreront des enfants. » Oui, pourquoi pas ? Chaque goutte d'eau sur ses cils est un monde en soi – elle a lu ce genre de chose dans des articles scientifiques. L'une d'elles ne pourrait-elle pas leur appartenir pour qu'ils la peuplent d'une nouvelle espèce meilleure ?

Aucun de ses fantasmes de baignoire ne peut rivaliser avec ça. Elle sonde chacune des crêtes et des poches de la créature. Il a un organe sexuel, pile là où il devrait être, et elle a les siens aussi, pile aux endroits où elle les a laissés, et elle l'attire en elle ; avec tant d'eau

pour les bercer, c'est très facile, aussi fluide que le mouvement tectonique de deux plaques sous-marines. L'éclat des lumières du cinéma filtrant à travers les lattes du plancher et le plastique du rideau de douche est noyé par les pulsations de couleur cristalline de la créature, comme si le soleil lui-même était sous eux, et il l'est, il doit l'être, car ils sont au paradis, dans les canaux de Dieu, dans les terrils de Chemosh, toutes les choses sacrées et maudites à la fois, au-delà du sexe dans le bourgeonnement de l'entendement, la créature implantant en Elisa l'histoire antique de la douleur et du plaisir qui relie entre eux, non seulement Elisa et la créature, mais toutes les choses vivantes. Ce n'est pas juste lui en elle. C'est le monde entier, et en retour, Elisa est aussi en lui.

C'est ainsi que la vie change, mute, émerge, survit, ainsi qu'un être absout les péchés de son espèce en devenant une autre espèce. Le docteur Hoffstetler comprendrait peut-être. Elisa ne peut en sentir que les contours ; elle ne peut qu'apercevoir les contreforts de la montagne, le sommet du glacier. Elle se sent si petite, si glorieusement minuscule dans un univers vaste et merveilleux, et elle ouvre les yeux sous l'eau pour se souvenir de la réalité. Des feuilles passent en nageant comme des têtards. Le rideau s'est déchiré et ses pans ondulent autour d'eux telles des méduses en adoration.

La tempête du dehors, dans le monde réel, se superpose à la tempête de *l'Histoire de Ruth*, la fin de la sécheresse biblique. Le corps d'Elisa se convulse de sensations, et chaque fois, c'est comme si un poing se desserrait. Oui, la sécheresse est finie. Elle est finie, finie, finie. Elisa sourit, et sa bouche se remplit d'eau. Enfin, elle danse, elle danse vraiment, à travers une salle de bal submergée et sans craindre de faire un faux pas, car son partenaire la tient étroitement, et où qu'elle doive aller, il la guidera.



Il passe le pinceau dans la peinture. Bernie aime le vert ? Dommage pour lui : il ne verra jamais ça. C'est un vert que, même dans ses rêves, Giles n'aurait jamais cru possible. Comment l'a-t-il obtenu ? Il se souvient d'être parti sur une base de bleu Caraïbes, d'avoir ajouté une touche de raisin, quelques mouchetures d'orange automnal, des traînées de jaune paille, des taches d'indigo crépusculaire, le rouge argileux qui est sa signature visuelle – quoi d'autre ? Il ne le sait pas, et il s'en moque. Il se laisse guider par ses impulsions. C'est très excitant et très apaisant à la fois. Son cerveau ne se déconcentre pas ; il gambade et vagabonde, nouant ensemble des fils épars pour en faire de beaux nœuds brillants comme sur les paquets cadeau des grands magasins.

Bernie. Ce bon vieux Bernie Clay. Giles pense à la dernière fois qu'il l'a vu. Rétrospectivement, il voit les signes de stress chez le publicitaire. Le col jauni que la Javel ne parvient plus à ravoir, le ventre qui fait des bourrelets sous la chemise – Bernie a toujours eu tendance à manger quand il était nerveux. Giles lui pardonne. Il ne s'est jamais senti plus indulgent. Pendant trop longtemps, la rancune a bouché ses artères ainsi que du cholestérol, une substance sinistre sur laquelle il vient juste de lire un article. Aujourd'hui, le cholestérol a été nettoyé et il ne reste que de l'amour, s'engouffrant à flots dans les tranchées creusées de longue date. Les flics qui l'ont arrêté au bar de Mount Vernon. La cabale hiérarchique qui l'a fait licencier. Brad – ou John – de *Dixie Doug*. Tout le monde lutte avec les doutes et les incertitudes dans lesquels la vie entortille les gens.

Pourquoi lui a-t-il fallu soixante-trois ans pour comprendre la

futilité de la colère ? Alors que Mme Elaine Strickland, une femme de la moitié de son âge, l'a devinée instinctivement ? Giles pense que le soleil ne se lèvera plus jamais sur un jour où il ne la remerciera pas secrètement. Ce matin même, il a tenté de l'appeler chez Klein & Saunders afin de lui expliquer les effets de sa franchise, la façon dont elle lui a ouvert la porte d'entrepôts de courage dont il ne soupçonnait pas l'existence en lui, mais la voix qui lui a répondu n'était pas celle d'Elaine et n'a pas pu lui dire pourquoi celle-ci n'était pas venue travailler.

Cela ne dérange pas Giles : il dispose des réserves de patience accumulées pendant toute une vie. Après tout, Mme Strickland est l'une des deux personnes à qui il attribue le mérite de sa renaissance. L'autre est la créature. Giles glousse d'émerveillement. La baignoire d'Elisa est devenue un portail vers l'impossible. Le travail que Giles a accompli près d'elle, perché sur une cuvette de toilette – il est si reconnaissant de connaître le genre d'inspiration divine typiquement réservée, il en est sûr, aux plus grands maîtres.

Même si la créature n'appartient à personne, à aucun endroit ni à aucune époque, son cœur appartient à Elisa, et Giles les a laissés seuls tous les deux pour partager ces dernières heures. Et puis, il doit finir son tableau. C'est sans l'ombre d'un doute la plus belle œuvre de sa vie, et quel soulagement existentiel de savoir qu'on a enfin réussi à être à la hauteur de son potentiel ! Il espère maintenant montrer le tableau fini à la créature avant qu'il ne s'en aille, ce qui l'oblige à y travailler jour et nuit.

Mais ce n'est pas un problème. Voilà vingt heures que Giles s'affaire et il se sent en pleine forme, aussi vaillant qu'un adolescent, comme s'il avait pris une drogue fabuleuse dont le seul effet secondaire serait de l'imprégner d'une assurance aussi puissante que la tempête au-dehors. Il enchaîne les coups de pinceau les plus audacieux sans marquer la moindre pause. Il peint les détails les plus minuscules sans le moindre tremblement arthritique. Il ne s'est pas interrompu pour aller aux toilettes depuis une demi-journée – à quand remonte la dernière fois qu'il a réussi à tenir plus de deux heures sans uriner ?

Il rit, et son regard accroche un bout de tissu flottant. C'est le bandage dont Elisa lui a enveloppé le bras. Il s'agite tant que ce dernier s'est défait. Bizarre qu'il ne s'en soit pas aperçu plus tôt. Encore plus étrange qu'il n'ait pas eu besoin de prendre d'aspirine contre la douleur depuis la dernière fois qu'il a dormi. La coupure n'était peut-être pas si profonde en fin de compte. Néanmoins, le bandage risque de brouiller la peinture encore humide, ce qui serait inacceptable. Avec un soupir, Giles pose son pinceau. Il va se dépêcher de changer son bandage, et peut-être se brosser les dents pendant qu'il y est, puis il se remettra au travail. Il a déjà hâte.

Il ne se rend compte qu'il fredonnait le générique d'une série télé que lorsque la mélodie guillerette s'interrompt brusquement. Sa distraction est sans doute le produit de sa rapidité : il déroule le bandage comme s'il remontait un poisson-chat qui vient de mordre à l'hameçon. Il s'arrête. Il n'y a pas de sang. Est-il épuisé au point d'examiner la mauvaise face de son bras ? Il fait pivoter celui-ci mais ne trouve rien. Pas même de plaie, alors que la dernière fois qu'il a vérifié, elle était encore rose et boursouflée.

Giles serre le poing et regarde saillir les tendons de son poignet. Le choc l'atteint lentement, lui épargnant la pleine force de son impact. Sa blessure n'est pas la seule chose qui a disparu. Il avait des taches de vieillesse sur le bras. Une cicatrice datant d'une collision avec un métier à tisser le coton dans sa jeunesse. Elles aussi ont été remplacées par une peau lisse, parfaite. Giles vérifie son autre bras. Il est toujours aussi vieux et flétri.

Il en crache de stupéfaction, avec un bruit pareil à un rire. Est-ce une réaction appropriée au surnaturel ? Il lève les yeux vers le miroir, et de fait, la jubilation incurve les rides profondes de son visage. Il a une bonne tête, songe-t-il, ce qu'il n'a pas pensé de lui-même depuis plus longtemps qu'il ne peut s'en souvenir. Il louche vers le haut. Ah, voilà pourquoi. Il vient seulement de le remarquer.

Sa tête est couverte de cheveux. Giles lève une main très lentement, comme s'il risquait de les effrayer. Il les tapote. Ils ne s'éparpillent pas telles des aigrettes de pissenlit. Ils sont courts et épais, d'un brun riche avec des reflets familiers blonds et roux. Mais surtout, ils sont pleins de ressort. Giles avait oublié la vitalité des jeunes cheveux, leur résistance à toute forme de domptage. Il les caresse, ébahi par leur texture satinée, érotique. Voilà pourquoi les jeunes gens sont si lubriques, songe-t-il : leur propre corps est un aphrodisiaque. Et ayant pensé cela, il sent une pression contre le lavabo. Il baisse les yeux. Son bas de pyjama forme une tente. Il a une érection. Non, c'est un terme trop clinique pour cette réaction adolescente à la moindre pensée d'ordre sexuel. Il bande. Il sent la jeunesse gonfler ses molécules de légèreté, de vivacité, de souplesse, d'audace.

On frappe à sa porte. Vite et fort, comme s'il y avait une urgence en face. Giles se connaît assez bien pour anticiper son angoisse, cette sensation pesante, mais le phénomène mystérieux qui transforme son corps affecte également son esprit : l'inquiétude qu'il éprouve amorce un élan, suscite une impression de défi plutôt qu'un réflexe de recul. Il se précipite vers la porte, suffisamment embarrassé par la saillie ridicule de son pénis pour attraper un coussin et le tenir devant lui. Elisa ne peut pas le voir dans cet état ! Malgré tout, il ne peut s'empêcher de glousser.

Il ouvre sa porte à la volée et découvre le visage rouge et

transpirant de M. Arzounian.

— Monsieur Gunderson ! s'écrie le propriétaire.

— Ah, le loyer, soupire Giles. Je sais, je suis en retard, mais c'est la première fois...

— Il pleut, monsieur Gunderson !

Giles hésite, laissant le crépitement de la pluie sur l'escalier de secours se mêler à la conversation.

— En effet. Je ne peux pas vous contredire sur ce point.

— Non, dans mon cinéma ! Il pleut dans mon cinéma !

— Me demandez-vous d'être témoin d'un miracle ? Ou parlez-vous d'une simple fuite ?

— Oui, une fuite ! De l'appartement d'Elisa ! Elle a laissé un robinet ouvert ! Ou un tuyau s'est cassé ! Elle ne répond pas quand je frappe chez elle ! L'eau traverse le plafond et tombe sur les spectateurs qui ont payé leur place ! Si ça ne s'arrête pas, monsieur Gunderson, je vais aller chercher mes clés et ouvrir sa porte moi-même ! Je dois descendre ! Faites en sorte que ça s'arrête, monsieur Gunderson, ou vous devrez tous les deux vous trouver un autre endroit où habiter !

Puis il s'en va, dévalant l'escalier. Giles n'a plus besoin du coussin ; il le jette sur le canapé et trotte en chaussettes jusqu'à l'appartement d'Elisa. Il attrape la clé cachée dans la lampe, l'insère dans la serrure avec une dextérité qui l'enchanté et fait irruption dans le salon. Il ne sait pas ce qu'il s'attend à trouver. Encore du sang ? La destruction provoquée par quelque crise de rage ? Tout lui semble normal jusqu'à ce qu'il devine que le plancher devant la salle de bains n'a pas été lessivé récemment : il est recouvert d'un bon centimètre d'eau. Giles charge, ses chaussettes instantanément trempées par la flaque faisant jaillir des éclaboussures. Ce n'est pas le genre de situation dans laquelle on frappe ; alors, il ouvre la porte sans hésiter.

Une cascade lui explose à la figure. Hier encore, la force de cette marée, sans parler du choc qu'elle provoque, l'aurait renversé ; mais aujourd'hui, ses jambes sont des racines plantées fermement dans le sol alors même que des lampadaires et des consoles basculent et sont emportés par les flots chargés de plantes qui ont perdu leur pot. Le bord d'un rideau de douche qui devait contenir l'inondation remue telle une mue de serpent sur ses chaussettes, révélant Elisa et la créature allongées par terre dans la salle de bains.

On devrait les sculpter dans du marbre dans cette position exacte, songe Giles. Et pas n'importe quel « on », mais quelqu'un qui sait ce qu'il fait – Rodin ou Donatello. Elisa est trempée et luisante, tachetée de boue, étincelante d'écailles, nue. La créature aussi ; même s'il n'a jamais porté de vêtements, le besoin dévorant exprimé par sa posture le rend nu cette fois. Ses bras et ses jambes sont entortillés à ceux d'Elisa, et il a enfoui son visage dans le cou de cette dernière. La main

gauche de la jeune femme caresse l'arrière de son crâne, à l'endroit où commence sa crête de nageoires. Il n'a pas l'air en forme, et ça dure depuis un moment ; mais là, il paraît satisfait, comme s'il avait choisi son destin et n'avait aucune intention de le regretter, dût-il en mourir.

Giles élargit son champ de vision, et sa stupéfaction grandit avec. La salle de bains n'est plus une salle de bains. Elle est devenue une jungle. Giles plisse les yeux avant de se rendre compte qu'il y voit parfaitement même sans lunettes. Quelque forme qu'elle ait revêtue, l'union d'Elisa et de la créature a-t-elle transformé les spores de moisissure domestique en végétation tropicale luxuriante ? Non, ce n'est pas ça. Les plantes qui ont résisté à l'inondation sont gorgées d'une humidité qui les rend voluptueuses, mais ce sont les centaines de désodorisants en forme d'arbre qui ont changé la pièce en un inimaginable ravisement multicolore. Vert trèfle, rouge carmin, lamé doré. Où Elisa en a-t-elle trouvé autant ? Ils recouvrent chaque centimètre carré de mur. Orange citrouille, brun café, jaune bouton d'or. L'ingéniosité de cette jungle de carton bon marché la rend encore plus époustouflante. Violet améthyste, rose chausson de danse, bleu océan. Un habitat qui n'est pas tout à fait celui d'Elisa et pas tout à fait celui de la créature, mais un paradis étrange et unique construit pour eux deux.

Elisa met un moment à remarquer la présence de Giles. Elle a les yeux mi-clos et une expression rêveuse. Distraitement, elle pince le rideau de douche et les en recouvre comme d'un drap. Le rôle de Giles, suppose ce dernier, est celui du type qui n'a pas frappé ; il s'attend à se sentir dégoûté par l'acte vil et contre-nature qu'il a découvert. Mais combien de fois ces qualificatifs ont-ils été appliqués à des gens comme lui ? Aujourd'hui, il n'y a rien de mal, il n'y a rien de tabou. Peut-être que M. Arzounian les mettra à la porte. Giles n'arrive pas à s'en soucier. Il est tout aussi possible que dans ce monde, M. Arzounian n'existe pas du tout.

Giles s'agenouille et les borde avec le rideau de douche. De nouveaux voisins, se dit-il ; un couple de jeunes amoureux débordants de bonheur en qui il trouvera de vrais amis durables. Elisa le regarde en clignant des yeux et lui tend un bras scintillant d'écailles. Elle passe les doigts dans ses cheveux tout neufs et lui sourit gentiment, comme pour demander : « Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

— On peut le garder ? soupire Giles. Encore un petit peu ?

Elisa rit et Giles rit aussi, très fort pour que ça résonne dans la petite pièce et maintienne à distance le silence d'un futur incertain, pour qu'ils puissent faire semblant que ce bonheur durera toujours et que les miracles, une fois qu'on les a trouvés, peuvent être mis en bouteille et conservés.



Deux sonneries : c'est le signal qu'Hoffstetler attend depuis minuit, car il est impossible de dire ce que Mihalkov entend techniquement par « vendredi ». Néanmoins, quand le téléphone finit par sonner en début d'après-midi, c'est comme si une panthère lui sautait dessus. Il détend les jambes et lève les bras pour se protéger tandis qu'un cri hystérique monte dans sa gorge. La première sonnerie se prolonge ridiculement, assez longtemps pour qu'Hoffstetler pense que c'est M. Fleming qui appelle, pris de soupçons parce qu'il n'est pas venu au travail pour faire son dernier jour, ou Strickland qui veut lui annoncer qu'il a tout compris.

Mais la seconde sonnerie est brève, amputée par l'appelant, et elle se répercute sur les murs nus, les placards vides, le sommier métallique et la vaisselle. Les derniers gémissements d'une vie solitaire, espère Hoffstetler. Il devrait être très excité. Au lieu de ça, il se sent paralysé. Il n'arrive pas à déglutir. Il doit se forcer à respirer. Tout se passe comme prévu. Chaque détail est en place. La latte disjointe a été recollée. Son passeport et son argent liquide forment une bosse dans la poche intérieure de sa veste. Son unique valise bouclée attend impatiemment près de la porte.

Il appelle un taxi avec le numéro qu'il a mémorisé et revient vers la chaise de cuisine sur laquelle il a passé les quatorze dernières heures. Dans quatorze heures de plus, songe-t-il, il sera à Minsk, où il pourra se lancer dans son nouveau métier : l'oubli. La femme de ménage a-t-elle emmené le Dévonien à la rivière ? Ou est-il mort en sa possession ? Dans les hautes congères blanches de Minsk, il pourra enfouir ces questions à jamais et tenter de passer outre son mauvais

pressentiment que si un être tel que le Dévonien est autorisé à mourir, toute la planète Terre est condamnée.

Un taxi klaxonne. Hoffstetler prend une grande inspiration, se lève et attend que ses genoux cessent de trembler. Le moment est lourd, mais inévitable. Des larmes tièdes emplissent ses yeux. *Je me suis maintenu hors de votre atteinte pendant toutes ces années*, songe-t-il, *et j'en suis désolé*. Les étudiants pour qui il éprouvait de l'affection, les amis qu'il s'est presque faits, les femmes qui auraient pu le rendre heureux. Leurs ellipses se sont touchées, mais il ne s'est rien passé. Dans tout le temps et l'espace, il n'est rien de plus triste.

Hoffstetler saisit sa valise et son parapluie et sort. Le taxi l'attend, tache jaune sous les missiles argentés du déluge. C'est une journée horrible ; pourtant, Hoffstetler est frappé par de la beauté où qu'il pose son regard. C'est l'Amérique ; il lui fait ses adieux. Adieu les bourgeons verts qui pointent sur les branches nues des arbres squelettiques. Adieu les jouets en plastique coloré abandonnés sur les pelouses en attendant la vigueur renouvelée du printemps. Adieu les chats et les chiens qui clignent des yeux derrière les fenêtres, vivantes preuves de la symbiose interespèces. Adieu les maisons de brique solide où brille la lumière douillette d'un poste de télévision et où résonnent des rires chaleureux. Hoffstetler lève un bras pour essuyer ses larmes mélangées à la pluie.

Il a déjà eu ce chauffeur, une violation de ses propres règles de conduite, mais c'est sa dernière course, alors quelle importance ? Il lui dit où aller, puis regarde par la fenêtre et essuie la buée de la vitre, ne voulant pas en rater une miette. Les voitures américaines lui manqueront aussi avec leurs formes ridicules, leur esprit conquérant, leurs couleurs criardes. Adieu également, énorme Cadillac Coupé de Ville verte stationnée de l'autre côté de la rue – une machine splendide malgré son arrière défoncé.



C'est une bonne journée pour disparaître. Lainie ne peut s'empêcher de le penser. Elle écarte les rideaux moutarde plissés dont elle était si fière autrefois et scrute le mur de pluie dont les gouttes rebondissent comme des billes sur la chaussée. Baltimore, terre de poussière et de béton, est maintenant une ville d'eau qui se déverse non seulement du ciel mais aussi de partout ailleurs. Des torrents qui jaillissent des gouttières, des cascades qui dégoulinent des arbres et des rambardes, des tourbillons qui se forment dans le sillage des voitures. La pluie tombe si fort qu'elle semble gicler après avoir déclenché des pièges. Dans une averse pareille, on n'y voit pas très loin. Une personne pourrait se perdre en quelques secondes, ce qui est précisément l'idée.

Le sac à dos de Timmy est tellement bourré de jouets qu'il a besoin de ses deux bras pour le tenir, et qu'il ne lui en reste plus pour essuyer ses larmes. Le sac de Tammy est plein à craquer lui aussi, mais la fillette a les yeux secs. Lainie se demande si c'est parce que, en tant que fille, elle a déjà compris que la maxime masculine qui interdit de fuir devant le danger est une pure *connerie*. (Lainie se surprend à jurer en pensée depuis quelque temps, encore une nouveauté excitante.) Tammy lève ses yeux secs et pénétrants vers sa mère. Elle a toujours bien écouté les leçons des livres d'images. C'est pour fuir que les animaux ont des pattes, les oiseaux des ailes, les poissons des nageoires.

Lainie n'a pris conscience de ses propres pieds, de leur potentiel exact, que ce matin. Richard déambulait dans la maison, les yeux gonflés, les épaules cognant les balustrades, arrachant la cravate noire que ses doigts morts refusaient de nouer et la laissant tomber par

terre. Elle était dans sa position habituelle, sur le bout de moquette où la planche à repasser a laissé des indentations permanentes, en train de passer le Spray'N Steam Westinghouse sur une des chemises de son mari. Il est rentré tard hier ; elle a senti sa moitié du lit s'affaisser et s'est accrochée au bord du matelas pour ne pas rouler dans ce trou sans fond. Ce matin, il s'est réveillé en fanfare, a extrait son corps huileux du lit et s'est habillé sans se doucher, plongeant constamment sa main dans une poche de son manteau qui s'affaissait sous le poids d'un objet aussi lourd que le fer à repasser de Lainie.

Elle a continué à sourire dans les textures mouvantes de la télévision. Les nouvelles n'étaient ni meilleures ni pires qu'un autre jour. Des athlètes se dépassaient. Des chefs de gouvernement péroraient. Des Noirs manifestaient. Des troupes se massaient. Des femmes se prenaient par le bras. Rien ne reliait une histoire à la suivante sinon l'idée de progression – chacun des individus montrés avançait, s'améliorait, évoluait. À un moment, Richard est parti, le claquement de la porte d'entrée pour tout baiser d'au revoir, et le sol a tremblé, et ce tremblement a fait vibrer la planche à repasser, et le pouce de Lainie a glissé du bouton de réglage alors qu'elle se tenait *juste là*, certaine d'être la seule personne au monde à ne pas bouger.

Le fer était trop lourd pour qu'elle le mette debout. Elle n'a pas eu d'autre choix que de le poser sur la chemise de Richard. Pendant dix secondes, elle aurait pu, d'un mouvement du poignet, sauver la normalité. Puis de la fumée a commencé à s'élever, et le Westinghouse s'est enfoncé dans le mélange Dacron de la même façon qu'une idée pénètre un esprit. Lainie a senti la fumée s'épaissir ; elle a laissé les vapeurs toxiques lui chatouiller les sinus. Elle n'a retiré le fer de la planche fondue et brûlée que lorsque les enfants se sont précipités au rez-de-chaussée en reniflant. Alors, elle s'est tournée vers eux en souriant et a annoncé :

— On part en voyage. Emportez toutes vos affaires préférées.

Maintenant, trois sacs très lourds lui mordent les épaules. Un de ses bras est engourdi ; elle s'en fiche. L'engourdissement – c'est comme ça qu'elle a survécu à la vie avec Richard. La femme appelée Mme Strickland est un bouclier en corset, tablier et rouge à lèvres qui la protège contre la morsure du potentiel gâché, et utiliser ce bouclier afin d'avancer vers ses propres objectifs, pour une fois, est assez excitant. Elle ajuste les bretelles, le bout de ses doigts effleurant les meurtrissures que les mains de Richard ont imprimées dans son cou. Tout le monde va voir ses bleus. Tout le monde saura. Lainie prend une grande inspiration. *Tout ce que tu dois faire*, se dit-elle, *c'est être honnête. La vérité commencera à jaillir et la liberté à émerger.*

Un taxi s'arrête devant la maison, ses pneus faisant clapoter l'eau stagnante. Lainie lui fait signe à travers la porte moustiquaire.

— Venez, les enfants, on file.

— Je ne veux pas, proteste Timmy, boudeur. Je veux attendre Papa.

— Il pleut trop, ajoute Tammy. L'eau m'arrive aux genoux !

Lainie a des regrets. Elle regrette la perspective de démissionner par téléphone depuis la Floride, le Texas, la Californie ou tout autre endroit où ils atterriront – cela ne lui semble pas très professionnel. Mais elle expliquera à Bernie pourquoi elle a dû partir, et il lui pardonnera ; peut-être même acceptera-t-il de lui servir de référence. Elle a un autre regret : ne pas avoir noté l'adresse de M. Gunderson pour pouvoir lui écrire, dans ce futur glorieusement vague, et lui raconter qu'à l'instant où il lui a tendu son portfolio, elle a compris qu'il n'était jamais trop tard pour troquer les choses par lesquelles on se croit défini contre quelque chose de meilleur. En fait, son portfolio est l'un des trois sacs qu'elle porte en bandoulière à cet instant. Il s'avère pouvoir contenir un sacré chargement.

Mais surtout, elle regrette d'avoir mis tant de temps pour atteindre la piste de lancement de son porche. Sa paresse a eu un coût tangible. Les enfants ont vu et entendu des choses qui les ont modelés de façon négative. La dissection du lézard demeure un incident troublant, irrésolu. Dieu merci, ils sont encore jeunes tous les deux, et même si Lainie n'est pas une scientifique du Centre Occam de Recherche Aérospatiale, elle sait qu'atteindre la maturité ne se fait pas en ligne droite, que son influence sur ses enfants est loin d'être terminée. Elle change le portfolio de côté pour que les trois sacs pendent à son épaule gauche et s'agenouille, passe un bras autour de Tammy tout en s'appuyant contre Timmy.

— Cours, lui chuchote-t-elle. Droit à travers les flaques. Fais autant d'éclaboussures que possible.

Le petit garçon considère son pantalon propre et ses chaussures, les sourcils froncés.

— Vraiment ?

Lainie acquiesce avec un large sourire malicieux, qu'il lui rend. Puis il s'élance vers le bas des marches avec un hurlement de joie et fonce à travers le jardin en se trempant par le haut comme par le bas. Tammy panique, évidemment, mais c'est pour ça que Lainie a passé un bras autour d'elle. Elle soulève sa fille, la cale sur sa hanche, ouvre la porte avec le pied et se tient immobile sous l'auvent qui a jadis représenté tant de promesses mais qui est maintenant chargé de tant de déception qu'elle craint qu'il ne s'effondre en la pulvérisant sous lui.

Mais Timmy est déjà dans le taxi, trempé et riant ; il trépigne pour qu'elle le rejoigne, et Lainie rit aussi en prenant conscience que non, elle ne tombera pas en morceaux, elle ne tombera plus jamais en morceaux. Elle court dans le monde noyé. Elle aime le crépitement vif

de la pluie sur ses cheveux courts ; elle aime la sentir glisser dans les pointes recourbées sur sa nuque. Le chauffeur prend ses bagages et elle se laisse tomber sur la banquette arrière, glapissant comme des gouttes de pluie coulent le long de son dos. Elle chasse de la main l'eau de la casquette de Timmy et tord les cheveux de Tammy tandis que les deux enfants s'esclaffent. Elle entend claquer le coffre de la voiture, puis le chauffeur s'installe pesamment derrière le volant et secoue sa tête tel un chien mouillé.

— Si ça ne s'arrête pas de tomber, on va finir par flotter jusqu'à Tombouctou, glousse-t-il. Vous allez loin, madame ?

Il lui jette un coup d'œil dans le rétroviseur intérieur. Son regard se pose sur les ecchymoses dans son cou. Lainie ne frémit pas : que la vérité se déverse, que la liberté émerge.

— Là où je pourrai louer une voiture. Vous connaissez un endroit ?

— Le plus grand se trouve près de l'aéroport. (La voix de l'homme s'est adoucie.) Je veux dire, si vous n'avez pas de réservation. Si vous êtes pressée de partir.

Lainie consulte sa carte d'identification. « Robert Nathaniel De Castro ».

— Oui, monsieur De Castro. Merci.

Le taxi s'extrait de la mare qui borde le trottoir et s'engage sur la route.

— Désolé si on se traîne. Les routes sont dangereuses aujourd'hui. Mais ne vous en faites pas ; je vous conduirai à bon port, sains et saufs.

— Ce n'est pas grave. Ça ne me dérange pas.

— Vous avez l'air heureux, tous les trois. C'est bien. Certaines personnes, il suffit d'une petite averse, il suffit qu'elles se mouillent un peu pour que leur journée soit gâchée. Tout à l'heure, le central m'a envoyé chercher un type pour le conduire au parc industriel près de l'aciérie Bethlehem. C'était la deuxième fois. Il n'y a rien là-bas, que dalle. J'ai tourné un moment pour voir si tout allait bien. Je m'inquiétais pour lui, vous voyez ? Et il était là, assis sur un bloc de béton sous la pluie. Je peux vous dire qu'il n'avait pas l'air heureux *du tout*. Il aurait eu bien besoin d'une voiture de location. On aurait dit qu'il attendait la fin du monde. Et à voir la tête qu'il faisait, j'ai presque cru qu'elle allait se produire.

Lainie sourit. Le chauffeur continue à bavarder, et c'est une distraction plaisante. Les enfants pressent leur visage contre les vitres, et elle pose le menton sur les cheveux de Tammy qui sentent bon le shampoing. Dehors, c'est comme si le taxi avait foncé du haut d'une falaise et qu'il s'abîmait dans la mer. Pour survivre sous une telle quantité d'eau, songe Lainie, elle devra apprendre à respirer dedans, s'adapter et devenir un autre genre de créature. Bizarrement, elle a

confiance en sa capacité à le faire. Le monde regorge de criques, de ruisseaux, de fleuves, de mares, de lacs. Elle en parcourra à la nage autant que nécessaire pour trouver le bon océan pour eux, même si ça prend si longtemps qu'il finit par lui pousser des nageoires.



Les gouttes de pluie sont lourdes comme du ciment mouillé. Le parapluie d'Hoffstetler sculpte une petite colonne sèche au milieu de laquelle tourbillonne son propre souffle. On dirait de la fumée, comme s'il était en train de brûler sur le bûcher. Au-delà de son parapluie, tout est trop difficile à voir : souffle gris, pluie grise, béton gris, gravier gris, ciel gris. Mais il sait où regarder, et au bout d'une éternité d'angoisse, des gaz d'échappement – une couche de gris supplémentaire – apparaissent le long de la route. La Chrysler noire fend l'eau tel un requin.

Hoffstetler voudrait plonger sur la banquette en cuir chauffée, mais même la conclusion d'une mission de dix-huit ans ne l'autorise pas à faire fi d'un protocole imbécile. Il empoigne sa valise, se lève du bloc de béton et sautille sur la pointe des pieds. L'excitation lui fait tourner la tête. Il est si près à présent, si près de serrer la main tremblante de Papa, d'entourer Mamochka de ses bras, de se faire pardonner la vie qu'il a vécue en commençant à en vivre une meilleure.

Comme d'habitude, la portière conducteur s'ouvre à la volée. Comme d'habitude, le Bison descend de la voiture dont le moteur tourne encore, son costume noir accessoirisé d'un parapluie noir. Puis une chose inhabituelle se produit. La portière passager s'ouvre aussi, et un second homme descend sous les ailes déployées de son propre parapluie. Il frissonne dans le froid et se pelotonne plus étroitement

dans l'écharpe qui menace d'aplatir sa boutonnière. Hoffstetler a l'impression de tomber, comme s'il n'avait pas trouvé le sol sous ses pieds en sautant à bas du bloc de béton.

— *Zdravstvujtye*, lance Leo Mihalkov. Bob.

La pluie qui tambourine sur le parapluie d'Hoffstetler est assourdissante. Il se dit qu'il ne peut pas se fier aux sons. « *Zdravstvujtye* » est une salutation froide, et « Bob » au lieu de « Dmitri » ? Quelque chose cloche.

— Leo ? Tu es là pour... ?

— Nous avons des questions, dit Mihalkov.

— Un débriefing ? Sous la pluie ?

— Une seule question, en fait. Ça ne prendra pas longtemps. Quand tu as injecté la solution à l'atout, comment a-t-il réagi avant de mourir ?

Hoffstetler tournoie à l'intérieur d'un vortex. Il veut tendre la main pour se raccrocher à son bloc de béton, à la grille de la Chrysler, n'importe quoi pour se sauver, mais s'il lâche son parapluie, il se noiera. Il tente de réfléchir. La solution argentée, qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Il devrait le savoir ; c'est son domaine. Un des ingrédients était sûrement de l'arsenic. Et un autre... du chlorure d'hydrogène, peut-être ? A-t-il aperçu un scintillement de mercure ? Et quels dégâts un tel cocktail aurait-il pu infliger à l'anatomie du Dévonien ? Si le martèlement de la pluie ne le perturbait pas autant, il pourrait peut-être l'imaginer. Mais il n'a pas le temps. Tout ce qu'il peut faire, c'est bredouiller et prier.

— L'effet a été instantané. L'atout a saigné, beaucoup, et il est mort tout de suite.

La pluie tombe. Mihalkov le dévisage. Le sol bouillonne comme de la lave.

— C'est exact. (La voix de Mihalkov est plus douce à présent, calibrée pour une conversation au fond du restaurant *Black Sea*, presque étouffée par les tambours du déluge.) Ton pays est fier de toi. Il a toujours été fier de toi. Il se souviendra de toi. Peu de gens peuvent en dire autant. Même moi, je ne pourrai pas quand mon heure sera venue. Sur ce point, je t'envie.

Un agent du KGB comme Mihalkov aurait détecté la fermeture au ralenti de ce piège à souris dix ans plus tôt, mais Hoffstetler ne la voit que maintenant. N'a-t-il pas affirmé au Dévonien qu'il ne possédait pas de véritable intelligence ? Il a passé trop de temps en Amérique pour que Moscou accepte de le ramener sur le sol soviétique. Tout ce qui comptait depuis le début, c'était qu'il arrive au terme de cette mission. Croire autre chose, c'était se vautrer dans un fantasme. Ses parents sont sans doute encore vivants comme promis, mais seulement en tant que moyen de pression. Maintenant, ils vont être éliminés d'une balle

dans le crâne, et on lestera leurs corps avec des pierres avant de les jeter dans la rivière Moskva. Hoffstetler leur dit au revoir rapidement, et qu'il est désolé frénétiquement, et qu'il les aime désespérément, tout ça dans la seconde avant que le Bison ne sorte le revolver qu'il porte à sa hanche.

Hoffstetler pousse un cri et, par réflexe, jette son parapluie en direction du Bison. Avant qu'il entende la détonation, le parapluie obscurcit le monde, une singularité qui engloutit l'homme, le flingue, la pluie et tout le reste. Mais ces gens sont des assassins entraînés, et lui un scientifique maladroit, et ce qui ressemble à un poing en acier percute sa mâchoire, et ce qui ressemble à des pierres brûlantes explose de sa figure. Des dents, pense-t-il. Il tourne à présent, les joues gonflées de sang, la langue pâteuse d'éclaboussures de chair.

Il est par terre. Du sang se déverse de sa bouche en un jet unique, comme si l'on renversait un bol de soupe à la tomate. De l'air froid traverse son visage de gauche à droite, une sensation étrange. On lui a tiré dans la joue. Mama serait bouleversée : son petit garçon défiguré, ses belles dents bien droites pulvérisées. Hoffstetler tente de se dresser sur les genoux en pensant que s'il montre les dégâts à Mihalkov, celui-ci en restera peut-être là, mais le poids de sa tête est déséquilibré, et ses genoux glissent dans la boue, et il se retrouve sur le dos, la pluie s'abattant dans ses yeux tels des javelots d'argent.

La silhouette noire du Bison tenant toujours son parapluie occulte toute lumière. La brute baisse les yeux avec la même absence de personnalité que d'habitude et pointe le revolver sur la tête d'Hoffstetler. La détonation, pense ce dernier, semble étrangement étouffée pour être celle de la balle qui va le tuer. Plus étrange encore : c'est le Bison qui part en arrière. Une seconde détonation, et le parapluie tombe de sa main. Hoffstetler met un moment à s'extirper de là et à se dresser sur les coudes, la pluie drainant un mélange chaud de sang et de salive sur sa poitrine.

Ce qu'il voit, c'est le corps écroulé et immobile du Bison, dans une flaque rouge que l'averse fait déjà virer au rose. Ses yeux refusent de se focaliser, mais il distingue des formes, l'ovoïde mince de Mihalkov se déplaçant avec une précipitation incongrue chez cet homme habituellement placide. Il dégaine son propre flingue, c'est très clair même avec une vision abstraite, mais peut-être ramolli par cette débauche de homard et de caviar, il s'accroche trop longtemps à sa vanité en choisissant de ne pas lâcher son parapluie, et dans ces quelques secondes cruciales, le sauveur d'Hoffstetler, qui qu'il soit, se précipite, son arme fumant encore après avoir abattu le Bison, et lui non plus n'est pas un amateur. Il tient son pistolet à deux mains, fermement dans la tempête, et un seul coup de feu suffit.

Mihalkov est projeté contre la voiture. Maintenant, il lâche son

parapluie. Son flingue aussi. Un cercle rouge fleurit sur sa chemise telle une seconde boutonnière. Il meurt instantanément et est instantanément oublié, comme il l'avait prédit. Hoffstetler plisse les yeux sous les trombes d'eau pour regarder le tireur s'agenouiller près du corps afin de vérifier qu'il est mort, puis se relever d'un bond et foncer vers lui avec la rapidité d'une araignée. C'est la pluie qui dissimule son identité jusqu'à ce qu'il soit penché sur le scientifique. Et aussi l'incrédulité, suppose Hoffstetler.

— Strickland ? (Sa voix est pâteuse, sifflante.) Oh, merci, merci.

Richard Strickland tend sa main libre, enfonce le pouce dans le trou de la joue d'Hoffstetler et tire. Tire si fort que tout le corps du scientifique est traîné dans la boue. La douleur arrive avec un temps de retard, épanouie et musclée sous une couverture de choc, et Hoffstetler hurle, sentant la déchirure irrégulière de sa joue, et il hurle encore, jusqu'à ce que la boue ravinée par son épaule lui remplisse les yeux et la bouche et qu'il devienne aveugle et muet. Puis plus rien du tout.



Revenir à la conscience, c'est bondir dans un cauchemar. Un rugissement de tonnerre recouvre tout. Le regard d'Hoffstetler tourbillonne vers le haut, s'attendant à trouver des aiguilles de pluie, mais c'est un toit en tôle ondulée qui le surplombe, d'où le vacarme. Il gît sur le porche en béton d'une sorte de dépendance. Il voit d'épaisses lianes de pluie marteler de la brique effritée et de l'acier oxydé. Il est toujours dans le parc industriel. Une ombre vacille dans son champ de vision. Il cligne des yeux pour en chasser du liquide – de la pluie, du sang ? C'est Strickland, qui fait les cent pas sur le béton. Il agrippe un

petit objet, un flacon de médicaments. Il le renverse au-dessus de sa bouche ouverte, mais rien n'en sort. Strickland jure, jette le flacon dans la pluie et toise Hoffstetler.

— Vous êtes réveillé, grogne-t-il. Tant mieux. J'ai des choses à faire.

Il s'accroupit. Au lieu de cet aiguillon à bétail orange qu'il trimballe partout, il tient un flingue. Il fait coulisser la glissière et niche le canon de l'arme dans la paume droite d'Hoffstetler. Il est froid et mouillé, comme la truffe d'un chiot, songe ce dernier.

— Strickland. (Dès qu'il prononce ce nom, sa joue déchiquetée, tous ces nerfs sectionnés, hurle de douleur.) Richard. Ça fait mal. L'hôpital, s'il vous plaît...

— Comment vous appelez-vous ?

Il ment depuis vingt ans, c'est instinctif :

— Bob Hoffstetler. Vous me connaissez.

Le pistolet tire. Une balle percute le béton avec un bruit étonnamment caoutchouteux, un « smack » sonore. Hoffstetler sent sa main s'écraser dans le sol. Il la lève. Là, un trou bien net aux bords brûlés au centre de sa paume. Sa première réaction est de vouloir plier ses doigts pour voir s'ils fonctionnent toujours, car il lui reste des milliers de pages de livres à feuilleter, des dizaines d'analyses à rédiger. Au lieu de ça, il la retourne. L'orifice de sortie est une étoile irrégulière dessinée par des lambeaux de peau. Des vaisseaux sanguins pendent du trou. Il sait que ça va commencer à saigner ; il presse sa main sur sa poitrine.

Strickland cloue son autre paume à terre avec son flingue.

— Votre vrai nom, Bob.

— Dmitri. Dmitri Hoffstetler. Pitié, Richard, pitié.

— D'accord, Dmitri. Maintenant, donnez-moi le nom et le rang des membres de l'équipe d'intervention.

— L'équipe d'intervention ? Je ne sais pas de quoi...

Le flingue tonne de nouveau, et Hoffstetler hurle. Il plaque sa main gauche sur sa poitrine sans la regarder, même s'il ne peut pas ignorer la bouffée de fumée qui s'élève de sa chair brûlée. Ses mains, ce qu'il en reste, s'accrochent l'une à l'autre pendant que son esprit fait défiler toutes les actions qu'il ne pourra plus jamais faire : se nourrir seul, se laver seul, se laver après avoir été aux toilettes. Il sanglote à présent, ses larmes coulant dans le trou de sa joue et déposant un goût de sel sur sa langue.

— Écoutez-moi bien, Dmitri, dit Strickland. Ces types qui sont venus vous chercher, quelqu'un va remarquer qu'ils ont disparu. Tout va aller très vite maintenant, et je ne peux rien y faire. Donc, je vais vous reposer la question.

Hoffstetler sent le canon dur du flingue s'enfoncer dans sa rotule.

— Non, non, pitié, non, Richard, pitié, pitié.

— Les noms et les rangs. Des agents qui ont enlevé l'atout.

À travers les éruptions rouges de la douleur, Hoffstetler comprend. Strickland croit que les Soviets ont volé le Dévonien. Et pas un seul agent infiltré comme lui, mais une unité d'intervention équipée d'outils de haute technologie, plusieurs agents qui se sont faufilés dans les conduits d'aération pour atteindre leur proie. Un son étrange s'échappe de sa gorge. Il pense d'abord que c'est un gémissement de douleur, puis un second suit, et il l'identifie comme un rire. C'est si *drôle*, ce que pense Strickland. Et là, alors que la chandelle de sa vie achève de se consumer, il ne voit aucun bruit plus surprenant et plus bienvenu sur lequel finir. Il laisse tomber sa mâchoire et s'échapper son rire dans un flot de bulles de sang et de cailloux d'émail dentaire.

Strickland s'empourpre. Il tire, et Hoffstetler hurle, et dans le bas de son champ de vision, le scientifique voit la moitié inférieure de sa jambe glisser sur le béton, mais son cri se mue de nouveau en rire, et il est si fier, et Strickland retrouse les babines et d'autres détonations résonnent, l'autre genou d'Hoffstetler, ses coudes, ses épaules, des explosions de douleur jusqu'à ce que ce ne soit plus de la douleur mais juste un état pur et primitif amplifiant le point d'orgue sur lequel il a choisi de terminer : le rire. Le bruit gai résonne à travers sa bouche, le trou de sa joue, les autres trous de son corps. Strickland s'est relevé et lui vide son chargeur dans le ventre.

— *Les noms ! Les rangs ! Les noms ! Les rangs !*

— Les rangs ? se marre Hoffstetler. Femmes de ménage.

Il éprouve un élanement de regret pareil à une nouvelle balle – peut-être n'aurait-il pas dû dire ça –, mais la tête lui tourne trop pour qu'il réfléchisse. Le ragoût de ses entrailles coule sur les côtés de son torse, de la fumée s'élevant de ses boyaux et recroquevillant ses volutes devant Strickland tels des poings serrés en signe de protestation. Il tournoie en arrière et vers le bas, filant à toute vitesse après une vie enracinée derrière des pupitres et des bureaux, et pourtant, il s'obstine à rester un érudit jusqu'à la fin : les mots de son philosophe préféré, Pierre Teilhard de Chardin – qui d'autre qu'un universitaire de métier peut avoir un philosophe préféré ? – suintent à travers la brume comme du sang. « *Nous sommes un, après tout, toi et moi, ensemble nous souffrons, ensemble nous existons et nous recréerons mutuellement pour toujours.* » Oui, c'est ça ! Sa vie de solitude n'importe pas, car il n'est pas seul ici, à la fin. Il est avec toi, et toi, et toi, et il n'aurait rien remarqué de tout ça sans le Dévonien. Telle est l'ultime émergence, accélérée par le sacrifice : trouver Dieu, ce diabolin malicieux, caché à l'endroit où nous l'imaginons le moins, pas dans une église, pas sur une dalle de béton, mais en nous, juste à côté de notre cœur.



Que faisait Zelda quelques secondes avant qu'on n'enfonçe sa porte d'entrée à coups de pied ? Avant que le bois du chambranle ne se désintègre en couteaux au niveau du verrou, laissant la chaîne pendre tel un collier arraché par un voleur de rue ? Elle pense qu'elle cuisinait. Elle le fait souvent avant de partir au travail, histoire de laisser à Brewster de quoi manger pendant toute une journée. Elle hume du bacon, du beurre, des choux de Bruxelles. Il y a de la musique aussi, un crooner à voix rauque. Elle devait être en train de l'écouter. Elle se demande si c'était un moment agréable, si elle se sentait bien. Ça lui paraît vital de se souvenir de ces détails, car elle est certaine que ce seront les derniers.

Jusqu'ici, la chose la plus surréaliste qu'ait vue Zelda, c'était l'atout du F-1 lui rendant son regard depuis le chariot à linge d'Elisa. C'était si incongru, cette bête effrayante et scintillante nichée dans du linge sale, gris et trempé. Mais même ce spectacle pâlit comparé à ça : Richard Strickland, cet horrible type du boulot, les yeux exorbités, dégoulinant de pluie, éclaboussé de sang et brandissant un flingue dans son salon.

Brewster est là où il est toujours quand le travail se fait rare, dans son fauteuil inclinable en position allongée, ses pieds en chaussettes calés sur le repose-jambes, une canette de bière à la main. Strickland bloque la télé et Brewster le détaille d'un air modérément perturbé, comme si la goule était apparue derrière le bureau de Walter Cronkite plutôt qu'à l'intérieur de leur salon. Strickland ricane et crache un mollard de salive, de pluie et de sang. Il l'enjambe, salissant la moquette propre avec les crêpes de boue qui adhèrent à la semelle de

ses chaussures.

Zelda n'a pas besoin de demander ce qui se passe. Elle lève les mains devant elle et s'aperçoit qu'elle tient une spatule.

— C'est une jolie maison que vous avez là, gargouille Strickland.

— Monsieur Strickland, implore Zelda. On ne voulait pas faire de mal, je vous jure.

Il observe les murs, les sourcils froncés, et l'espace d'un instant, Zelda voit ses décorations joyeuses à travers les yeux rouges et féroces de cet homme : des brouittes mensongères, des souvenirs mièvres, des babioles idiotes commémorant une vie heureuse qui n'a pas pu l'être à ce point. Strickland fait un geste paresseux du poignet. Le canon du flingue brise le verre d'une photographie encadrée, et une craquelure en forme d'éclair fend le visage de la mère de Zelda.

— Où l'avez-vous mis ? (Strickland titube comme s'il était soûl.) À la cave ?

— Nous n'avons pas de cave, monsieur Strickland. Je vous le jure.

Il fait glisser son flingue le long d'une étagère de figurines en porcelaine. Elles tombent une par une et se brisent en touchant le sol. Zelda frémit pour chacune d'elles : le petit garçon à l'accordéon, le chevreuil aux grands yeux, l'ange de la Nouvelle Année, le chat persan. Juste des bibelots, se dit-elle, sans véritable signification ; mais c'est un mensonge, ils ont une signification, ils représentent trois décennies de preuves que, parfois, elle a économisé assez d'argent pour s'offrir quelque chose de futile, quelque chose qui était juste joli, des exceptions à la règle des steaks pleins de nerfs, des céréales de marque de distributeur, du fromage gouvernemental.

Strickland pivote, son talon boueux écrasant de la porcelaine, et pointe le pistolet vers elle tel un doigt accusateur.

— On dit « chef », madame Brewster. Vous avez vraiment un problème avec les noms.

— Brewster, ànonne Brewster, qui s'est réveillé en entendant son nom. C'est moi.

Strickland opine sans le regarder.

— Ah oui. C'est vrai. Zelda Fuller. Zelda D. Fuller. Cette vieille Dalila. (Il s'écarte du mur, franchissant d'un bond la distance qui le sépare de Zelda. Alarmée, celle-ci laisse tomber sa spatule.) Vous ne m'avez jamais laissé finir mon histoire. (Il agite le bras qui tient son flingue, fracassant un vase en céramique qui a autrefois appartenu à la grand-mère de Zelda.) Si je me souviens bien, Samson, trahi par Dalila, aveuglé et torturé par les Philistins, est sauvé à la dernière seconde. Par Dieu. (Il propulse le flingue à travers la porte d'une vitrine, pulvérisant la belle vaisselle de sa mère.) Et pourquoi est-il sauvé ? Parce que c'est un homme bon, Dalila. Un homme de principes. Un homme qui, jusqu'à sa dernière goutte d'énergie,

s'efforce de faire ce qui est bien.

Il balaie d'un revers de main le dessus de la cuisinière près de Zelda, retournant une poêle et projetant de la graisse de bacon sur le manuel de langue des signes de Zelda. La graisse crépite et perce des trous dans les pages. Zelda éprouve une bouffée d'indignation. Elle jette un rapide coup d'œil à son foyer dévasté, le sillage de destruction grossière qui s'efforce de réduire à néant les souvenirs de toutes les luttes qu'elle a remportées. Strickland se tient à moins d'un mètre d'elle. La prochaine fois, c'est peut-être son visage que le flingue frappera. Peu importe : elle lève le menton le plus haut qu'elle peut. Elle n'aura pas peur. Elle ne dénoncera pas son amie.

Strickland la dévisage avec une grimace mauvaise. Une écume blanche pareille à de l'aspirine en poudre s'est accumulée aux coins de ses lèvres. Lentement, il lève sa main gauche, et malgré la terreur qui la paralyse, Zelda a un mouvement de recul dégoûté. Elle n'a pas vu ces doigts depuis qu'Elisa et elle les ont trouvés par terre dans le laboratoire. Maintenant, le bandage a disparu, et l'opération se révèle être un échec. Les doigts ont le noir luisant des bananes pourries, gonflées au point d'éclater.

— Dieu rend toute sa force à Samson, reprend Strickland. Il lui rend tout son pouvoir. Pour que Samson puisse faire pleuvoir la ruine sur les Philistins. Il empoigne les colonnes du temple – comme ça.

Strickland coince son flingue sous son bras pour pouvoir attraper ses deux doigts morts.

— Et puis il les brise.

Il arrache ses propres doigts qui se détachent avec une série de « pop » légers, comme des fèves qu'on fait sauter de leur cosse, pense Zelda avant de hurler. Elle entend un choc sourd, la bière que Brewster vient de lâcher, et un sifflement, le fauteuil inclinable qui se redresse d'un coup. Strickland hausse des sourcils surpris à la vue du fluide brun qui jaillit cinq centimètres au-dessus de ses moignons avant de dégouliner le long de sa main telle une sauce de viande épaisse. Il examine les deux saucisses noires qu'il tient toujours et les laisse tomber sur le sol de la cuisine. Une alliance se détache de l'un des doigts.

— C'est Elisa, balbutie Brewster. Elisa comment, déjà ? La muette. C'est elle qui l'a.

Les seuls bruits sont le murmure de la pluie qui entre par la porte ouverte, les voix jacassantes de la télévision et le doux glouglou de la bière qui se vide sur la moquette. Strickland se retourne en saisissant son arme. Zelda se raccroche à la cuisinière pour ne pas s'effondrer et secoue la tête.

— Brewster, ne...

— Elle habite dans un cinéma, poursuit son mari. C'est ce que m'a

dit Zelda. L'Arcade. Quelques pâtés de maisons au nord de la rivière. D'ici, je parie qu'il ne faut pas plus de cinq minutes pour y aller.

Le poids du flingue semble doubler. Zelda le regarde se baisser jusqu'à ce qu'il pointe vers le sol.

— Elisa ? chuchote Strickland. C'est Elisa qui a fait ça ?

Il dévisage Zelda, les traits tirés par le choc et la trahison, les bras tremblant légèrement comme s'il avait besoin d'un câlin pour rester debout. Zelda ne sait pas quoi dire ou faire ; aussi, elle n'émet aucun son et ne bouge pas. Strickland se décompose. Il regarde les doigts abandonnés sur le linoléum avec une moue de regret. Il respire pendant une minute, d'abord de façon superficielle, puis plus profondément, avant de lever la tête et de carrer les épaules. Une posture militaire, devine Zelda. C'est tout ce qui reste à cet homme brisé.

Il traîne les pieds sur la moquette du salon, ses chaussures laissant des traces de boue derrière lui. Il soulève le combiné du téléphone comme si ce dernier était aussi lourd qu'un parpaing et compose un numéro comme à travers de l'argile épaisse. Zelda regarde Brewster. Brewster regarde Strickland. Zelda entend la voix aiguë de l'homme qui a décroché et fait son rapport à l'autre bout de la ligne.

— Fleming. (La voix de Strickland est si morte que Zelda frissonne.) J'ai... je me suis trompé. C'est l'autre. Elisa Esposito. Elle détient l'atout au-dessus de l'Arcade. Oui, le cinéma. Envoyez l'unité de confinement là-bas. Je les rejoins sur place.

Strickland repose le combiné avec prudence et tourne sur lui-même. Il balaie du regard le verre, la porcelaine, la céramique, le papier, la chair – tant de détritiques générés si rapidement. Son air comateux laisse croire à Zelda qu'il ne bougera jamais, qu'il restera planté là et deviendra un meuble dont elle devra également recoller les morceaux. Mais Strickland est une horloge remontée à bloc. Des rouages tournent à l'intérieur de lui et il se met en mouvement, titubant entre Brewster et la télévision jusqu'à la porte d'entrée restée ouverte.

Un dernier pas chancelant. Il se fond dans la pluie et disparaît.

Zelda bondit vers le téléphone. Mais Brewster s'est enfin extirpé de son fauteuil, plus rapidement qu'elle ne l'a jamais vu bouger. Le siège inclinable soudainement vide se balance avec un gémissement, et le bras de Brewster se pose sur le téléphone pour empêcher Zelda de le saisir.

— Brewster. Pousse-toi, s'il te plaît.

— Tu ne peux pas t'en mêler. On ne peut pas s'en mêler.

— Il va chez elle. À cause de toi, Brewster ! Je dois la prévenir. Il a un flingue !

— À cause de moi, nous sommes toujours en vie. S'ils n'arrivent pas à choper ta copine, à ton avis, ils s'en prendront à qui ? Tu crois qu'ils

vont juste laisser tomber ? Oublier les Noirs impliqués là-dedans ? On va réparer cette porte et ramasser ces... choses qu'il a laissées par terre, et puis on va s'asseoir et regarder la télé, comme des gens normaux.

— Je n'aurais jamais dû te raconter. Je n'aurais jamais dû te dire un mot...

— Finis le dîner ; je vais chercher de l'eau de Seltz pour nettoyer la moquette.

— Ils s'aiment. Tu ne te souviens pas ? Tu as oublié ce que ça faisait ?

Les épaules de Brewster s'affaissent. Mais il ne retire pas son bras du téléphone.

— Si, je me souviens. C'est pour ça que je ne peux pas te laisser appeler.

Ses yeux bruns, si souvent mi-clos et rendus vitreux par l'éclat de l'écran, sont grands ouverts et limpides cette fois. Dans ses prunelles, Zelda voit le reflet des débris abandonnés par Strickland. En vérité, elle voit beaucoup plus que ça. Elle voit l'histoire de Brewster, ses batailles et ses échecs, les échecs perpétuels malgré lesquels il n'a jamais renoncé complètement, pas même quand Zelda a formé ses fantasmes audacieux et parlé de démissionner d'Occam pour lancer sa propre affaire. À sa façon, Brewster est courageux. Il a survécu. Il est toujours là. C'est quelqu'un de bien.

Mais Zelda est quelqu'un de bien elle aussi, ou elle veut l'être, et cet accomplissement particulier se mesure à la distance entre le vide-poche dans lequel reposent les clés de voiture de Brewster et la porte d'entrée grande ouverte, puis au-delà, à la distance entre la porte d'entrée et la Ford de Brewster qui somnole sous la pluie. Zelda sait qu'elle peut y arriver ; Brewster sera trop choqué pour la poursuivre. Elle sait qu'elle peut arriver jusque chez Elisa, même dans cette tempête qu'on croirait sortie de l'Ancien Testament. Ce qu'elle ignore, c'est à quoi elle servira une fois là-bas, et quelles seront les conséquences. Mais on ne peut jamais savoir ces choses à l'avance, pas vrai ? Le monde change, ou il reste le même. On se bat pour ce qu'on croit juste, et on se réjouit de l'avoir fait. Du moins, c'est le plan, le meilleur plan que Zelda D. Fuller peut concevoir.



Elisa connaît chaque feuille de sa jungle, chaque liane, chaque pierre, et elle ne détecte aucune malveillance dans l'ombre qui glisse sur elle. Elle ouvre ses yeux tièdes et mouillés, savourant la résistance taquine des gouttelettes qui essaient de maintenir ses cils collés. Ils s'écartent un par un, à contrecœur et languissamment. C'est Giles, éclairé par la lumière du salon dans son dos, debout près de la baignoire. Il lui sourit gentiment, et Elisa se demande si la chaleur de serre de la pièce est responsable des larmes qui emplissent ses yeux.

— Il est l'heure, ma chère, dit son ami.

Elisa enroule ses bras somnolents autour de la créature assoupie. Elle ne veut pas se rappeler, mais elle se rappelle quand même que, quelques heures, peut-être quelques millénaires plus tôt, elle a frappé à la porte de Giles pour lui demander le plus grand, le plus terrible des services. Elle a signé sa requête avec des gestes vifs pour ne pas prolonger son tourment : venir chez elle avant minuit, la sortir de la baignoire en ignorant toutes ses protestations éventuelles. L'eau dans laquelle elle est allongée a refroidi, remarque-t-elle ; pourtant, elle n'a aucun désir d'en sortir. Il ne peut pas être déjà si tard. C'est impossible. Elle a eu toute la journée, toute la soirée pour lui dire au revoir, et elle n'a même pas commencé.

Giles pose les mains sur ses genoux pour se pencher en avant, mais s'immobilise à la moitié de son mouvement. Il tient un long pinceau fin, fait pour peindre des détails, et il semble l'avoir oublié. Maintenant, un des genoux de son pantalon est maculé de vert. Giles glousse et glisse le pinceau dans sa poche de poitrine.

— J'ai fini. (Il ne peut contenir la fierté dans sa voix, ce dont Elisa

se réjouit.) Ce ne sera pas la même chose que de l'avoir ici. Et de loin. Mais je pense que personne n'aurait pu faire mieux. Et c'est pour toi, Elisa. Tu auras ce tableau pour te souvenir de lui. Laisse-moi te le montrer quand on sortira – vous le montrer à tous les deux. Maintenant, ma douce, s'il te plaît. Il est tard. Tu veux bien prendre ma main ?

Elisa sourit, émerveillée par les cheveux de son ami, l'éclat juvénile de son visage, la teinte saine de sa peau. Giles a une expression tendre mais déterminée. Elle regarde sa main tendue, les poils de ses doigts collés par la peinture, les traces de couleur sous ses ongles et sur le poignet de son pull. Elle sort un bras de l'eau. Dès l'instant où sa main se détache de la créature, il se hérissé et resserre son étreinte. Elisa hésite, sa main à mi-chemin entre son lit nuptial aquatique et la terre ferme de Giles. Elle ignore si elle peut franchir le pont qui enjambe ce gouffre.

Un grand fracas monte de la rue. Tout près, contre le bâtiment lui-même, et très fort. Du métal, du verre, du plastique, de la fumée. Elisa sent l'impact dans son corps, une commotion dans ses poumons, et elle sait, elle *sait* qu'elle a trop tardé. Giles le sait aussi. Il tend le bras entre leurs deux mondes et lui saisit le poignet. Même la créature le sait : ses griffes jaillissent, égratignant le dos nu d'Elisa tels les ongles d'un amant. Ils se lèvent de concert. De l'eau passe par-dessus le bord de la baignoire. Des plantes tombent du lavabo. Des arbres en carton se balancent contre les murs. On les a découverts.



C'est la faute de la pluie. Il doit y en avoir cinq bons centimètres, qui tentent de l'aspirer vers le caniveau. Qui fouettent le pare-brise en

torrents ruisselants à cause desquels il peine à évaluer le virage. Le cinéma apparaît devant lui, ses milliers de lumières floues comme des taches de peinture jaune. Strickland donne un coup de volant vers la ruelle voisine en se fiant à la fameuse direction assistée, mais trop tard. L'arrière défoncé de la voiture gâche les manœuvres les plus simples, et sa Caddy – sa bien-aimée Cadillac Coupé de Ville sarcelle, deux virgule trois tonnes et cinq mètres cinquante de divertissement luxueux, de zéro à cent en dix virgule sept secondes, radio AM/FM avec son stéréo, aussi impeccable qu'un billet d'un dollar tout neuf – percute le flanc du cinéma.

Strickland ouvre la portière d'une poussée brutale. Il tente de la refermer par automatisme, mais il n'a pas l'habitude d'avoir deux doigts en moins. Il manque complètement la poignée, sa main ne fendant que la pluie. Il jauge le désastre. Avant enfoncé, arrière défoncé. Le rêve américain démoli aux deux extrémités. Peu importe. Il est le dieu de la jungle à présent, et les singes déchiquettent son stupide crâne humain. Il marche lourdement dans les flaques qui lui arrivent aux chevilles. Un homme avec un badge à son nom se précipite vers lui depuis le guichet, gesticulant d'un air consterné à la vue des briques brisées qui jonchent la chaussée.

Dans la jungle, cet homme n'est qu'un carapanã bourdonnant. Strickland détend le bras et lui assène un coup de crosse de Beretta sur le nez. Une oriflamme de sang se déploie avant que la pluie ne la colle au trottoir. Strickland dépasse le corps qui se tord à ses pieds, se faufile tel un prédateur sous l'éclat trempé des lumières de la marquise. Enfin, il repère quelque chose au fond de la ruelle. Un renforcement, une porte qui mène aux appartements à l'étage. Elisa, sa vision muette, son espoir de futur, sa traîtresse, sa proie. La Caddy bloque toute la ruelle. Il doit escalader son capot enfoncé. Le moteur accidenté crache de la vapeur, au milieu de laquelle Strickland s'immobilise. La chaleur de l'Amazonie, le frisson lépreux, le tortillement tiède de la vipère, le tourbillon étouffant des piranhas, le nettoient jusqu'à ses os durs, pointus, propres et efficaces.

Que voit-il donc à l'autre bout de la ruelle sous une lumière piquetée de papillons de nuit ? Une camionnette blanche à laquelle il manque le pare-chocs avant, et sur le flanc de laquelle sont peints les mots « BLANCHISSERIE MILICENT ». Strickland s'extirpe de la vapeur brûlante avec un large sourire grimaçant tandis qu'un million de fléchettes de pluie rebondissent sur son crâne.



Ils vacillent en haut de l'escalier de secours, alourdis par le poids de la créature entre eux. Elisa s'est couverte à la hâte de son vieux peignoir rose élimé et a enfilé les premières chaussures qu'elle a vues, les lamés argent de Julia, dont elle s'est saisie comme d'un talisman. Bien entendu, elle glisse et commence à basculer par-dessus la rambarde. Dans une couverture qui le dissimule à peine, la créature la retient de justesse. Elisa voit le Carlin en contrebas, mais aussi une épave de voiture, une machine verte titanesque coincée entre les murs de la ruelle et barrant le chemin à la camionnette. Sous eux, hors de sa vue, elle entend quelqu'un secouer la poignée de la porte d'accès à la Résidence Arcade, puis donner un coup de pied dans le battant, puis tirer dedans. La détonation est si forte que les gouttes de pluie se figent l'espace d'une seconde, la lumière rouge de la poudre brûlée changeant chacune d'elles en le sang d'un monde agonisant.

Des pas se précipitent vers l'étage. En réaction, Giles entraîne Elisa dans l'escalier de secours. Leur descente est l'inverse de leur ascension laborieuse avec la créature une semaine plutôt, une folle dégringolade de pieds qui glissent et de corps qui se percutent. Elisa ne peut qu'enfouir son visage dans le cou de la créature et s'accrocher au pull trempé de Giles. Il les guide vers le bas, très vite et sans se laisser décourager. Ses cheveux tout neufs sont plaqués à son crâne et le pinceau dans sa poche de poitrine tache sa chemise de vert. Si on crevait le cœur d'Elisa, son sang serait de la même couleur, songe-t-elle.

Ils atteignent la ruelle le cœur brisé mais tous les os intacts.

— Il faut y aller à pied ! crie Giles par-dessus l'averse. Ce n'est qu'à

quelques pâtés de maisons ! On peut y arriver ! On ne discute pas, on y va !

Comme d'habitude, la ruelle est vérolée de nids-de-poule. Elisa ne s'en est jamais souciée, mais là, ils ne cessent de s'enfoncer jusqu'à mi-mollet dans des trous remplis d'eau huileuse. Elle n'a pas le temps de défaire la bride de ses chaussures argentées ; alors, ils progressent tels des pistons endommagés, montant et descendant alternativement. Enfin, ils atteignent la voiture accidentée qui les aveugle de ses phares. Elisa rampe par-dessus le capot enfoncé, puis aide Giles à faire passer la créature. Son ami franchit l'obstacle le dernier, ramassant la couverture qui est tombée et enveloppant de nouveau la créature avant de les pousser en avant. Elisa jette un coup d'œil à M. Arzounian qui les contemple bouche bée depuis le trottoir, une main pressée sur son nez cassé. Peut-être croit-il que le film le plus étrange qu'il ait jamais diffusé est devenu réalité.



Strickland hume Deus Brânquia. Les souvenirs de l'Amazonie déferlent dans sa mémoire. L'odeur de saumure, de fruits et de vase du dieu à branchies. Dans les laboratoires d'Occam, les nettoyeurs antiseptiques l'oblitéraient, ce qui était une erreur. Comment les humains peuvent-ils être assez stupides pour se priver de leur perception défensive la plus vitale ? Strickland sait bien qui est à blâmer pour ça. Les agents d'entretien. Leur savon, leur détergent, leur ammoniac ne nettoient pas la saleté de ce monde. Ils en dissimulent un second, un monde qui ne tardera pas à émerger à moins que Strickland ne mette rapidement un terme à son ascension.

Deux portes d'appartement. Il choisit la première. Ne se donne pas

la peine d'essayer d'ouvrir avec les mains ou les pieds. Pointe son Beretta et tire sur la serrure. La porte est de moins bonne qualité que celle de chez Dalila Brewster ; le tiers supérieur se désintègre en un nuage de sciure. Strickland écarte d'un coup de botte les débris pointus qui s'accrochent encore et se fraie un chemin à l'intérieur, flingue levé, aussi prêt à assassiner tout ce qui respire qu'il l'était au milieu des piles de corps à Yeongdong.

Deus Brânquia, colossal, béat, resplendissant, trône au centre du petit appartement poussiéreux et encombré. Strickland avait tort de se croire prêt. Il ne l'est pas. Il hurle, tombe à genoux et tire, hurle et tire, hurle. Les balles traversent Deus Brânquia. Le dieu à branchies ne réagit pas. Le flingue chauffe dans la main de Strickland. Son bras tremble à chaque détonation. Il se rejette en arrière, contre le mur, et se couvre le visage. Deus Brânquia le toise, patient et immuable.

Strickland essuie la pluie de ses yeux et commence à comprendre. Ce Deus Brânquia n'est pas réel. Pas comme une chose qu'il pourrait tuer. C'est un tableau. Plus grand que nature, avec un niveau de détails vertigineux. D'une certaine façon, c'est bien Deus Brânquia, comme s'il avait été peint avec le sang et les écailles de celui-ci, sur un rocher tiré de sa grotte amazonienne. Strickland penche la tête sur le côté, et le portrait du dieu à branchies semble ouvrir les bras pour l'étreindre. Une illusion d'optique. Strickland rejette le souvenir qui jaillit dans sa mémoire. Ce dernier s'impose quand même. Il se revoit poursuivre Deus Brânquia jusqu'au bayou fatidique. L'acculer dans une caverne. Il revoit la créature tendre les bras vers lui comme pour accepter sa violence, sa colère et sa confusion, comme s'il comprenait que Strickland avait des obligations envers le dieu nommé général Hoyt. En réaction, Strickland a harponné Deus Brânquia. Jusqu'à maintenant, il n'avait jamais remarqué qu'il s'était empalé lui-même sur l'autre extrémité du harpon, les liant l'un à l'autre pour toujours – blessure à blessure.



Elisa ne peut nier que c'est une forme de miracle. La nuit où elle n'a pas d'autre choix que de marcher en public à côté de la créature est si violemment assaillie par des trombes d'eau que les rues sont désertes. Quelques automobiles esseulées languissent dans des parkings, leur conducteur attendant la fin d'une tempête dont ils doivent soupçonner qu'elle ne se terminera jamais. De pauvres hères se blottissent sous la carapace des Atribus ou les auvents des magasins en regardant l'eau monter de plus en plus haut autour de leurs chaussures. Les trottoirs sont impraticables ; aussi, Elisa et Giles longent-ils l'élévation la plus proche, le centre de la route, tenant entre eux la créature aux branchies ouvertes sous la pluie.

Elisa peut à peine se traîner sous son peignoir trempé. Bien que mentalement ravagoté, Giles est vieux. Ils ne vont pas assez vite. L'homme qui a fait irruption à la Résidence Arcade va les rattraper. Elisa jette un coup d'œil par-dessus son épaule, s'attendant à entendre le crissement de la Cadillac accidentée roulant derrière eux tel un tank, ou à voir Richard Strickland émerger des rideaux de pluie avec un sourire paresseux pour lui répéter : « Je parie que moi, j'arriverais à vous faire couiner. Juste un peu. »

Si ce n'est pas Strickland, quelque bon citoyen s'approchera pour les aider, et tout sera perdu de la même façon. Elisa regarde frénétiquement autour d'elle, ses cheveux dégoulinant de pluie. Un autre miracle, c'est tout ce dont ils ont besoin. Une voiture abandonnée avec les clés sur le contact, un chauffeur de bus fou qui circule encore. Elisa commence à signer : « Trop lent ». Giles ne la regarde pas. Elle tend un bras devant la créature et dessine le signe sur

le bras de son vieil ami. Celui-ci lui tapote la main, mais ce n'est pas une réponse. Il essaie d'attirer son attention. Il s'arrête brusquement. La créature vacille, et Elisa manque de se casser la figure avec ses talons. S'arrêter est une très mauvaise idée ; elle foudroie Giles du regard. Mais son ami observe le trottoir, les yeux écarquillés sous le déluge.

Sur leur droite, une masse sombre se forme dans le caniveau. De la boue, songe Elisa. Mais la masse remue. Elle nage à travers les cascades de pluie. Elle détale sur le bitume mouillé. Elisa est choquée d'identifier des rats, jaillissant des égouts inondés. Au loin, un témoin horrifié hurle. Les rats se bousculent en agitant leur queue rose et se répandent sur la route telle une flaque de goudron, leur pelage mouillé luisant dans la lumière des lampadaires. Elisa regarde à gauche et c'est la même chose, une marée noire de rongeurs. Elle sent Giles lui agripper la main et retient son souffle comme les rats les encerclent. La folie s'intensifie : soudain, ils s'arrêtent tous ensemble, à une distance d'un mètre cinquante, leurs yeux noirs regardant fixement les trois humanoïdes, leur museau frémissant. Ils sont des centaines à présent, et on dirait qu'ils attendent un signal.

— J'avoue, ma chère, que je ne sais pas quoi faire, lance Giles.

Elisa sent la créature s'agiter sous la couverture trempée. Une énorme main griffue émerge, et même si le reste de son corps lutte pour respirer, elle ne tremble pas. Elle dessine un geste rond, une bénédiction, la pluie s'accumulant dans sa paume écailleuse. Un frisson collectif fait onduler le champ de rats mouillés pressés les uns contre les autres, et un étrange murmure s'élève par-dessus le martèlement de la pluie. C'est, comprend Elisa, le frottement d'un millier de pattes minuscules reculant sur le bitume. Elle essuie la pluie de ses yeux, mais nul ne pourrait s'y méprendre.



Les rats s'écartent pour leur dégager un chemin.

La créature laisse retomber sa main et s'affaisse si lourdement qu'Elisa et Giles doivent se rapprocher très vite l'un de l'autre pour l'empêcher de s'écrouler.

— « Ce n'est pas une nuit à mettre un homme ou une bête dehors », cite Giles d'une voix tremblante. W.C. Fields. (Il déglutit et, du

menton, désigne la route devant eux.) Restons groupés, et allons-y. Plongeons dans la mêlée.



Des larmes de métal en fusion ruissellent sur le visage de Strickland déjà brûlé par la vapeur de la Caddy. Il ne redeviendra pas humain. Ce serait retourner dans le ventre maternel, effacer toute son histoire, avouer qu'il n'a rien accompli. Impossible, même s'il en meurt d'envie. Les singes hurlent et il leur obéit, se forçant à regarder Deus Brânquia. Juste de la peinture sur une toile. Il se redresse et trouve son équilibre. Oui, c'est ça. S'il le doit, il s'arrachera deux autres doigts, un bras entier, sa propre tête, n'importe quoi pour voir le sang couler et prouver lequel des deux est réel.

Strickland franchit la porte défoncée, traverse un couloir dans lequel gronde la pluie et fait face au second appartement. Mieux vaut économiser les balles. Six ou sept coups de pied, et il est à l'intérieur. C'est pire que les cartons jamais défaits de Lainie. Un vrai trou à rats. Car voilà ce qu'est Elisa Esposito : de la simple vermine. Il aurait dû s'en douter à la seconde où la Nègresse lui a dit qu'elle avait été élevée dans un orphelinat. Personne ne l'a jamais désirée, ne la désirera jamais, ne devrait jamais la désirer.

Strickland suit son odeur jusque dans une chambre encombrée. Le mur au-dessus du lit est recouvert de chaussures ; il a honte d'en reconnaître une grande partie. Sa bite réagit, et il voudrait l'arracher comme ses doigts. Peut-être plus tard, quand il reviendra regarder brûler tout le bâtiment. L'odeur de Deus Brânquia est très forte ici, elle aussi. Strickland fonce vers la salle de bains, où il découvre une baignoire vernie d'écailles brillantes. De petits désodorisants en forme

d'arbre recouvrent les murs. Que diable s'est-il passé ici ? L'idée qui commence à se former dans son esprit le dégoûte.

Il revient dans le salon en titubant. Sa vision vacille. Ils ne sont pas là. D'une façon ou d'une autre, l'atout s'est échappé. Le Beretta se fait lourd dans la main de Strickland. Il l'entraîne vers la droite, vers la droite, décrivant un cercle, puis un autre. Strickland part en vrille. Les détritiques du monde d'Elisa, le monde où il a voulu la rejoindre, décrivent autour de lui un tourbillon d'un brun hideux. Il aperçoit quelque chose, et il lui reste juste assez de présence d'esprit pour le remarquer. Il doit coincer son flingue contre une table branlante pour interrompre les rotations qui lui donnent la nausée.

Une éphéméride. À la date du jour sont encrés les mots « MINUIT – LES QUAIS ». Strickland consulte l'horloge au-dessus de la table. La petite aiguille n'est pas tout à fait sur le douze. Il a encore le temps. À condition qu'il cesse de tourner en rond, qu'il arrive à courir en ligne droite. Il attrape le combiné du téléphone posé sur la table, compose un numéro d'un doigt qui lui paraît trop long et presque insectoïde à côté de ses frères manquants. Fleming décroche. Strickland essaie de lui ordonner de réacheminer l'unité de confinement, en provenance d'Occam, vers les quais situés au bout de la rue. Il est incapable de dire s'il y parvient. Il ne reconnaît plus sa propre voix.

— [REDACTED] !



Au début, elle n'a remarqué que les rats parce qu'ils étaient tellement plus nombreux que tous les autres. Mais le temps de poser le pied sur la jetée, ses yeux éberlués ont reconnu d'autres créatures

souterraines parmi la légion palpitante, prédateurs et proies mélangés en une trêve interespèces qui imite celle d'Elisa et de la créature. Des écureuils sales, des lapins aux yeux rouges, des rats laveurs pesants, des renards sortis des égouts, des grenouilles bondissantes, des lézards rampants, des serpents ondulants et, grouillant en dessous, une couche de vers de terre, de mille-pattes et de limaces. Des insectes s'agitent au-dessus du flot de rongeurs, nuée noire et persistante malgré le déluge. En périphérie, des animaux terrestres commencent à arriver. Des chiens, des chats, des canards, un mystérieux cochon solitaire, comme attirés par une force invisible et poussés à se prosterner devant un dieu qu'ils attendaient depuis toujours dans leur cœur de bêtes.

Les animaux s'écartent pour laisser passer le trio. L'embarcadère est aussi court que dans les souvenirs d'Elisa, peut-être une douzaine de mètres, même si c'est bien assez. La marque des dix mètres a été largement dépassée ; seul le sommet du poteau de béton est encore visible. La surface de l'eau ne se trouve plus qu'à quelques centimètres sous la jetée et elle se cabre dans la tempête, éclaboussant les planches. Voilà, ils y sont. Tous les éléments en place. Pourtant Elisa reste immobile, la pluie lui perforant la peau. Elle a du mal à respirer et se rend compte que ses inspirations sifflantes ressemblent à celles de la créature à travers ses branchies frémissantes. Elle sent une main sur son dos mouillé.

— Dépêche-toi, souffle Giles.

Elisa pleure, mais le ciel aussi. Tout l'univers sanglote, les gens, les animaux, la terre et l'eau ; tous regrettent l'union presque conclue entre deux mondes divergents et qui, au dernier moment, n'a pu être scellée. Les bras d'Elisa pendent le long de ses flancs et elle sent les écailles fraîches et humides de la créature glisser sur sa peau. Ils se prennent la main. Liés pour la dernière fois. Elisa scrute le beau visage de la créature à travers les barreaux de prison de la pluie. De grands yeux d'onyx soutiennent son regard sans trahir aucune envie de s'immerger, alors que rester hors de l'eau finira par le tuer. Mais il le fera si c'est ce qu'elle veut.

Alors, elle avance. Pour lui sauver la vie, elle avance d'un pas, puis deux, et patauge dans l'eau qui clapote. Par-dessus le grondement de la tempête, elle capte le couinement des animaux qui battent en retraite et les éclaboussures provoquées par les pas de Giles, son seul fidèle. Douze mètres, ce n'est pas long à parcourir. Très vite, Elisa se retrouve à l'extrémité de la jetée. Le bout carré de ses chaussures argentées s'aligne avec le bord des planches. Les pieds de la créature aussi, les griffes de ses orteils saillant dans le vide. Quelques centimètres plus bas, l'eau noire bouillonne. Elisa prend une grande inspiration salée et se tourne vers lui. Des rafales apocalyptiques s'emparent de son peignoir et lui arrachent sa ceinture ; les pans

d'éponge rose battent autour de son corps nu telles des ailes de papillon.

La créature irradie une lumière verte pareille à celle d'un phare, une lanterne à travers la nuit. Aujourd'hui encore, Elisa en a le souffle coupé. Elle tente de sourire et désigne l'eau du menton. La créature sonde les profondeurs ; son éclat s'intensifie, et Elisa voit ses branchies se dilater d'impatience. Il reporte son attention sur elle, le visage ruisselant. Peut-il pleurer ? Elle pense que oui, même si ses sanglots ne montent pas de sa poitrine. Le tonnerre qui gronde au-dessus d'eux : telle est sa lamentation. Il lui lâche la main, lentement, à regret. Il signe son nom, son mot préféré, « E-L-I-S-A », avant de replier ses doigts palmés pour désigner tour à tour de l'index sa propre poitrine, puis l'eau. Enfin, il fait tourner son index dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

Bien que maladroitement, il vient de demander : « J'y vais seul ? »

Les morceaux du cœur d'Elisa se brisent davantage. Depuis combien de temps est-il le dernier de son espèce ? Depuis combien de temps nage-t-il seul ? Elle ne peut pas flancher. Elle acquiesce et tend un doigt vers l'eau. Il fait mine de pincer quelque chose. « Non ». Frustrée, Elisa baisse les bras. Il continue à signer, plus vite à présent – il a appris tant de choses ! « J'ai besoin... » Mais Elisa ne le laisse pas finir, elle ne peut pas supporter ça ; elle aussi, elle a besoin, mais leurs besoins n'ont aucune importance, et elle le pousse, et son corps pivote vers l'eau, et il manque de tomber dedans. Du vert tourbillonnant se mêle à l'éclat bleu de ses yeux. Ses épaules se voûtent. Il baisse la tête vers l'eau. Il fait face à la rivière. Elisa s'en réjouit, car elle ne veut pas qu'il voie ses doigts qui, bien que plaqués contre ses cuisses, signent de leur propre volonté : « Reste, reste, reste, reste, reste ».

— Elisa, crie Giles. Elisa !



Le verão, la saison sèche, est terminé. La saison des pluies, avec son nom secret et son dessein secret, est revenue. Nul ne pourrait s'y méprendre. Les rats, les lézards, les serpents, les mouches, un monde fait entièrement de créatures qui vivent et respirent. Leurs yeux maléfiques brillent ; leur bouche garnie de crocs s'ouvre. Ils se dirigent vers lui. Les singes dans sa tête hurlent leurs ordres tout aussi secrets. Il est un soldat loyal. Il est l'atout, *leur* atout. Il rugit et s'élance, distribuant des coups de pied aux écureuils enragés qui s'accrochent à son pantalon, aux rats frénétiques qui lui mordent les mollets. Ils ne peuvent pas l'arrêter. Il est le dieu de la jungle et il exécute les châtiments, faisant craquer des crânes fragiles sous ses talons, étranglant des cous minuscules entre ses mains.

Puis il déboule sur l'embarcadère, arrachant un dernier rat en même temps qu'un morceau de sa cuisse. Des vagues s'écrasent sur la jetée ; des murs d'eau s'élèvent des deux côtés en lui faisant comme une arche de sabres militaires. Le tunnel noir l'aide à se focaliser sur son extrémité. Là se tiennent Elisa Esposito et Deus Brânquia, le dos tourné vers lui, le regard baissé vers le vortex de la rivière. Strickland couvre la distance qui les sépare d'eux en quelques secondes, d'un pas assuré malgré les éclaboussures. Un vieil homme se tient sur le côté. Strickland le reconnaît : c'est le chauffeur de la camionnette de blanchisserie. Les pièces du puzzle s'assemblent enfin. Oh, comme ça va être bon !

Le vieil homme l'aperçoit et crie : « Elisa ! », mais Strickland arrive trop vite. Alors, le vieil homme fait la dernière chose à laquelle il s'attend : il lui fonce dessus. Strickland doit s'arrêter, un de ses pieds

glissant sur les planches détrempées. Déséquilibré, il ne peut rien faire d'autre que brandir son Beretta et l'abattre. Atteint à la tempe, le vieil homme s'écroule lourdement. Son torse roule par-dessus le bord de la jetée et dans l'eau bouillonnante. L'espace d'une seconde en suspens, il tente d'agripper le bois mouillé. Il n'y parvient pas et plonge tête la première dans les vagues déchiquetées.

C'est alors qu'Elisa le voit. Strickland se redresse et pointe son flingue sur Deus Brânquia, à trois mètres de lui. Mais il ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil à Elisa. Elle ne porte presque rien, un peignoir ouvert. Et des chaussures. Évidemment, des chaussures. Des escarpins argentés brillants, faits pour le torturer. Cette tentatrice, cette Jézabel, cette traîtresse. C'est elle la vraie Dalila depuis le début, celle qui le distrait afin qu'il ne remarque pas ses manigances. Au lieu de ça, il la forcera à être témoin de la fin de Deus Brânquia. À compter de maintenant, le dieu à branchies appartient au passé. Et lui, Richard Strickland ? Comme l'a dit le vendeur de Cadillac : « Le futur. Vous avez l'air d'un homme qui fonce tout droit dans cette direction. »

Il se réjouit d'avoir vu juste sur un point : au final, il fait couiner la muette. C'est sa seule façon de prévenir Deus Brânquia qu'on va lui tirer dessus. Elle prend une inspiration d'air et d'eau mélangés et, les veines de son cou tendues à se rompre, elle hurle. Strickland est certain que c'est le tout premier cri qui sort de sa gorge faiblarde. Et c'est un son ridicule, la déchirure des vestiges de son larynx, le même croassement que celui du vautour enchaîné sur le pont du *Josefina* quand il s'est étranglé avec le carnet de bord d'Henriquez.

Un bruit assez unique pour traverser le tumulte de la tempête. Deus Brânquia se retourne. La foudre frappe, un éclair blanc qui transperce l'éclat bleu-vert du dieu à branchies. Mais il est trop tard. Strickland, l'homme du futur, brandit une arme du futur. Il presse la détente, une fois, deux fois. Le bruit est propre et net au milieu des rafales et du déluge. « Pop, pop. » Deux trous apparaissent dans la poitrine de Deus Brânquia. La créature chancelle. Tombe à genoux au bord de la jetée. Du sang jaillit et se mélange à la pluie.

Après une traque aussi épique, à travers deux continents, contre un adversaire si formidable, c'est un résultat presque décevant. Mais telle est la nature de la chasse. Parfois, votre proie meurt dans un paroxysme de rage et devient une légende. Et parfois, elle s'éteint doucement pour ne devenir rien de plus impressionnant qu'un conte de fées. Strickland s'ébroue afin de chasser la pluie de son visage, vise la tête inclinée de Deus Brânquia et appuie de nouveau sur la détente.



À cet instant, Elisa éprouve l'impulsion qui pousse un homme à se jeter sur une grenade pour protéger ses camarades, une mère à sacrifier sa vie pour ses enfants, une personne amoureuse à tout perdre afin que son aimé puisse continuer. Mais elle n'a pas l'occasion d'agir. Elle lève un bras comme si elle pouvait repousser la balle d'un simple geste. C'est tout ce qu'elle peut faire. Puis plusieurs choses se produisent en même temps.

Au moment de tirer, Strickland penche brutalement vers la gauche. L'extrémité fine et pointue d'un pinceau lui empale le pied. Derrière lui, Giles a refait surface et s'accroche au bord de la jetée. C'est la personne qui vient de le tirer du courant qui a pris le pinceau dans sa poche et frappé comme avec un poignard. Cette personne, c'est Zelda, incroyable Zelda, qui s'est matérialisée ici aux confins du monde, étalée sur les planches, trempée et boueuse, le poing toujours serré autour du pinceau, la main verdie par la peinture qui en coule.

Strickland tend une main vers son pied, titube et tombe à genoux en lâchant son arme. L'espoir frappe la poitrine d'Elisa tel un coup de poing. Puis elle comprend que ce n'est pas du tout de l'espoir. Imitant Strickland, elle se laisse tomber à genoux. Ses cuisses tremblent et elle les agrippe à deux mains pour ne pas chuter davantage. En vain. Elle bascule en avant et se retient sur ses bras tendus comme pour faire des pompes. L'eau de la rivière éclabousse son visage, ses doigts. Elle est noire, elle est bleue, elle est pourpre, elle est rouge. Elisa baisse vivement les yeux vers sa poitrine. Une balle a laissé un trou bien net entre ses seins. Du sang coule sur les planches, où il est instantanément emporté.

Ses coudes sont en papier. Elisa se flétrit. Sa vision tangué. Elle voit le monde à l'envers : des nuages charbonneux, veinés de foudre, la pluie qui se précipite, les lumières des voitures de police qui clignotent contre le flanc des bateaux voisins, Strickland qui tâtonne pour ramasser son flingue, Zelda qui lui abat ses poings sur le dos, Giles qui est remonté sur la jetée et s'efforce de saisir la cheville de Strickland. Elisa voit du vert, du bleu, du jaune. Puis, plus vite, du violet, de l'écarlate, de l'ambre. Encore plus vite, du pêche, de l'olive, du canari. Toujours plus vite, toutes les couleurs connues et inconnues, éclipsant la tempête. C'est la créature ; les sillons sublimes de son corps devenus phosphorescents, il l'a prise dans ses bras, et son sang se déverse dans celui d'Elisa, et le sang d'Elisa se mélange au sien, tous deux reliés par le fluide de la vie alors même que tous deux se meurent.



Une vague tente d'entraîner le Beretta vers les profondeurs, mais Strickland est plus rapide. Il rampe vers le flingue, s'en saisit et l'agrippe à deux mains pour mieux le stabiliser. Maintenant, se débarrasser des rats jumeaux qui le harcèlent. Il roule sur le dos, lance son pied dans la figure du vieil homme et pousse Dalila Brewster deux mètres plus loin sur la jetée. Il est mordu de partout ; du sang gicle de son pied, et le déluge l'aveugle. Pourtant, il se dresse en appui sur un coude et ouvre sa bouche à la pluie. C'est sa pluie à présent. Il se hisse en position assise, aspirant de l'eau dans ses poumons, et se tord le cou.

Deus Brânquia est une fontaine de couleurs. Il dévisage Strickland à travers les lames de pluie, par-dessus la tête d'Elisa qu'il berce dans

ses bras. Lentement, il la pose sur la jetée, où les vagues viennent la lécher. Le dieu à branchies se redresse. Strickland cligne des yeux et tente de comprendre. Il a reçu deux balles dans la poitrine. Et il tient encore debout ? Et il marche encore ? Deus Brânquia s'avance sur la jetée, son corps pareil à une torche dans la nuit, une chose infinie que Strickland, homme stupide qu'il est, a cru pouvoir limiter.

Il essaie quand même. Il lève maladroitement son flingue et tire. Dans la poitrine de Deus Brânquia. Dans son cou. Dans son ventre. Les plaies coulent avec la pluie. Strickland secoue la tête assez fort pour faire voler l'eau qui s'y accroche. Est-ce la rivière fraîchement remplie qui lui confère une telle force ? Il ne le saura jamais. Il n'est pas censé le savoir. Il pleure. Les mêmes gros sanglots hoquetants qu'il a interdit à Timmy de jamais verser. Il incline son visage vers la jetée, trop honteux pour soutenir le regard des yeux éternels du dieu à branchies.

Deus Brânquia s'agenouille devant lui. D'une griffe, il crochète le cran de sûreté de la détente du Beretta, l'ôte lentement des mains de Strickland et le pose sur les planches. Une vague d'eau noire explose sur la jetée, s'empare du flingue et l'engloutit. De la même griffe, Deus Brânquia lève le visage de Strickland par la chair tendre sous son menton. Strickland renifle et tente de garder les yeux fermés, mais n'y parvient pas. Leurs visages sont à quelques centimètres l'un de l'autre. Des larmes ruissellent sur ses joues, le long du pont formé par la griffe de Deus Brânquia et de ses écailles brillantes. Strickland ouvre la bouche et, alors que son existence touche à sa fin, se réjouit d'entendre qu'il a recouvré l'usage de sa voix.

— Tu es vraiment un dieu, chuchote-t-il. Je suis désolé.

Deus Brânquia penche la tête sur le côté comme s'il réfléchissait à sa supplique. Puis, d'un geste désinvolte, il écarte sa griffe du menton de Strickland, la pose sur son cou et la passe en travers de sa gorge.

Strickland se sent ouvert. Ce n'est pas une sensation désagréable. Il est resté fermé à trop de choses, songe-t-il, et trop longtemps. Sa tête devient légère. Il baisse les yeux. Du sang jaillit de sa gorge tranchée et se déverse sur sa poitrine. Il se vide de tout. Les singes. Le général Hoyt. Lainie. Les enfants. Ses péchés. Ce qui reste, c'est Richard Strickland, tel qu'il a commencé, tel qu'il est né, un calice ne contenant rien d'autre que du potentiel. Il bascule en arrière. Non, c'est Deus Brânquia qui le guide, qui l'allonge dans l'eau aussi chaude et douce que des couvertures. Il est heureux. Ses orbites se remplissent de pluie. Il ne voit plus que de l'eau. C'est la fin. Mais il meurt en riant. Parce que c'est aussi le commencement.



Giles voit la civilisation reprendre le dessus sur la sauvagerie de la nature. Des véhicules aux lumières histrioniques et aux vagissements de nouveau-né. Des hommes en uniforme et tenue de pluie, fonçant vers les quais, agrippant leur ceinture utilitaire pour l'empêcher de balloter. Ils s'arrêtent dans une embardée devant les bêtes massées au pied de la jetée, pas aussi nombreuses qu'avant, mais encore assez pour les impressionner. Des civils aussi commencent à se rassembler, des gens qui n'auraient pas bravé ce genre de tempête si ce n'était pour admirer les couleurs incroyables qu'ils ont vu irradier depuis les quais – peut-être un fou tirant des feux d'artifice sous le déluge.

Giles tousse pour chasser l'eau de ses poumons. Il devrait être mort. Il se souvient d'avoir touché le fond de la rivière et pédalé furieusement pour regagner la surface, mais un contre-courant s'est emparé de lui et l'a entraîné vers la baie. Puis une main lui a saisi le poignet afin de le hisser sur la jetée. Leurs paumes auraient dû glisser l'une contre l'autre, mais la main secourable avait une texture parfaite pour agripper, pleine de cals provoqués par les éponges à récurer et le manche des balais-serpillières, une main qui ressemblait beaucoup à celle d'Elisa.

C'était la femme noire que Giles avait aperçue sur le quai de chargement d'Occam, leur complice en clandestinité. Il ne comprenait pas comment elle était arrivée là, mais d'un autre côté, rien n'avait de sens chez cette femme : ronde, d'âge mûr, avec une tendance à apparaître aux moments critiques, comme poussée par une réserve illimitée de courage. Dès l'instant où il s'était accroché au bord de la jetée, elle avait dégainé le pinceau de sa poche et attaqué l'homme

armé. Maintenant l'homme est mort, sa gorge vomissant une telle quantité de sang que même les vagues qui le cinglent ne parviennent pas à tout disperser.

Giles lutte pour se dresser sur un coude. La femme attire son corps frissonnant plus près d'elle. Leurs souffles haletants se calment quelque peu tandis que, les yeux plissés pour voir à travers le déluge, ils regardent la créature se redresser, secouer le sang de l'homme sur sa griffe et marcher avec ses pieds palmés jusqu'au corps écroulé d'Elisa, ses lumières glorieuses s'assourdissant à chaque pas.

— Elle est... ? croasse Giles.

— Je n'en sais rien, répond la femme.

— *Les mains en l'air !* crient des hommes.

La créature ne leur prête aucune attention. Il soulève Elisa dans ses bras. Les cris se changent en « *Laissez cette femme !* », mais ils n'ont pas davantage d'effet. La créature reste plantée là un moment, sa silhouette noire découpée contre l'écume de la rivière et l'argent de la pluie, une grande forme solide à la lisière de l'Amérique. Giles est trop épuisé, trop accablé par le chagrin pour crier, mais il articule les mots « Au revoir », à la fois à la créature dont le contact guérisseur lui a donné la force de ne pas se noyer ce soir, et à sa meilleure amie qui lui a donné la force de ne pas se noyer ces vingt dernières années.

Sans un bruit, sans une éclaboussure, la créature plonge dans l'eau en serrant Elisa contre lui.

Les hommes accourent enfin, leurs chaussures giflant la jetée mouillée. Ceux qui ont une arme à feu vont jusqu'au bout, tenant leur casquette d'une main pour ne pas qu'une rafale l'emporte, tout en s'efforçant de suivre le rayon des lampes torches qui balaient les vagues. Ceux qui ont une sacoche médicale se laissent tomber à genoux d'abord à côté de l'homme mort, puis près de Giles et de la femme. Un ambulancier palpe la tête, le cou et le torse de Giles.

— Vous êtes blessé ?

— Évidemment qu'il est blessé, aboie la femme. On est tous blessés.

Giles se surprend à glousser. Elisa lui manquera. Oh, comme elle lui manquera, chaque soir comme si c'était le matin, chaque matin comme si c'était l'après-midi, chaque fois que son estomac gargouillera parce qu'il aura oublié de manger. Il l'aimait. Non, c'est inexact. Il l'aime. Sans pouvoir expliquer comment, il sait qu'elle n'est pas morte, qu'elle ne mourra jamais. Et cette femme ? Celle qui l'a sauvé ? Il l'aime peut-être déjà, elle aussi.

— Vous devez être Giles, lui dit-elle pendant que l'ambulancier l'examine à son tour.

— Et vous devez être Zelda.

L'absurdité de cette présentation en règle dans des circonstances aussi apocalyptiques les fait sourire tous les deux. Giles pense à Elaine

Strickland, qui a disparu avant qu'il puisse lui dire quelle importance elle avait eue pour lui. Il ne commettra plus ce genre d'erreur. Il prend la main de Zelda. De l'eau salée glisse entre leurs paumes et les scelle ensemble. Zelda pose la tête sur son épaule tandis que la pluie tambourine autour d'eux, les fusionnant en un seul être – du moins, c'est ce qu'il lui semble.

— Vous croyez..., commence Zelda.

Giles tente de l'aider.

— Qu'ils sont...

— Je veux dire, en bas, précise-t-elle. Qu'ils pourraient... ?

Aucun d'eux ne parvient à terminer sa phrase. Ce n'est pas grave ; ils connaissent tous les deux la question, comme ils savent tous les deux qu'ils ne recevront pas de réponse catégorique. Giles presse la main de Zelda et soupire en regardant le nuage de son souffle – toujours robuste, observe-t-il – se dissiper sous une averse dont il lui semble qu'elle est enfin en train de faiblir. Il attend qu'ils soient emmitouflés dans des couvertures d'hôpital, assis à l'arrière de l'ambulance qu'ils ont insisté pour partager, et que Zelda ait probablement oublié la question avant de lui faire part de la réponse qu'il imagine.



Elisa coule. La main de Poséidon l'empoigne et la fait rouler sur elle-même comme un crocodile fait rouler sa proie. Par deux fois déjà, elle s'est propulsée jusqu'à la surface pour voir Baltimore, sa ville natale, diminuer et se réduire à une lueur insignifiante. Elle a reçu une balle ; elle ne peut pas remuer les jambes et l'eau se referme de nouveau sur elle. En bas, il fait noir. Il n'y a pas d'air. Juste de la

pression, pareille à des dizaines de mains qui appuieraient sur sa chair pour comprimer ses blessures. Du sang s'échappe quand même et se répand dans l'eau, une robe écarlate venue remplacer le peignoir élimé qui s'est éloigné en flottant.

Elisa écarte les lèvres et laisse l'eau froide emplir sa bouche.

Puis il émerge des ténèbres. Elle croit d'abord que c'est un banc de poissons scintillants, jusqu'à ce que chacun du million de points de lumière se révèle être une de ses écailles. Il apporte son soleil sous-marin, et dans sa radiance, Elisa le regarde bouger de façons inimaginables. Il n'est pas dans l'eau, il fait partie d'elle ; il marche à travers comme il longerait un trottoir, ce qui est assez impressionnant, puis se rebelle soudain contre la gravité et pirouette telle une fleur emportée par le vent. Avec une précision parfaite, il vient poser un baiser sur la tête d'Elisa ; il l'enveloppe de ses bras, de son soleil de mer. Ses grandes paumes remontent le long du dos d'Elisa, caressent ses épaules nues et plongent entre ses seins. Puis il se tortille pour s'écarter d'elle et l'attraper par les hanches, comme si elle était une enfant qui commence tout juste à apprendre à faire du vélo.

Elisa cligne des yeux, ses paupières repoussant des kilos d'eau telles des rames. Le trou dans sa poitrine s'est effacé. Le plus surprenant, c'est qu'elle n'éprouve aucune surprise, juste une approbation tranquille. En levant le nez, elle voit que la créature nage sur sa droite en ne tenant que sa main. Elle se rend compte qu'il se prépare à la lâcher. Elle secoue la tête, et ses cheveux ondulent comme des algues. Elle n'est pas prête. Elle rapproche sa main libre pour signer son appréhension, mais les appendices humains ne sont pas faits pour fendre l'eau. La main de la créature la libère et Elisa tombe, tombe, tombe, même si c'est difficile à dire dans un gouffre aussi obscur. En fait, peut-être qu'elle monte, monte, monte. Elle donne une ruade. Les belles chaussures de Julia passent près d'elle tels deux poissons exotiques. Elle n'en a plus besoin.

De nouveau, il émerge des profondeurs. Ils se tiennent l'un face à l'autre sur rien de plus solide que de l'eau, nus et neufs. L'océan est leur Éden. Les branchies de la créature se dilatent et se contractent. Elisa respire elle aussi. Elle ne sait pas comment et elle s'en fiche, car l'eau-air est délicieuse, avec un goût de sucre et de fraises. Elle la remplit d'une énergie qu'elle n'a jamais connue. Elisa ne peut s'en empêcher : elle rit. Des bulles folles s'échappent de sa bouche, et la créature les éclate malicieusement. Elisa tend la main pour caresser ses branchies si douces. Il lui semble qu'elle pourrait le contempler éternellement.

Et c'est peut-être ce qu'elle fera. Quelque chose en elle est en train de se dilater, de grandir. Elisa a conscience que ce sont les parties à cause desquelles la Directrice – sans doute la seule personne qui

connaissait la vérité – la traitait de monstre. Elisa n'éprouve aucune haine envers cette femme ; elle se rend compte qu'ici, en bas, la haine n'a pas de raison d'être. Ici, en bas, on étreint ses ennemis jusqu'à ce qu'ils deviennent des amis. Ici, en bas, on n'essaie pas d'être quelqu'un mais d'être toutes les créatures, et tout à la fois, Dieu et Chemosh et tout ce qui existe entre les deux. Le changement qui se produit en elle n'est pas juste mental. Il est physique. Sa peau et ses muscles se transforment. Elisa est enfin arrivée. Elle est complète. Elle est parfaite.

Elle tend les bras vers lui. Vers elle. Il n'y a pas de différence ; elle le comprend à présent. Elle le tient, il la tient, ils se tiennent mutuellement, et tout est sombre, tout est lumineux, tout est laid, tout est beau, tout est douleur, tout est chagrin, tout est jamais, tout est toujours.



nous attendons nous observons nous écoutons nous sentons nous sommes patients nous sommes toujours patients mais c'est difficile la femme que nous aimons il lui faut longtemps pourquoi lui faut-il aussi longtemps pour savoir pour voir pour sentir pour se souvenir et c'est dur de la voir lutter dur de la voir souffrir mais nous aussi nous avons lutté nous avons tous lutté et la douleur et la lutte sont importantes la douleur et la lutte doivent avoir lieu pour qu'elle puisse guérir comme nous avons tous guéri comme nous avons aidé à la guérir et maintenant c'est en train d'arriver c'est en train d'arriver elle comprend et c'est beau elle est belle nous sommes beaux et c'est une vision agréable une vision heureuse les lignes dans son cou les lignes qu'elle prenait pour des cicatrices mais qui ne sont pas du tout des

cicatrices c'est agréable de les voir se fendre pour que les branchies s'écartent pour que les branchies s'ouvrent largement c'est une vision heureuse et maintenant elle sait qui elle est qui elle a toujours été elle est nous et nous parlons ensemble maintenant nous sentons ensemble maintenant et nous nageons au loin vers la fin vers le commencement et nous accueillons tous ceux qui veulent nous suivre nous accueillons les poissons nous accueillons les oiseaux nous accueillons les insectes nous accueillons les quatre pattes nous accueillons les deux pattes nous vous accueillons ///

venez avec nous

REMERCIEMENTS

Merci à Richard Abate, Amanda Kraus, Ricardo Rosa, Grant Rosenberg, Natalia Smirnov, Julia Smith et Christian Trimmer.

Guillermo Del Toro est le réalisateur primé de nombreux films acclamés par la critique, tels que *Le Labyrinthe de Pan*, *Hellboy* et *Pacific Rim*. *La Forme de l'eau* a remporté le Lion d'or de la Mostra de Venise en 2017 et deux Golden Globes. Il a coécrit la trilogie de romans *La Lignée* (avec Chuck Hogan), adaptée en série télévisée sur FX, et *Trollhunters* (avec Daniel Kraus), qui a inspiré la série Netflix du même nom.

Daniel Kraus est apparu dans le Top 10 d'*Entertainment Weekly* pour *The Death and Life of Zebulon Finch* ; il a remporté deux Odyssey Awards (pour *Rotters* et *Scowler*). Ses romans ont figuré dans la sélection de la Library Guild, du prix Bram Stoker et bien plus encore. Il vit à Chicago avec son épouse.

danielkraus.com

Des mêmes auteurs, chez d'autres éditeurs :

Trollhunters

De Guillermo del Toro :

La Lignée :

(en collaboration avec Chuck Hogan)

La Lignée

La Chute

La Nuit éternelle

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *The Shape of Water*

Copyright © 2018 by Necropolis, Inc

Publié avec l'accord de Feiwel & Friends,
une division de Macmillan Publishing Group, LLC.
Tous droits réservés

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Cover illustration copyright © 2017 by James Jean

Cover design by Patrick Collins

FOX SEARCHLIGHT PICTURES PRESENTS A DOUBLE DARE YOU PRODUCTION A GUILLERMO DEL TORO FILM "THE SHAPE OF WATER" STYLIS HOPKINS MICHAEL SHAMUK RICHARDE JENKINS
 JULIE JONES DANIEL STODOLSKY AND JESSICA SPENCER COSTUME DESIGNER LUCAS SPANIEL MUSIC BY JAMES NEWTON HOWARD EDITOR ALAN KATZ PRODUCTION DESIGNER JAMES
 EXECUTIVE PRODUCERS JAMES NEWTON HOWARD PRODUCED BY JAMES NEWTON HOWARD AND GUILLERMO DEL TORO WRITTEN BY GUILLERMO DEL TORO AND VANESSA TAYLOR
 DIRECTED BY GUILLERMO DEL TORO

Illustrations intérieures :

Copyright © 2018 by James Jean

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-0677-5

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr



C'EST AUSSI...

... LES RÉSEAUX SOCIAUX

Toute notre actualité en temps réel :
annonces exclusives, dédicaces des auteurs, bons plans...

facebook.com/BragelonneFR

Pour suivre le quotidien de la maison d'édition et trouver
des réponses à vos questions !

twitter.com/BragelonneFR

Les bandes-annonces et interviews vidéo sont ici !

youtube.com/BragelonneFR

... LA NEWSLETTER

Pour être averti tous les mois par e-mail de la sortie de
nos romans, rendez-vous sur :

www.bragelonne.fr/abonnements

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et
nos auteurs vous est envoyée gratuitement !

Pour vous abonner au magazine, rendez-vous sur :

www.neverland.fr

Table of Contents

Dédicace

Exergue

Primordium

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

Femmes sans éducation

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27
28
29
30
31
32
33
34

Taxidermie créative

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35

36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51

N'accable plus ton cœur

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27

28
29
30
31
32
33
34

Remerciements

Biographie

Des mêmes auteurs

Mentions légales

Brageionne, c'est aussi